Regina LOUF

Silence on tue des enfants !

Préface du professeur Léon Schwartzenberg

Postface du docteur Marc Reisinger : l'enquête assassinée



Regina LOUF

Silence

on tue des enfants !

Le livre-témoignage de Regina LOUF vous choquera sans doute. C'est normal : l'auteur n'a rien laissé dans l'ombre. Bien au contraire, elle prend tous les risques en écrivant, noir sur blanc, ce que fut son long calvaire de petite fille, de jeune fille prostituée et martyrisée par des adultes pervers. Au lendemain de l'arrestation de Dutroux, pendant des mois, elle remit en confiance à la justice son témoignage de victime d'un réseau sadique dont Dutroux faisait partie. Ce qu'elle y a gagné? Rien, sauf le rejet de "bien-pensants" offusqués par les terribles vérités qu'elle révèle, mais encore davantage par les rumeurs que certains propagent.

Ceux qui s'attendent à ce que cet ouvrage leur livre de croustillantes révélations, leur jette en pâture des noms connus, en seront pour leur frais. C'est à la Justice qu'il incombe de poursuivre les crimes dénoncés par Regina, avec toutes les difficultés que l'on imagine pour retrouver des preuves matérielles de faits dont les plus anciens remontent à plus de vingt ans.

Ce qui fait la richesse de ces pages, écrites avec des larmes et du sang, c'est l'incroyable solidité de celle qui en est le centre. Jamais Regina n'a renoncé à revenir à la vie, à rejoindre la lumière qu'elle entrevoyait au bout du trop long tunnel où elle souffrait.

Aujourd'hui, Regina en est sortie. Elle s'est peu à peu reconstruite et a retrouvé une force intérieure qui lui permet de vivre heureuse. Mais elle ne peut pas se taire, *le silence*, dit-elle, *c'est bon pour les coupables.* Elle doit parler pour tous les enfants victimes aujourd'hui encore.

C'est pourquoi Regina crie. Très fort.



éditions MOLS | collection POUR LA VÉRITÉ

Préface

ON NE CROIT JAMAIS ce que disent les enfants : ils inventent, ils fabulent ou ils fantasment. Quand une jeune femme de 28 ans raconte ce qui lui est arrivé dès son plus jeune âge, dès l'âge de deux ans, on l'écoute mais comme on a du mal à l'entendre, on préfère ne pas la croire. Quand un petit garçon ou une petite fille raconte les "avances" d'un de leurs éducateurs ou d'un de leurs parents, comme on a du mal à l'entendre, on préfère ne pas les croire. Et les accusés deviennent très rapidement des victimes et les victimes des accusateurs. Comment peut-on donner foi à des récits aussi incroyables, comment peut-on mettre à égalité des enfants dont le cerveau n'est pas encore formé et des adultes expérimentés dont le cerveau a permis de faire la preuve de sa maîtrise par la place qu'ils occupent dans la société ?

Les pages que vous allez lire sont autre chose qu'un livre : c'est *un cri maintes fois répété* qui aurait envie d'être un hurlement pour la terre entière et qui, devant la surdité du monde des adultes, devient un gémissement, une longue plainte solitaire, des sanglots, des pleurs qui finissent par s'assécher : ce que vit cette petite fille est au delà des larmes. Elle *témoigne pour toutes les petites filles* exilées de leur enfance avant d'être interdites de vie. Car ne nous y trompons pas : ces réseaux d'hommes organisés ne sont pas seulement des groupes de pédophiles, de personnes ayant un goût particulier pour les enfants, une attirance pour le jeune âge de la vie, ce sont des assassins : *ils n'acceptent* pas que les enfants qu'ils touchent (et de quelle manière !) arrivent à l'âge adulte. Ils ne doivent pas dépasser l'âge de 16 ans. Car alors on pour-

rait les croire, on pourrait donner crédit à leurs témoignages. Il arrive aussi qu'on les tue plus tôt : quand ils manquent à la règle absolue décidée par les adultes qui les entourent de près. "Si tu parles, si tu racontes quoi que ce soit en dehors du cercle, tu deviens un ange". Ces hommes, ces bourreaux, ont recours à ce terme pour désigner ceux qui vont sortir de leur clan et du monde en général. Souvent, cette sortie de la vie est filmée en vidéo et des ébats pornographiques accompagnés de tortures précèdent la fin d'une existence, espérée par la malheureuse qui n'en peut plus d'être ainsi mal traitée, et qui n'aspire qu'à s'endormir pour toujours. Ces films, des "snuff-movies" ont une grande vogue, particulièrement outre-atlantique où des prostituées, souvent des enfants, subissent les pires outrages (par des hommes, adultes ou vieillards, des animaux ou des instruments divers) avant d'être exécutées. Les places sont chères, de 200 à 500 ou 1000 dollars. Car le ressort de toutes ces turpitudes, de toutes ces bassesses, est l'argent. Avec de l'argent, dans ce monde, vous pouvez tout vous offrir : de beaux voyages, une belle demeure, des bijoux ou de jolies petites filles. Et vous pouvez, si vous en avez le désir, satisfaire vos goûts les plus secrets et les moins avouables, avant de revenir à la maison, où votre femme et vos enfants vous attendent, recevoir à dîner vos amis, vos associés, faire même preuve d'esprit ou de savoir, si vous êtes homme politique, magistrat, homme d'affaires ou policier.

Le beau monde que celui des adultes, doivent penser toutes ces petites filles. Le terrible monde. Et leurs mains… Les mains des adultes, celles qui vous touchent, qui vous palpent, qui vous fouillent, sans délicatesse, avec brutalité. Bizarre engeance que l'espèce humaine, qui peut se servir de ses mains pour sculpter un scribe dans l'Égypte ancienne, peindre une Femme au Turban au XVIIe siècle, construire des temples ou des cathédrales, écrire l'Odyssée ou Don Quichotte, composer la 9e Symphonie ou Don Juan ("l'Homme est intelligent parce qu'il a une main" disait Anaxagore), - et qui peut les transformer, ces mains, en instruments d'avilissement et de torture. Non, il n'est pas vrai, comme certains le disent, que ceux qui les utilisent ainsi, leurs mains, font partie de l'humanité au même titre que les autres : ils sont l'avarie du développement de l'être humain. Celui-ci, au cours de sa longue histoire, après des millions d'années, peut accéder au sublime ou se traîner dans la fange.

Le calvaire d'une enfant est ici raconté; de manière parfois éclatée, non chronologique. Les souvenirs reviennent par bouffées douloureuses, se bousculent, se chevauchent. C'est l'histoire d'une longue souffrance qui ne parvient pas à être calmée. Le récit est parfois insoutenable : on voudrait en interrompre la lecture et il arrive qu'on souhaiterait ne pas l'avoir lu. Il faut cependant que vous vous y atteliez, que vous traîniez cette lourde charrue douloureuse avec tout votre courage, malgré tout votre dégoût, pour savoir ce qui peut arriver à des petits enfants en Europe à la fin du XXe siècle. Vous serez révoltés. Et vous aurez raison. Vous aurez envie de tuer. J'ai envie d'ajouter : et vous avez raison. Il ne faut laisser aucun répit à la Justice avant qu'elle n'ait achevé son travail.

Voilà. Lisez vite ce résumé. A 2 ans, sa grand-mère, qui tient un hôtel à Knokke, lui apprend à lécher le goulot d'un bouteille comme on suce une glace, et elle reçoit une terrible gifle quand elle en rit. Elle lui amène un "client" dans sa chambre pour qu'il la caresse entre les cuisses. A 4 ans, elle est violée et sodomisée par le médecin de famille pendant qu'elle est maintenue par sa grand-mère et trois autres hommes. A 5 ans, elle est filmée en vidéo pendant qu'elle est attachée sur le ventre et que des chiens excités s'abattent sur elle. A partir de 8 ans, elle a des "clients" tous les jours. Elle devient pubère très tôt, ce qu'elle attribuera aux mauvais traitements, à la sollicitation incessante de son corps, à l'obligation de se comporter comme une adulte (ce qui bouleverse son biorythme).

A 11 ans, elle met au monde une petite fille, Cheyenne, qui lui sera retirée quelques semaines après sa naissance par sa grand-mère. "Oublie, Ginie, n'y pense plus".

A 12 ans, ses parents lui présentent un de leurs amis, Tony, et lui annoncent : "Voilà, désormais c'est lui qui va prendre soin de toi, te protégera et dont tu dépendras." Cet homme de 40 ans se montrera attentionné les deux premiers jours, puis la viole. Ses parents l'avertissent qu'elle doit se taire : "Sinon, on te mettra dans un institut psychiatrique ou dans une maison de correction." Et de toute manière, ajoute Tony, qui le lui répétera très souvent : "Tout ce que tu diras, pourra être retenu contre toi."

Tony lui amène des clients tous les week-end et parfois tous les soirs, mais elle finira par mieux les supporter individuellement qu'au

cours de partouzes avec tous les objets que les bourreaux introduisent (bougies, vibromasseurs, paire de ciseaux, canon d'un fusil).

Elle accouche d'un petit garçon prématuré, Elijah, en présence de quatre hommes qui profitent de son état. L'un d'eux enlève le bébé dont elle essaiera longtemps, en vain, de se rappeler le visage. Tony la ramène chez ses parents. "Chut, Ginie, tu as rêvé".

Deux ans plus tard, elle accouchera d'un nouveau petit garçon, Tiu, qui lui sera enlevé très vite : "Sois heureuse, qu'on ne l'ait pas achevé devant toi."

A 14 ans, au cours d'une partie de chasse, où des adolescentes de 13 à 16 ans doivent courir comme des lapins devant des hommes : "Si tu rates celle-ci, nous tirerons sur toi; si tu la tues, tu resteras en vie." Et il lui met de force le doigt sur la gâchette et appuie...

Durant ces années, elle a connu une fille de deux ans plus âgée qu'elle, Clo, qu'elle a aimé. Pour sa délicatesse. Pour sa gentillesse. Pour son caractère. En sa présence, elle retrouve un peu de goût à la vie. Mais deux ans plus tard, on lui interdit de la côtoyer ("Elle n'est plus clean"). Clo vit en permanence auprès d'un vieil homme. Une après-midi, Tony vient chercher Regina et l'amène en urgence dans un bungalow. Au premier étage, Clo est en train d'accoucher. (Ils avaient tenu à la garder enceinte, car certains bourreaux aiment profiter de cet état). Clo souffre et continue à être rudoyée avec différents objets. Elle pleure, elle est très fatiguée. On finit par la laisser seule avec Regina qui fait ce qu'elle peut, sans l'aide d'aucun médicament ni d'aucun médecin, mais avec toute la tendresse et tout l'amour du monde. A bout de force, Clo finit par accoucher et meurt.

Regina, désespérée, marche, arrive près d'un pont surplombant une ligne de chemin de fer et attend le prochain train pour sauter. Au fond d'elle même, une voix : "Non!!!" "Je dois raconter Clo". Et c'est pour l'amour de Clo que vous lisez ce livre aujourd'hui.

Chrissie a 14 ans. Elle est amoureuse de Mich et fait des fugues pour le retrouver. Mais elle ne peut supporter ce qu'on l'oblige à faire, en particulier les fellations, dont les hommes sont si friands. Pour l'initier, on torture Regina devant elle en sacrifiant un lapin au dessus de son corps et en la violant de différentes manières : "pour qu'elle comprenne". Mais Chrissie ne s'y fait pas. Et lorsque, maladroitement,

Regina fait savoir à une autre fille qu'elle a conseillé à Chrissie d'en parler à ses parents (qui comprendront), l'amie va aussitôt en parler à Mich. Regina va assister aux derniers moments de Chrissie dans la cave d'une champignonnière où, après avoir été attachée, lacérée, violée, elle mourra et son corps sera brûlé.

Comment a-t-elle pu vivre ? Elle a été dressée dans le monde des adultes, comme un petit animal : ils lui faisaient faire ce qu'ils voulaient. Et, se disait-elle, pour que je sois ainsi traitée par tout le monde, par les parents, le protecteur et tous les hommes, c'est que je dois être mauvaise, que je dois être maudite, je dois être punie pour tous mes péchés. Je suis forcée de m'attacher à mon protecteur puisque, si méchant soit-il, je dépends de lui. Et c'est ainsi que, pendant des siècles, on a colonisé les esclaves. Et c'est ainsi que de nombreux otages, aux mains de terroristes, finissent par avoir pour eux de la sympathie sinon de l'amitié (phénomène bien connu sous le nom de "syndrome de Stockholm").

Elle a pu se retrouver face à elle même et s'accepter malgré tout, grâce à l'idée qu'elle possédait plusieurs personnalités, plusieurs cases de vies : l'écolière, la rebelle qui sèche les cours et qui hait les adultes et leur monde, la putain. Ce que confirmaient les divers noms dont Tony l'affuble : "petite souris", quand il la ramène chez elle, '"fillette" quand il la viole au petit matin, "putain" quand elle travaille avec d'autres pour lui. "Bô" quand elle s'occupe de lui qui est seul "Ginie" quand il essaie de la consoler... Comment a-t-elle fait pour continuer à vivre pendant ces années ? Parce que, pense-t-elle, il y a au fond d'elle même, un petit animal monstrueux, qui s'appelle "survie".

Quand elle va vers ses 16 ans, elle sait que la fin approche (on ne croit pas les dires des enfants, mais on croit ceux des adultes) et d'autant plus que son "protecteur" l'appelle "mon ange" à plusieurs reprises et que les anges vont mourir. Quand il lui apprend qu'après 16 ans, elle viendra vivre chez lui, elle a compris : il a une famille. Chez lui, c'est sous terre. Alors, désespérément, elle cherche du secours et croit le trouver au manège. Il y a là un jeune garçon d'à peine 16 ans qui s'occupe des chevaux. Peut-être pourrait-il l'aider ? Il a de beaux yeux. C'est sa seule chance. Elle l'approche. Il la regarde avec douceur. Tony s'en aperçoit. Elle est perdue. Alors, elle va tout raconter

au garçon. Elle lui demande de la protéger, jour et nuit. Il accepte, l'amène à l'école, va la rechercher, veille sur son sommeil. Il s'appelle Erwin. Une nouvelle vie commence. Ils s'aiment. Ils s'épousent. Ils ont aujourd'hui quatre enfants, des chiens, des chevaux et plein d'autres animaux. L'amour est la plus grande valeur sur cette terre.

Comment a-t-elle pu tenir tant d'années ? Elle avait beau se rappeler quelques phrases du catéchisme : "Honore ton père et ta mère" pourquoi ? Puisqu'ils laissent déshonorer leur petite fille ? Ce n'est pas faute de les avoir appelés à l'aide lorsque, désemparée, elle était livrée à des hommes par sa grand-mère. Ses parents ne répondent pas. Il y a des mères qui ne sont pas des mères : seulement des pondeuses. Il y a des pères qui ne sont pas des pères : seulement des mâles en activité génitale.

Démunie, solitaire, désespérée, ne trouvant aucun secours sur cette terre, elle en appelle à Celui, le Rédempteur, qui ne peut pas ne pas avoir pitié d'une de ses petites créatures, faibles et mal traitées. Pas de réponse. Rien. Le silence éternel de la compassion divine l'attriste, l'étonne. Elle est donc maudite. Ce qui lui arrive est mérité puisque personne ne l'aide.

Le jour où elle va se décider à faire le grand saut, un petit fil la retient, l'amour qu'elle a pour Clo et le serment qu'elle a fait : "tôt ou tard, je raconterai Clo !"

Elle aurait voulu oublier, parce que la haine est un mauvais sentiment, la haine amoindrit. Mais il existe une règle d'or : ce qu'on m'a fait à moi, je veux bien l'oublier, mais jamais ce qu'on a fait à d'autres, à ceux que j'aimais. Puisqu'ils ne sont plus là, eux, pour oublier et peut-être pardonner, je prendrai leur place et me transformerai en vengeur : "si l'on te frappe sur une joue, tends l'autre joue." Et quand il n'y a plus de joue ? La seule issue, c'est la recherche et la punition des tortionnaires. Comme pour les camps de concentration. L'oubli est une forme de lâcheté et la vengeance, une forme de fidélité. Cela serait si bien, pour les coupables, pour les bourreaux, comme si cela n'avait jamais été, comme si cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Et pourquoi pas un rêve ? C'est ce qu'on dit dans les médias : les témoins rêvent à haute voix, ils fantasment. Et le père de Regina dira un jour à Erwin qui va se plaindre : "C'était il y a si longtemps !..."

Il fallait un déclic. Ce sera le visage de deux petites filles retrouvées : Sabine et Laetitia. Il y a donc en Belgïque de braves gens, de bons gendarmes et un bon juge qui ont empêché ces deux jeunes filles de mourir et les ont ramenées à la vie.

Regina hésite encore : “se rappeler les horribles moments de son enfance alors que je me sens si bien avec Erwin, mon sauveur, mes petits enfants et mes animaux.” C'est son amie Tania qui va réussir à la décider. Mais Regina parle le flamand et le juge Connerotte le français. C'est un gendarme, qui se trouve là par hasard, Patrick De Baets qui traduira. Elle prend rendez-vous. Pour la protéger, on lui donne un nom de code : X1 (témoin n° 1), comme on en donnera aux autres : X2, X3, X4,... Elle est écoutée, rassurée. L'enquête semble mener bon train. Mais le train va s'essouffler et presque s'arrêter. On vous expliquera comment on peut, dans un pays démocratique et apparemment civilisé, éviter aux coupables d'être arrêtés, comment on s'y prend pour éviter aux bourreaux d'être châtiés. On ne peut s'empêcher d'être indigné. Le juge Connerotte est dessaisi du dossier sous prétexte qu'il avait participé avec cent autres personnes à un “repas spaghetti” destiné à fêter le retour à la liberté de Sabine et Laetitia. Il avait accepté de répondre à l'invitation. Il se trouvait placé à une table éloignée de celle des parents et des deux jeunes filles, avec lesquels il n'a pas parlé. Mais cela a suffi : par sa présence dans la même salle que les victimes, il a fait preuve d'un manque d'objectivité. Le bon juge c'est celui qui réserve une place égale à la victime et aux bourreaux. Comme le disait Jean-Luc Godard, : “L'objectivité, c'est 10 minutes pour Hitler, 10 minutes pour les juifs.” Petites filles belges, disparues et assassinées, ce jour où on a retiré le dossier au juge Connerotte, on a commencé à vous oublier. On ne sait déjà pas où vous êtes enterrées, et on vous enterre pour la deuxième fois. Il faut protéger les gens puissants. Ceux qui font marcher les affaires. Ceux qui font marcher l'État : politiques, magistrats et policiers. Vous n'êtes que de pauvres petites filles, vous n'avez pas fait vos preuves dans la vie. Vous avez servi à des hommes qui aimaient la chair fraîche. Et alors ? Vous n'étiez responsables d'aucun des rouages de la Société, vous y étiez seulement de jolies, d'insouciantes, de merveilleuses petites filles qui avanciez confiantes, vers la vie et qui avez été humiliées, souillées, mal traitées et finalement assassinées. Reposez en paix. La justice belge veille sur votre sommeil et ne souhaite pas qu'il soit

troublé. Elle protège les assassins qui valent mieux que vous pour une seule raison : ils sont vivants, haut placés et peuvent encore nuire.

On ne croit pas les enfants : rien à ce qu'ils disent, à peine ce qu'ils disent une fois devenus adultes. Le monde des adultes, c'est celui de la directrice d'école, à laquelle une enfant de 10 ans se plaint de sévices exercés avec l'accord de ses parents et qui téléphone immédiatement devant l'enfant à la grand-mère : "tu devrais être contente d'avoir des parents et une grand-mère pareils." Le monde des adultes, c'est une mafia qui prend parti contre les enfants. C'est ainsi qu'en France, lors de la révélation de l'existence de vidéo cassettes mettant en scène de jeunes enfants, presque des bébés, victimes d'attouchement et de viols par des hommes d'âge "mûr", des vieillards ou même des animaux, quelques personnes qui menaient au grand jour une vie d'industriel, d'homme politique ou d'éducateur, en vinrent à se suicider, face à la mise à jour de leur double vie Et certaines autorités morales ou intellectuelles, s'en sont pris à la presse, qui avait imprimé les noms d'inculpés pris en flagrant délit. Ils mettront en doute les images de ces cassettes et il faudra qu'un gendarme vienne me dire : "Docteur, vous ne pouvez pas savoir ce qu'on a vu. Un de mes hommes est sorti de la salle pour vomir..."

L'explication des mâles devant des filles violées demeure : elles provoquent ou elles fabulent; elles ne sont pas normales. Ou bien comme un gendarme à Regina : "Avouez que vous aimiez cela". Ou bien encore, comme un autre gendarme, lors de l'expulsion des "sans papiers" de l'église Saint Bernard à Paris en août 1996, à propos d'une actrice qui avait pris leur parti : "Ne la mettez pas dans le car avec les Noirs, cela lui ferait trop plaisir."

Bassesse des mâles, quand ils font étalage de ce qu'ils aiment appeler leur "petit joujou", qui occupe une si grande place dans leurs pensées !

Quand Regina décrit les meurtres auxquels elle a assisté, elle ment ou se trompe : Véronique D., fille de notable de Gand, tuée et torturée en 1985 serait décédée d'un "cancer" (quel cancer ?), déclaration faite par deux médecins dont l'un appartiendrait au réseau. L'exhumation du corps, la saisie du dossier médical, demandées par les enquêteurs, sont refusées par le parquet de Gand.

Clo (Carine Dellaert), morte au cours d'un accouchement sans surveillance médicale n'était (d'après le parquet de Gand et contrairement à ce qu'écrit le rapport d'autopsie) peut-être pas enceinte. D'ailleurs, Regina a pu confondre avec une autre Clo. Mais, même alors le problème demeure entier puisqu'une jeune fille nommée Clo est morte en accouchant. Pas d'enquête.

La mort de Chrissie, torturée et violée dans ses dernières heures, pour avoir envisagé de parler à ses parents et dont le corps a finalement été brûlé dans la cave d'une champignonnière, (cave, dont la description est faite avec exactitude par Regina), n'a donné lieu à aucune confrontation avec ceux qu'elle avait vu les torturer. D'ailleurs, les parents de Christine ne croient pas au témoignage de Regina et cela suffit aux éventuels enquêteurs : ces derniers pensent que les blessures portées par le corps de Christine avaient "d'autres origines." Lesquelles ?

Regina est mal vue ou mal ressentie par les parents des victimes disparues : elle est vivante et mène actuellement une existence heureuse dont ils auraient tant aimé que leurs enfants puissent profiter un jour. Les mères pensent, comme toutes les mamans du monde : "Je sais maintenant que je ne la reverrai plus. Je sais qu'elle est morte. Mais faites qu'elle n'ait pas souffert, que ce soit arrivé vite ! Tout ce que raconte cette Regina est fou, impossible, insupportable. Je ne peux pas la croire. Elle invente. Car si ce qu'elle raconte est vrai, alors... Non. Non ! Je ne peux pas le croire, je ne veux pas le savoir. Cette Regina est folle. Sinon c'est moi qui deviendrais folle jusqu'à la fin de mes jours."

Pauvres mères affolées, attristées, misérables, permettez moi de vous dire notre compréhension et notre tendresse. Mais c'est au nom de vos enfants perdus, de ceux qui peuvent disparaître demain, que nous devons lutter.

Quelques questions à la justice :

Pourquoi le commandant de gendarmerie Duterme, alors qu'en 1997 les enquêteurs voulaient réaliser une cinquantaine de perquisitions, a-t-il réduit cette enquête à deux perquisitions, dont une chez Madame Regina Louf ?

Pourquoi, le 23 avril 1998, alors que la confrontation avec Tony, avait mené celui-ci a reconnaître qu'il avait abusé sexuellement de Regina

de différentes manières dès l'âge de 12 ans, que cela arrivait plusieurs fois par semaine et que, d'ailleurs, il disposait de la clé de la maison parentale confiée par la mère, qu'il avait, un jour de fête gantoise, "prêté" Regina à un ami (dont il livre le nom), qu'il forçait les amies de Regina à des jeux sexuels, - pourquoi, après ces aveux, les magistrats ont-ils décidé de clore les dossiers, y compris celui de X1. Et cela, le jour même où Dutroux avait tenté de s'évader ? Le juge, Madame De Rouck, a déclaré que les rapports de Tony et de Regina constituaient un simple fait divers et que d'ailleurs, "il a eu une relation avec elle mais c'est elle qui était amoureuse et elle était formée comme une adulte." Que sont devenus vos 12 ans, Madame la Juge ?

Pourquoi les auditions de X1, qui ont duré huit mois, de septembre 1996 à mai 1997 et après la relecture de ces procès-verbaux, qui a entraîné la mise sur la touche du gendarme De Baets et qui a également duré huit mois, de mai 1997 à février 1998 ? Pourquoi le Procureur Général de Liège, Madame Anne Thilly a-t-elle jugé bon d'en refuser la lecture à Monsieur Verwilghen, président de la commission parlementaire d'enquête dite commission Dutroux-Nihoul ?

Femmes, qui avez demandé avec raison, pour un évident motif de justification démographique et de respect humain, que la parité soit établie en politique entre les deux sexes, pourquoi certaines d'entre vous, ont-elles cru bon d'ajouter que "le monde irait mieux s'il était dirigé par des femmes ?" Pas mieux que par des hommes. Il y a des hommes qui sont des monstres, et des femmes qui sont leurs protectrices ou, pour utiliser un langage populaire, on peut trouver des "vendus" dans les deux sexes.

L'enquête peut être éteinte par la volonté d'autorités qui ne souhaitent pas que la Société, et que le pouvoir auquel ils tiennent tant, soit mis en cause, qu'elle tremble sur ses bases.

Mais que Messieurs les bourreaux ne se sentent pas quittes. Nous connaissons leur nom et nous savons qu'un jour ils seront châtiés.

D'abord, à tout Seigneur, tout déshonneur, au plus âgé, à "Pépère", ancien responsable politique, vous qui l'avez violée et maltraitée dès l'âge de deux ans.

A vos côtés (respect pour l'âge), la grand-mère, Cécile Bernaerts, sur laquelle la justice des hommes n'aura plus à s'exercer puisqu'elle a

cru être rappelée à Dieu vingt cinq ans après qu'elle ait commencé l'apprentissage à l'esclavage sexuel de sa petite fille. On ne peut s'empêcher d'être satisfait qu'une telle personne ne soit plus de ce monde. Dommage que l'enfer n'existe pas !

Auprès d'elle, les deux parents, Christiane et Georges Louf, qui, après avoir laissé prostituer leur fille dès son jeune âge l'avaient "confiée" à l'âge de 12 ans à un maquereau.

Vous, justement, le maquereau, le souteneur, le tortionnaire, qui entriez dans sa chambre à n'importe quelle heure, parce que vous aviez la clé, Monsieur Antoine V., dit Tony, converti du toilettage aux films publicitaires et à l'import-export. Et votre copain, "le représentant", à qui vous avez prêté l'enfant au cours d'une promenade et dont vous avez balancé le nom à la police ?

Et vous tous, qui participiez aux partouzes et qui vos amusiez de la peur des enfants violés : Monsieur le baron B., Maître D., avocat et Monsieur B. marchand d'armes, tout à côté de l'inévitable Tony et de Nihoul dit "Mich" qu'accompagnait son amie car il y avait parfois des femmes et c'était encore plus dangereux, car elles riaient et engageaient les hommes à frapper.

Parmi vous, le fameux baron dit "Rik" qui a sorti un couteau pour menacer la pauvre fille qui allait accoucher et dont l'enfant a été tué à l'arme blanche.

Et vous, le vieux banquier qui accompagniez Clo à la fin de sa vie alors que vous saviez qu'elle était condamnée.

Et vous, Monsieur l'avocat radié du barreau, qui avez assisté à l'accouchement de son petit garçon, alors qu'elle avait 12 ans avec trois autres hommes, et qui l'avez violenté pendant ses contractions ?

Et vous, beau-frère du baron, dit "Jo" qui avez forcé le doigt d'une petite fille à appuyer sur la gâchette au cours d'une partie de chasse pour tuer l'une d'entre elles ?

Et vous, Monsieur L., président d'un grand groupe industriel ?

Vous êtes tous connus, répertoriés, membres éminents de la société. Ce qui domine chez vous tous, grands bourgeois, faux aristocrates, hommes d'affaires, avocats, médecins ou simples voyous, et que nous débusquerons tous (soyez-en sûrs), c'est votre vulgarité, votre bassesse.

Pas un animal au monde, qui ne pourrait vous donner des leçons de noblesse !

Tous vos noms sont connus, et si nous ne les inscrivons pas, c'est pour que vous ne fassiez pas interdire ce livre, en protestant de votre honneur que vous avez tant souillé.

Mais il n'y a pas que les bourreaux, il y a ceux qui les protègent, directement ou indirectement.

Monsieur V., professeur de néerlandais, vous aviez immédiatement pris le parti des adultes-parents-bourreaux contre une petite fille apeurée. A quoi vous sert votre métier de pédagogue ?

Madame la directrice d'école, vous avez réservé votre compassion aux parents et à la grand-mère à qui vous avez téléphoné devant la victime pour se plaindre de ses affabulations. A quoi vous a servi votre éducation religieuse ?

Et vous, Docteur J., médecin de la grand-mère, médecin de famille, qui assistiez les bourreaux, vous avez déshonoré votre profession. Comment s'étonner qu'il y ait eu de tels médecins à Auschwitz? Comment s'étonner qu'il y en ait en ce moment aux États-Unis, pour aider à la condamnation à mort des prisonniers ?

Au contraire de tous ceux et celles qui ont joué le rôle de frein lors de l'enquête - (Monsieur S., procureur à Gand, Monsieur Van Espen, juge d'instruction, Madame Paule Somers, substitut à Bruxelles, Madame Anne Thilly, procureur général à Liège, le Commandant de gendarmerie Duterme, Madame De Rouck, juge d'instruction) - honneur à tous ceux qui se sont efforcés de faire connaître la vérité, qui ont fait honneur à leur profession et au peuple belge :

Honneur à Jean-Marc Connerotte, juge d'instruction à Neufchâteau, grâce auquel deux petites filles ont été retrouvées,

Honneur à Michel Bourlet, procureur à Neufchâteau qui a permis en outre de reprendre rapidement Dutroux après son évasion, grâce à l'annonce rapide qu'il n'était pas armé.

Honneur au magistrat national Van Dooren,

Honneur au gendarme Patrick De Baets qui a mené les premières auditions et aux autres gendarmes : Aimé Bille, Rudy Hoskens, Michel Clippe, Stéphane Liesenborgs, Christian Pirard.

Honneur au président de la commission d'enquête parlementaire Marc Verwilghen et à tous ses membres.

Honneur à un psychiatre, Marc Reisinger, qui a choisi dès le début le parti des victimes.

Honneur aux journalistes du Morgen (Douglas De Coninck, Annemie Bulté) et de Télé-Moustique (Michel Bouffioux et Marie-Jeanne Van Heeswijck), qui ont décelé très vite les failles de l'instruction et qui poursuivent leur œuvre salutaire.

Honneur au professeur Igodt qui, à la tête d'un Collège de psychiatres, a affirmé (contrairement au désir de nombreux enquêteurs), que Regina n'était pas folle, qu'elle était saine d'esprit et qu'on pouvait la croire.

Honneur à Madame Bie Heyse, qui a écouté, aidé, soutenu une patiente presque détruite par ses jours passés, qui lui a permis de revivre et qui fait honneur au beau métier qu'elle exerce : médecin.

Honneur à Tania, l'amie qui a poussé X1 à témoigner et qui l'a chèrement payé.

Honneur à Poffie, le chien, à Tasja, la jument, à tous les animaux auprès desquels une enfant perdue a pu retrouver une tendresse inconnue des adultes qui l'entouraient.

Honneur à Erwin, qui a montré que l'amour et le courage étaient plus forts que le crime et les assassins organisés.

Honneur à tous ceux sur cette terre, qui contre ceux qui disposent du pouvoir et de l'argent pour étouffer la vérité, font entendre leur voix, parce qu'elle est celle de la justice.

Honneur au peuple belge qui va obliger la magistrature à instruire le dossier de ces réseaux d'assassins, jusqu'à obtenir la condamnation de tous les participants à ces crimes et qui le fait au nom de tous les enfants qu'il tutoie dans son cœur et qu'il appelle secrètement par leurs prénoms : Julie, Mélissa, Élisabeth, Ann, Eefje, Loubna, Kim, Ken, Clo, Chrissie et tant d'autres...

LÉON SCHWARTZENBERG

1

Je jette la balle au loin dans la prairie. Isa, mon berger malinois, démarre comme une flèche derrière la balle qui rebondit au loin. Je souris lorsqu'elle me la ramène en frétillant de la queue. Je lui caresse la tête et lui reprends la balle pour la lui relancer à nouveau.

Nous pouvons faire cela pendant des heures. A chaque fois, elle me ramène la balle avec le même enthousiasme. Moose, mon Saint Bernard, et mon dogue allemand Tembo jouent dans un autre coin de la prairie en se culbutant l'un l'autre.

Je lance la balle pour la centième fois et je m'imprègne du paysage. La lumière rose à l'horizon, les nuages, la brume légère sur la campagne. Le héron, à une centaine de mètres, qui se tient immobile sur un piquet, une patte repliée sous lui. L'odeur de l'herbe, de la terre humide, du vent. *Pourquoi cette vie m'est-elle si précieuse?*

J'aime me balader dans les champs, avec mes chiens qui courent autour de moi, loin du monde habité par ces êtres étranges, les humains.

Que gagnerais-je à me taire? Je n'aime pas attirer l'attention mais ce que j'ai à raconter, c'est sur tous les toits que je devrais le crier. Mon passé ne peut pas rester secret parce qu'il risque d'être vécu par d'autres.

J'ai mal, je dois me battre, je dois faire savoir. Je dois parler parce que le silence appartient aux coupables, pas aux victimes. Parce qu'il est normal que les coupables se taisent et que les victimes parlent. Parce que je veux que les gens deviennent conscients du fait que des enfants sont exploités de manière impitoyable, sans que personne ne le remarque. Parce que je veux que l'on reconnaisse la souffrance des victimes d'abus sexuels prolongés.

Je ne suis pas le dernier témoin.

Ici, dans le silence du crépuscule, je me ressource. Demain sera un autre jour où je devrai me battre contre une société qui abandonne les victimes. Je pense que les choses pourront changer si je parle.

Personne n'est obligé de me croire. Je ne cherche aucune compassion. Je voudrais seulement que l'on écoute ce que j'ai à dire et que l'on réfléchisse. Ce que j'ai à raconter est-il si fou ? Suis-je folle moi-même ? Ou bien suis-je folle de croire qu'il y a encore de l'espoir ?

Des soirs comme aujourd'hui j'hésite. Ai-je eu tort de confronter les gens à ce que j'ai vécu ? Cela en valait-il la peine ? Aurais-je mieux fait de me taire ? Mon action est-elle en train d'aider les victimes ou de les marquer au fer rouge ? "Ce sont des fabulatrices, des folles, des mythomanes, des extra-terrestres !" Ai-je motivé les victimes à témoigner ou leur ai-je appris qu'il valait mieux se taire ?

La raison principale pour laquelle je continue mon combat – et pour laquelle je veux faire connaître la manière dont fonctionnait le réseau de prostitution enfantine dont j'ai fait partie - c'est le fait qu'en 1996 on ait retrouvé deux jeunes filles vivantes. Ne l'oublions pas. L'instant où ces filles ont pu sauter au cou de leurs parents, personne ne peut s'imaginer ce que cela représentait pour moi. Comme j'aurais aimé être l'une d'elles.

Pendant toutes ces années, il n'y eut qu'une personne pour m'aider : Erwin. Il était trop jeune pour s'occuper de quelqu'un comme moi. Pourtant il l'a fait et il continue à le faire depuis tant d'années. Tous les matins, il était là pour me sortir de mon lit, me laver, m'habiller, parce que je n'en avais plus la force. Chaque matin, il me conduisait à l'école, m'aidait à faire mes devoirs, me déshabillait et me mettait au lit. Chaque jour il me protégeait de Tony, ce que mes parents n'ont jamais été capables de faire, alors qu'ils étaient adultes et responsables. Lui, un garçon de seize ans, y est arrivé. Il m'a épousée tout en sachant combien j'étais instable et difficile à vivre. Un garçon qui, à dix-neuf ans, prit la responsabilité d'une jeune fille traumatisée et l'épousa pour la tirer d'une situation familiale périlleuse. Car mes parents informaient Tony de ses absences et ce dernier pouvait débarquer dans ma chambre et me violer, tandis que mon père mangeait tranquillement ses tartines et que ma mère poursuivait son travail compulsif.

Pendant toutes ces années, il n'y eut qu'une personne qui, lorsque je sanglotais de peur dans un coin, m'attirait doucement vers elle et

me berçait pendant des heures jusqu'à ce que je m'endorme. Il avait vingt et un ans lorsqu'il devint père et il tenait son fils, petit et gracile, dans ses grandes mains avec tant d'amour dans le regard que le manque d'amour parental devenait plus cuisant en moi. Petit à petit, avec une énergie infatigable et une patience quasi illimitée, il m'apprit à vivre à nouveau. Car tout était mort en moi.

Sans lui, j'aurais dépéri. On s'habitue aux abus sexuels, mais le plus grave est le manque d'amour et d'affection qui laisse un immense vide au fond de soi.

Qu'est ce qui fait que les victimes de réseaux souffrent de façon aussi invisible ? Je me sentais coupable, je prenais toute la responsabilité sur moi et je protégeais mes tortionnaires.

Les gens à qui je raconte mon histoire se demandent souvent pourquoi j'étais et pourquoi je reste encore si loyale à l'égard de mes abuseurs ? Je ne peux pas l'expliquer en une ligne. Je les aimais parce que je dépendais d'eux. Ils décidaient de ma souffrance, de son intensité, de l'arrêter ou de la prolonger, de ma vie et de ma mort. Ils étaient les seules constantes dans ma vie. Les filles disparaissaient, les animaux auxquels je tenais m'étaient enlevés... A qui pouvais-je m'attacher en dehors de mes bourreaux ? J'étais une enfant, bon dieu, tout le monde semble l'oublier ! Qui avais-je d'autre que ceux qui abusaient de moi ?

Le sexe était au moins une marque d'attention, une forme de contact physique. C'était déjà quelque chose. Et je me satisfaisais de peu. On espère toujours que celui qui abuse de nous finira par nous aimer un peu. Qu'on est "spéciale". On confond l'amour et le sexe.

Mes parents me m'ont jamais aimée. Ils aimaient une petite fille qui n'était pas moi. Une petite fille qui riait, qui donnait la main, qui faisait comme si rien ne s'était passé. Ils aimaient l'illusion qu'ils avaient créée. Ils n'ont jamais vu ma souffrance, ma solitude, ma peur et ma confusion.

Aimais-je mon souteneur ? Bien sûr. Cela veut-il dire qu'il n'a pas abusé de moi ? Est-ce parce que mes parents veulent à tout prix s'accrocher à leur monde d'apparence que je n'ai pas été abusée de façon régulière ? Est-ce parce que les parents nient les faits, qu'aucun enfant n'est abusé, maltraité ou négligé ?

Pourquoi les parents et les membres de la famille sont-ils plus crédibles parce qu'ils montrent des photos d'enfance ? "Des photos qui

sont les faux témoins d'une jeunesse heureuse", comme le chante Baudouin De Groot. Chaque fois que je vois une photo de moi en petite fille souriante dans le journal, je repense à ces paroles.

Je me rappelle quand j'étais assise sur la banquette arrière de la voiture, comptant les poteaux d'éclairage qui défilaient le long de la route, tandis que l'angoisse grandissait. Le retour là-bas, à Knokke, où une grand-mère froide m'attendait et où des hommes pouvaient disposer de moi.

La solitude écrasante, quand ma mère se retournait et fermait la porte derrière elle. La porte de ma prison. La porte de mon camp de concentration. Je décomptais les heures. Un peu de patience et nous serons lundi. Nous sommes déjà mercredi - à mi-chemin. Le temps s'écoulait interminable jusqu'au vendredi. J'avais l'impression que le soir n'arriverait jamais. Je m'asseyais sur le trottoir et j'attendais. Je comptais les voitures rouges, puis les bleues, puis celles qui ont des phares jaunes.

L'espoir... Ce sera peut être la dernière fois. Peut être ne devrai-je plus revenir. Peut-être vont-ils m'emmener avec eux pour toujours...

Pourquoi deux personnes se débarrassent-elles de leur enfant? Erwin et moi nous travaillons aussi et nous nous occupons de nos quatre enfants. Pourquoi me renvoyaient-ils chaque fois alors qu'ils savaient que je ne voulais pas y aller? Pourquoi n'ont-ils pas cherché une autre solution, s'ils m'aimaient tant?

Pourquoi ma mère m'a-t-elle vendue à un proxénète, des années plus tard? Pour se débarrasser de moi? Pour ne plus avoir aucune responsabilité envers moi? Pour ne plus devoir s'occuper de moi? Pourquoi mes parents ont-ils fermé les yeux et fait en sorte que je reste seule avec ma détresse?

Comment aurais-je pu dire ce qui se passait?

– Papa, j'ai été abusée sexuellement de manière régulière. C'est écrit dans le rapport de cinq psychiatres et psychologues renommés. J'ai été abusée, papa, tu comprends cela? Ne peux-tu pas admettre que quelque chose n'allait pas? Tu le savais quand même?

– Donne des noms, Régina

– Papa, j'ai donné des noms...

– Bien, alors prouve-le!

C'est lors d'une confrontation, le lendemain des mes vingt-neuf ans, qu'il me répondit cela. Comment décrire la souffrance qui vous transperce à ce moment? Réclamer des preuves à votre fille qui a, pour la première fois, le courage de vous raconter ce qui s'est passé. Avais-je espéré qu'il dise : "*Je regrette que nous n'ayons pas pu t'aider*" Oui, je l'avais espéré, bien que je sache depuis des années que c'était une illusion. Tout comme j'avais espéré que ma mère admettrait qu'elle m'avait donnée à Tony pour ne pas le perdre. Comme cadeau et comme lien. Qu'elle admettrait au moins qu'il avait une clé de la maison, qu'elle avait une liaison avec lui.

Isa est assise frétillante devant moi, mâchonnant la balle qu'elle a de nouveau attrapée. Je lui souris, les larmes me viennent aux yeux. Quand j'ai envie de pleurer, j'ai peur de ne plus pouvoir m'arrêter, alors je ne pleure pas. Si je me mets à haïr, j'ai peur de ne plus pouvoir m'arrêter de haïr. Si j'entre en colère, j'ai peur que cette colère ne disparaisse jamais, alors je repousse la colère.

Quel est le sens de ma souffrance? Je me bats contre l'amertume qui m'envahit, avec le sentiment que je mène une guerre que je ne peux que perdre. Oui, je voudrais hurler. Ce que c'est qu'être une victime. La solitude. Le monde normal que l'on regarde comme si on était devant une grande vitrine, tremblante de froid - alors que dans l'étalage tout paraît chaud, agréable et attirant...

J'ai tant à raconter sur la souffrance, l'obéissance, l'espoir... mais aussi sur le rétablissement, la lente remontée et le sentiment de vivre à nouveau. Les bras qu'on agite dans l'air, les poumons qu'on remplit d'air pour danser, virevolter et ne plus s'arrêter, la pure joie de vivre.

Je veux parler du fait de grandir, de prendre ses distances, de l'amour et du deuil, du bonheur et du respect de soi. De la guérison progressive. Dire comment, plus on veut vous imposer le silence, plus il faut chanter. Dire comment on tombe et comment on se relève. Comment on devient plus fort. Comment on se bat pour ses droits.

J'ai le droit d'être reconnue. Comme toutes les autres victimes. Aussi confus que soient nos récits. J'ai le droit de témoigner, même si mon orientation dans le temps n'est pas toujours correcte.

J'ai aussi le devoir de témoigner parce que Clo, Chrissie et beaucoup d'autres ne peuvent plus le faire. Parce qu'on les a tuées pour les

faire taire, en les maltraitant et en les assassinant de manière abominable - là-dessus au moins tout le monde est d'accord.

Je ne peux pas les abandonner une deuxième fois à leur sort. Je ne peux pas les laisser mourir à nouveau. Ce qu'elles ne peuvent plus dire, je dois le raconter. Elles sont mortes et moi je vis. J'aurais voulu être avec elles, mais je vis et il subsiste donc une voix pour témoigner de cette génération perdue d'enfants prostitués. Quelle que soit l'issue, je ne peux pas me taire plus longtemps. C'est pourquoi je dédie mon histoire à tous ceux qui n'ont plus de voix.

2

ERWIN FRÉQUENTAIT LE MANÈGE où se trouvait le cheval que j'avais reçu de Tony, avec la bénédiction de ma mère, pour me faire chanter et me rendre plus docile. C'était un garçon de seize ans, normal, calme et discret. A cette époque, en octobre 1984, j'avais envie de dire adieu à la vie. J'avais perdu des amies, des filles qui menaient une double vie, comme moi, et qui vivaient dans un monde secret, coupées du monde normal par des airs insouciants – cachant tant de souffrances.

Je n'avais plus le goût de vivre. Je faisais semblant, mais dans mon cœur quelque chose était mort. Chaque jour était une charge sur mes épaules. Chaque nuit était une souffrance insurmontable. Personne n'aurait pu imaginer ce qui se passait derrière la façade de notre maison. Comment je devais me tenir prête à satisfaire des hommes. Des hommes qui m'emmenaient vers des lieux où ils abusaient de moi. Des hommes contre lesquels je n'étais pas protégée.

L'homme qui me considérait comme sa propriété avait toute l'admiration de ma famille. Il entrait et sortait comme il voulait - il avait une clé - et il disposait de moi jour et nuit. Ma mère l'adorait et cela ne la dérangeait pas qu'il abuse de moi et m'exploite, pour autant qu'il lui consacre suffisamment d'attention.

C'était ma faute. Quelque chose n'allait pas chez moi. J'étais une putain, une traînée. Il me le disait souvent. "Tu es née pour ce métier, petite suceuse. Tu es une pute rêvée. Tu n'es rien sans le sexe. Tu ne sais rien faire d'autre que baiser". Combien de fois ai-je entendu cela ? A la longue, j'avais fini par le croire.

C'est alors que je vis Erwin, debout dans l'écurie où le soleil dardait ses rayons. Il paraissait si jeune et si sain. Je sentis monter en moi comme un désir tranquille, et cela me surprit.

Je me retournai, brusquement, pour cacher mes larmes. Je reniflai et m'enfuis. Celui-ci n'était pas pour moi. Je devais me soumettre à l'évidence. Je ne trouverais jamais un garçon normal qui m'aimerait et me protégerait. J'étais sale, contaminée, marquée.

Qu'avais-je dans la tête ? Pourquoi ces fantasmes idiots ? Quel garçon pourrait vouloir de moi ? Mais cette apparition dans l'écurie ne me laissait plus tranquille. Souvent je m'efforçais d'oublier cet instant. Chaque fois que je pouvais aller au manège, j'espérais le rencontrer. C'était difficile, car il était souvent à la cafétéria et que je n'osais pas y entrer. Mon propriétaire, l'homme que j'osai beaucoup plus tard appeler mon proxénète, était d'une jalousie asphyxiante. S'il avait appris que je cherchais à avoir des relations avec les gens du manège, il m'aurait foutu une raclée, dans le meilleur des cas.

Lorsque je revis Erwin dans l'entrée de l'écurie, mon cœur battit la chamade. Je ne l'avais plus vu depuis des semaines et je compris que ce serait maintenant ou jamais.

– Salut, lui dis-je avec la voix qui se brisait un peu. Je maudis mon attitude maladroite.

– B'jour, me répondit-il en souriant, tu vas monter ton âne ?

– Mon âne ? Tu oses traiter mon cheval d'âne ?

– Et je ne dis rien sur l'âne qui monte le cheval, dit Erwin avec tant de nonchalance que cela me fit de la peine. Un besoin d'affection m'envahit à nouveau. Je le regardai d'une manière provocante.

– C'est pour cela que je t'aime, les semblables s'attirent, lui dis-je.

Cela ressemblait à une plaisanterie, mais d'une certaine manière le ton était sérieux. Il me regarda en face. Je vis à son regard qu'il avait compris. Mon cœur s'arrêta de battre. C'est alors qu'il se retourna et disparut à l'extérieur.

C'était déjà fini. Je courus vers Tasja qui remua la queue et souffla quand j'ouvris la porte de l'écurie. Je serrai son encolure chaude dans mes bras. J'enfouis mon visage dans sa crinière et respirai plusieurs fois profondément. Comment avais-je eu la force de dire cela ?

Cette spontanéité que j'avais oubliée depuis longtemps, fit qu'un moment je me sentis à nouveau vivre. J'étais là, debout, serrant mon

cheval dans mes bras, chérissant ce sentiment qui s'estompait. Il fallut longtemps avant que je la lâche pour revenir à la vie que je traîne derrière moi.

Fin octobre je reçus une invitation à une réception de baptême équestre. Je lus avec surprise ce qui y était écrit. Je n'avais encore jamais été invitée à une fête, du moins à une fête innocente.

"Erwin sera là ?" osai-je demander au directeur du manège. Je prononçai cette petite phrase avec peine. Il acquiesça et je ressentis la même nervosité qu'auparavant. Je ne savais que faire de ce sentiment. Il me mettait mal à l'aise et me faisait perdre mon assurance, pourtant il me faisait du bien. Ce soir là, je retournai à la maison à vélo, debout sur les pédales, les cheveux au vent, en tenant l'invitation à la main. J'aurais volontiers crié : un cri d'excitation, un cri éperdu du désir de vivre. Un cri de libération. Étais-je amoureuse ?

Il fallut une semaine avant que j'aie le culot de demander à Tony si je pouvais aller à la fête du manège. Il ne me répondit pas immédiatement. La tension était presque insupportable. Je demandai également la permission à mes parents, mais, en fait cela n'était pas très important. C'est Tony qui décidait.

Les jours passaient, il venait, il repartait. Je fis ce qu'il m'obligeait à faire. J'attendais. La date, le 10 novembre 1984, se rapprochait. Le 8 novembre, je perdis l'espoir de pouvoir participer au baptême équestre. Tony ne m'avait pas encore répondu et je me préparais à subir une déception. Le téléphone sonna. Je me dépêchai. Tony n'aimait pas que je le fasse attendre.

– Allô, petite souris. Comment vas-tu ?

– Bien Tony, merci. Dois-je faire quelque chose pour toi ?

Il soupira à l'autre bout de la ligne.

– Tu sais quoi ? Je ne me sens pas très en forme. Je pense que je vais m'accorder quelques jours de vacances. Tu tireras bien ton plan toute seule, non ?

– Dois-je faire quelque chose ? demandai-je doucement. Je m'attendais à ce qu'il me donne encore quelques ordres, mais il n'en fit rien. J'avais été si soumise, si docile, ces derniers mois. Cela commençait à porter ses fruits. Il commençait à me faire confiance.

– Tony... hésitai-je et je me forçai à bien prononcer chaque mot, puis-je aller au baptême dont je t'ai parlé ? Les gens m'ont invitée et ...

– Si tes parents t'accompagnent d'accord, dit une voix lasse à l'autre bout de la ligne.

Je serrai le cornet entre mes mains. Je n'osai pas lui reposer la question. Avais-je bien entendu ? Me laissait-il aller sans lui ?

Mes parents ne faisaient pas le poids. Sans Tony, ils avaient peur des étrangers. A la fête, je bénéficierais d'une grande liberté, car ni mon père ni ma mère n'oseraient s'interposer pendant que je m'amuse avec des jeunes de mon âge.

– Tony ? murmurai-je.

– Oui ?

– Je t'aime

Je le sentis sourire. Et c'était ainsi, je l'aimais vraiment, malgré toute la souffrance qui était lui était indissociablement liée. Il me manquait quand il n'était pas là. Pourtant, depuis quelques mois je me sentais libérée d'une charge quand il me laissait tranquille. Ces sentiments ambivalents me rendaient triste et confuse. C'était comme si je ne voulais pas l'abandonner mais que je ne pouvais pas faire autrement.

Je me sentais mal à l'aise en me rendant pour la première fois à une fête que j'avais choisie moi-même. J'étais à la fois excitée, curieuse et craintive. Cela faisait si longtemps que je ne m'étais plus sentie si jeune. Je ne savais pas du tout comment je devais me comporter. Mais l'atmosphère était si détendue que je me sentis vite à l'aise parmi ces jeunes. On riait, on se lançait de la crème fraîche. Je m'amusais comme une petite folle. J'avais complètement oublié Tony.

Pour terminer la fête, il y eut un concours de danse. "Les baptisés" devaient former des couples et danser. Quand la musique s'arrêtait, les couples dépliaient un journal et devaient se mettre debout dessus le plus rapidement possible. Les plus lents étaient éliminés, ceci jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un couple en piste.

Erwin, qui était aussi baptisé ce soir, ne se tenait pas loin de moi. Chacun était en train de choisir un partenaire et je me rapprochais le plus possible de lui. Je m'en étais tellement rapprochée qu'il lui fut impossible de m'ignorer et, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement – il était trop bien élevé pour cela – et que je le regardais avec un regard insistant, il me demanda une danse.

Le concours se passa bien pour nous. Les couples furent éliminés les uns après les autres et finalement Erwin et moi l'emportâmes. Nous jubilions et je ressentis une exubérance nouvelle pour moi.

La musique nous incitait à continuer à danser. Nous dansions très prudemment, à distance respectable. *How about us,* du groupe pop Champaign. Je me sentais légère, heureuse, jeune. C'était la première fois que je tenais un garçon de mon âge dans les bras. C'était un sentiment étrange. Sous mon jeans et mon pull, je portais des sous-vêtements rouges de prostituée. Pourtant je me sentais peu rassurée et excitée comme une jeune fille lors de son premier rendez-vous. Le visage d'Erwin se rapprocha et je fermai les yeux. Ses lèvres se posèrent sur les miennes. *Rien d'envahissant. Un baiser gentil, sincère, amoureux. Timide, doux et tendre. Je m'offris à ses lèvres et entrouvris les miennes. C'était la première fois - depuis tant d'années - que je ne ressentais aucun dégoût à être embrassée et que je répondais à un baiser.* Je me glissai dans ses bras et mon corps se réchauffa lentement. Des picotements remontaient le long de mes jambes vers mon ventre pour atteindre finalement le cou et les joues. Je rougis d'excitation et de bonheur. Je l'embrassai à nouveau. L'agitation autour de nous et la musique elle-même passèrent au second plan. J'étais amoureuse.

3

CETTE NUIT DU 10 AU 11 NOVEMBRE 1984, j'allai me coucher avec le cœur qui palpitait violemment. Je m'allongeai, regardant le plafond, les bras relevés au dessus de ma tête. Toute sortes de choses me passaient par la tête. Le doute mais surtout l'espoir et l'espérance. Pour la première fois depuis longtemps, je regardais à nouveau l'avenir. *Demain, se rappellera-t-il encore de mon existence? Sera-t-il au rendez-vous demain? Étais-je un flirt ou plus que cela?* Des milliers de questions m'assaillaient l'esprit. J'avais maintenant peur de le perdre, mon tendre Erwin dont j'étais tombée follement amoureuse en quelques heures. Non, ce n'était pas seulement de l'amour. C'était plus. En lui je plaçais tout mes espoirs de m'échapper… Lasse, je secouai la tête. M'échapper? Qu'étais-je en train d'espérer? Tony ne me laisserait jamais partir. De plus je devrais tout raconter à Erwin. Que pouvais-je

lui dire ? *J'ai peur de Tony. Tu dois me protéger.* L'angoisse s'installa dans mon cœur, s'y enroula comme un renard dans son terrier.

Le lendemain, vers onze heures, j'étais dans le parking devant le manège. Je surveillais la rue, en espérant voir arriver Erwin. Attendre de nouveau, pendant que le temps se traîne, comme s'il me défiait. La peur de la déception me paralysa rapidement. Le soleil bas m'éblouissait. Tout à coup je le vis arriver. Un beau et grand garçon avec les cheveux en bataille, une petite moustache et un pantalon d'équitation noir. Il déposa calmement son vélomoteur de l'autre côté de la rue et se dirigea vers moi.

Je le regardais, la gorge nouée d'angoisse. Dans une certaine mesure, j'étais convaincue qu'il passerait à côté de moi, sans se souvenir de ce qui s'était passé l'autre soir. Mais il vint vers moi, me sourit et m'embrassa sur la bouche. Ses lèvres étaient fraîches et innocentes. Je l'embrassai en le serrant très fort. Je cachai mon visage dans son pull, respirai son odeur qui m'était déjà familière. Je ne voulais plus jamais le perdre. Je buvais son visage comme si j'étais assoiffée. J'imprimais chaque minute de ce jour dans ma mémoire, craignant d'en perdre une seconde. Je voulais me rappeler de tout, dans les moindres détails. La chaleur que je ressentais chaque fois qu'il me regardait, le contact de ses mains si douces, l'odeur de son chandail. Je voulais chérir chaque seconde, la prolonger, en profiter au maximum. Parce que demain cela pouvait être terminé. Je savais que cela ne pourrait pas durer. Demain ou après-demain, Tony sera de retour et le conte de fée sera terminé.

Mon père vint me chercher et je regardai Erwin tristement. Dans ma tête résonnait toujours ce cri de désespoir : *Aide-moi, ne me laisse pas partir.* Je l'embrassai et le serrai fort contre moi. A ce moment, la solitude fonça sur moi comme un rapide. Je pris congé de mon prince, en pensant que ce jour était le dernier que nous passerions ensemble. Demain Tony serait de retour…

Tandis que mon père roulait, je regardais à l'arrière vers ce garçon qui m'avait redonné l'espoir. Je continuai à le regarder jusqu'à ce qu'il eut disparu après un tournant. Je me tenais immobile et recroquevillée. Son affection me manquait déjà.

Je refermai sans énergie la porte d'entrée derrière moi. Mon père ouvrit la porte du living et il était assis là… Détendu, son pied gauche posé sur son genou droit, riant avec ma mère qui était assise près de lui,

gloussant comme une adolescente amoureuse. Elle remuait son verre de vin dans la main. Je le regardai, il me dévisagea en riant et tout mon courage s'effondra dans mes chaussures. Le poids indéfinissable retombait sur mes épaules. Une tristesse profonde m'assomma et je baissai timidement la tête. Je n'osais pas le regarder tandis que je passais du hall au living.

Mon père alluma une cigarette, remonta son pantalon, renifla bruyamment comme lui seul sait le faire. Je le regardais avec angoisse. *Ne lui raconte pas, s'il te plaît*, suppliais-je silencieusement, *ne parle pas d'Erwin ni de la manière dont nous nous sommes séparés.*

Mon père serra la main à Tony.

– Désolé du retard, mais ma fille a mis longtemps pour dire adieu, rayonna-t-il.

Tony tourna la tête dans ma direction. Ses yeux me fusillaient.

La peur s'empara de moi, mon estomac se noua.

– Des adieux ?

– Oui, et ils avaient l'air d'être très ardents, n'est-ce pas Régina, grimaça-t-il.

Oh papa, pourquoi fais-tu cela ?

Je regarde nerveusement Tony et je soulève les épaules. Tony ne rit plus. Il a oublié mon père et même ma mère, qui a cessé de glousser et qui regarde mon père méchamment. Il a détourné l'attention de Tony de sa petite personne. Elle lui en veut pour cela.

– Monte dans ta chambre.

Le ton violent sur lequel il me parle me fait presque pisser dans ma culotte de peur. Je regarde anxieusement vers mon père.

– Pa...

Aide-moi papa, dis-lui de partir !

– Dans ta chambre, Régina

Je regarde ma mère en hésitant, mais elle a déjà reposé sa main sur la jambe de Tony. Je ferme doucement la porte derrière moi et je monte l'escalier. Je vais dans la salle de bain pour uriner et me laver rapidement les mains. Chaque respiration m'est pénible. Mon cœur prend le mors aux dents. Je vais sur le palier. J'attends contre le mur. J'entends la porte du living s'ouvrir et se refermer. Puis ce pas typique sur les marches. Il reste un instant à me regarder. Je baisse la tête, coupable.

– Qu'as-tu fait, Gina ?

Je ne peux pas répondre. J'ai la gorge serrée. J'ai l'impression qu'aucun son ne pourra plus sortir de ma gorge. Il place rudement ses doigts sous mon menton et m'oblige à le regarder dans les yeux. Ils sont froids. Une larme, solitaire, roule sur ma joue.

Oh Tony, serre-moi, tiens-moi, console-moi.

– Cela me désole, chuchote-t-il, et une seconde larme roule sur mes joues.

Tu m'as manqué Tony, tu me manques tellement. Je ne dois pas te laisser partir, aide-moi, aide-moi s'il te plaît...

Il me regarde d'un air désolé et secoue la tête.

– Tu dois être punie.

Tony, je t'aime, ne le sais-tu pas ?

J'approuve. Je sais. Il enlève la ceinture de son pantalon, d'un geste assuré, rapide, connu par cœur. Il me retourne, pousse mon visage contre le mur et frappe lentement, avec application. Je me recroqueville, je me tais, mon cœur se brise. Il n'obtient rien de plus. A chaque coup, je m'éloigne un peu plus de lui. Plus il me punit, plus je m'éloigne. Je ne pleure pas à cause de la souffrance faite par la ceinture. Je pleure parce que je dois le quitter.

Il se rend compte que cela ne fait plus aucun effet. Normalement, il m'aurait retournée, m'aurait obligée à me mettre à genoux et aurait ouvert son pantalon. Je savais que si je le satisfaisais, j'aurais eu une chance qu'il me pardonne. Mais pas cette fois. Il est surpris. Il continue à me frapper, me retourne et me frappe en pleine figure. Ma joue s'ouvre mais je reste là, appuyée contre le mur, consciente de ma faute, la tête penchée. Mais en même temps ma détermination grandit. Quelque chose en moi commence à vivre.

– Tu le laisses tomber, Gina. Tu le jettes.

Je relève lentement la tête. Les larmes roulent sur mes joues

– Non.

– Que dis-tu ?

– Non, chuchoté-je

Il frappe à nouveau. Je titube et je reprends mon équilibre.

– Tu vas le faire ou bien je m'en occupe ?

Je le regarde, suppliante.

– Tu ne peux pas faire cela Tony.

– Ah non ?

Il se redresse pour montrer sa force et son assurance. Je le regarde, cherchant dans mes yeux une lueur d'hésitation.

– Je le tuerais, Gina, tu le sais bien ?

– …

– Bien et alors ?

– Je le ferai, Tony.

– Très bien, tu es une brave fille.

Je reçois une tape sur la tête, comme un chien. Quelque chose se glace dans mon cœur.

– Quand le revois-tu ?

Je ne veux pas répondre mais les mots sortent de ma bouche malgré moi, comme si ma voix était plus obéissante que ma volonté.

– Samedi.

– Bien ? Voici ce que nous allons faire. Je t'accompagnerai et tu rompras. Si tu ne le fais pas, je le descends sur place. D'accord ?

J'approuve. Je sens le sang couler de mes lèvres. Mon nez saigne à petites gouttes depuis le coup dans la figure. Il déplie un mouchoir de sa poche, essuie le sang et embrasse ma joue ensanglantée.

– Va dormir maintenant.

Je le regarde descendre l'escalier. Un peu plus tard, j'entends le rire comblé de ma mère.

Je suis à nouveau couchée, regardant le plafond. La lampe jaune au sodium de l'éclairage public découpe des ombres irrégulières. Ma solitude est presque tangible.

4

JE PRÉPARAI LA RUPTURE TOUTE LA SEMAINE. J'essayai des milliers de formules dans ma tête afin de blesser Erwin le moins possible. Je n'en trouvai aucune satisfaisante. Ce n'était pas tellement une rupture. Je le ressentais comme ma propre oraison funèbre. Bien que personne ne sache que j'allais bientôt mourir, à part Tony et moi, et comme je ne voulais pas être assassinée, je pris une ferme décision : la vie ainsi n'était plus possible. Je ne voulais plus être abusée, louée, utilisée. J'en avais

ras le bol du sexe, de la souffrance et des hommes. Devoir sourire de manière provocante en déboutonnant mon chemisier, devenait chaque fois plus insupportable. Même s'il ne me tuait pas, je devrais quand même mourir. Je pourrais trouver de l'héroïne et faire une overdose.

Seule l'espérance d'une vie meilleure - pensée qui m'avait effleuré pour la première fois quand Erwin me tenait dans ses bras - m'empêcha de me suicider pendant cette semaine. Non, je ne pouvais pas renoncer à cet espoir de liberté.

Tony fut d'une humeur massacrante cette semaine. Il me battait autant qu'il pouvait, mais il y avait également quelque chose de changé en lui. Alors que d'habitude il me tabassait sans aucune hésitation, il devenait plus prudent. Avait-il peur de laisser des traces visibles ? Je ne sais pas. Mais j'avais développé un sixième sens et je pouvais vite sentir les gens. Son incertitude devenait de plus en plus visible. Et cela eut pour résultat que, bien que je fusse morte de peur, ce fameux samedi je sentis grandir en moi une force qui me rendit plus forte que je ne l'avais jamais été. Je me levai, m'habillai : une culotte d'équitation, un T-shirt noir et un survêtement bordeaux qui était au moins trois fois trop grand. Je voulais apparaître telle que je me voyais : moitié fille, moitié garçon - mais certainement pas une putain.

Je me regardai longtemps dans le miroir. J'avais oublié ma propre apparence. Je voyais une fille, étrange, avec des cheveux bouclés bruns pendant sur les épaules, des yeux vert-brun et un regard froid d'adulte. Qui était-elle ? Qui était cette jeune fille qui me regardait si froidement ? Qui étais-je ?

Je l'entendis garer sa voiture. Je reconnus le bruit du moteur diesel auquel j'étais si habituée et qui fut jadis agréable, quand je le regardais pleine d'espoir, parce que j'espérais qu'il m'aiderait et m'aimerait. Un bruit qui maintenant n'éveillait plus que l'horreur associée aux souffrances, au sexe et aux abus. Un bruit qui m'annonçait que tout à l'heure, je devrais quitter le seul garçon – la seule personne – qui m'aie jamais témoigné de l'amour.

Tony s'était servi lui-même une tasse de café quand j'entrai dans l'atelier de ma mère. Il me regarda et ce que je vis m'angoissa. Il était si sûr de lui, si certain de sa puissance. Dans ses yeux, je pouvais voir qu'il me considérait encore comme sa propriété. Il m'attrapa, glissa sa main sous mon T-shirt et me caressa les seins, tandis qu'il parlait avec

ma mère. J'étais debout, appuyée contre lui, les yeux dirigés vers le sol, envahie par la honte. Après toutes ces années, je n'étais pas encore parvenue à maîtriser ma honte. Je me sentais si mauvaise, j'étais si sale. Je serrai les poings et réprimai l'envie de m'enfuir - loin, très loin, n'importe où. Chacun de ses attouchements suscitait en moi un profond dégoût et pourtant je riais, détendue, comme je l'avais appris. Tout au moins je me forçais à paraître détendue, me laissant aller, un peu contre lui, pour lui prouver mon obéissance.

J'étais assise à côté de lui dans la voiture. A la radio on entendait "Hello" de Neil Diamond.

– Je peux comprendre que tu aies envie de flirter avec des garçons, que tu veuilles des "jouets", mais tu dois m'écouter, cela tu le sais bien. Si tu veux un garçon, je t'en procurerai un.

Que voulait-il dire ? Voulait-il m'amadouer ? Il me donnerait à un garçon qui évolue dans le milieu et tout serait filmé en vidéo. Voilà quelle devait être sa solution. J'acquiesçai, obéissante.

Nous nous dirigeâmes vers la cantine du manège. Nous nous assîmes, mes parents, moi et Tony à ma gauche. Je vis Erwin, assis sur un tabouret du bar et il me regarda étonné. Où était passée la jeune fille enthousiaste et amoureuse ? Tony me regarda avec un sentiment d'autosatisfaction. Je n'osai pas bouger. Il me donna un coup de coude, fronça les sourcils et inclina un peu la tête. Je le regardai, droit dans les yeux, presque suppliante. *Ne me fais pas cela, Tony, je ne peux pas.* Mais il continuait à me regarder fixement.

– The clock is ticking, Gina.

Et la souffrance grandissait, dans mon cœur, dans ma gorge, dans mon ventre. La souffrance, la solitude, la peur... un mélange d'émotions me paralysaient.

Erwin restait assis sur son tabouret au bar, me regardant tristement. Il était blessé. Et je savais que je le perdais en restant assise près de Tony, mais je ne voulais pas lui faire du tort. Quelque chose me poussait à aller vers lui, pour rompre rapidement et pour ne pas faire durer sa souffrance inutilement. Mon regard se posa à nouveau sur Tony qui était toujours en train de m'observer avec arrogance, un sourire jusqu'aux oreilles. Erwin était profondément blessé. Ne comprenant rien, il se détourna de moi et essuya avec sa manche les larmes de ses yeux. Cette fille, qui ne

voulait presque pas le laisser partir la semaine dernière, était maintenant assise à côté d'un vieux, comme si... comme si quoi ?

Le rictus de Tony s'intensifia encore quand il se rendit compte combien il avait blessé Erwin. Je vis son sourire s'agrandir et à ce moment, quelque chose se brisa en moi. Une colère, qui pouvait paraître hors de proportion avec la situation, s'empara de moi. Je me levai, prête à défendre Erwin comme une louve. Je me tournai vers Tony et je le regardai dans les yeux. L'adrénaline inondait mon corps.

Ses yeux lancèrent du feu, son sourire se figea en une grimace hargneuse. Cela ne dura pas plus d'une fraction de seconde, mais, sans un mot, nous avions échangé un tas d'informations. Nous étions face à face comme des lutteurs qui testent d'abord l'adversaire.

A ce moment je compris qu'avec tous les étrangers qui nous entouraient, il ne pourrait rien faire. Il ne toucherait pas à Erwin. Pas maintenant. Alors je me retournai et me dirigeai vers Erwin. Je l'embrassai et lui écrivis mon numéro de téléphone sur un carton de bière.

– Je ne peux pas te donner d'explication maintenant, mais je voudrais te parler. Appelle-moi, nuit et jour, cela n'a pas d'importance quand. Téléphone-moi et.... je t'aime Erwin. Je t'aime énormément. Tu me crois ?

Erwin opina. Il prit le carton de bière. Tony se leva brusquement. Mes parents, trébuchant presque dans leur hâte à le suivre, me tirèrent à l'extérieur. Il me jeta avec force dans la voiture, claqua la portière en tremblant de colère et fila à grande vitesse vers la maison. Il prit à peine le temps d'éteindre son moteur avant de commencer à me frapper. Je me repliai sur moi-même, mais je ne bronchai pas.

J'avais franchi un pas important. J'avais rompu, non avec Erwin comme Tony l'avait prévu, mais avec sa domination - et quelque chose en moi m'empêchait de faire marche arrière. Plus jamais.

Je ne sentis pas les coups. Je restais recroquevillée sur moi même, mais je ne ressentais aucune douleur. Ma mère, inquiète et se tordant les mains - les voisins pouvaient remarquer le bruit - essayait de le calmer.

– Viens Tony, attends d'être à l'intérieur...

Mon père se dépêcha d'ouvrir la porte de la maison. Tony me poussa vers l'étage et me plaqua contre le mur de ma chambre. Il continua à frapper, avec ses mains, ses poings, sa ceinture, aussi fort qu'il le pou-

vait. Il était furieux! J'étais toujours recroquevillée et je ne réagissais plus. Mais dans mon for intérieur, je poussais des cris de joie. Je me sentais libre, libre, libre!!!

Finalement il arrêta de me battre. Il était là debout devant moi, haletant, vaincu. Je relevai lentement la tête. Je le regardai, lisant la défaite dans ses yeux, ses yeux verts-foncés qui ressemblaient tant aux miens. Il n'était pas mon père, mais d'après la couleur de nos yeux, on aurait pu le croire. J'aurais voulu pouvoir l'embrasser. Je lui tendis presque les bras accueillante, consolante.

– Pourquoi? demanda-t-il.

Ma gorge était serrée. J'avalai difficilement tandis que des larmes de chagrin et de souffrance jaillissaient.

– Je t'aime Tony, chuchotai-je.

Il secoua la tête.

– Et pourtant tu flirtes avec cet espèce de grand échalas encore vert?

Je le regardai, les larmes roulaient sur mes joues.

Oh, Tony, tu ne comprends donc pas que tout ce que tu as à faire est de me garder près de toi et de me dire que tu me protégeras pour toujours?

– Tu l'as choisi, hein?

Je secouais la tête, fougueusement.

– Non, Tony...

Je te veux Tony, je te veux toi, comme père, comme ami, comme mon amour éternel... mais ne me fais plus souffrir!

Il me regarda tristement.

– Un jour il saura qu'il est amoureux d'une putain. Tu t'en débarrasseras très vite, retiens mes paroles, Gina!

Il paraissait fatigué, vieux. Je pleurais, je secouais la tête pour dire non, je voulais l'arrêter.

– Je t'ai choisi, Tony, Je t'aime...

– Je ne veux pas d'une putain qui baise chaque type qu'elle peut!

Mon cœur se brisa. Comme j'aurais voulu hurler que je n'avais jamais voulu être une putain. Je voulais qu'il sache que j'étais à lui jusqu'à présent. Je voulais ne pas devoir l'abandonner pour mener ma propre vie... J'aurais accepté d'être sa putain, s'il ne m'avait pas fait autant souffrir.

Tout à coup je ne voulais plus lui échapper. Le monde qui était hors de "mon monde" semblait subitement si grand, si dangereux, si angoissant. Au moment où je voyais la porte ouverte vers un avenir meilleur, je voulais retourner vers mon milieu où tout m'était familier.

Mais Tony se retourna. Je le regardai descendre l'escalier et voulus courir derrière lui pour lui demander pardon...Je restai plantée là. Je l'entendis ouvrir la porte puis la tirer derrière lui. La voiture démarra.

Cela dura une éternité avant que j'ai la force de me rendre à la salle de bains et me faire couler un bain. Mon dos était en sang et j'avais mal – je le sentais finalement – mais l'eau chaude me fit du bien. Lentement la vérité se fit jour en moi. J'avais franchi le pas. J'avais eu l'audace de tenir bon. Je ne serais plus jamais la propriété de Tony.

5

24 février 1985

HIER, JE ME SUIS DISPUTÉE AVEC MA MÈRE. Elle m'a presque sauté à la gorge, pleine de haine et de jalousie. Plus je l'écoutais, plus j'avais envie de crier qu'elle pouvait encore me garder, que j'avais besoin d'elle. Mais la cassure est déjà trop grande, même la souffrance s'éloigne. Cela me rend encore plus sûre de l'étape que je dois franchir : partir. On se sent tellement seul après une dispute, on se demande quand et pourquoi cela a mal tourné.

Je me suis quelque peu endurcie. Où était-elle quand j'avais besoin d'elle ? Dans les bras de Tony ! C'est pourquoi je prends mes distances avec elle petit à petit, pour éviter de trop souffrir. *Où étais-tu Maman, quand tu m'as déposée à une adresse où des hommes m'ont jetée sur une table et m'ont déshabillée ? Te rappelles-tu, maman, comment Tony n'avait qu'à te téléphoner et à te donner une adresse pour que tu laisses tomber tout ton travail pour me conduire là - simplement pour lui plaire ?*

Elle a perdu ma confiance, du moins ce qu'il en restait. Je dois supporter des coups terribles. Mais je riposterai et un jour je partirai, comme cela, sans qu'elle sache où. J'ai tellement envie de laisser mon passé derrière moi. J'ai peur qu'un jour, elle ne brise mes enfants. N'est-ce pas

pire que l'héroïne ? On peut se défaire de l'héroïne. Nos parents on les aura toujours en nous.

Elle détestait Erwin. Il était un obstacle, plus encore, il avait perturbé sa vie avec Tony. A cause de lui, je n'étais plus disponible à volonté. Elle n'en laissait évidemment rien paraître. Dans notre famille, tout se déroulait de manière beaucoup plus subtile. Elle était amicale avec lui, mais elle me faisait chanter dès qu'il était parti. Elle menaçait de se suicider, de vendre mon cheval, de me placer dans une maison de correction. Je ne cédais pas. Elle était ma mère mais je ne la respectais pas. Comment aurais-je pu, quand on sait qu'elle ne m'a jamais protégée et qu'elle me gâtait dans le seul but d'acheter mon silence ! Je ne l'écoutais même pas quand elle me disait qu'Erwin ne pouvait pas rester dormir chez nous.

J'avais envie d'amour, d'affection. J'avais besoin de la protection de ma mère, mais je ne pouvais pas le lui dire. Je ne voulais pas m'humilier en lui demandant de l'amour. Je ne comprenais pas pourquoi elle refusait que je voie Erwin, un adolescent innocent qui n'osait même pas regarder mes seins sans rougir, alors qu'elle trouvait un tas de choses normales. Ces interminables nuits où je devais faire des pipes à Tony, tandis qu'il la pelotait. Ce jour où il affirma qu'il me dresserait et qu'elle trouva cela amusant. Ces après-midi au magasin où il triturait mes seins sous mon pull avec ses sales pattes tout en menant une conversation légère avec elle. Tout cela était normal.

Erwin m'embrassa et s'en alla. Dès qu'il fut parti, je sentis la pression du silence, comme si un orage se préparait. Il me fallut encore quelques heures avant de pouvoir m'endormir d'un sommeil nerveux.

Je me réveillai en sursaut, alertée par une sorte de signal intérieur. Paralysée par l'angoisse, je me tiens dans mon lit les genoux repliés et les mains jointes. La clenche de la porte de ma chambre s'abaisse et je sais ce qui va m'arriver. Je le sais et c'est encore plus pénible.

Il vient s'asseoir sur mon lit. L'odeur familière de Tony. Ses mains assurées soulèvent les couvertures et saisissent immédiatement mes seins, comme si j'étais une simple poupée. Sa poupée. Et je m'enfuis, je m'enfuis de ce corps, je m'enfuis loin de cette chambre où il écarte mes jambes. Loin de ma mère que j'entends rire en bas.

Pourquoi Maman ? Pourquoi l'as-tu laissé entrer ?

Quand il eut terminé, je filai gênée à la salle de bain. Je me lavai comme pour essayer d'effacer désespérément ce qui s'était passé cette nuit. Erwin remarqua mes premiers signes de confusion. Je perdais la notion du temps : je me souvenais à peine du temps que j'avais passé à l'école. Souvent je ne me rappelais plus ce que je lui avais dit, ou je ne me souvenais pas de ce que j'avais fait une heure plus tôt. Je sursautais souvent quand il voulait flirter avec moi. Je réagissais de façon agressive et ne supportait pas qu'il me touche.

Petit à petit, je me rendais compte que quelque chose n'allait pas en moi. Erwin n'avait aucun problème pour entrer en contact avec des personnes de son âge et cela avait un effet positif sur mon attitude. Tout à coup je n'étais plus exclue. On me parlait, j'écoutais. J'apprenais à rire, à jouer, à taquiner - comme une adolescente normale. Quand Erwin était près de moi, je m'épanouissais. Quand il partait, je me sentais perdue. En rompant avec mon souteneur, je me retrouvais dans une monde 'normal' où Erwin était mon guide. Sans lui, je n'aurais jamais pu affronter toute cette nouvelle expérience. J'étais si incertaine, vulnérable. Ce devait être un poids énorme pour lui. Il était littéralement obligé de prendre soin de moi.

Chaque matin, il venait me chercher, me sortait du lit, me lavait, m'habillait et me déposait à la porte de l'école. Le soir il venait me chercher et restait avec moi jusqu'à ce que je me couche. J'étais si fatiguée. Comme si j'avais des années de sommeil à rattraper. Souvent je n'avais même plus l'énergie de lui répondre quand il me parlait le soir à la maison. Il se couchait sur le lit et me regardait, passant la main dans mes cheveux. Il brisait le silence en me demandant ce qui n'allait pas.

Je ne le savais pas. C'était un sentiment d'accablement, de découragement que je ressentais de plus en plus souvent depuis quelques mois. Depuis ce 10 novembre j'aurais du me sentir heureuse et souvent je l'étais, mais seulement en surface.

Pourquoi me sentais-je si triste, comme si je traînais ma vie derrière moi ? Je ne le savais pas.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, Ginie ? me demanda-t-il.

J'avais la gorge nouée et baissai la tête. Des mots que je ne pouvais pas prononcer se formaient en moi.

– Il y a des choses sur lesquelles il vaut mieux se taire, Erwin, chuchotai-je.

– Non, Ginie, tu dois me raconter, sinon je ne peux pas t'aider.

– ...

– C'est cet homme, Ginie ?

– Qui ?

– Tony ?

Je tremblais de tout mon corps. Je n'avais pas froid, mais quand j'entendis son nom, tout mon corps réagit.

– Tu ne sais pas où tu t'engages... Il m'a fait des choses ....

J'aurais voulu pleurer, mais je ne pouvais pas. Les larmes étaient bloquées quelque part et je devenais amère et dure.

– Tu ne sais pas ce que les hommes peuvent faire aux filles.

Erwin me prit la main.

– Non, c'est vrai, je ne sais pas ce qu'ils font. Raconte-moi !

Lentement, en hésitant, je lui racontai qu'il m'avait fait des choses que je ne voulais pas, des choses sexuelles et d'autres.

– Lesquelles, demanda Erwin ?

– Me prêter, répondis-je. Il me prêtait à d'autres hommes.

Erwin, le jeune homme de seize ans, se tut. Il ne trouvait plus de mots, mais il m'attira contre lui et resta près de moi jusqu'au moment où je m'endormis.

6

LUI, CE DÉMON qui s'appelait Tony, arriva dès qu'Erwin fut parti. C'était le jeu permanent du chat et de la souris. Je ne pouvais pas le repousser. Il me faisait trop peur. Au plus profond de moi, j'entendais quelqu'un hurler chaque fois que j'essayais de l'écarter. J'étais morte de peur en entendant cette voix. C'était une voix de mon passé, soigneusement enfuie au plus profond de moi. La voix de Clo.

Obéis, Reggie, sinon tu mourras !

Je fuyais cette voix, la nuit, les souvenirs qui m'assaillaient aux moments les plus inattendus. Un an après ma rencontre avec Erwin, cette double vie devenait trop lourde à vivre. Je ne pouvais plus supporter Erwin, son contact, son réconfort, son attention : je n'en voulais plus.

J'étais anéantie. Le contraste était trop fort entre Erwin qui me protégeait le jour et Tony qui me violait régulièrement la nuit ou qui ame-

nait quelqu'un pour le faire à sa place. Je me taisais, réprimant la honte et l'humiliation, mais c'était Erwin qui endurait le plus. Je me déchargeais sur lui de tout ce que je devais supporter la nuit.

Tony finit par s'en aller. J'entendis la porte claquer et le moteur diesel se mettre en route. J'essayai en tremblant de mettre un disque, je dus m'y reprendre à trois fois avant de réussir à poser l'aiguille. La voix chaude de John Denver rompt le lourd silence. Je m'appuie contre le mur près du lit, ma main saisit le cutter qui se trouve sur le rayon de bibliothèque à ma gauche.

"*I'm. sorry...*" chante John Denver et cela me console d'entendre sa voix. Je hais ce corps mort, je hais la nuit, la solitude, l'impuissance.

Je me hais.

Le couteau brille dans ma main. Je me taillade calmement le bras. Je ne peux plus pleurer, je ne sens plus rien, je ne vois plus que le sang - la punition. Je mérite d'être punie parce que je suis née et parce que j'existe. Je me punis d'être en vie alors que d'autres... Je jette rageusement le cutter, je prends ma tête dans mes bras et je me balance d'arrière en avant. Je répète sans arrêt un mot : *Pourquoi?*

Et le matin arrive, colorant le plafond en bleu et rose puis en blanc. Le soleil se mit à briller, rendant le monde plus supportable. Erwin entre, je souris timidement et je me jette à son cou, ce qui chasse mes cauchemars. Il me câline, étonné de pouvoir le faire.

Soudain il se lève, prend mes bras et retrousse mes manches. Il regarde avec horreur les nombreuses coupures. Mes bras sont effrayants, pleins de sang séché et de blessures fraîches. Je suis morte de honte. Je n'ose pas lui dire ce que j'ai fait. Pour la première fois, il est en colère contre moi. Il m'emmène dans la salle de bain, nettoie mes plaies, les désinfecte soigneusement. Je le laisse faire, mais je dois réprimer la tentation de me couper encore. Je veux avoir mal, cela doit faire mal, comme cela au moins je sens quelque chose.

– Pourquoi as-tu fais cela, demande-t-il brusquement?

Je hausse les épaules.

– Merde Ginie, explique-moi! Pourquoi as-tu fait une chose pareille?

Je le regarde.

– Tu vas me raconter, même si cela doit prendre trois jours, hurle-t-il impatient.

– Il est de nouveau venu.

– Qui ?

Je me tais. Je ne veux plus dire un mot.

J'ai déjà trop parlé. Plus tard, ils me puniront de nouveau – je dois me taire.

– Qui était là ?

– Tony

Erwin me prend dans ses bras. Sa voix se casse lorsqu'il me promet de ne plus jamais me laisser seule.

– A partir de maintenant, nous dormirons ensemble, nous vivrons ensemble. Je ne te laisserai jamais, Ginie, ce con ne te touchera plus, je le jure ! Et je m'aggripe à lui, à ce garçon de seize ans qui est plus homme que mon père.

Au fil de l'expérience j'appris qu'Erwin était toujours là, comme un roc au milieu des brisants. En 1986 nous nous inscrivions dans une nouvelle école. Je choisis des cours de protection de la jeunesse. Il ne choisit pas, mais s'inscrivit avec moi pour me protéger. Nous nous retrouvions dans une classe de seize élèves - seize jeunes à problèmes. Personne ne choisit cette orientation sans raisons personnelles. Nous étions tous à la recherche de nous-mêmes et nous formions un groupe très spécial, vraiment unique. Aussi difficile qu'il fut de trouver ma place dans l'existence, avec eux je me sentais bien. Pour la première fois de ma vie, je me sentais acceptée.

Cela ne dura pas. Comme j'avais l'occasion de penser à moi-même, de plus en plus de souvenirs revenaient. “Je deviens folle”, pensais-je souvent. Pourquoi est-ce que je me sens si différente ? Pourquoi ai-je l'impression d'avoir vécu des choses que les autres n'ont jamais expérimentées ? Bart, un ami de ma classe, se trouvait à côté de moi, près du radiateur de la classe. Nous parlions de relations, d'amitié et d'amour. Il me racontait qu'il avait eu une relation réussie avec une femme adulte. Je ne comprenais pas. Les hommes plus âgés ne m'avaient jamais rien apporté de positif. Je lui demandai quand il avait été dépucelé. Il dit qu'il avait treize ans et que, avec du recul, il trouvait cela trop jeune. Trop jeune ?

– J'étais aussi... très jeune.

Il me demanda à quel âge cela s'était passé.

– Cela devait être avant mes huit ans, dis-je spontanément et soudain je revis comment ils me tenaient tous les quatre... Effrayée, je refermai vite la porte de mes souvenirs.

– Dieu, Regina, c'est vraiment très tôt. Ce n'est pas normal.

Je mis fin à la conversation. J'étais choquée par sa réaction. Comment ça, pas normal ? Cela me hantait. D'une certaine manière, cette conversation troublait la tranquillité que j'avais artificiellement créée en refoulant mes souvenirs. Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Que m'avaient-ils fait ? Qu'est-ce qui était si anormal ? Les enfants sont tout de même... Enfin, j'étais simplement une petite prostituée. J'étais simplement allée au lit avec des hommes. Qu'y avait-il de si anormal ? Je m'étais développée plus tôt, j'étais précoce. Mais quelque chose clochait.

Au milieu de notre dernière année scolaire, en 1988, notre professeur nous donna une leçon complète sur la maltraitance des enfants. Elle énuméra tous les symptômes objectifs indiquant qu'un enfant était maltraité ou abusé. Elle commença la liste. Elle cita l'automutilation, les sautes d'humeur importantes, la dépression, les troubles du comportement. Elle parla de la dénégation, de la honte du sentiment de culpabilité, de l'impossibilité d'exprimer ses sentiments... Je restais sans voix.

Chacun des symptômes qu'elle nommait pouvait s'appliquer à moi. Comment était-ce possible ? Je n'avais quand même pas été maltraitée ou abusée ? Au contraire, mes parents me disaient tout le temps que j'étais pourrie-gâtée.

Mon père me demandait... de faire des choses. Après je recevais un cadeau ou ce que je voulais. Cela ne me plaisait pas et finalement je n'aimais pas ces cadeaux. Parce que, pour les recevoir, je devais d'abord les mériter.

Je collectionnais des images de chevaux. Pour chaque cheval qu'il me donnait, je devais d'abord « payer ». Ces images se trouvaient sur ma cheminée mais en fin de compte je n'en voulais plus et je les avais déchirées.

J'étais gênée mais suis restée dans la classe après que la cloche ait sonné. Je retins le professeur et lui demandai des informations complémentaires.

– Mademoiselle, si vous avez l'impression que vos parents ne s'occupent pas de vous, peut-on parler de négligence ?

Elle s'assit et écouta mon histoire. Je lui racontai que, lors de notre déménagement à Gand durant l'été 79, il m'avait fallu près de trois jours pour oser dire à mes parents que j'avais faim. Qu'ils avaient simplement oublié de me donner à manger. Qu'ils refusaient de laver mes vêtements sales et les jetaient dans une armoire. Que souvent ils ne savaient pas si j'étais à la maison ou non. Qu'ils ne savaient pas quelle école je fréquentais ni quelles branches j'étudiais. Que souvent ma mère continuait à toiletter des chiens saoule et épuisée, que je reprenais alors son travail et que je la mettais au lit. Que mon père me traitait de rebut. Elle resta pensive.

– Gina, si c'est ainsi, tu es gravement négligée. Je ne peux pas te dire plus, dit-elle calmement.

– Est-ce cela de la maltraitance ?

– Oui. C'est de la maltraitance. Quelle que soit la manière de le tourner c'est de la maltraitance.

Pourtant, ils me donnaient beaucoup. *Et ils me le reprennent aussi facilement,* criait en moi une petite voix. Je battis en retraite. Erwin m'attendait dehors.

– Où restais-tu, demanda-t-il ? Mais je restai silencieuse. Cela carburait à fond dans ma tête.

En '82 j'avais eu un professeur de néerlandais qui me plaisait. Il racontait des choses intéressantes et avait un bon contact avec ses élèves. Je lui faisais confiance.

Un midi où j'étais seule dans sa classe pour l'aider à ranger, j'ai trouvé le courage de lui parler.

– Monsieur, je voudrais vous raconter quelque chose.

– Oui, de quoi s'agit-il ?

– C'est au sujet de mes parents...

– Oui ?

– Quelque chose ne va pas à la maison. Ma mère... je pense qu'elle ne m'aime pas. Elle ne veut pas de moi.

– Comment sais-tu cela ?

– Elle m'a donnée

– Qu'est-ce que tu racontes ?

La cloche sonna, je pris peur et je me tus. Mais une semaine plus tard, il rendit visite à mes parents et m'appela dans son bureau. Il me traita de tous les noms.

– Tu devrais remercier Dieu à genoux d'avoir de si bons parents, me cria-t-il et je fus gênée, comme une menteuse tombée en disgrâce.

Après la discussion avec le professeur, le sentiment d'avoir été trompée grandit en moi. Mes parents m'avaient fait croire que j'avais connu une jeunesse insouciante et joyeuse, un monde brillant dont ils étaient tellement fiers. Ce jour-là j'ai compris que la vérité était plus compliquée. J'ai compris petit à petit à quel point elle l'était...

7

LE 29 JUIN 1988, un jour avant la remise des diplômes, Erwin et moi nous mariâmes. Nous avions tous les deux dix-huit ans et je fus rayonnante toute la journée. Étonnée, je regardais l'anneau à mon doigt. C'était pour moi le symbole de la liberté.

Quelques semaines auparavant, ma mère avait décidé que nous devions nous marier. Elle nous avait demandé quels étaient nos projets après nos études. Nous haussions tous deux les épaules. Erwin et moi voulions partir en Afrique, mais nous n'avions rien encore décidé de concret. Tout à coup, ma mère sortit son agenda et le feuilleta jusqu'au 29 juin.

– C'est le seul jour qui est libre, nous dit-elle.

Erwin et moi la regardâmes, les sourcils froncés.

– Libre pour quoi, M'man ?

– Pour vous marier, naturellement, dit-elle.

Et voilà comment c'est arrivé. Nous nous sommes mariés un mercredi après-midi. Erwin portait un costume, moi une robe de seconde main, mais qu'est-ce que cela pouvait faire ? J'étais heureuse comme une reine. Je pensais acheter ma liberté avec cet anneau. Nos compagnons de classe burent à notre bonheur. Ce fut un jour inoubliable et tout simple.

Le samedi, ma mère organisa une fête. Toute la famille était invitée, avec mes grands-mères comme matrones. Tony était aussi invité. Il me regarda longuement. Je lui tournais le dos. Je ne voulais pas que "mon jour" soit empesté par sa présence. Mais j'étais fâchée sur ma mère qui l'avait invité. Pourquoi le faire venir à ma réception de mariage ? Par obligation, je l'embrassai sur la joue.

– Tu es belle, ma petite chatte, me susurra-t-il à l'oreille, et je fis comme si je n'entendais pas.

J'étais très tendue lorsque j'ouvris la porte de notre première maison. Je regardai derrière moi Erwin, qui souriait, encourageant. Je rentrai, sentis les pavements froids sous mes pieds nus. L'escalier craquait agréablement, le salon était clair, ensoleillé et sentait délicieusement bon le carrelage fraîchement récuré. Il y avait une armoire vide qu'Erwin avait reçu de son grand-père, mais à part cela la pièce était vide. Je me couchai par terre, plaquant le dos au sol et ouvrant tout grand les bras et les jambes.

"Libre", criai-je aussi fort que je le pouvais.

Erwin allait travailler, tandis que je restais à la maison. Pendant de longues heures, je m'asseyais sur l'appui de fenêtre, écoutant John Denver ou "The Wall" de Pink Floyd. J'observais les passants à partir de mon repaire. Nous avions acheté un tas de choses en deuxième main, comme un fauteuil en rotin, une télévision et des petites choses utiles. Mon chat et mon perroquet rendaient le tout plus gai. Je m'enfermais entre mes quatre murs.

J'étais mariée depuis un mois et je m'asseyais souvent dans un coin de la chambre, paralysée de peur et d'épouvante par les souvenirs qui refaisaient surface. La sécurité de mon nouveau logis avait pour conséquence que j'avais le temps de penser au passé. Ce n'était pas voulu, cela revenait spontanément.

La nuit, je me réveillais effrayée deux ou trois heures après que je me sois endormie, avec un sentiment d'insécurité et de danger. Je ne pouvais pas chasser cette angoisse. Quelqu'un me tirait du lit, me frappait brutalement au visage et me donnait des coups de poing dans l'estomac. Pendant plusieurs secondes, je luttais pour pouvoir continuer à respirer, tellement la douleur était forte. Il me tirait dans l'escalier, me

jetait dans la rue glacée, mes genoux étaient tout écorchés. Le moteur de la BMW tournait, j'entendais son ronronnement monotone sous le capot. Il me fourrait dans le coffre, le refermait et m'abandonnait dans ce lieu étroit, dans le noir, roulée en boule comme un hérisson mort de peur. *Je vais mourir*. Je sautais du lit, courais dans la salle de séjour et chassais mes cauchemars en écoutant de la musique. Je me blottissais sur le banc, me pinçais très fort les bras jusqu'à ce que la peur s'en aille... J'essayais désespérément de jouer un rôle. Le rôle de ma vie : "Ris et va de l'avant!".

Cela me paraissait chaque jour plus difficile. Erwin revenait le soir dans une maison qui devenait de plus en plus chaotique. Je n'avais pas nettoyé, le linge sale s'accumulait, la vaisselle s'amoncelait un peu partout. Et sa femme était là, au milieu de toute cette pagaille, assise sur le sol, ayant besoin d'une aide urgente, mais n'osant pas la demander.

Souvent il lui arrivait, après ses heures de travail, de faire le ménage. Parfois j'étais joyeuse, pleine d'énergie et de joie de vivre et je rangeais tout en une demi-journée. Il espérait alors que les moments difficiles étaient passés. Mais cette joie s'effaçait après quelques heures et faisait place à des périodes où je m'asseyais, apathique, dans un coin, ou bien je devenais agressive, ou je m'enfuyais. J'errais pendant des heures dans les rues, ne sachant pas où aller. Ensuite, épuisée et confuse, j'attendais, sur le seuil de la maison, qu'Erwin revienne.

Cela s'aggravait, de jour en jour. J'aurais voulu courir, courir et encore courir. J'aurais voulu m'enfuir. J'avais peur de moi-même. De quoi étais-je coupable ? Erwin avait tout essayé : être gentil, attentionné, se taire, se fâcher... Rien ne pouvait modifier mon attitude. Parfois nous parlions de Tony et de ce qu'il avait fait mais je trouvais toujours le moyen de le défendre. Erwin ne pouvait pas dire de mal de lui sans que je me cabre. Tony avait été un père pour moi. Je ne voulais pas reconnaître qu'il m'avait fait du mal.

Nous avions souvent des disputes à ce sujet. Erwin ne pouvait pas comprendre ma réaction et nous nous éloignions lentement l'un de l'autre. Nous étions impuissants par rapport aux souffrances de mon passé. Ni lui, ni moi ne pouvions évaluer la profondeur de mes blessures. Sans aide, nous ne nous en sortirions pas. Après une de ces nombreuses disputes, alors que je regardais par la fenêtre, je me surpris à

penser à sauter. Le repos de la mort exerçait sur moi une force d'attraction magique.

– Erwin, je deviens folle. Il y a quelque chose qui ne va plus du tout, dis-je calmement. J'ai besoin d'aide.

Erwin m'enlaça. Il m'embrassa.

– Je suis si content que tu le ressentes aussi, ma chérie, répondit-il. Mais je te soutiendrai toujours, Ginie.

Je pleurai de souffrance et de chagrin. Je me sentais si… vieille. Le matin suivant, je cherchai l'adresse du centre d'information sexuelle de Gand et leur écrivis une lettre troublée.

Chère Madame, Cher Monsieur,

Depuis quelques temps, je constate que je souffre des conséquences d'une jeunesse difficile. Mes parents m'avaient pas le temps de s'occuper de moi, et une homme plus âgé en a profité. Il a abusé de moi pendant des années. Est-ce le bon terme, je ne sais pas, mais je le ressens ainsi. Je ne sais plus comment vivre avec cela. Pouvez-vous m'aider, je vous en prie?

Deux jours après, je reçus déjà une réponse. Carla, une thérapeute du centre, avait lu ma lettre. Je l'appelai, émue. Nous fixâmes un rendez-vous et j'attendis nerveusement la date de celui-ci.

Carla était une femme agréable. Elle était très calme et attentive à ce que je racontais. Je fus prudente. Je lui dis que je soupçonnais Tony d'avoir utilisé ma dépendance à mauvais escient et que j'avais le sentiment que c'était à cause de cela que j'avais des problèmes. Lorsqu'elle me répondit que mon histoire était à l'évidence un cas d'abus sexuel, un poids épouvantable tomba de mes épaules. *Être crue!* Je ne pouvais presque pas le concevoir. Moi qui croyais que je n'avais pas le droit de me plaindre de ma jeunesse! Elle m'expliqua qu'avec son aide, je deviendrais capable d'assimiler mes traumatismes et de rendre une place à mon passé dans ma vie, de telle façon que plus rien ne puisse plus faire obstacle à mon bonheur. Cela me semblait plus simple à dire qu'à faire.

Ce soir-là, je rentrai à la maison, ouvris une boîte de bière et allai m'asseoir sur mon appui de fenêtre préféré. Je me sentais légère, J'avais

toujours considéré une thérapie comme quelque chose d'humiliant, réservé aux "fous", mais je sentais le bien que cet entretien m'avait fait. Ce qui m'étonnait le plus, c'était que la thérapeute n'avait pas cru un instant que je jouais la comédie. Elle prenait mon problème au sérieux. Cela signifiait tant pour moi ! Je n'étais pas folle, ce que je ressentais était tout à fait normal. Quelqu'un m'avait abusée et c'était mal. Pour la première fois, je me rendais compte que mon histoire n'était pas aussi évidente que je l'avais supposé.

8

20 février 1989

HIER J'AI ÉTÉ CHEZ CARLA, MA THÉRAPEUTE. Je lui ai dit que je ne savais pas par où commencer, que je ne savais pas ce que je devais d'abord travailler. A douze ans, j'avais été abusée par Tony, l'amant de ma mère. Il y a eu quelque chose avant mes douze ans, mais c'est si vague. Je ne peux – je ne veux pas m'en rappeler. Commence seulement ! J'aurais voulu pouvoir dire : voici mon histoire, fais-en ce qu'il faut. Mais c'est moi qui dois travailler, qui dois accepter. Je suis si fatiguée, je ne veux plus me battre. Cela, je n'ose pas le lui dire.

Chaque fois que je la rencontre, je joue un rôle, je fais comme si ça allait. Quand elle me demande si tout va bien, je lui réponds avec assurance que oui. Comme j'aurais aimé lui répondre que tout allait mal. Je devenais de plus en plus dépressive au fil des jours. Je suis envahie par toutes sortes d'émotions. Je n'en sors plus. Le matin, je dois lutter contre mon envie de rester couchée. Je dois m'encourager : "Allez, Gina, lève-toi, sors du lit, enfile tes vêtements et sois forte !" Ma maison est un fouillis, et chaque fois que je regarde ce désordre, je me répugne parce que j'échoue en tant que ménagère, parce que je ne sais rien faire, même pas mettre un peu d'ordre.

Je me sens misérable. Sans énergie, je ramasse une boîte de jus d'orange et j'éclate en sanglots. Je voudrais quitter ce corps, sortir de ma peau, abandonner l'être misérable que je suis. Tout à coup, je suis tellement en colère contre moi-même que je casse un verre et m'entaille les bras avec un éclat. Je me hais, je crie à ma peau : *fous le camp, fous*

le camp ! Le sang dégouline le long de mes bras. Je n'ai pas mal. Je ressens seulement une rage impuissante parce que je suis enfermée dans cette sale vie de pute. Je me laisse tomber sur le sol et m'appuie en pleurant contre l'armoire. Je me sens complètement impuissante, désespérée, seule…

Le sang coule sur mon jeans. Les taches rouges s'étalent et se mélangent aux traces foncées de mes larmes. Des larmes, des larmes, des tonnes de larmes. Mais la souffrance reste dans mon cœur. Je veux mourir, je veux mourir. Pourtant je n'ai pas la force de me taillader les veines des poignets, ou d'ingurgiter des médicaments, parce qu'au plus profond de moi, je ne veux pas le faire. Je désire simplement être libérée de ce monde sans espoir, ce monde de dépression profonde et de cauchemars qui paraissent réels.

Au plus profond de moi résonne un cri, le désir d'en sortir. *Aidez-moi, s'il vous plaît.* Le sang se coagule, les entailles ne saignent plus. Je reste assise, égarée, à contempler mes blessures. Je n'ai pas mal, car ce n'est pas mon corps. Cela ne peut pas être mon corps, mon corps n'a pas été déchiré par de grands pénis, mon corps… cela ne peut pas être vrai.

Chut, Regina, c'est un rêve, un mauvais rêve. Essaie de ne plus y penser, de ne plus t'en souvenir. Ce n'était qu'un rêve…

Cela ne peut pas être mon corps, mon corps est mort depuis longtemps. Mon corps appartenait à une petite fille, si jeune, si joyeuse. Une petite fille qui se tordait de rire en courant dans les vagues, qui esquivait facilement les méduses.

Mais les nuits alors ?

Quelles nuits ?

Une fermeture éclair s'ouvre, shrrr…

"Mmmm, oh ouiii…"

Un goût amer, glaireux, je suis écœurée, je tremble, je reste figée.

Au secours, Au secours, Au secours !

Une voix masculine, une voix dure, en patois.

"Ferme-la et ouvre les jambes !"

Pour me défendre, je secoue la tête, les larmes roulent le long de mes joues. Pourquoi ? Pourquoi toutes ces images défilent-elles dans ma tête ? Pourquoi l'angoisse et la douleur sont-elles si tangibles ? Pourquoi ne puis-je oublier ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Toujours pourquoi.

Jamais de réponse. Je ne trouve jamais de raison valable. Il m'aimait. Il ne m'aimait pas mais il prétendait que si. Ce ne sont pas des raisons. Étais-je belle? Que trouvait-il de beau à une souris apeurée, une fillette qui tremblait en pleurant sous son poids? Pas de réponse valable.

La puissance? Dois-je admettre qu'il m'a brisée parce qu'il trouvait cela amusant, pour prendre son pied? Est-ce une réponse sensée? Peut-être était-ce la vérité, mais je ne veux pas entendre la vérité. Je me bouche les oreilles avec les mains, mais les voix viennent de ma tête, et je ne peux pas les faire taire. Ma tête est prête à éclater. Des voix, des souvenirs, tout s'enchevêtre et me rend folle. Dieu, cela me rend folle!

Ses mains me pénètrent profondément. Je m'accroche aux draps, me tords en silence, pleure en silence.

Et l'argent? L'argent sur la table de nuit. Je trouvais cet argent sale, je le prenais entre le bout du mon pouce et celui de mon index, comme un mouchoir sale.

"Tu baises bien pour une débutante."

L'argent sortait du portefeuille.

Que devais-je en faire? A quoi servait cet argent?

Qu'est-ce que c'est "baiser"?

Que seras-tu quand tu ne seras plus une débutante?

Une prostituée.

9

MON ESPRIT A LE BESOIN IRRÉPRESSIBLE D'APPRENDRE. Je lis continuellement des travaux sur l'archéologie, l'évolution, la nature... Est-ce que j'essaie par là de comprendre ce qu'est la vie, ce qu'on appelle l'instinct de survie et d'où il vient? Peut-être. Connaître donne un sens à ma vie. La vie est beaucoup plus vaste que l'être humain. Les cristaux qui composent la neige, le plancton dans la mer, le fragile équilibre de la nature, comment les singes se sont redressés pour devenir des hommes, les grandes connaissance. Avec un appétit insatiable, je veux en savoir de plus en plus. Il en va de même pour mon mental. Si au moins j'en comprenais les mécanismes - pourquoi j'étais une victime si docile par

exemple - si je savais pourquoi je suis comme je suis… alors je pourrais peut-être guérir. Savoir c'est pouvoir, rien n'est plus vrai.

Depuis que je suis cette thérapie, je lis beaucoup de livres sur l'enfance exploitée et maltraitée. Parce que les milliers de questions qui apparaissent en moi ne peuvent trouver de réponse au cours de cette brève heure de thérapie hebdomadaire. Je veux aussi être indépendante. Je veux guérir par moi-même : apprendre, comprendre et guérir.

Carla me remit une invitation pour participer à une journée d'études sur l'inceste. Toute la journée, on verrait des vidéos sur le sujet, il y aurait des débats, des ateliers de travail et peut-être pourrais-je entrer en contact avec d'autres victimes. J'avais besoin de rencontrer des gens avec qui je puisse parler d'abus sexuels. Des gens qui y croient, des gens qui savent et qui ressentent ce que c'est. Je voulais sortir de cet isolement, de cette cage, de ces murs.

Bien sûr, j'avais des amis, mais ils ne me connaissaient pas vraiment. Ils me voyaient jouer la Régina "normale". Mais j'étais une victime. Morte, foutue, déchirée, brisée. Ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi je frémissais quand j'entendais le mot "sexe", pourquoi j'avais des réactions atypiques quand on me touchait. J'étais effrayée, je m'enfuyais, je me fâchais, je me défendais pour revenir humblement peu après… Ils ne comprenaient pas et moi non plus. Je voulais savoir, apprendre, acquérir des connaissances. Les meilleurs mots – les meilleures bouées. Voilà pourquoi je me rendis à cette journée sur l'inceste en avril 1989.

Je le réalisai dès l'instant où j'entrais dans la salle de conférence. Je ne venais pas ici comme spectatrice. Cette journée donnait un sens à ce qui m'était arrivé. La glace fond autour de mon cerveau. Les pensées affluent. Je suis victime d'abus sexuels.

Je suis clouée au lit. Je ne bouge pas.

– J'ai un beau jouet, fillette.

Je ne veux pas regarder, mais je suis comme hypnotisée et je fixe son… raide, son… raide, Oh, mon Dieu! Je ne veux pas, Je ne veux pas!

Abusée. Ne pas vouloir, mais devoir quand même. Ne pas pouvoir, mais faire quand même. Après la prise de conscience, vient la question : que dois-je faire maintenant? Je veux rencontrer des gens qui ont surmonté cela. Je veux savoir s'il y a une issue. C'est pour cela que j'y vais,

la peur au cœur. Je suis confrontée à des films qui me font prendre conscience de la gravité du problème.

J'entends des femmes raconter qu'elles ont du supporter tant de souffrance et de chagrin qu'elles n'arrivent pas à s'adapter à une vie normale. *Comme moi.* J'entends des femmes raconter qu'elles se sont comportées comme des prostituées, parce qu'elles ne savaient pas comment elles auraient pu être aimées autrement. *Comme moi.* Tant de sentiments analogues, tant de drames dans le cœur de ces femmes. Je ressens ce qu'elles ressentent, elles ressentent ce que je ressens. Parce que nous étions dominées la nuit par des hommes que nous aimions, mais qui nous foutaient leur sexe dans la bouche en guise de remerciement.

Papa, je t'aime.

Je sursaute. Je suis nez à nez avec une de mes anciennes institutrices. Mon cœur se met à palpiter.

– Bonjour, que fais-tu là ?

Je déglutis péniblement.

J'ai été abusée sexuellement. Je suis une victime d'inceste, une enfant-prostituée, la poubelle de l'homme, et toi, toi, tu as le culot de me demander ce que je fais ici. Ne t'es-tu jamais demandé ce qui n'allait pas, hein ?

– Je suis… je suis victime d'inceste.

– Je le pensais bien.

Je le pensais bien ? Je le pensais bien ? Pourquoi ne m'as-tu pas proposé ton aide alors ? Dieu, elle le pensait bien ! Quelle honte ! Je n'ai pas de courage. Je baisse la tête. J'ai tellement honte. J'ai honte parce que maintenant elle sait ce qui m'arrivait la nuit. Elle sait maintenant combien je suis sale et obscène. Que je suis une putain… *Attends ! Je ne suis pas coupable. J'ai été abusée ! Oui…*

Heureusement, elle entame une conversation avec quelqu'un d'autre et je m'enfuis. Je me cache derrière un groupe de femmes, espérant cette fois ne rencontrer personne que je connaisse. Quelques instant après, le public regagne la salle. C'est l'heure du débat et je me cache dans le fond de la salle. La discussion est captivante et presque sans y penser, je pose une question. On me répond. Encouragée par des réactions positives, je pose une deuxième question. J'oublie ma honte, j'écoute attentivement, je réponds, je pose des questions.

Pour terminer la journée, on projette une vidéo de "Labyrinthe", une émission de la télévision flamande sur l'inceste. C'est la troisième fois que je la vois.

Une leçon de morale. Je suis abrutie par ces longues nuits, et j'arrive difficilement à me concentrer sur le thème de l'inceste. Tony m'a violée cette nuit contre le volant de sa voiture. J'ai le dos brisé et cela me brûle entre les jambes. Pendant trois heures, bon dieu, comment tient-il le coup ? Je regardais le film mais en même temps j'étais en train de penser à ce que je pourrais me mettre entre les jambes ce soir pour calmer mes brûlures. Du savon pour bébé ou de l'eau tiède, peut-être...

Je n'étais pas restée tranquille pendant le film. Je ne participai pas non plus au débat dans la classe. *C'est moi qui voulais avoir des rapports sexuels, ce n'était pas lui. J'étais une putain, pas lui. Comment cela abusée ?*

Une autre leçon de morale. Erwin est assis à côté de moi. Je suis le film attentivement, avec des crampes à l'estomac. Le poème écrit par la victime m'intrigue. Je reconnais quelque chose dans les mots. Une profonde souffrance s'éveille en moi. Pendant le débat, je reste recroquevillée, silencieuse. Le film m'a profondément touchée, mais pourquoi ? Je ne sais pas pourquoi. Maintenant, je reconnais chaque émotion, chaque sentiment. Les larmes me serrent la gorge. Cela aurait pu être mon récit. Toujours l'angoisse.

Va-t-il venir ce soir. A-t-il téléphoné ? Est-ce sa voiture que j'entends ? Est-ce lui qui monte l'escalier ? Est-ce sa voix ? Que vais-je devoir faire pour le satisfaire ? Est-il de mauvaise humeur ? Est-il furieux ?

Et toujours être épiée et guettée. Enlève tes vêtements. Masturbe-toi. Regarde ma bite ! Toujours être touchée. Laisse-moi explorer ta chatte. Ne te retire pas, je veux sentir tes seins ! Ses main sur ma poitrine, sa main entre mes jambes, ses mains partout.

Je sais maintenant pourquoi ce poème me touchait tant. C'était évident, mais je ne voulais pas le voir. Le doute m'envahit à nouveau. Parviendrai-je jamais à guérir ? Pourrais-je un jour connaître une vie normale ? Je regarde les gens autour de moi. Ils rient, ils parlent, ils paraissent même heureux. Pourrai-je moi aussi rire un jour ? J'ai terriblement peur que le monde ne s'ouvre pas pour moi.

Je rentre à la maison. Épuisée, vide.

Étourdie, je m'assieds dans un fauteuil. Tant de choses se sont passées aujourd'hui. Tant de sentiments se sont réveillés. Je me sens furieuse, impuissante. Je suis en colère contre ma mère, qui n'a rien vu pendant toutes ces années, qui ne m'a jamais câlinée, qui ne m'a jamais consolée ou protégée. Je suis furieuse, oui, follement furieuse, contre Tony, parce qu'il m'a tout pris, mon enfance, ma jeunesse, mon avenir… Et parce que je viens de découvrir que ce n'était pas par amour, c'était seulement par goût du pouvoir et par plaisir. Oh, je voudrais pouvoir le démolir, fuir sans plus jamais m'arrêter, hurler, frapper, fuir et ne plus m'arrêter… Je sens un cri primitif monter en moi, un hurlement comme celui que l'homme de Neandertal devait pousser avant de combattre un mammouth. Un cri qui concentre toute mon agressivité et qui me rend assez forte pour détruire tous ceux que je souhaite. Au lieu de cela, je rampe dans mon coin, j'essuie mes larmes en tremblant et je me mouche. Furieuse, mais impuissante.

Quand il me regardait et levait le bras en souriant… J'aurais voulu pouvoir me battre, oser me battre. J'étais une victime, baissant la tête, fermant mon esprit et contractant mon corps, sans volonté. Il faut rejeter ce rôle de victime, déconnaient les professeurs, mais moi… j'avais toujours été sous terreur, aussi loin que je me rappelle.

Vingt ans de peur, de souffrance, d'humiliation, de sexe…

Vingt ans ? Arrête de déconner, Gina ?

Et Knokke alors ?

Chut… Ferme cette porte !

Je me bouche les oreilles avec les mains. Tais-toi, tais-toi enfin ! Je hais ces voix dans ma tête.

– *Ouvre les jambes !*

– *Non, Tony…*

– *Nom de Dieu, ouvre tes jambes !*

– …

Bang, Bang, j'ai la tête qui résonne. Je sens le goût du sang.

J'ouvre les jambes.

Une autre scène :

– *Elle est à toi pour vingt-cinq mille balles.*

– *Elle ne vaut pas plus de dix mille.*

– *D'accord. Une demi-heure, pas plus.*

– *Je peux tout faire?*

– *Bien sûr, mais elle doit encore pouvoir travailler ce soir.*

– OK

J'écoute *The Wall* de Pink Floyd. Les paroles sont gravées en moi. "*Hey, you, out there on the wall...*". Je ressens la dureté, la désolation. Je voudrais pouvoir me shooter, m'envoyer en l'air et partir loin d'ici.

La mort m'amènera-t-elle la paix

?

10

Été 1989.

ERWIN M'AIMAIT, mais mes confusions, mes souvenirs et mes réactions étaient une lourde charge pour notre mariage. Il restait avec moi, mais j'avais souvent l'impression que c'était par compassion. J'étais dans un tel état qu'il m'était impossible de vivre de manière indépendante. Je ne pouvais pas prendre soin de moi-même. Je ne pouvais pas rendre beaucoup, sauf au niveau sexuel. C'était la seule chose que je pouvais encore offrir. Mais cela aussi devenait de plus en plus difficile.

En faisant l'amour, des flash-back me revenaient et je ne pouvais pas m'en défaire. Chaque attouchement était une menace. Erwin me caressait d'une manière tendre. J'étais couchée contre lui, en boule, presque comme un chat ronronnant. Je trouvais les caresses de sa main agréable. Nous restions toute la soirée comme cela dans le divan. C'était divin comme cela, parce que cela n'allait pas plus loin.

Puis venait le moment de se mettre au lit. Erwin enfermait le perroquet dans sa cage, je me glissais sous les draps. La chambre est sombre. Je hais les chambres sombres.

Erwin me caresse les seins. Cela recommence. Un sentiment de dégoût me reprend, une angoisse... modérée. Des mains qui me palpent. Mon cœur bat plus vite, ma gorge se serre. Ses lèvres se posent sur mes seins. *Non, ciel, non. Je ne peux pas pleurer, reste couchée, penser à autre chose. Nooon!!! Merde, pense à autre chose.* La panique s'empare de moi. Je me raidis. Mes mains se contractent et je serre les poings. Mes ongles s'enfoncent dans mes paumes. Je me mords les lèvres. Des sueurs froides m'envahissent. Je crie... en silence. *Ne*

me touche pas, s'il te plaît. Arrête, arrête, arrête, arrête, arrête, arrête... ARRÊTE!

Je fais un geste défensif, suffisamment visible pour qu'il le voie.

– Qu'y a-t-il Ginie?

Oh, mon dieu, pourquoi ai-je fait cela? Pourquoi ne puis-je pas le laisser faire?

– Rien, continue!

– Eh, petite, je te connais. T'as pas envie? Tu n'aimes pas?

Je déglutis difficilement.

Je me tapis, il me frappe violemment la tête, me jette dans un fauteuil et ouvre mes jambes. "Je vais te dresser, sale pute!" Il tient un couteau contre ma gorge tandis qu'il enfonce profondément sa main en moi.

– Ginie?

Je me redresse comme un ressort et repousse Erwin de moi. Je suis presque hors d'haleine. Qu'est-ce que j'ai? Pourquoi est-ce que ces images me reviennent, si réelles que j'ai peine à croire qu'elles font partie du passé. Il me semble que cela vient de m'arriver.

– J'ai pas envie, Winnie... chuchotai-je.

Il me jette au sol. Je l'entends saisir la cravache sur la table. Je sens le mouvement de son bras qui la soulève et soudain elle cingle férocement sur moi. Les premiers coups sont les plus pénibles. Je respire difficilement, chaque fibre de mon corps réagit contre la souffrance... Puis j'entre doucement en transe. Mon dos s'engourdit. J'entends les coups, mais ils ne m'atteignent plus. Je m'envoles, hors de mon corps, hors de ma tête.

Je ne sens plus rien.

Je suis triste. Je voudrais tellement donner à Erwin ce qu'il attend de moi. Je voudrais trouver cela agréable, mais je ressens à nouveau une ancienne douleur qui rouvre toutes mes blessures. Je suis fâchée, non, furieuse parce que je suis tellement impuissante face à mes souvenirs. Aussi fort que je les repousse, aussi vite ils reprennent le contrôle de mes pensées.

– Fais-moi l'amour, demandé-je à Erwin, espérant chasser ces histoires de ma tête.

Il secoue la tête.

– Non, fillette, tu n'as pas envie. D'ailleurs, il fait trop chaud.

Ma colère s'amplifie. Je ne peux pas me laisser aller, je dois baisser, parce que plus tard, quand *il* viendra… je ne pourrai plus me permettre d'être faible.

J'insiste, les larmes dans la gorge. Erwin refuse.

– Tu n'oses pas prendre ton pied, fille. Tu n'oses pas hein!

Il introduit le canon d'un revolver dans mon vagin. J'ai un mouvement de recul, cela me fait mal, cela fait si mal. Je me mords les lèvres pour m'empêcher de crier.

– Oh, Madame ne veut pas coopérer, et il pousse un peu plus fort.

Je gémis, j'agrippe les draps et rejette la tête en arrière. Oh Dieu reste avec moi, aide-moi. Cela fait si mal.

Je me glisse hors du lit et je descend l'escalier. Je pose mon visage contre la fenêtre froide. Les larmes ne viennent pas. Juste un reniflement désespéré. La souffrance, cela fait si mal, le désespoir, la solitude, les souvenirs. En tremblant, je pose un disque.

"Because he calls the forest brother… because he calls the earth his mother… They drove him mad. Into the rain… some people even said that the boy from the country isn't sain…"

Je me coupe le bras, et lentement je chasse la douleur de mon cœur. Jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus qu'un silence de mort. Je voudrais partir. Courir sans jamais m'arrêter.

Qu'est-ce que tu m'as fait Tony ? Qu'avais-je de si mauvais pour que tu doives me prêter à des hommes qui me battaient, qui me maltraitaient, qui fourraient leur queue en moi avec un sourire triomphant ? Pourquoi ? Qu'avais-je fait de mal ? Qu'avais-je fait de mal pour être ainsi punie ? Tout ce que j'avais fait, c'était t'aimer… Oh, Papa où étais-tu ? Maman, pourquoi t'es-tu détournée, lorsque le patron de Tony m'a soulevé la jupe et a glissé sa main entre mes jambes ? Tu es allée te servir un autre verre de vin et tu es revenue en titubant vers Tony, qui expliquait joyeusement à son patron qu'il tripotait une petite chatte professionnelle. Où étiez-vous, maman et papa, quand j'avais besoin de vous ?

11

PARFOIS J'OBSERVE MES AMIS OCCUPÉS À BAVARDER, ou bien des gens au cours de réunions auxquelles j'assiste, et je me demande comment ils réagiraient s'ils connaissaient ma vraie histoire.

Parfois je me demande comment mes anciens professeurs me considéraient, lorsque je faisais des choses "folles". Suis-je folle ? Je me pose encore la question. Je ne le sais pas. Remise des prix au manège. J'ai gagné une coupe et l'homme qui me remet la coupe attend les trois baisers traditionnels qui l'accompagnent. Je refuse opiniâtrement. Je suis morte de peur et je ne veux pas le toucher. Tout le monde est étonné. Ils chuchotent entre eux, et j'entends quelqu'un dire : "Elle est folle". Je panique si rapidement. Je m'enfuis dès qu'un homme s'approche de moi. Je crie lorsque quelqu'un pose la main sur mon épaule.

Première heure de cours de l'après-midi. Tout le monde écoute attentivement. Le professeur de psychologie donne un cours captivant. Je suis assise, clouée sur ma chaise. Je sens des palpitations dans ma gorge. Tout à coup, je ne peux plus me retenir. Il faut que je parte. Je me redresse. Ma chaise se renverse. Tout le monde me regarde. Je m'enfuis, je claque la porte, puis cours jusqu'à l'épuisement hors de l'école avant de m'arrêter. Alors je peux pleurer et libérer la pression. Après un quart d'heure, je reviens. Je marmonne "désolée" et je retourne m'asseoir à ma place. Personne ne dit rien, mais je pense que je deviens folle.

Mais ce n'est pas tout. Je ne peux pas supporter d'être aimée, je déteste les câlins. Quand Erwin m'enlace, je deviens froide, je sens la peur m'envahir. Et quand la peur est à son maximum, je le repousse brusquement. Il me regarde tristement et s'écarte. Je me sens coupable et, à contrecœur, je me rapproche de lui et je le laisse à nouveau me caresser, alors que je me retiens de crier dès qu'il me touche. Moi qui désirais tant d'amour, qui ne voulais qu'être choyée. Je ne peux plus le supporter. Je suis folle. Folle à lier ! Les caresses réveillent les peines d'antan, l'amour me fait ressentir ce qui m'a manqué, l'attention me rend méfiante. Je ne suis pas folle. Ils m'ont rendue ainsi. J'étais douce et cela m'a coûté mon corps et mon âme. J'étais câline. La réponse fut un sexe qui me déchirait le corps. Ils m'ont accordé un moment d'attention et j'ai dû expier et payer pendant des années. Comment puis-

je exprimer mon amour, comment puis-je recevoir de l'amour? Comment puis-je savoir ce qu'est l'amour? Comment puis-je être heureuse?

J'aime Erwin, du moins je le pense. C'est pour cela que je lui ai donné mon corps. Je fais l'amour avec soumission, j'essaie de le satisfaire au mieux. Car le sexe est la seule chose que l'on m'ait apprise. C'est mon unique moyen d'expression. C'est tout ce que j'ai et tout que je suis. Je suis le sexe et j'en suis dégoûtée. Je veux apprendre. Apprendre à faire des câlins, apprendre à jouer. Je veux découvrir, sentir, goûter. Je veux l'attraper, me réfugier dans un cocon, dans ses bras, dans son âme, dans son être. Je voudrais être Erwin, un instant seulement et ressentir des choses que je n'ai jamais ressenties. Je voudrais aussi pouvoir oublier. Je voudrais ne jamais avoir connu le sexe, être une petite fille innocente. A nouveau. Tout recommencer.

Le sexe, la prostitution. Voilà ce que je voudrais oublier. Quand je fais l'amour avec Erwin, bien que ce soit désormais par envie, je repense automatiquement à ces nuit interminables, à ces hommes qui me faisaient souffrir, qui puaient le cognac cher et baisaient comme des jeunes de seize ans, pour avoir l'air macho. Les images défilent dans ma tête et je ne peux plus apprécier les caresses d'Erwin. Je suis folle. J'ai tellement besoin d'amour, d'affection. Mais quand Erwin m'accueille en courant, les bras ouverts, je frémis déjà. Quand il m'embrasse, je dois me contenir pour ne pas crier. Je veux avoir beaucoup d'amis, parce que j'en ai manqué pendant tant d'années. Mais quand ma maison est remplie, je deviens angoissée et je souhaite que chacun s'en aille au plus vite. Le plus grave, ce sont les souvenirs qui me rendent dingue. Toutes ces images qui tournent dans ma tête. De toutes mes forces, j'essaie de refermer les portes, mais cela ne marche pas et je prends peur.

Quand je marche dans la rue, je regarde sans cesse derrière moi. J'ai l'impression d'être suivie. Je panique quand je suis au milieu des gens, dans le bus ou au cinéma. Je sursaute au moindre bruit. C'est comme si ma tête s'emballait. Est-ce comme cela que l'on perd la raison? Ce n'est pas possible. Je pensais que devenir fou voulait dire ne plus être conscient de rien et sombrer dans l'apathie. Je ne veux pas devenir folle à cause de ce qui s'est passé. Cela aurait pu arriver à l'époque où cela se passait, mais maintenant que j'ai goûté à la vraie vie, je ne veux plus devenir folle. Ce serait trop facile. Je veux continuer à me battre. Il doit bien y avoir une issue. Chaque jour est un nouveau début.

Chaque minute où un sourire apparaît sur mon visage est une minute qu'ils ne pourront plus me prendre. Chaque caresse qui réchauffe un peu mon corps mort est un pas dans la bonne direction. Je ne suis pas folle. Je suis simplement une fillette, qui a été enfermée trop tôt dans un corps de femme. Je rêve encore de châteaux enchantés, de chevaliers, de princesses et de fées. Laissez-moi encore un peu être une enfant, laissez-moi errer dans mon imagination enfantine. Cela m'a tellement manqué. Je dérive, j'écoute les bruits de la rue, loin de ma petite maison où je suis en sécurité. Je profite du soleil qui me chauffe le cou. Et je rêve.

Je vois une fillette courir sur la plage, ses pieds nus éclaboussés par la frange des vagues. Ses cheveux retombent en boucles brunes et elle agite les bras dans l'air en riant. Ici, la fillette n'est pas seule, avec le vent dans ses cheveux et la mer qui s'enroule autour de ses jambes. Ici la fillette n'a pas peur car elle ne ressent aucune souffrance, aucun regard ne la guette, aucune main ne la touche. Elle entend seulement la chant des mouettes et le bruit des vagues. Le sable mouillé qui se glisse entre ses orteils lui procure un sentiment de liberté, tous ses sens sont aiguisés. Elle entend mieux, elle voit tout - jusqu'au petit crabe qui cherche son chemin entre les fentes du brise-lames - elle sent le vent calme qui l'appelle. *Viens, vole, fuis, cours jusqu'à ce que ton esprit soit loin.*

Pourquoi étais-je une enfant si spéciale ? Une enfant qui riait, qui donnait la main, qui présentait un visage parfait au monde extérieur, alors qu'il y avait tant de souffrance et de solitude dans mon cœur. Pourquoi ai-je accepté l'autorité de Tony, sans résistance ? Je cherche désespérément une explication dans ma mémoire.

La clé de la chambre neuf pendait au tableau. Je la pris lentement et enroulai la chaîne autour de ma main. La plaquette cuivrée étincelait. Qu'y avait-il là haut, dans la villa de ma grand-mère ? Qu'est-ce qui me nouait l'estomac ? Quelque chose me ferme l'accès à mon passé. Cela me revient comme si ma mémoire - ou une partie de ma mémoire - était contrôlée par quelqu'un d'autre.

Le contrôleur.

Je sursaute. D'où vient ce nom ? Un nom qui me semble si familier, un nom que j'ai donné à... une personne appartenant à mon passé, lorsque certains adultes commençaient à se poser des questions sur mon comportement. Mais cette... personne est en moi. J'appelle quelque chose - ou quelqu'un - en moi le contrôleur. Bah, à quoi suis-je en train de pen-

ser ? C'est de la fiction. Le dédoublement de personnalité, ça n'existe pas. Personne ne me dirige ou ne me contrôle !

Des images surgissent souvent brusquement. Je peux les repousser, faire comme s'il s'agissait de fantasmes, mais dès qu'elles apparaissent, elles deviennent des choses vivantes. Elles vivent leur propre vie, jusqu'à ce que je soit prête à accepter la vérité et à réagir. L'idée du "contrôleur", oubliée depuis longtemps m'inquiète malgré mes efforts pour l'écarter au plus vite. Cette angoisse de devenir folle est tout le temps présente. Mais j'ai surtout peur que les autres le remarquent. C'est pourquoi je me dissimule derrière un visage rieur et insouciant, une technique que j'ai perfectionnée au cours des années.

12

IL M'ARRIVE SOUVENT, la nuit, tandis qu'Erwin dort à côté de moi, d'avoir le sentiment obsédant d'être tripotée, à nouveau, par des milliers de mains. Je ne peux plus supporter ces mains sur mon corps. J'en ai eu plus que mon compte. Des mains dégoûtantes, qui s'infiltraient sournoisement sous mon pull, qui glissaient sur mes fesses, puis lentement dans ma petite culotte. Des mains qui me traitaient rudement, qui agrippaient mes seins, des mains grossières et dures. Des mains qui me dénudaient et me palpaient brutalement. Des mains qui me pénétraient comme de grandes araignées velues, des mains qui déchiraient mon corps en morceaux, qui me remplissaient de dégoût.

Je hais les mains. Quand les gens parlent avec de grands gestes, je fixe leurs mains, je deviens anxieuse, et je pense, "tout à l'heure je vais y passer, tout à l'heure elles me toucheront !" Je déteste les grandes mains d'homme. Je déteste leurs mains, leurs ongles qui forcent ma chair. Leurs sales index jaunes de nicotine. Les mains d'hommes ne sont jamais tendres. Les mains d'hommes frappent, griffent, ouvrent mes jambes. Les mains d'hommes sont fortes et sans pitié. Elles m'agrippent le cou et me bloquent la bouche. Lorsque je suis allongée sans défense sur un lit, avec une main sur la bouche et une autre sous mes vêtements, je ne sens plus que ces mains. Il n'y a pas d'issue, ces mains ne me délivrent, ne me consolent et ne me caressent jamais. Je me sens sale, infiniment obscène. Je voudrais me laver, me blanchir et je reste parfois

des heures sous la douche. Je laisse le savon mousser abondamment et l'odeur du bain mousse me pique au nez. Je voudrais tellement être *propre*, au plus profond de moi, et je dois réprimer l'envie d'enfoncer le gant de toilette complètement en moi. Comme cela doit être délicieux d'avoir un instant l'illusion d'être totalement propre.

Quand le shampooing me pique les yeux ou que le bain mousse déborde de la baignoire et quand ma peau picote après une friction vigoureuse, alors il y a un instant où je pense : "Je suis normale, il ne m'est rien arrivé." L'ultime libération. Mais il n'y a pas de libération. Pas d'évasion. Il n'y a rien, rien, rien !

Partout des mains. Sur mes jambes, mon ventre, mes fesses et mes seins. Partout, le silence. Dans ma tête, mon cœur, mon ventre et ma gorge. Et la solitude dans mon âme. Et les larmes au fond de mes yeux. Et moi-même j'ai deux mains impuissantes, faibles, molles, inutiles, si ce n'est pour rassembler mes vêtements en tas. Seigneur, je voudrais pouvoir m'enlacer moi-même, me consoler, me bercer ! Je voudrais que quelqu'un, en ce moment, se serve de ses mains pour m'enlacer. Où existe-t-il de bonnes mains, de douces mains ? Où ? Je caresse mon corps. J'essaie d'entrer en contact avec ce corps, de me palpe les seins, le ventre et les jambes. "Mon corps, où es-tu ?"

Je cherche. J'essaie de retrouver un souvenir. Qu'est-ce que j'aimais quand j'étais enfant, comment étais-je choyée ? Je ne me souviens de rien. Je n'ai jamais été câlinée. Je n'osais pas le demander ! *Ne caresse pas de vains espoirs ! Tu n'as jamais été câlinée ! Mais quoi ! Il doit bien y avoir eu quelque chose ?* Pas de dispute, pas de hauts ni de bas, aucune caresse, rien ! C'était monotone, uniforme. J'étais une ombre. Je suis une ombre ! Au milieu de la nuit, le vide obscur m'attire, j'essaie de ressentir quelque chose. Mon corps est une machine, il fonctionne, mais il est dépourvu de sentiments. Il est mort. Cliniquement mort. Bon dieu, dites-moi où sont la chaleur, les fourmillements dans le ventre, les picotements ? Quand et comment ai-je cessé de vivre ? Pourquoi m'ont-ils laissé en vie ? Pourquoi n'ai-je pas été tuée la première fois qu'ils m'ont "prise" ?

Je ne veux pas survivre. Je ne veux pas. Je ne veux pas continuer à vivre avec ces horreurs dans la tête, avec le cœur qui s'emballe dès que j'entends un bruit. Je ne veux plus rien savoir ! Et je veux oublier ces mains, laissez-moi oublier ces mains ! Je me sens tellement insul-

tée, abusée, écrasée, dénudée, observée. Il ne reste rien de moi. Ma force est brisée. Je meurs petit à petit. O Erwin, si je pouvais dormir et rêver comme toi, avec pour plus grand souci d'acheter un nouveau pot d échappement pour la voiture. Si je pouvais un seul jour être Erwin. Si je pouvais me débarrasser de mon corps, comme les lézards perdent leur peau, et recommencer complètement. Avec une nouvelle peau, un nouveau visage qui ne soit pas déshonoré. Recommencer ma vie. Je me sens déjetée, nulle.

Un gouffre béant s'ouvre devant moi.

13

FIN JUIN 1979, J'AVAIS DIX ANS et j'attendais ma mère sur le seuil, avec ma petite valise Samsonite. Depuis l'âge d'un an et demi on me conduisait chaque semaine chez ma grand-mère. C'était la fin de cette longue période. Aujourd'hui, maman venait me chercher pour de bon.

Ma grand-mère était toujours agressive avec moi. Elle avait l'habitude de me traiter de "mauvaise", par conséquent je me sentais vraiment coupable de la haine et de la colère que je ressentais. Les autres trouvaient que ma grand-mère était normalement sévère, je savais que c'était pire que cela. Je l'avais mise en colère parce que je n'obéissais plus. Je n'y arrivais plus. Quelque chose en moi s'était brisé. Je n'avais plus assez d'énergie pour exécuter ses ordres. Je repoussai mes souvenirs au loin, fermai la porte de ma mémoire, et attendis patiemment l'arrivée de ma mère.

J'ai obtenu leur pardon! J'ai exécuté ma peine. Ma maman et mon papa allaient enfin savoir que j'étais sage. Je pouvais rentrer à la maison, ils allaient m'aimer pour toujours maintenant et tout se passerait bien!

Mais quand j'arrivai à la maison, il n'y avait pas de fête pour mon accueil. Il n'y avait rien d'autre que du désordre. La maison était délaissée, les chiens tournaient en rond et se disputaient leur territoire. La cuisine débordait de vaisselle sale. Le jardin était en broussailles, envahi par les mauvaises herbes, avec un bric-à-brac entassé et une vieille

chaise moisie. Ma chambre n'avait pas été retapissée et le sol était recouvert d'un vieux linoléum ondulant. C'était la vieille chambre à coucher du frère de ma mère, avec un lit de deux personnes et un matelas d'où dépassait un ressort. Cela sentait la moisissure et la pisse de chat. Je parcourus la maison, mais personne ne me voyait. Ma mère travaillait, mon père travaillait ou dormait dans le fauteuil devant la télévision qui déversait son fatras en français. Je me sentais perdue. Après trois jours, j'osai à peine demander à manger. Depuis mon retour, je n'avais rien reçu. Ils m'avaient simplement oubliée.

La réponse ennuyée de ma mère fut qu'il y avait encore une boîte de spaghetti dans la cave. J'avais horriblement faim, les repas de Knokke, qui étaient ponctuels et surabondants, me manquaient. Trouver la boîte ne fut pas chose aisée. Elle était enfouie sous une couche de poussière entre des pots de confiture qui traînaient là depuis trois siècles. J'évitai soigneusement de vérifier la date de péremption. Trouver un ouvre-boîtes et une poêle dans la cuisine, fut également une mission presque impossible. Finalement je mangeai la boîte froide, parce que, après avoir enlevé un bric à brac du réchaud, je ne parvins pas à faire fonctionner les becs noircis.

Les années passèrent et je jouai mon rôle, celui d'une enfant heureuse, le tout était de me convaincre de ce bonheur – mais cela me coûtait énormément d'énergie. Je dépérissais. Je voyais ma mère coucher avec des hommes dès qu'elle en avait l'occasion. Ses relations avec mon père étaient froides, vides et haineuses. Ils ne se disputaient pas, ce n'était pas cela. Mon père disparaissait chaque fois que ma mère tentait de lui parler, et ma mère allumait la télé ou la radio chaque fois que mon père lui adressait la parole. C'était ce qu'on appelle la guerre froide, silencieuse, mais cela créait une atmosphère de terreur profonde dans la famille. Leur hostilité mutuelle rejaillissait sur moi. Aucun d'eux ne me consacrait une minute. Je cohabitais avec eux, sans plus.

A douze ans, j'étais devenue une ombre. Je me lavais à peine. Mes longs cheveux pendaient sans être brossés ni lavés. Je m'habillais de vieux vêtements sales qui avaient appartenus à ma mère. Depuis deux ans que je vivais à la maison, mon père m'avait acheté deux nouvelles choses : ma robe de communiante et un pull avec un cheval dessus. J'avais un imper pour manteau, même en hiver. J'avais une paire de baskets usées et trois culottes, que j'avais prises dans l'armoire de ma mère.

La petite fille avec laquelle ils paradaient était devenue une adolescente au corps de jeune femme. Je n'étais plus la petite poupée avec des boucles dorées de jadis. On ne pouvait plus me mettre des petits nœuds dans les cheveux et recueillir des compliments. Du coup le joujou cessait d'être intéressant.

C'est dans ce contexte que je fis la connaissance de Tony. J'entrai sans but dans l'atelier où ma mère toilettait les chiens. Tony était assis à sa manière caractéristique sur le tabouret du bar. Ma mère était debout, appuyée à son bureau, un verre de vin à la main, son attitude séductrice comme je la nommais alors avec ironie.

– Ah, Régina, te voilà !

Je la regarde surprise. Ma mère ? Elle m'adresse la parole ? Qu'est-ce qui se passe ? Je regarde rapidement l'homme qui se tient sur le tabouret. Il me fixe déjà depuis un moment, avec un scintillement dans les yeux.

– C'est Tony, tu le connais ?

Le code. Oublié, mais bien imprimé. Je ne pouvais connaître ou reconnaître personne. Donc je ne le reconnais pas.

– Non.

Mais il est déjà enregistré dans ma mémoire.

Les chiens. Leurs aboiements, leurs halètements.

– Tony, voici Régine, bredouille-t-elle. Le vin fait déjà de l'effet.

– Regina, corrigé-je automatiquement. Même si ça n'a pas beaucoup de sens, puisqu'elle ne m'entend de toute façon pas.

Je serre la main à Tony et il sourit.

– Quel âge lui donnes-tu, me demande ma mère ?

Je regarde son visage, oublie qu'il me tient encore la main, et donne la réponse correcte.

– Quarante ans.

Première erreur. Ma mère est furieuse, car je suis mal élevée. Mais il rit bruyamment et dit qu'il apprécie ma franchise.

– C'est vrai, j'ai quarante ans ! en 1971

Ma mère réplique qu'il ne fait pas du tout quarante ans. Le cliché. Je soupire face à son show. Il ne me lâche toujours pas la main. Je reste devant lui, obéissante. Il caresse mes cheveux, me soulève le menton. Je le regarde dans les yeux. Je bluffe.

– A partir de maintenant, tu appartiens à Tony, me dit ma mère.

J'accepte. Il me convient. Un homme, un propriétaire. Je le regarde en face.

– Je vais te dresser, petite, chuchote-t-il.

– Je sais, chuchoté-je à mon tour.

Cela m'est égal. Il est le premier à me regarder plus de deux minutes avec attention. J'existe.

– Elle est sale, dit-il à ma mère, sans me quitter des yeux.

Elle lève les épaules.

– Tu n'as qu'à la laver, dit-elle.

Je perçois une nuance de jalousie. Bien que je lui tourne le dos, je sais qu'elle a l'air pincé maintenant. Elle veut de l'attention, de l'admiration, du désir. Il me prend par la main, m'amène à la salle de bain, prend du shampooing et me lave soigneusement les cheveux. C'est une tâche longue et ingrate, mais il prend son temps. Il me lave les cheveux, les rince, les lave à nouveau et les masse soigneusement avec du baume. Il rince complètement mes cheveux à l'eau tiède. Mon cœur commence doucement à revivre. Chaque pression de sa main sur mon cuir chevelu détend quelque chose en moi. Le contact qu'il établit à ce moment fait que je lui serai inconditionnellement soumise pendant des années. Il pose les bases, en psychologue averti. Il me place sur un tabouret, allume le séchoir avec lequel ma mère sèche les chiens et il défait soigneusement tous les nœuds de mes cheveux. Après une demi-heure, mes cheveux tombent autour de mon visage comme une couronne dorée. Ils paraissent légers et brillants. Tony est content. Je lui souris, gênée. C'est la première fois de ma vie que je suis traitée d'une manière aussi agréable. Je me sens... sécurisée. Je veux bien lui appartenir.

Quelques jours plus tard, il m'emmena au cinéma. Il m'avait dit de prendre un bain et il m'avait à nouveau lavé les cheveux. Il ne dit pas un mot à propos du fait que je serais sa propriété. Il m'invita au cinéma, comme s'il s'agissait d'un rendez-vous.

Tout à fait différemment des hommes qui m'emmenaient d'habitude. Il acheta les tickets et nous allâmes nous asseoir dans la salle, main dans la main. Il me parlait doucement et me caressait les cheveux. Je ressentais beaucoup d'affection pour lui. C'était le premier adulte qui me traitait comme une personne. J'avais confiance et je m'abandonnais à lui. Je sentais qu'en très peu de temps, depuis qu'il avait porté son attention sur moi, il s'était rendu indispensable.

Le film commença et la salle s'obscurcit. Il ouvrit le bras et je me blottis contre lui. Je ne le voyais pas du tout comme un amant, à ce moment. Je le voyais comme un père. Naïve et innocente, je posai la tête contre sa poitrine. Sa respiration me détendait. Je me sentais en sécurité. Je me sentais comme une petite fille qui peut enfin s'asseoir sur les genoux de son papa, après une longue absence. Je me sentais à nouveau enfant. A ce moment le bout de ses doigts glissèrent sur mes seins. Je ressentis l'attouchement - un signal d'alarme retentit en moi - mais je tentai de l'ignorer. Je m'accrochais désespérément au sentiment de sécurité que je venais de ressentir. Le bout de ses doigts toucha mes tétons et un frisson parcourut mon corps.

Il ne s'agissait plus d'un contact accidentel. D'autres signaux se déclenchèrent. Mes perceptions devinrent plus aiguës. Sa main glissa vers le bas et s'arrêta sur mes cuisses. Lentement, furtivement, il releva ma jupe. Je restais immobile, avec la tête contre sa poitrine. Sa respiration n'avait plus rien de relaxant maintenant. Sa main droite pénétra dans mon slip. Il écarta légèrement mes jambes. Au fond de moi, je retenais un cri de rage et de dégoût.

Je me raidis, tentant désespérément de m'accrocher au rêve que je formais peu auparavant, mais ses doigts qui cherchaient à pénétrer en moi, firent voler ce rêve en éclats. Il voulait du sexe et je ne pouvais pas en donner. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas ! Lui, à qui j'avais accordé ma confiance suprême; ses mains ne pouvaient pas faire ce qui s'était produit avant ! J'avais besoin de lui comme père.

Après un certain temps, il s'arrêta. Il retira son bras et me repoussa. Je rabaissa honteusement ma robe. Je renfermai mes sentiments – déception et tristesse. En même temps je sentais la culpabilité grandir en moi. Qui étais-je pour me permettre de le rejeter ? Il avait été si bon avec moi. Il avait pris soin de moi, il m'avait souri, il m'avait donné tant d'attention ! N'était-il pas normal que je lui rende quelque chose ? *On n'a rien pour rien dans cette vie, me serinait ma grand-mère.*

Il me tira dehors, me fit monter rudement dans la voiture et roula en silence. Je me sentais si coupable que j'en étais presque malade. Les larmes jaillirent de mes yeux. Allait-il se défaire de moi ? Il s'arrêta devant ma porte. Je restais triste, assise la tête baissée. Il me regarda quelques secondes, immobile.

– Gina, je sais que tu ne veux pas de moi. C'est ton droit. Je chercherai une autre fille et nous n'en parlerons plus jamais, OK ?

Mon cœur se déchira en mille morceaux. Je ne voulais pas le perdre. Pire encore, je sentais que j'allais mourir s'il me rejetait.

– Je suis désolée, Tony, ce n'est pas ce que je voulais. J'ai seulement.... un peu peur.

Je chassai mes larmes avec le courage du désespoir. Il caressa mes cheveux.

– Gina, tu dois comprendre qu'un homme adulte doit satisfaire ses besoins. Je ne peux rien faire avec une fille qui se comporte comme un bébé. Tu comprends ?

J'acquiesçai, vaincue. Mais bien sûr, il avait raison. J'étais ridicule. Tout ce qu'il voulait, c'était du sexe. Ce n'était pas si grave.

– La prochaine fois, ce sera mieux, Tony. Je te le promets.

Il soupira.

– Bien, nous allons faire ainsi : quand tu te sentiras prête, tu m'appelleras, OK ? Je ne prendrai aucune initiative. *Tu* seras responsable.... D'accord ?

J'acquiesçai, sachant bien que je lui téléphonerais le jour même. À partir de ce jour, la responsabilité m'appartenait – un piège parfaitement tendu qui le déchargeait de toute faute. Il tenait sa proie.

14

JE LUI TÉLÉPHONAI, NATURELLEMENT. Trois heures après l'aventure au cinéma, j'étais convaincue d'être seule coupable. Il dut rayonner quand il m'entendit à l'autre bout du fil. Hésitante, je lui demandai un nouveau rendez-vous, sachant bien que je serais blessée. Il promit de passer bientôt. J'étais perplexe. Que voulait dire "bientôt" ? Et comment pouvais-je me préparer à ce qui arriverait ?

"Bientôt", ce fut le lendemain. Il m'attendait, assis dans l'atelier de ma mère. Je l'embrassai sur la joue et attendis le moment où il jugerait bon de partir. J'étais tendue. Ce n'était plus comme la fois précédente, quand j'étais partie avec lui joyeuse et pleine d'espérance. C'était autre chose : je devais payer, parce que j'étais coupable. Peu importait de quoi.

La salle devint obscure. Il commença immédiatement à me peloter. Il toucha mes seins et je retins ma respiration, je comptai lentement jusqu'à dix, mais je tremblais intérieurement. Il alla plus loin, passa sa main dans ma culotte. Je me mordais la lèvre. C'était loin d'être agréable. Je me soumis mais le plaisir était absent depuis longtemps. Le chagrin silencieux qui s'installait dans mon cœur était si fort que je ne pouvais rien faire pour le chasser. Les adultes... me faisaient toujours de la peine, mais comment aurais-je pu savoir qu'il pouvait en être autrement ?

Il me guida vers sa braguette et automatiquement, sans réfléchir, je remuai la main jusqu'à ce qu'il jouisse et qu'un liquide glaireux et chaud coule entre mes doigts. Je laissai échapper un soupir tremblant. C'était fini. Il retira sa main de ma culotte et je reçus un mouchoir pour m'essuyer les doigts. Je fonctionnais en pilote automatique. Tout sentiment avait quitté mon corps. Il ne restait qu'une impression d'irréalité. *Ce n'est pas vrai. Tout à l'heure je me réveillerai et je constaterai que ce n'était pas vrai.* Il me fit lever et nous nous faufilâmes vers la sortie. Le film n'avait commencé que depuis un quart d'heure. J'avais honte et j'essayais d'imaginer ce que les gens dans la salle pensaient de moi. *Elle l'a satisfait et maintenant ils s'en vont ! Quelle vicieuse ! Quelle pute !*

Je ne comprenais pas comment il pouvait sortir sans gêne, comme si rien ne s'était passé. Moi, j'avais honte à en mourir. Dehors, dans la lumière du soleil, la honte ne passa pas, bien au contraire. J'étais consciente de mon âge. J'avais douze ans. Qu'est-ce que les gens penseraient de moi ? Il n'y a que les putains qui font cela à mon âge. Il ouvrit sa Mercédès et je m'y engouffrai. Je n'osais pas le regarder. Il roula un peu jusqu'à ce qu'il trouve un endroit calme où s'arrêter. Il y eut un moment de silence dans la voiture. Je regardais calmement vers le sol, incapable d'oublier ce qui s'était passé au cinéma. Il me fixait. Je sentais son regard, mais je ne réagissais pas.

– Gina ?

– Humm, répondis-je avec le seul son qui put sortir de ma gorge.

Il me frappa violemment au visage. Je ne l'avais pas regardé, et je ne vis donc pas le coup arriver. L'effet de surprise n'en fut que plus grand. Je basculai presque. Je touchai, l'air égaré, ma joue blessée avant de pouvoir le regarder, stupéfaite. Mon cœur battait comme un dératé. Je me recroquevillai, envahie par un sentiment de culpabilité. Cela devait être très grave puisque j'avais mérité une correction.

– Ca n'ira pas comme ça, poulette. Ce n'est pas me faire jouir, c'est jouer au docteur et je suis trop âgé pour jouer à cela.

Voilà ! Je l'avais affreusement déçu. J'étais nulle. Assez sotte pour ne pas satisfaire quelqu'un comme lui, qui m'aimait tant ! Je réprimai l'envie de me faire du mal. Mais qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Pourquoi ne pouvais-je pas faire plaisir à quelqu'un ? Je pleurai, mais ce n'était pas parce qu'il m'avait battue. Immédiatement après la gifle, je la considérais comme justifiée. Je pleurais parce que j'avais échoué. Il me déposa devant la porte, démarra et me laissa là, stupéfaite. En moins d'une heure, il m'avait complètement déstabilisée. Si je n'avais pas fait mon boulot comme une godiche, il n'aurait pas dû être si fâché. Et je le croyais !

Je rentrai et j'allai à la salle de bains. Je remplis la baignoire d'eau chaude et me laissai glisser dans l'eau. Un monde rassurant, chaud, le seul qui pouvait remplacer le manque d'amour et d'affection. Dans l'eau, je pouvais lentement rassembler les morceaux de mon cœur. Un jour passa, puis un autre et encore un autre. Ma confusion était totale, l'attente de sa venue prenait de plus en plus d'importance.

Il revint, comme en se baladant, un après-midi et m'embrassa dans le hall d'entrée. Je jetai mes bras autour de son cou. Oh Seigneur, comme j'avais eu peur qu'il m'ait oubliée ! Sur le coup, la gifle fut oubliée et pardonnée. Le fait d'exister encore pour lui me rendait importante et heureuse. Ma mère paraissait également enthousiaste. Elle lui tournait autour comme une chatte en chaleur. Il nous emmena dans le living où il prit place au milieu du grand divan. Ma mère s'assit à côté de lui, avec la robe relevée au-dessus des genoux, et j'allai, pas très à l'aise, m'asseoir de l'autre côté.

Ce que je vis me remplis de répugnance. Il commença à la caresser et elle se laissait faire, les yeux fermés. Il l'embrassa dans le cou. Je me retournai et réprimai mon envie de crier. Je sentais l'hystérie m'envahir. Ma mère ! Un profond dégoût s'empara de moi. J'essayai de m'esquiver, de me glisser hors du divan pour leur échapper de façon invisible, mais cela leur rappela ma présence. Il me retint contre lui avec son autre main. Il agrippa mon entrejambes, tandis que la honte et l'humiliation m'envahissaient et que je retenais les cris dans ma bouche. Malgré tout ce que j'ai subi, ceci reste un de mes moments les plus pénibles. Il nous fit l'amour

à toutes les deux. J'attendais à chaque moment qu'elle proteste, mais il n'en fut rien. Elle ne trouvait pas cela grave, c'est le message que je reçus. Si elle ne trouvait pas cela grave, le problème ne pouvait se trouver que chez moi.

Arrête de te jouer cette comédie, abandonne cette attitude enfantine! me disais-je en moi-même et je le laissais faire, je me coupais autant que possible de ce qui se passait et je décidai, en mon for intérieur, qu'il était grand temps que je devienne adulte.

15

AU COURS DES DEUX ANNÉES PRÉCÉDENTES, entre dix et douze ans, j'avais tenté tant bien que mal de guérir. Pour survivre, j'avais refoulé mes souvenirs de la période passée chez grand-mère. Mes parents ne s'occupaient pas de moi mais quelques mois après mon retour définitif à Gand, je pus me rétablir des graves traumatismes que j'avais subi. Quelques mois plus tard, quand ma mère commença à m'utiliser comme moyen de rencontrer ses amants, je retombai petit à petit dans mon modèle de survie. Pour le monde extérieur, je ressemblais à une enfant normale. Mais n'importe quel abuseur pouvait deviner à des kilomètres ma faible capacité de défense. C'est comme si j'étais une réclame ambulante : *Allez-y, prenez-moi, ça n'a pas d'importance!*

Ma mère n'avait même pas besoin de le dire. Ses "amis" tournaient autour de moi comme des abeilles autour d'un pot de miel. Lorsqu'elle me présenta Tony, j'aurais dû savoir au fond de moi que cela finirait comme avant. Pourtant j'étais restée suffisamment naïve pour croire qu'il était différent. J'avais besoin de chaleur humaine. Il m'emmena à nouveau.

Nous roulons au hasard, jusqu'à ce qu'il se parque sur un petit chemin de campagne isolé. La tension monte à nouveau. Avec résignation je le laisse glisser sa main sous mon tee-shirt.

– Ferme les yeux mon petit chat, chuchota-t-il.

Je pose ma tête contre l'appuie-tête, je tourne mon visage vers la vitre près de moi et je ferme les yeux. Je ne veux pas, quand je les ouvrirai à nouveau, devoir le regarder en face. J'ai peur de lui, de ses réactions.

Il me pénètre avec les doigts, je sens mon corps réagir à ses ordres - comme un chien qui reçoit un nouveau maître après quelques années.

– Mouille, je veux te voir jouir…

Comment faire comprendre que mon corps réagit d'une manière différente de ce que je ressens intérieurement ? Comment expliquer que je n'éprouve aucun plaisir alors que mon corps fait ce qu'on lui demande ?

Alors il ouvre son pantalon et pousse ma tête vers son sexe. Je sens l'odeur de l'urine (les hommes sont si sales !) et je fais ce qu'il me dit. Sans dégoût et avec savoir-faire. Un savoir-faire dont je ne connais pas la provenance. Lorsqu'il jouit dans ma bouche, je suis entraînée dans un ouragan de souvenirs dont je ne comprends pas la signification.

Je suffoque. Longtemps, j'avale le sperme qui coule dans ma gorge et sort par ma bouche et mon nez. C'est horriblement difficile de respirer sans avaler du sperme de travers. L'effort fait couler des larmes sur mon visage. J'ai peur de recevoir à nouveau ce truc dans la bouche. J'avale péniblement tandis que mon estomac se révulse. Je me rejette en arrière, m'appuie contre mon siège en ouvrant de grands yeux apeurés et je regarde Tony avec angoisse.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de travers ? Je voudrais hurler mais aucun son ne sort de ma gorge.

Il est furieux de ma réaction de peur. Cela aurait du être *agréable* ! Lui, le professeur expérimenté, j'aurais du avoir l'air d'apprécier l'éducation sexuelle qu'il me donne. Frustré et désappointé, il me frappe à nouveau. Je me renferme sur moi-même, convaincue d'être en faute et plus solitaire que jamais. Ne deviendrai-je jamais "bonne" ? Ne serai-je jamais comme les adultes veulent que je sois ? Il m'épuise, passant en une minute du rôle de bon père de famille à celui de brute de la pire espèce. Et plus il est brutal, plus je suis convaincue que ma faute est plus grande que je ne l'imagine.

Quelques heures plus tard, il était à nouveau tout miel avec ma mère, après m'avoir ramenée à la maison. Il prit le verre de vin qu'elle lui offrait et ils se mirent à discuter, tranquillement et attentivement. Je les observais. Je voyais ma mère le toucher furtivement et lui répondre à ces avances en effleurant ses mains et ses hanches. Elle le portait aux nues, c'était évident. Elle le regardait avec admiration et l'écoutait avec

un air doux qu'elle n'avait jamais. Je me sentais encore plus coupable et plus seule. Il riait avec elle, d'un air affable. Ce devait être ma faute! Sinon, pourquoi serait-il si gentil avec elle et si dur avec moi?

Il revint me chercher avec la régularité d'une horloge. Il avait reçu la clé de la maison et il accédait librement à ma chambre. Dès que mon père était parti travailler, j'entendais la porte d'entrée s'ouvrir, en début de soirée. Il allait d'abord chez ma mère - j'entendais souvent leurs gémissements et les craquements du lit. Je me retournais agitée, l'oreiller sur ma tête, pour ne plus entendre les bruits. Ce n'était pas parce que je détestais que ma mère ait des relations sexuelles. Je savais depuis longtemps que les mères pouvaient rester sexuellement actives, mais j'avais peur qu'ils ne m'appellent auprès d'eux, ce qui arrivait assez souvent. Ma seule défense était de me replier sur moi-même et d'espérer que cela ne se produirait pas cette fois.

Après ma mère, mon tour venait. J'étais contente que la porte de ma chambre s'ouvre. Contente que quelqu'un vienne s'asseoir sur mon lit. Contente du contact humain dont j'avais tant besoin. Ensuite venaient la peur et la tension intérieure. Au moment où il retirait les couvertures la joie s'évanouissait comme neige au soleil. Je le laissais faire mais ce n'était pas suffisant. Je devais feindre le plaisir, l'enthousiasme et la soumission, comme une vraie geisha. Au bout de quelques semaines, je connaissais tous ses désirs. Pour supporter l'ambivalence – le plaisir de sa présence et de son attention et l'angoisse des relations sexuelles et des mauvais traitements qui suivaient régulièrement - je séparai ces deux sentiments en construisant un haut mur intérieur.

J'étais sûre d'une chose : je devais m'estimer heureuse de n'avoir plus qu'un homme à satisfaire. J'avais l'impression que cela aurait pu être différent, mais je ne parvenais pas à m'imaginer comment.

Tony était couché sur mon lit. Je me levai. J'étais apparemment parvenue à lui donner du plaisir puisqu'il ne me battait pas. Il resta couché à me regarder amusé, jouant avec une mèche de mes cheveux.

– Qui baisais-tu avant que je n'arrive, me demanda-t-il sur un ton qui ne me laissait aucune échappatoire?

Dans mon for intérieur, quelque chose me dit de me tenir sur mes gardes.

– Tu es le seul, Tony, répondit une voix qui n'était pas la mienne.

La voix résonnait plus forte, plus adulte. C'était la voix de Hard, la partie de moi qui me protégeait par son culot et sa combativité.

– Tu baises trop bien, raconte-moi un peu ce que tu faisais avant ?

Je le regardai, cherchant à comprendre pourquoi il m'interrogeait. Méfiante, je restai silencieuse. Cela ne lui plaisait pas, évidemment. Je vis l'éclat de son regard changer.

– Je ne sais pas, dis-je enfin.

Il poussa mon visage contre le lit, glissa rapidement ses doigts dans mon vagin tandis qu'avec son autre main il me redressait la tête en me tirant les cheveux.

– Ceci, ma fille, ferait hurler n'importe qui. Et toi tu restes là couchée, froide. Qui as-tu baisé avant moi ? Ton père ?

Dans un flash je revis mon père debout dans la salle de bain en train d'uriner. J'attendais à genoux que... que quoi ? Je chassai ce souvenir de ma tête, pleine de colère.

– Non, criai-je, je n'ai jamais couché avec personne.

Il me frappa violemment au visage, puis me donna un coup de poing dans l'estomac. Je m'effondrai de douleur mais je continuai à le regarder fermement dans les yeux.

– Vas-tu répondre, ma fille ? Tu vois mes doigts ? Tu vois du sang ?

Je secouai la tête.

– Tu n'es plus vierge, Regina. Qui as-tu baisé avant que je n'ouvre tes jambes ?

Il frappa à nouveau.

– Qui est ton amant, putain ?

Je veux crier que ce n'était pas ma faute, qu'ils m'avaient forcée, que je... n'avais pas voulu. Je veux lui faire comprendre qu'il est le seul, que je lui suis fidèle inconditionnellement et que je ne ferais l'amour avec personne d'autre que lui. Je veux hurler mais je reste silencieuse. Il se met à me frapper implacablement, jusqu'à ce que je lui dise ce qu'il a envie d'entendre.

– Je regrette d'être une put... *C'est quoi une putain ?*

Alors, il me prend dans ses bras, m'apaise et sèche mes larmes. Je le laisse faire, mais une zone froide et vide s'étend dans mon cœur, où il n'y a pas de place pour la confiance mal placée. Quelque part en moi, je vois clair dans son jeu, je me rends compte que ses consolations sont factices. Quelque part en moi, je suis froide et je me laisse conso-

ler en pensant qu'il va bientôt descendre. Quelque part en moi, il y a de la colère mais mon agressivité ne sortira que quand il aura quitté ma chambre. Quelque part en moi, je me coupe les bras jusqu'à ce que tous mes nerfs soient irrités. Quelque chose en moi me fait peur.

16

Juillet 1981.

LE SOLEIL BRILLE. Tony est devenu une figure familière de la maison. Non seulement j'ai accepté son autorité, mais mes parents ont aussi découvert en lui un nouveau héros. Il n'hésite pas à monter encore plus ma mère contre mon père, à la convaincre qu'il gaspille probablement tout son argent. Il la convainc de prendre un compte d'épargne privé et fait en sorte que ma mère se méfie encore plus de mon père. Mon père, ce héros en pantoufles par excellence, devient soudain un personnage dangereux qui, selon Tony, veut détruire ma mère en la ruinant et saper son respect d'elle-même en refusant de voir sa beauté.

– Tu es devenue quelconque Chris, lui souffle-t-il jour après jour, parce qu'il ne te donne pas ce que tu mérites : une vie brillante, de beaux vêtements et plein d'attentions.

Elle cède devant tant de flatteries. Tony ne peut plus rien faire de mal. Il a capturé sa proie. Entre-temps il me viole de toutes les manières possibles. Il m'apprend à me déshabiller – à faire un strip-tease - à utiliser un vibromasseur et d'autres engins. Il me façonne afin que je sois capable de toutes les pratiques sexuelles. Je me sens mieux également. Je commence à apprécier son attention, même si c'est uniquement pour le sexe. J'ai déjà oublié à quoi ressemblent des contacts humains innocents. Il dit que je suis une petite pute, que j'ai un talent naturel et je crois que c'est un compliment. Suis-je vraiment assez bonne ? Il me frappe. Il ne manque aucune occasion de me maltraiter. Mais je me suis habituée à cette violence. Il jouit plus rapidement, plus intensément, lorsqu'il peut me frapper au préalable. Donc je le provoque parfois, pour lui faire plaisir. Je lui apprends à utiliser sa ceinture pour me frapper. Cela lui fait découvrir de nouveaux horizons. Je trouvais cela tellement normal, tellement automatique de lui mettre la ceinture dans les mains et de l'inciter à l'utiliser. La ceinture m'était si familière... Il sut

immédiatement comment l'utiliser. Je lui en étais reconnaissante. C'est comme si j'étais revenue à la maison.

Je ne me sentais plus perdue. Mon monde, celui dans lequel j'avais grandi - et qui restait enfoui dans ma mémoire - existait à nouveau et je n'en connaissais que trop bien les règles. C'était un monde dans lequel je pouvais fonctionner parfaitement.

Un jour, avec mes parents, Tony, son patron et un autre représentant de commerce, nous allons flâner aux fêtes gantoises. Il fait beau, lourd mais agréable. Je marche en retrait, comme un petit nain étrange dans ce monde d'adultes. Ils rient, chantent, boivent beaucoup et racontent des blagues. Je reste à distance, invisible. Je vis ces fêtes gantoises d'une manière bien différente. Je regarde les gens autour de moi - un mélange bigarré de couleurs, d'odeurs et de races - et je me sens étrangère. Je ne fais pas partie d'eux, ni du groupe d'adultes qui me trimbale. Je suis cependant un être humain.

Y a-t-il des gens qui, comme moi, voudraient disparaître dans le néant, un néant libérateur - où poussent de hautes herbes odorantes et où des milliers de petits insectes me regardent avec des yeux coquins. Un univers immense, supérieur et indestructible. Un lieu simplement tranquille.

Nous nous promenons autour du Vrijdagsmarkt et ils s'amusent beaucoup. Ils s'embrassent tous et paraissent parfaitement heureux. Je marche solitaire dans la foule. Tout à coup Tony se retourne, comme s'il réalisait qu'il a emmené son petit chien. Il passe son bras autour de mes épaules - dans cette foule il peut le faire sans que personne ne le remarque - et me montre le représentant à quelques pas de nous.

– C'est mon ami et je voudrais que tu fasses quelque chose pour lui.

Je me tais. J'ai appris qu'il vaut mieux attendre de voir ce qui se passe.

– Il est célibataire, tout juste divorcé, et il a besoin d'un peu d'affection.

– D'affection, Tony, demandai-je ? De l'affection, qu'est-ce que cela signifie ? Dois-je le câliner ou parler avec lui ?

– Du sexe, petite fille, il veut faire l'amour ! Et je lui ai dit que tu étais la meilleure !

Je m'arrête et je le regarde droit dans les yeux. *Il ne peut pas vouloir cela !* Mon estomac se noue lorsque je me rends compte qu'il est dé-

terminé. Ce n'est pas une blague et mon signal d'alarme intérieur se déclenche à fond.

– Tony..., mon dieu, je ne peux pas, murmurai-je effrayée.

C'était vrai, je ne m'en sentais vraiment pas capable. Chaque fibre de mon corps protestait.

– Mais si mon poussin, tu le peux. D'ailleurs tu n'as pas le choix. Je ne t'ai pas demandé si tu le voulais, je te l'ai ordonné.

Je secoue la tête, j'essaie d'argumenter sur le fait que je ne couche qu'avec lui, qu'il est mon amant et que je ne veux pas lui être infidèle, mais tout ce que j'obtiens c'est un coup de poing dans l'estomac. Je m'appuie au mur, chancelante. Je lève les yeux et je vois son "ami" qui m'attend, les mains dans les poches. Je cherche désespérément le groupe du regard mais il est en train de s'éloigner de nous. Je vois mes parents, chantant et riant, disparaître dans la foule.

Maman! Silencieusement, je l'appelle de toutes les forces de mon esprit. Je tends les bras vers elle en pensée. *Maman, au secours!* ... Elle se retourne vers moi, me regarde en riant. Elle me regarde, puis le groupe s'éloigne joyeusement. *Maman?*

Quelque chose se brise dans mon cœur. C'est plus que de la solitude. C'est l'abandon, la désolation, une tristesse profonde et glacée qui me fait trembler. Pendant des années je me suis réveillée en revoyant ma mère disparaître dans la foule et riant aux éclats. Pendant des années je me suis réveillée avec cet appel à l'aide mourant sur mes lèvres. Ce jour-là, ma mère est morte pour moi.

J'étais debout devant lui. Il commença à me palper avec les mains. Je le regardais froidement. Cela ne pouvait pas être vrai. J'allais me rendre compte tout à l'heure que c'était un cauchemar. Il me demanda de le faire bander. Il m'avertit, avec une joie mauvaise dans les yeux, que si je ne faisais pas de mon mieux, il le ferait savoir à Tony et "nous ne voudrions pas qu'il soit fâché, n'est-ce pas?"

Machinalement j'ouvris sa chemise et la lui enlevai. Je le déshabillai et je découvris qu'en prenant moi-même l'initiative, je pouvais contrôler un peu la situation. Je pouvais même diriger ce qui se passait. Je lui taillai une pipe - ils trouvent toujours que c'est le summum - puis je m'assis sur lui. Je laissai mon chagrin disparaître et je devins un objet dénué de sensations. Je fis ce qu'il fallait faire et ne lui laissai pas le temps d'en profiter longtemps. Grâce au savoir que j'avais récemment acquis,

je le fis jouir deux minutes après la pénétration. Il resta encore couché dans le lit quelques instants, pendant que je rassemblais mes vêtements. J'avais des difficultés à diriger mes mains tremblantes. Je ne pus attacher mon soutien-gorge qu'après trois tentatives. Il me regardait d'un air amusé, ce qui me rendait encore plus nerveuse.

Il me déposa dans le Steendam et je courus le long de St Jacobs à travers la fête, vers l'endroit où j'avais vu mes parents et Tony pour la dernière fois. Paniquée, je me faufilai à travers la foule dans la direction du Vrijdagsmarkt. Personne en vue. Je pleurais de frustration. M'avaient-ils abandonnée dans cette foule qui me faisait si peur ? Je courais de rue en rue, en larmes et complètement désorientée. Je ne connaissais pas bien la ville, surtout pas avec ces rues bondées de gens qui, à cette heure, étaient tous saouls. Je me cognai au parapet d'un pont. Pour dominer ma panique, je respirai profondément et je regardai autour de moi. Je reconnaissais l'endroit. Ce n'était pas loin du marché aux chiens. J'essayai de me souvenir de l'endroit où ils avaient parqué les voitures et du chemin pour y parvenir. Je reconnus un grand immeuble à appartements et je me dirigeai vers celui-ci, car son parking était plus élevé que la rue et de là je pourrais avoir un bon poste d'observation. Je regardai autour de moi. Tony était là, scrutant nerveusement les alentours, visiblement à ma recherche. Lorsque tout le monde arriverait aux voitures et constaterait que je n'étais plus là, on organiserait une recherche et il préférait éviter cela. Je redescendis et courus immédiatement vers lui.

– Tony, criai-je, soulagée qu'il ne m'ait pas abandonnée.

Il m'embrassa brièvement, puis me repoussa. Son haleine sentait le vin et la bière et je pris peur. Lorsqu'il avait bu, il devenait encore plus dangereux que d'habitude, imprévisible et agressif.

– Traînée, tu as fait l'amour avec lui, n'est-ce pas, brailla-t-il,

Je reculai.

– Tony, je ne comprends pas... Tu voulais que je...

Il me frappa, sans pitié, au milieu de la rue, de toute ses forces.

– Putain, cria-t-il.

Je reculai, sans comprendre pourquoi j'avais mérité cela. Je reculai, tournai les talons et commençai à courir. Tout à coup je m'en fichais de lui obéir ou non. Je courais aussi vite que je pouvais et je fonçais à travers la foule qui commençait lentement à se disperser. Je courais,

aveuglément, loin de la douleur et du chagrin, loin de sa colère, loin de la détresse qui déchirait mon corps. Je courais et je l'entendais crier mon nom, mais je ne pouvais pas m'arrêter. Je fuyais tout droit, vers l'endroit où étaient mes parents. Ils étaient en train de bavarder calmement avec le reste du groupe, totalement inconscients du fait que leur fille, Tony et le représentant manquaient à l'appel. Ma mère chancelait (trop de vin à nouveau) et mon père pensait que j'étais en sécurité avec Tony - le serviable Tony, l'ami de la maison. Je le bousculai presque. Il regarda mon visage inondé de larmes d'un air étonné. Je sanglotais anxieusement, vacillant sur mes jambes. *O Papa, aide-moi, aide-moi à échapper à ce cauchemar! Aide-moi, serre-moi dans tes bras, protège-moi!*

Mais au lieu de me demander ce qui n'allait pas, tout le monde courut vers Tony qui descendait la rue en boitant.

– Tu es blessé, entendis-je ma mère lui demander d'un air soucieux?

Je restais là, seule, avec une peine cuisante qui rendait le poids que je portais sur les épaules encore plus insupportable. Qu'avais-je fait pour être traitée ainsi? Pourquoi n'étais-je qu'une ombre? Qu'est-ce qui n'allait pas en moi? Pour la centième fois, je restais sans réponse et cela renforçait ma conviction que je devais être très mauvaise.

Ils m'obligèrent à rentrer en voiture avec Tony, pour "veiller sur lui". Il était saoul et s'était foulé le pied en courant derrière moi. Il était furieux. Et c'est justement moi qui devais l'aider à rentrer en sécurité. Il roulait à 150 km/h dans les rues désertes. Je pensai que c'était mon dernier voyage. Mes parents l'aidèrent à entrer, ma mère prépara de l'eau chaude, pendant que je l'aidais à se coucher sur mon lit. Il retira prudemment ses chaussures et ses chaussettes. Sa cheville était bleue et enflée et d'une certaine manière, cela me fit plaisir. C'était une maigre consolation mais c'était mieux que rien. Je le massai avec de la pommade. Mes parents nous dirent bonsoir et rentrèrent dans leur chambre. Je me déshabillai, enfilai un t-shirt, et m'assis sur l'autre lit. Depuis quelque temps, ma chambre contenait deux lits d'une personne parce que le frère de ma mère avait récupéré son lit. Je voulus éteindre la lumière lorsqu'il me demanda de venir m'asseoir sur lui. Je fis ce qu'il désirait. Tout plutôt que supporter à nouveau sa colère. Il s'endormit, ivre, et après quelques minutes d'attente crispée j'osai descendre de son corps. Je sortis de la

chambre après m'être convaincue qu'il dormait profondément et je fis couler un bain. Dans le noir, parce que j'aime sentir l'eau chaude contre moi dans l'obscurité, j'essayai de me remettre des heures précédentes.

Je pleurais doucement et laissais s'échapper toute mes tensions, avant de m'enrouler épuisée dans une serviette. Je n'avais plus de larmes, j'étais complètement vide. Je me glissai sans bruit dans mon lit, me nichai sous le drap et restai longtemps à le regarder. Comment quelqu'un qui dormait là si calmement pouvait-il être si cruel ? Saura-t-il un jour combien il m'a fait mal ?

17

Ni ma mère, ni mon père ne voyaient ce qui se passait. Tony était la figure centrale de notre famille, il était mon seigneur et maître. Mes parents ne protestaient jamais lorsqu'il montait à l'étage avec moi. Et comme cela semblait normal, je vivais en supposant que ce l'était. Il était devenu mon éducateur et un substitut paternel. Il amenait aussi des amis. J'appris très vite la routine. S'il amenait quelqu'un, je montais et l'homme se trouvait devant la porte de ma chambre. Je le satisfaisais dans ma chambre et je redescendais après que Tony soit monté. Mes parents, et surtout ma mère, ne semblaient y voir aucune objection, au contraire. Elle trouvait que toute cette attention était un aboutissement ! Elle gloussait comme une adolescente amoureuse lorsque ces hommes lui faisaient des compliments. "Vous êtes vraiment une belle femme, madame. Et si cultivée !" Moi, je n'étais que de la viande, je ne valais pas la peine que l'on me regarde, même nue. J'étais seule à ressentir la douleur qu'ils me faisaient. Personne ne voyait combien j'avais honte, quand je rassemblais pour la énième fois mes habits ! Personne ne voyait que je me transformais lentement en robot, sans plus rien d'humain.

Tony venait me prendre à l'école. Il m'attendait dans sa voiture pour me conduire dans des villas, un peu partout dans le pays. Des villas où des clients attendaient ou bien où des partouzes avaient lieu.

La première fois qu'il m'emmena à une de ces partouzes, il pleuvait à verse. Nous fîmes tout le trajet avec les essuie-glaces à fond. Je

ne pus que deviner l'endroit où j'allais, bien que je fisse toujours mon possible pour noter des points de repères en chemin. Par là je tentais de garder un certain contrôle de la situation. Le pire était de me sentir aussi impuissante qu'un mouton qu'on mène à l'abattoir. Ne jamais savoir ce qui m'attendait me rendait anxieuse. Il m'emmena dans une grande villa blanche, située au milieu d'un petit bois. Il roula jusqu'à la porte d'entrée et me fit descendre. Il parqua la voiture et courut vers moi. Je me tenais sous le porche de la porte et j'étais restée relativement sèche. Il sonna, la porte s'ouvrit et je me trouvai baignée dans une mer de lumière jaune.

Dix personnes, dont deux femmes, se trouvaient là, éparpillées dans le salon et bavardant avec animation. Les femmes portaient des négligés à moitié transparents. Les hommes avaient des vêtements légers, des pantalons d'été, des tee-shirts. Malgré la pluie il faisait encore terriblement chaud (ce devait être en août) et il semblait que toute la chaleur était enfermée à l'intérieur. Mes yeux examinaient l'assemblée et je les connaissais tous. *Mon Dieu, mais d'où?*

– Ah, tiens voilà le petit chiot! rugit en homme.

Une bouffée d'angoisse me submergea. Tout reprit sa place, dans ma tête, dans mon corps... Ce surnom me ramena en une fraction de seconde à mon passé de Knokke.

– Salut, Pépère, murmurai-je doucement, et il rit frénétiquement.

Il ne trouvait pas grave que je le reconnaisse. La douleur vrillait mon corps - la douleur de la reconnaissance - la douleur d'être appelée par mon surnom, pour la première fois depuis que j'avais quitté Knokke. Une chape de plomb s'écroula sur mes épaules.

La pire des tortures est celle de l'espoir. L'espoir d'avoir échappé aux démons de ma petite enfance, l'espoir que mes parents - maman surtout - s'occuperaient de moi et me protégeraient contre ces hommes qui occupaient ma vie aux petites heures de la nuit, l'espoir d'une existence meilleure et plus sûre. La torture de l'espoir. Soudain je regardais Pépère sourire, cet homme qui m'avait si atrocement violée et maltraitée avec le sourire, depuis l'âge de deux ans. Et l'espoir s'écoula comme du sable entre mes doigts. J'étais prise au piège.

Jusque là, j'avais pu occulter la réalité – le fait que Tony m'avait ramenée dans "le groupe"- comme j'appelais toujours le réseau. Je ne trouvais pas grave de devoir satisfaire Tony et de l'aimer comme il me

le demandait, pour autant qu'il soit le seul. Je me retournai, lui jetai un regard suppliant et désespéré. *Aide-moi, protège-moi.* Mais il me regarda d'un air froid et impassible. Je lus dans son regard qu'il n'était pas prêt à entreprendre quoi que ce soit contre les hommes et femmes de ce salon. Je détournai donc mon regard de lui et regardai le groupe d'une manière non provocante. Je retrouvais automatiquement mes techniques de survie. Comme s'il n'y avait pas eu de pause. Le temps semblait avoir effacé la période entre la fin de Knokke et l'arrivée de Tony et j'acceptais mon sort. J'allai m'asseoir sur les genoux de ma vieille connaissance, tandis que sa main glissait sous ma blouse. J'étais le seul enfant et les abus durèrent des heures. Au bout d'un moment, ils étaient tous tellement ivres qu'ils ne pouvaient plus me violer qu'avec des objets. Ils riaient, bafouillaient, chantaient. Ils firent une sorte de lasso avec une corde. Je devais marcher à quatre pattes, et ils essayaient de m'attraper. Les femmes hurlaient de rire, chancelant sur leurs jambes, le champagne dégoulinant sur leurs mains lorsqu'elles portaient un toast. Mes cheveux pendaient sur mes épaules, devant mon visage et je pouvais les observer sans être dérangée. Je me sentais vieille, très vieille. Comme un vieil arbre sage. *Je ne veux jamais devenir ainsi* - me disait une voix intérieure mortellement calme - *aide-moi à éviter que je devienne adulte de cette manière.*

L'aurore arriva. Entre la nuit et l'aube, il existe un moment de lumière bleu cobalt, que l'on n'aperçoit qu'à cet instant. C'est une jolie couleur, qui entoure toute chose d'une aura sereine et profonde. Les silhouettes se détachent, les arbres forment des images irréelles, calmes et tranquilles. Lorsque l'on me conduisit dehors, je regardai en l'air, vers la cime des arbres, et je fus envahie d'une fierté profonde. J'avais survécu à cette nuit. Tony me ramena à la maison, en tapotant des doigts le rythme de la chanson qui passait à la radio. "*All you need is love*". Cela me rendit amère.

18

Les larmes coulaient le long de mes joues, pendant que je crispais mes muscles. Le plus grand homme, celui qui avait un regard étrange et des mains de fer plaqua mon visage sur la table. Le molleton de laine me grattait le ventre. Je voyais la porte qui menait au couloir, je voyais l'horloge au-dessus de la cheminée et la figurine en plastique d'un saint regardant fixement devant lui. L'assiette en bois d'acajou avec les plats et les poêles, le carnet de bal qui pendait au mur...

L'autre homme, petit et gros, écarta mes jambes, pendant qu'il ouvrait sa braguette. Je compris ce que cela signifiait.

"Noooon!" criai-je, mais mon cri fut étouffé par la main du grand homme.

Je me redresse terrifiée, serrant mes mains contre ma bouche, comme si je voulais m'empêcher de crier à nouveau. *J'avais quatre ans!* criai-je intérieurement. *J'avais quatre ans, parce qu'il restait dans le frigo un morceau de gâteau d'anniversaire, découpé l'après-midi même, dont j'avais soufflé les bougies!* Je me mets à genoux et frappe furieusement mon oreiller de mes poings. Je ne pleure pas, parce que je n'ose pas pleurer. Mes parents dorment dans la chambre à côté et je ne veux pas les réveiller. Que devrais-je leur dire?

Et les questions assaillent de nouveau mon esprit las. Pourquoi? Pourquoi moi? Qu'ai-je fait pour être ainsi punie? Je sens monter les larmes, et je lutte comme une possédée. Je ne veux pas pleurer, je ne veux pas pleurer! Je ne veux pas savoir! Mais la douleur ne s'en va pas. Parce que le gros petit homme m'emporte sur mon lit après m'avoir violée par voie anale. Parce qu'il a la même odeur, les mêmes mains, la même voix qui m'apaise - "*Je te dresserai, petite souris*" - que... Tony.

Je me recroqueville dans un coin de mon lit, les coussins serrés contre moi pendant que je laisse couler mes larmes parce que je ne peux plus lutter. Et la culpabilité pénètre toutes les fibres de mon âme. Oh papa, maman, qu'ai-je fait pour être punie ainsi? Pourquoi ne m'aimez-vous pas et pourquoi ma faute ne peut-elle pas être pardonnée? Je pleure et je lutte pour retenir mes sanglots. Je lutte contre la folie qui me gagne lentement, contre l'envie d'aller chercher un couteau et de m'ouvrir entièrement, pour libérer mon esprit de ce corps dans lequel il est

enfermé. Cette envie d'extirper de mon corps ce passé et ce présent qui se mélangent si bien et qui me tuent émotionnellement. Je lutte contre le désespoir, la folie, la misère. Jusqu'à ce que je m'endorme exténuée.

Tony me faisait souvent attendre des heures dans sa voiture pendant qu'il faisait son travail de représentant. Je regardais dehors, apathique, je tapotais des airs sur le tableau de bord et je composais des petits poèmes dans ma tête.

De nacht opent kamers in mijn geest
Waar ik ooit ben geweest
Sterf, sterf dan toch
Maar morgen leef ik nog (1)

J'ouvre et referme la boîte à gants des dizaines de fois. Tout à coup, le couvercle s'ouvre complètement. Je vois quelque chose qui est fourré dans la boîte à gants, dans un emballage de frites blanc. Je le touche avec curiosité. C'est froid. Je le retire avec précaution et j'ouvre le paquet. C'est un saucisson à l'ail, dur et froid. Je déglutis avec difficulté. Je remballe la... chose de mes doigts tremblants, la remets dans la boîte à gants et referme le couvercle. Les minutes se succèdent avec une lenteur exaspérante. Je suis partagée entre l'espoir que cette attente soit bientôt finie et l'espoir qu'elle dure encore longtemps. Parce que je pense que ce qui va suivre peut attendre. A ce moment, Tony arrive. Il roule quelques minutes jusqu'à ce qu'il trouve un lieu isolé pour se parquer. Je le laisse guider ma main jusqu'à sa braguette et je masse docilement son pénis. Il soupire, se laisse aller contre l'appui-tête. Soudain, il relève ma jupe écossaise, écarte mes jambes et enfonce un doigt en moi. Je me décontracte, c'est la meilleure manière d'éviter la douleur. Il me demande si c'était bon et je hoche la tête doucement. Je sais exactement ce qu'il veut entendre, voir et sentir. Je force mon corps à réagir à ses caresses. Parce que si mon corps ne réagit pas correctement, il devient agressif et j'essaie à tout prix d'éviter sa colère.

---

(1) *La nuit ouvre les portes de mon esprit*
Sur des chambres où je fus un jour
Meurs, meurs mon passé!
Demain je serai encore vivante

Le sort m'est favorable : mon corps fait ce que Tony attend, mon vagin devient moite et il se sent fier de son savoir-faire. Mon corps est à lui mais son esprit est à moi en ce moment. Je le mène par le bout du nez : mon corps réagit à mes ordres, pas aux siens, mais j'aurais préféré mourir plutôt que de le lui dire. Je ne porte pas de slip lorsqu'il m'emmène. Il déteste cela; c'est un obstacle de plus à surmonter. Je me sens vulnérable, mais ce sentiment m'est familier. Je le connais depuis des siècles. Je refoule la honte et j'halète doucement. Je caresse son pénis et je décompte les minutes. Si je continue encore un peu, il va jouir... Il retire ses doigts et je suis saisie de peur, refroidie, lorsqu'il ouvre la boîte à gants.

La saucisse à l'ail!

O Dieu, comment ai-je pu l'oublier si vite! Il froisse le papier et me sourit. Je penche la tête, craignant de devoir parler et luttant contre la peur de recevoir cette chose en moi. Je sais ce que c'est de sentir des objets enfoncés dans mon ventre, mais cette chose froide et morte me révulse. Même si je sais qu'il ne s'agit d'un innocent morceau de viande, c'est comme si on enfonçait quelque chose de mort... la queue d'un mort. Et il le sait.

– Tu dois pouvoir tout supporter et je vais te niquer avec ça jusqu'à ce que tu apprécies, ma chérie, murmure-t-il dans mon oreille!

Je fais timidement signe que non, mais il balaie ma protestation d'un éclat de rire. Il introduit sa langue dans mon oreille, d'une manière qu'il croit excitante et que je trouve dégoûtante et il pousse cette chose froide dans mon vagin. Je détourne la tête, regarde les nuages dans le lointain, résignée, tout en jouant mon rôle aussi parfaitement que possible. Je jouis, je trouve tout ce qu'il me demande bien, j'en redemande. Le petit jeu que tous ces cons apprécient tellement, celui qui leur ôte toute responsabilité. Mais monsieur, elle me l'a demandé elle-même! C'est elle qui m'a séduit! Des années après, je déteste encore la vue d'une telle saucisse à l'ail.

Une nuit, quelques mois après avoir épousé Erwin, je traînais dans la maison et je regardais dans le frigo, à la recherche de quelque chose à manger. Mes cauchemars étaient tels que je pouvais à peine dormir deux à trois heures. Après cela, je me baladais dans la maison, réfléchissant sans répit à qui j'étais et à ce que j'étais devenue. Dans le frigo je vis une saucisse à l'ail, qu'Erwin avait achetée le soir même et

qu'il n'avait pas encore mangée. J'étais clouée au sol. L'angoisse me prit à la gorge. J'étais brusquement revenue dans le passé, avec la rapidité d'un train fou et il me fallut beaucoup de temps pour réaliser que nous étions en 1989.

Après qu'il eut "tiré son coup", comme le disait gracieusement Tony, nous allions manger un bout dans l'un ou l'autre restaurant obscur où il me racontait avec un plaisir retenu ce qui allait suivre. Lorsque j'étais assise à côté de lui dans la voiture, il aimait m'avertir que nous étions en route vers une fête, afin de voir mes réactions. Il ne me disait jamais exactement où nous allions, pour entretenir le suspense. Il savait combien je frémissais, rien qu'à cette idée. La puissance qu'il ressentait à ce moment devait le combler. En face de lui, j'étais impuissante. Je devais écouter ses ordres et les trouver amusants. Il aimait voir l'anxiété dans mes yeux, ce qui le rendait épouvantablement méchant. En même temps, il voulait que je trouve cela *amusant*. Quelle que soit l'émotion qu'il lisait dans mes yeux - la résignation, la terreur, l'anxiété... - ce n'était jamais bien.

Pendant les partouzes, il me punissait, en m'attachant, en jouant à des jeux sado-masochistes, en regardant les autres me torturer avec des lames de rasoir, des fouets ou d'autres instruments. Quand il y avait des femmes, la situation était encore plus dangereuse. Les femmes réagissent encore plus fort et plus vicieusement avec les enfants que les hommes. C'est comme si elles avaient moins de scrupules à maltraiter les enfants. Qu'est-ce qui les motive ? La colère surtout, je pense, et une impuissance totale à donner ou à recevoir de l'amour. Elles excitaient les hommes de toutes les façons possibles pour qu'ils nous soumettent et nous fassent souffrir. Parfois, elles leur donnaient tranquillement des instructions que les hommes suivaient docilement, afin de se sentir à nouveau déchargés de toute responsabilité. Parfois elles riaient de manière hystérique, jusqu'à ce qu'ils perdent la raison et se mettent à tabasser les enfants.

Nous, les enfants de la mort - comme les sado-masochistes nous appelaient - nous ne pouvions que difficilement nous aider mutuellement. La concurrence entre nous était forte. Chaque enfant savait qu'il devait être le meilleur. Seuls les meilleurs survivaient. Et il valait mieux battre qu'être battu, donc nous nous torturions l'un l'autre pour échapper aux coups.

Dans les situations les plus dangereuses, la bête qui sommeille en nous se réveille. Je ne sais pas et je n'ai jamais su ce qu'était exactement cette bête et depuis combien de temps elle vit dans le cœur des gens. C'est ce qu'on appelle "survie". Plus on côtoie la mort, plus les sens s'aiguisent. On acquiert vite des facultés de perception surnaturelles et quelque part, au plus profond du cerveau, une haute tension bourdonne, comme de l'électricité. On voit mieux, on entend mieux, on sent mieux. On sent l'odeur de son tortionnaire, la mesure de son excitation : plus l'odeur est forte, plus il est imprévisible. On voit beaucoup de choses. Comme le calme qui habite un pervers dangereux. Comment il évalue d'un regard les forces qui nous restent. On entend les battements de son cœur dont le rythme diminue lorsqu'il entre en transe. On voit son regard calme, calculateur. On voit comment il soupèse sa victime en pensée. La bête en nous se met en alerte. On prend ses distances à l'égard du groupe, on rassemble toute son énergie dans un regard éveillé, fier. *Regarde, je suis là et je resterai là.* La souffrance disparaît, l'anxiété se dissipe. Notre rythme cardiaque baisse, une calme assurance nous décide à agir. Tout comme l'assassin, on choisit sa victime.

La fille aux cheveux blonds et raides. Elle renifle, les yeux dirigés vers le bas, ses pauvres épaules s'abaissent. Sa respiration devient saccadée et rapide. Elle est comme un animal traqué, comme un lapin courant dans un champ alors que le lynx prépare ses muscles pour le bond final. Tu la regardes et tu la tires le plus fort que tu peux dans la direction de l'homme qui reste calme. *C'est elle que tu veux ?* Tu la détestes, parce qu'elle doit y passer. Tu la détestes parce que ton esprit peut influencer le sien. Tu la détestes parce que c'est elle qu'il va choisir, plutôt que toi. Tu deviens forte, grande, supérieure. Tu le regardes droit dans les yeux. *Plus tard, tu pourras me posséder et tu ne regretteras pas de m'avoir laissé vivre.* Tu émets ce message avec tes yeux et ton corps. A ce moment, dans la pièce sombre avec la table vitrée et les instruments de gynécologie comme outils de torture, dans ce monde surréaliste, tu deviens le loup, le carnivore. Et pendant un instant, tu fais partie de leur monde.

De retour à la maison, je file dans mon bain, je me frotte énergiquement, y compris là où il y a des marques et des bleus. Je frotte, répétant frénétiquement les mêmes gestes, jusqu'à ce que l'eau soit froi-

de et que ma peau soit en sang. Alors je file aux toilettes, je m'enfonce les doigts dans la gorge et je me fais vomir. Je continue jusqu'à ce que je ne vomisse plus qu'une mousse acide. *Qui suis-je? Où suis-je?* Et je me tape la tête contre le mur de la salle de bains, jusqu'à ce que je voie des tâches noires. *Je me déteste. Mon dieu, comme je me déteste! Je suis un monstre, un monstre affreux et vicieux. Je n'ai plus rien d'humain. Je veux mourir! Tu m'entends! Je veux mourir.* Je pleure, je me recroqueville dans un coin,et je me balance d'avant en arrière, pendant des heures et des heures. Mais personne ne monte, pour m'enlacer comme je le voudrais. Personne ne se préoccupe du monstre appelé Ginie.

– Régine! s'élève la voix de ma mère.

– Oui, dis-je avec une voix à peu près normale, à ma grande surprise.

– Descends, téléphone pour toi!

Je me redresse et je me regarde dans le miroir. Le visage enfantin aux grands yeux verts miroir se transforme en un garçon à l'air adulte, dur et sérieux. Dans le miroir, je vois le regard de Stone - l'alter ego qui me protège et ne sent pas la souffrance. Stone va répondre au coup de téléphone de Tony.

19

J'ÉTAIS UNE ENFANT PARFAITE. Je travaillais bien à l'école, sans devoir faire trop d'efforts. Je riais tout le temps et je mettais tout mon talent à fonctionner parfaitement dans le monde extérieur.

Tony et ma mère m'avertissaient régulièrement que si ma vraie vie devait être découverte, *je* serais punie et pas eux.

– Tu iras dans une maison de correction. Tu sais que les putains comme toi sont très lourdement punies. La prostitution en Belgique est interdite, mais tu ne sais pas maîtriser tes impulsions maladives, donc nous devons bien prendre soin de toi, Régine!

C'est ce que j'entendais presque chaque jour. Plus j'avais peur de ceux qu'on faisait passer pour des traîtres et des salauds ne faisant pas partie de mon monde, plus je m'attachais aux gens de mon milieu. Parce qu'eux étaient de "bonnes" personnes, qui me comprenaient et qui

me protégeraient si quelqu'un découvrait qui j'étais vraiment. Ils veilleraient à ce que je sois placée dans une institution psychiatrique, ils me feraient déclarer "malade", pour empêcher que je sois emprisonnée.

– Méfie-toi des professeurs, des élèves et de tes amis, Régine, me disait chaque jour ma mère.

Et Tony d'acquiescer, satisfait.

– Ils ne te veulent que du mal. Tu es malade, nous le savons aussi, mais nous ne voulons pas que tu sois enfermée.

Tony m'agrippait, caressait mes seins sous mon pull.

– Tout ce que tu diras pourra être retenu contre toi. Souviens-toi bien de cela, fifille.

Ils n'avaient pas besoin de se faire du souci, je n'aurais de toute façon jamais trouvé les mots pour raconter ce qui m'arrivait. Pourtant je devins méfiante. Je me sentais déjà comme un vilain petit canard, et je décidai de me tenir encore plus à l'écart des gens. Les élèves de ma classe voyaient une camarade de classe plutôt joyeuse, mais qui n'avait pas et ne cherchait pas à avoir de vrais contacts. La plupart me trouvaient un peu étrange. Les adultes, et notamment les enseignants, ne percevaient que le rôle que je jouais. Pour chaque professeur, j'avais préparé un rôle idéal. Ils ne voyaient que ce que je voulais bien leur montrer : qu'il n'y avait rien de spécial chez moi. Et que j'étais parfaite. Pour chaque réunion de parents que les miens manquaient, j'avais une explication. Pour chaque devoir non fait, j'avais une excuse. Je réalisais avec amertume qu'il était très facile de les mystifier. Il me semblait même qu'ils se laissaient volontiers tromper.

Cela rendait mon isolement et ma solitude encore plus grands. On ne peut pas jouer un rôle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pour économiser mon énergie, je m'isolais le plus souvent possible. Je choisissais un coin tranquille, loin de l'endroit où les autres enfants jouaient, et lorsque j'étais libre à la maison, je traînais dans les prés aux alentours. Là, je m'asseyais dans l'herbe, j'observais les insectes qui grouillaient, j'écoutais le vent et j'assouvissais mon besoin d'être seule. La nature et la paix d'un endroit calme étaient un havre de repos, un lieu sûr où je pouvais laisser tomber le masque. Qui j'étais ou ce que j'étais n'avait aucune importance ici.

J'adorais grimper aux arbres. De là-haut, le monde m'apparaissait beaucoup plus sûr, car les adultes n'osent habituellement pas y grim-

per. C'était mon refuge secret. Je n'avais pas beaucoup de temps libre, au contraire. J'avais des clients pratiquement tous les soirs, et les week-ends, nous participions à de nombreuses partouzes. Souvent le midi, Tony passait me chercher, pour son usage personnel. Heureusement, il devait aussi de temps en temps dormir et travailler. Alors j'avais parfois quelques heures de temps libre.

Les relations avec mes parents allaient de mal en pis. La confiance que j'avais mise en eux à l'époque où j'étais à Knokke - où je rêvais souvent d'eux, pleine d'espoir - avait été complètement et irrévocablement détruite. J'évitais mon père le plus possible et entre ma mère et moi grandissait une haine profonde. Je la haïssais parce qu'elle m'utilisait dans ses jeux sexuels avec Tony et j'étais dégoûtée lorsqu'elle touchait mon corps ou quand je devais toucher le sien. Elle me détestait parce que j'étais une concurrente, parce qu'elle avait besoin de moi pour avoir Tony dans son lit.

Nous ne nous disputions jamais ouvertement, mais chacun pouvait sentir la tension entre nous. Elle était souvent ivre et je méprisais sa manière de vouloir paraître élégante et intelligente en chancelant. Sa voix sonnait faux, mais personne à part moi ne semblait le remarquer. J'étais visiblement la seule à trouver cela grave. Tony était finalement le seul avec qui cela allait encore. Chaque fois qu'il arrivait, j'espérais retrouver l'homme qui avait conquis mon cœur au début. Souvent un sourire suffisait à mon bonheur. Car aussi dure, aussi robuste que j'aie pu paraître, j'étais à la recherche d'un peu d'amour, comme n'importe quel enfant.

J'étais toujours excitée, lorsque j'entendais sa voiture arriver. Souvent je courais dans le corridor pour l'accueillir au moment où il ouvrait la porte. Il souriait alors – *comme j'étais fidèle!* – et je lui jetais mes bras autour du cou. Ce simple contact humain, de quelques secondes, faisait que je pouvais résister à nouveau à de longues heures de sévices et de maltraitance.

C'est vers cette période - cela devait être en octobre ou novembre 1981 - que Tony me présenta Clo, qui devait devenir ma "sœur". Ma solitude n'était pas seulement pesante pour moi, elle posait aussi un problème à Tony. Il n'était pas bon qu'on le voie tout le temps avec moi. Les gens finiraient par se poser des questions. S'il m'emmenait partout seule, les étrangers penseraient que nous étions amants, tandis que s'il pre-

nait deux filles avec lui, on penserait simplement qu'il aimait s'occuper des enfants. C'est pourquoi il me présenta Clo, un soir, au restaurant.

Il m'avait téléphoné et demandé de me rendre au "Comte d'Egmont", un restaurant au cœur de Gand. J'avais sagement pris le bus et Tony m'attendait à l'entrée. Il m'embrassa rapidement et me fit entrer.

Clo était assise à l'une des tables. C'était une fille plus grande que moi, avec des cheveux bruns mi-longs. Elle jouait avec une serviette. Elle me regarda lorsque nous fûmes près de la table. Elle fronça les sourcils en voyant Tony avec une fille.

– Clo, il réfléchit... voici Reggie, poursuivit Tony.

Je tendis timidement une main qu'elle serra de manière forte et assurée.

– Salut, je suis Clo, dit-elle.

Je lui répondis quelque chose ressemblant à un "bonjour" et je me dirigeai vers la chaise la plus proche. Je ne me sentais pas à l'aise. Les contacts humains, surtout lors d'une première rencontre, n'étaient vraiment pas mon fort. Clo plaisantait avec Tony et je les observais tranquillement. Qui était-elle ? Etait-elle une des filles de Tony ? C'était possible, vu la façon dont elle se comportait avec lui. Mais peu après, elle semblait avoir peur de lui et se tenait sur ses gardes. Pourtant, à aucun moment – même quand elle le traitait de con en riant – il n'avait l'air furieux. Je les regardais tous deux, pleine d'incrédulité, mais au fur et à mesure que le temps passait, j'éprouvais de l'admiration pour le culot de Clo. Amusée, j'observais le professionnalisme avec lequel elle faisait tourner Tony autour de son petit doigt, sa manière d'agiter coquettement la tête et de glisser ses pieds chaussés de bas nylon entre ses jambes le rendant presque fou d'excitation.

Tony nous conduisit vers son flat. Il était convaincu que cela marcherait entre nous. Clo savait précisément ce qui allait se passer, moi j'entrevoyais toutes les possibilités. Ma stratégie consistait à ne pas chercher à voir trop loin dans l'avenir mais à orienter le présent vers la situation la moins dangereuse en m'y adaptant le mieux possible.

Clo se déshabilla - elle était un peu plus spontanée que moi - et elle alla s'asseoir sur le lit. Elle me tendit la main et j'allai vers elle. Elle me caressa la joue et, de son autre main, déboutonna mon chemisier. Tony était appuyé contre le montant de la porte, il profitait du spectacle mais il restait à l'arrière-plan. Je me laissai guider par Clo pour

faire ce que Tony voulait voir, profitant de la tendresse et de la douceur avec laquelle elle s'y prenait.

Nous fîmes l'amour, avec autant d'entrain l'une que l'autre et avec beaucoup de respect pour le corps de l'autre, ce qui fut pour moi une expérience toute nouvelle. De manière inattendue, je lui abandonnai le contrôle de mes gestes et de mon corps, en me laissant guider par le besoin de contact physique et humain. Ceci nous amena à un niveau d'émotion supérieur, oubliant qu'il s'agissait d'un show fait pour plaire à Tony. Toutes deux nous avions besoin d'amour, de tendresse et de réconfort. Ce que nous n'avions pas trouvé chez les hommes, nous le découvrions chez l'autre.

Nous en avions oublié Tony. Pendant un court instant, il me sembla que ce puits insatiable d'amour s'était quelque peu rempli. L'amour, nous n'avions appris à l'exprimer que par le sexe.

Tony vint s'asseoir sur le lit. Je regardai Clo d'un air un peu désespéré. C'était comme si mon esprit refusait d'obéir à la demande de le satisfaire. Clo me sourit - d'un sourire qui reste gravé dans mon souvenir après toutes ces années - puis elle se tourna vers Tony.

Clo *exigea* de lui qu'il nous ramène à la maison, et il le fit ! Je n'avais jamais vu une chose pareille. La plupart du temps, après l'action, je devais me débrouiller pour rentrer par mes propres moyens, le train ou l'auto-stop. Elle obtint de lui, sans aucune discussion, qu'il nous raccompagne. Mon admiration pour elle grandit encore.

– Tu dois les dresser, Régine, me chuchota-t-elle à l'oreille.

Clo devint ma sœur. Elle était tout le contraire de moi, la timide, la petite victime passive. C'était une personnalité dominante, qui obtenait ce qu'elle voulait. Tony ne se risquait pas à la contrarier, mais il se vengeait de ses frustrations sur moi. Cela ne me faisait rien parce que je pouvais maintenant partager la tristesse et les secrets que j'avais dû supporter toute seule jusqu'à présent. Pouvoir partager ce lourd secret était plus important que les sautes d'humeur de Tony. Nous n'étions pas des amies ordinaires. Nous parlions rarement de la vie "normale", nous n'avions plus assez d'énergie pour cela.

Souvent nous nous asseyions dos à dos sur un banc du parc, profitant de la compagnie de l'autre, sans troubler ces instants délicieux par une conversation. Parfois, cependant, nous parlions de l'avenir. Elle voulait quitter son père, fuir son milieu pauvre. Elle voulait mener

une vie remplie d'argent, de beaux vêtements et d'objets de valeur. Elle voulait devenir une prostituée, parce qu'elle pensait gagner beaucoup d'argent, et que cela ne la dérangeait pas. Elle était habituée aux rapports avec les hommes, quelle importance cela pouvait-il encore avoir ? Ils l'avaient tellement utilisée. J'écoutais patiemment ses rêves de croisière avec un homme riche, de grande villa et de cartes de crédit pour acheter tous les vêtements dont elle avait envie. J'écoutais et je lui souhaitais toutes ces choses, du fond du cœur. Elle avait quatorze, quinze ans et elle devenait amère quand je lui parlais d'amour.

– L'amour n'existe pas, Reggie, tu n'as pas encore compris ? Ils veulent toujours obtenir quelque chose de toi, mais pas de l'amour. L'argent, les voitures et des tas de choses chères : c'est cela l'amour. Le reste, c'est de la foutaise.

Je ne la contrariais pas parce que je ne voulais pas briser son rêve, mais je ne partageais pas son opinion. Je croyais vraiment à l'amour. Pas nécessairement au chevalier sur son destrier blanc, mais l'amour devait être autre chose que le sexe et l'argent.

Parfois j'observais un jeune couple qui se tenait par la main, une maman qui sortait son bébé de sa poussette et le serrait tendrement contre elle. J'en concluais qu'il devait exister plus dans cette vie que ce que j'avais vécu jusqu'à présent.

J'écoutais la musique de John Denver et je pensais que si l'on chantait la vie comme cela, c'est qu'il existait des gens différents de mes parents et de ma grand-mère, qui ne fonctionnaient que pour l'argent. Même si Clo trouvait que c'était une rêverie absurde et sentimentale, cela me permettait d'oublier mes mauvais traitements. De mon côté, je n'arrivais pas à lui faire comprendre que l'argent ne réparerait pas ce qu'ils nous avaient fait.

Tony était ravi de notre collaboration mais il nous mit en garde de ne pas devenir trop intimes. Nous ne devions avoir aucun contact en dehors de sa présence – nous nous en fichions éperdument – et il nous défendit de parler de nos parents, amis et hobbies. Cela nous en tenions compte. Pas parce que c'était défendu, mais par crainte de nous mettre en danger.

Ce que Clo et moi ressentions l'une vis-à-vis de l'autre était plus que de l'amitié. Je célébrai mon treizième anniversaire avec elle. Elle m'offrit des sous-vêtements sexy et un ours en peluche, ce qui expri-

une vie remplie d'argent, de beaux vêtements et d'objets de valeur. Elle voulait devenir une prostituée, parce qu'elle pensait gagner beaucoup d'argent, et que cela ne la dérangeait pas. Elle était habituée aux rapports avec les hommes, quelle importance cela pouvait-il encore avoir ? Ils l'avaient tellement utilisée. J'écoutais patiemment ses rêves de croisière avec un homme riche, de grande villa et de cartes de crédit pour acheter tous les vêtements dont elle avait envie. J'écoutais et je lui souhaitais toutes ces choses, du fond du cœur. Elle avait quatorze, quinze ans et elle devenait amère quand je lui parlais d'amour.

– L'amour n'existe pas, Reggie, tu n'as pas encore compris ? Ils veulent toujours obtenir quelque chose de toi, mais pas de l'amour. L'argent, les voitures et des tas de choses chères : c'est cela l'amour. Le reste, c'est de la foutaise.

Je ne la contrariais pas parce que je ne voulais pas briser son rêve, mais je ne partageais pas son opinion. Je croyais vraiment à l'amour. Pas nécessairement au chevalier sur son destrier blanc, mais l'amour devait être autre chose que le sexe et l'argent.

Parfois j'observais un jeune couple qui se tenait par la main, une maman qui sortait son bébé de sa poussette et le serrait tendrement contre elle. J'en concluais qu'il devait exister plus dans cette vie que ce que j'avais vécu jusqu'à présent.

J'écoutais la musique de John Denver et je pensais que si l'on chantait la vie comme cela, c'est qu'il existait des gens différents de mes parents et de ma grand-mère, qui ne fonctionnaient que pour l'argent. Même si Clo trouvait que c'était une rêverie absurde et sentimentale, cela me permettait d'oublier mes mauvais traitements. De mon côté, je n'arrivais pas à lui faire comprendre que l'argent ne réparerait pas ce qu'ils nous avaient fait.

Tony était ravi de notre collaboration mais il nous mit en garde de ne pas devenir trop intimes. Nous ne devions avoir aucun contact en dehors de sa présence – nous nous en fichions éperdument – et il nous défendit de parler de nos parents, amis et hobbies. Cela nous en tenions compte. Pas parce que c'était défendu, mais par crainte de nous mettre en danger.

Ce que Clo et moi ressentions l'une vis-à-vis de l'autre était plus que de l'amitié. Je célébrai mon treizième anniversaire avec elle. Elle m'offrit des sous-vêtements sexy et un ours en peluche, ce qui expri-

mait le monde contradictoire où nous vivions. Je la remerciai et nous allâmes dans notre parc, pour boire une bouteille de vin. Nous nous serrions l'une contre l'autre, il faisait froid et lorsque nous expirions, nous formions de petits nuages.

– Au fond Reggie, pourquoi aimes-tu Tony, me demanda-t-elle sans transition.

Je haussai les épaules.

– Il est comme un père pour moi. J'aimerais qu'il soit mon père. Mon père fait comme si je n'existais pas.

Elle posa sa tête sur mon épaule et me raconta que ses parents voulaient divorcer, qu'elle trouvait que sa mère la laissait complètement tomber, que son père était souvent ivre et agressif.

– Ils ne m'impressionnent plus avec leur violence. Je tuerai Tony s'il lève la main sur moi.

Si Tony la comblait de cadeaux, elle acceptait de faire l'amour avec des hommes.

– Je suis une proie facile pour Tony, mais je l'utilise aussi. Il m'achète un peu de tout et tout ce que je dois faire c'est me taper un mec. Facile, non ?

J'admirais sa vision des choses.

– Plus tard, je travaillerai pour mon compte. Dès que j'aurai dix-huit ans, je me ferai émanciper et je deviendrai entraîneuse.

– Entraîneuse ?

– Reggie, ne fais pas l'imbécile ! Une entraîneuse, une prostituée, une putain, tout cela c'est du pareil au même !

– Clo, alors nous sommes *ses putains*.

Elle rit de ma naïveté.

– Tu crois que Tony nous envoie chez des hommes par gentillesse ?

Je ne pleurai pas. C'était très difficile pour moi de repousser cette pensée dégoûtante, alors que le vin rendait mon esprit brumeux.

– Clo, quel anniversaire pourri !

Elle me caressa la tête et sourit. Ce soir-là, je me laissai doucement sombrer dans l'ivresse et nous oubliâmes notre misère dans les bras l'une de l'autre. Cela n'avait rien de romantique. Nous étions simplement deux filles qui tentions de nous convaincre que tout n'allait pas si mal.

Je fourrai les sous-vêtements de Clo dans une boîte au dessus de mon armoire, et je m'endormis avec l'ours en peluche dans les bras. Tony avait oublié mon anniversaire, et le lendemain à l'aube, alors que j'avais la gueule de bois et que ma tête tournait, il vint s'asseoir sur mon lit.

– Salut, je reçois un baiser ?

En gémissant, je me redressai, je lui passai les bras autour du cou et je l'embrassai. Tout à coup il mit une rose devant moi.

– Tada ! Joyeux anniversaire fillette.

Je le serrai, l'embrassai sur les joues et je me mis à pleurer.

– Eh ! tu ne vas pas te mettre à pleurnicher, non ?

Il essuya mes larmes et cela me fit beaucoup de bien. J'assouvis son désir, pleine de soumission. Au moment où il me pénétrait rudement, je savais que c'était sa manière d'aimer. Il m'était indifférent d'avoir mal.

Les belles histoires ne durent jamais. Peu de temps après, je fus à nouveau battue. Car malgré le fait qu'il m'obligeait à coucher avec d'autres hommes, Tony ne pouvait pas supporter que je sois aimable avec eux. Cela m'était égal. Maintenant que je savais que j'étais sa putain, je me conduisais comme telle. Finies les fausses hontes, je n'étais plus gênée de séduire un homme. Et cela Tony ne pouvait pas l'avaler. Chaque fois que je le retrouvais devant le cinéma, il m'emmenait dans une des salles et je devais le satisfaire. Cela tranquillisait un peu mon souteneur jaloux.

Les hommes avec qui je devais coucher n'étaient pas mauvais. Je sentais instinctivement ce qu'ils voulaient de moi. Ils m'offraient un sourire chaleureux, un peu d'attention. Je jouais la petite fille fragile, adorable, la jeune Lolita ou la putain expérimentée. Ils choisissaient et je tirais les ficelles. Tant qu'ils ne me torturaient pas, c'était supportable.

Les clients individuels étaient tout à fait différents de ce que je devais endurer lors de partouzes. En groupe, les adultes transgressent plus facilement les limites, surtout dans le groupe auquel j'avais à faire. J'en connaissais certains par leur nom, d'autres pour les avoir vus à la télé, mais cela n'avait aucune importance. J'avais peur d'eux, mais je m'accommodais à leurs désirs. Clo, qui avait aussi peur, se montrait plus

carrée et, lors de ces fêtes, je devais souvent la protéger. Clo détestait souffrir. J'étais spécialisée dans le dépassement de la souffrance, et j'essayais le plus souvent possible d'attirer la violence sur moi. Les tortures, les pratiques sado-masochistes occupaient de plus en plus de mon temps. Mon seuil élevé de tolérance à la douleur n'était pas toujours un avantage, vu que mes agresseurs trouvaient intéressant de mesurer et de dépasser cette limite. Petit à petit, je devais me soumettre à des sévices abominables au cours de soirées et de week-ends. Les rapports sexuels n'étaient qu'accessoires. Il était plus important de supporter la souffrance. Les objets qu'ils introduisaient en moi, leurs actes de plus en plus violents, remplissaient progressivement ma vie. Cela ressemblait souvent à des expériences et lors de chaque expérience j'apprenais à mieux maîtriser mon corps. Être attachée me semblait abominable. La peur de ne pas pouvoir fuir, la peur de mourir étaient terribles.

Cela semblait durer chaque fois plus longtemps.

D'abord je pensais mourir à chaque coup de fouet qui me cinglait le dos mais après le dixième coup je ne sentais plus rien. Finalement, les coups étaient encore ce qui était le plus facile à supporter. Parce qu'après les coups, ils sortaient les instruments. Un vibromasseur, une bougie, une bouteille, une paire de ciseaux....

Et je sais, je ressens d'avance la douleur, mon corps qui se déchire, ma lutte pour respirer, ma lutte contre le désespoir... Avant même qu'ils n'introduisent les ciseaux dans mon ventre je ressens la douleur, tandis que le temps s'étire comme un élastique, qui n'atteint jamais son point de rupture. Impuissante, avec les mains qui se crispent dans les menottes trop serrées, je rejette la tête en arrière, tandis qu'une douleur brûlante me déchire le bas-ventre. Je ne peux plus crier, je ne peux plus penser, je ne peux plus supplier. La douleur me dévore lentement le cerveau, me met en rage, avec la bave aux lèvres. La douleur me donne des envies de meurtre, parce que je ferais tout, parce que je donnerais tout pour que cela cesse.

– Tu la frapperas quand je retirerai cela de toi ?

– Oui.

– Tu dois lui faire vraiment mal, tu y parviendras ?

– Oui, seigneur, Oui !

– Tu dois lui faire aussi mal que ce que tu ressens maintenant. Tu pourras le faire ?

– Oui ! Oui ! Oui ! Je t'en prie oui !

Et il retire l'objet de mon corps d'un seul coup, ce qui intensifie encore la douleur. Il me libère, met l'objet entre mes mains et me pousse vers l'autre. L'autre qui fera cesser ma souffrance. Si je le fais suffisamment bien.

Je pleure après chacune de ces soirées, mais de moins en moins longtemps. Jusqu'à ce qu'après la énième "fête", je revienne à la maison complètement apathique, regardant dans le vide. Mes larmes disparaissent lentement.

J'ai treize ans et demi et je suis si épuisée que je n'ai plus l'énergie de pleurer. Clo soulage quelque peu ma détresse, mais je me sens face à un gouffre sans fond. Je ressens une douleur cuisante et constante au bas-ventre et j'éprouve des difficultés à aller aux toilettes. Je saigne en permanence, même quand je n'ai pas mes règles. Malgré mes pertes de sang, je tombe enceinte.

Je suis inquiète et je cache mon ventre en portant des pulls larges et des jeans collants. Je n'ose plus manger, et je ne pèse plus que quarante-six kilos. Personne ne remarque ma grossesse.

Tony me menace plusieurs fois de me laisser tomber si quelqu'un l'apprend. Mais il n'a rien à craindre. Chaque jour, je fais des exercices abdominaux, je refuse de manger et, à ma grande surprise, mon ventre reste plat. Seuls mes seins se développent, mais la plupart des hommes n'y trouvent rien à redire. J'espère, chaque fois qu'ils me maltraitent, que le bébé mourra, mais le fœtus survit miraculeusement à toutes les attaques, et j'accouche d'un petit garçon prématuré, en août 1982. Les contractions apparurent de manière irrégulière et j'appelai Tony, inquiète. Il vint me chercher et m'emmena à Anvers, dans une villa, tandis que les contractions se succédaient. Un cercle choisi de quatre hommes me maltraita alors que la douleur prenait possession de mon ventre. Je criais, je ne dominais plus la souffrance ni la panique, mais ils poussaient un couteau contre ma gorge chaque fois que j'essayais de leur échapper.

– Faudra-t-il qu'on tranche la gorge à ton bébé tout à l'heure ? marmonna l'un d'eux entre ses dents.

Je secouai la tête et me laissai faire.

Elijah, c'est ainsi que je nommai le bébé, naquit après cinq heures de souffrance intense. Je suis déchirée, mais le bébé vit et toute la ten-

sion de mon corps se dissipe lorsque je le prends dans les bras. Pour un instant, le temps semble s'être arrêté. L'un d'eux prend le bébé. Je le lâche avec difficulté, mais ils me montrent à nouveau le couteau et je dois obéir.

Le vide m'envahit. La vie a quitté mon ventre, mes bras sont vides et mes larmes restent bloquées au plus profond de moi. Tony me lave sous la douche, me donne des serviettes hygiéniques et un verre de lait, puis il me laisse dormir une heure ou deux. Ensuite il me réveille doucement et me ramène à la maison.

Les poteaux d'éclairage défilent. Je regarde le vide noir à l'extérieur, n'ayant plus la force de penser à ce que j'ai enduré au cours des heures précédentes. Je cherche les mots pour demander où est mon fils, mais c'est comme si j'avais oublié la langue. Je ne parviens pas à tourner la tête en direction de mon souteneur, l'homme qui est sans doute le père de l'enfant.

Il me porte à l'intérieur, me met au lit, me donne un Valium que j'avale sagement.

– Bébé, balbutié-je affaiblie.

Il met son doigt sur ma bouche.

– Chut, Gina, tu as rêvé.

J'avale difficilement, veux me révolter contre son assurance, mais j'ai le cerveau tellement en compote que je ne peux trouver aucune expression pour exprimer ma détresse. Je le retiens quand il veut se lever.

– Je t'en prie, parviens-je encore à dire.

Il me regarde furieux.

– Stupide ingrate, sois contente qu'on ne l'ait pas achevé sous tes yeux. Dors et n'y pense plus jamais, tu m'entends.

Le lendemain matin, je suis réveillée par le radio-réveil de ma mère. C'est étrange. Le monde tourne toujours. Je me lève, je marche péniblement jusqu'à la fenêtre et je vois les voitures qui roulent, les voisins qui ouvrent leurs volets et deux petits vieux qui se promènent en se tenant par le bras. Je regarde mes poignets, mais je ne trouve pas la force d'aller chercher un objet acéré pour les entailler. Je me laisse tomber sur le sol et j'attends de mourir. Cela non plus ne marche pas.

Je ne pouvais parler à personne. Qu'aurais-je pu dire ? Personne n'aurait cru ce que j'avais à raconter et, si on me croyait, ce serait pire encore pour moi. Je ne pouvais plus supporter de vivre chez mes parents, mais je pouvais encore moins fonctionner à l'extérieur. J'étais comme un mort qui revient dans un home où il doit vivre en groupe et retrouver un rythme quotidien normal. Je subsistais dans le chaos, sans heures fixes, sans heures pour les repas, sans règles. La seule règle dans ma vie était la loi du plus fort. Je vivais dans un monde totalitaire. Ou bien j'étais récompensée - en échappant aux sévices et à la douleur - ou bien j'étais punie. Les punitions était décidées par les adultes, et mes animaux familiers ou mes amies du milieu en faisaient souvent les frais.

Ce que Clo et moi ressentions l'une pour l'autre était exceptionnel. La plupart des filles (et parfois des garçons) se détestaient profondément. Quand on était punie par la faute d'une autre petite victime, on aurait voulu l'écorcher vive. Cela accentuait notre isolement et nos agresseurs le savaient bien.

Je devins lentement de plus en plus solitaire. Chacun voyait la riante Gina mais, dès que j'étais seule, le masque tombait. Deux ou trois semaines passèrent après la naissance d'Elijah et, au lieu que le vide se comble, mon état empira. J'étais complètement mutique, je ne mangeais plus, tombais dans une profonde dépression. Clo remarqua que j'allais très mal et souvent elle prenait soin de moi, inquiète. Elle fut la première à aller trouver Tony pour lui dire qu'il devait faire quelque chose pour me remonter le moral.

– Reggie va se suicider, Tony, lui dit-elle un soir en colère, tu ne vois pas cela ?

Il me reconduisit à la maison, tandis que je contemplais le vide. Il resta un long moment silencieux dans la voiture. Il me regardait de temps à autre mais ne disait rien.

– Qu'est-ce qui me va pas, mon petit chat ? me demanda-t-il soudain.

La souffrance remonta du plus profond de moi-même.

– Je veux mourir, murmurai-je.

Quelques minutes de silence passèrent à nouveau.

– Que puis-je faire pour te rendre à nouveau heureuse ? demanda-t-il timidement.

Je soulevai les épaules. Je n'avais aucune idée. J'avais l'impression que quoique je demande, ce serait de toute façon insuffisant.

– Est-ce qu'un cheval te ferait plaisir ?

Je haussai à nouveau les épaules.

Nous rentrâmes dans la maison et dès que je fus dans la salle à manger, le sourire réapparut sur mes lèvres. Je jouais mécaniquement mon rôle, comme un clown dans un cirque. Je me dégoûtais moi-même mais je ne pouvais pas arrêter de jouer. C'était comme si quelqu'un d'autre tirait les ficelles. Tony et ma mère s'assirent l'un près de l'autre en riant et en plaisantant. Après un moment, je montai dans ma chambre et me mis en boule dans mon lit. Ces derniers temps, le sommeil était pour moi, comme dix ans auparavant, la meilleure manière de me couper du monde.

Lorsqu'il est impossible de fuir, la meilleure façon de supporter la souffrance est de dormir. Le jour suivant ma mère me dit que Tony lui avait demandé de trouver un cheval. Je ne voulais pas y croire jusqu'au moment où elle m'emmena chez un paysan où quelques chevaux galopaient dans un champ. Une jument blanche avec une crinière et une queue grise me regarda en flânant. Je la caressai et en tombai immédiatement amoureuse. Je montai sur son dos, la fis trotter sur le chemin et mon cœur se gonfla d'orgueil. Pour la première fois depuis des semaines, quelque chose recommençait à vivre en moi. A chaque pas de la jument je m'épanouissais un peu plus.

Tasja - c'est ainsi que je la baptisai - fut achetée et placée dans un pré proche de la maison. A partir de ce moment, je passai tous mes moments libres avec elle.

La prairie était grande et isolée du monde. Là, je revivais. Tasja me suivait partout. Je l'attirais avec une pomme et je lui appris à ouvrir mon sac à dos pour en retirer la pomme elle-même. Quand Tony me ramenait le soir, je prenais un bain, j'enfilais un short et un T shirt et je rejoignais mon cheval à vélo, pour voir le coucher de soleil. Là, dans le pré, je retrouvais l'enfant que j'aurais du être. Et quand je fermais la barrière, je laissais l'enfant derrière moi, et j'étais à nouveau la fille qui devait satisfaire le désir des adultes. Tony me voyait renaître.

Il était content. Je devins également plus forte physiquement. Je mangeais de nouveau, de temps en temps. Mes règles étaient devenues régulières car je prenais la pilule et je repris quelques kilos.

Le souvenir d'Elijah devint flou. Un soir je me rendis compte que je ne pouvais plus me le représenter. Je fis des efforts pour me rappeler son petit visage, mais je ne vis rien. C'était comme de l'encre qui s'efface avec le temps. Même la souffrance ressentie quand ils me l'avaient enlevé s'éloignait.

Je cachais soigneusement au monde extérieur certaines parties de moi-même, comme les moments de joie enfantine que je passais avec Tasja. Dans le réseau même, j'étais particulièrement vigilante. J'aimais encore Tony, mais je ne lui faisais plus confiance. Je ne pouvais me fier qu'à moi-même. Poussée par ma curiosité insatiable, j'observais soigneusement les mécanismes du réseau. Je voulais savoir qui étaient mes clients, pourquoi ils venaient chez moi, pourquoi ils étaient introduits dans le groupe. Ce n'était pas tellement parce qu'ils m'intéressaient mais parce que je voulais savoir à quoi je servais. Cela pouvait m'aider à survivre ou au moins me donner un certain contrôle de la situation. Si je comprenais pourquoi il avaient besoin de moi, je pourrais me rendre indispensable. Je commençai à considérer la vie dans la jungle (c'est ainsi que j'appelais le réseau) comme un gigantesque jeu d'échecs. Je savais que si j'étais une bonne joueuse, je pourrais parer leurs coups. La plupart des victimes étaient de mauvaises joueuses. Combien de fois n'ai-je pas vu des enfants se faire torturer à mort, parce qu'ils n'avaient pas compris à temps que l'un des bourreaux n'était pas content, combien de fois n'ai-je pas vu les plus faibles mourir parce qu'ils n'avaient pas pu regarder à temps leur bourreau dans les yeux... Bien que je n'aie jamais joué aux échecs, je savais que c'était un jeu où la clairvoyance est d'une importance capitale.

Même si je ne connaissais pas la plupart des clients par leur nom, leur visage était imprimé dans ma mémoire. Il est bon de connaître ses ennemis. Lorsque je les revoyais, je faisais comme si je ne les connaissais pas. Mais en une fraction de seconde je pouvais faire le lien entre leur visage et une situation vécue. Par conséquent j'étais préparée. Ceux que je connaissais par leur nom étaient les plus dangereux. Ils me considéraient comme un témoin et j'étais donc un danger potentiel pour eux.

Avec eux, il était très important de jouer un rôle d'enfant ignorant. Je rangeais leur nom dans ma mémoire, mais je veillais à ne jamais les appeler par leur nom, même si je l'avais entendu des dizaines de fois. Je les appelais "*Meneer*", "Monsieur", ou par leur surnom, comme "Pépère". Ils me demandaient régulièrement comment ils s'appelaient, mais chaque fois j'avais "oublié". Ils appréciaient cela, même si certains savaient que ce n'était qu'un jeu, parce qu'ils étaient certains que je les protégerais.

Ce sont eux qui décidaient de l'intensité de ma douleur et du moment où elle s'arrêterait. Ils avaient le droit de vie et de mort, le droit de punir et de pardonner. Par conséquent je les vénérais. Mes bourreaux n'étaient pas pour moi des gens ordinaires. Ma vie dépendait complètement de leurs humeurs et je devais veiller à leur plaire dans les moindres détails. Je ne pouvais mieux m'adapter à eux qu'en les aimant sincèrement. Ma loyauté n'était pas feinte. Car ce dont j'étais certaine, c'est qu'ils seraient toujours là. Ma vie dépendait de leur bon vouloir et je compris rapidement que j'avais besoin d'eux comme d'eau, de nourriture et d'air. Cela en faisait des dieux.

En même temps, je m'étais rendue compte que les victimes qui n'arrivaient pas à établir un lien avec le noyau dur des clients étaient rapidement éliminées. J'avais de la chance. En tournant depuis des années, j'avais acquis un visage pour eux, et j'en tirais bénéfice maintenant. Ils connaissaient mon nom et mes capacités. Je savais ce qu'ils aimaient. Il était vraiment utile d'établir une alliance avec eux. C'est pourquoi je les embrassais toujours en entrant, même si je savais qu'ils allaient m'utiliser plus tard pour leurs jeux sado-maso. Je faisais chaque fois comme si j'avais oublié ce qui s'était passé la dernière fois ou du moins comme si je leur avais pardonné. Je pensais que je méritais ces tortures, je pensais qu'ils avaient toujours et inconditionnellement raison. Car les dieux ne mentent jamais.

22

TONY RESTAIT SILENCIEUX DANS LA VOITURE. Je sentais monter la tension et l'angoisse. Qu'avais-je fait de mal ? Quand ? Sans même savoir ce qui n'allait pas, je me sentais coupable.

– Vas-tu hésiter comme à la fête précédente, quand nous t'avons demandé de faire un strip-tease ? me demanda-t-il calmement.

– La fête précédente ?

Je fouillai ma mémoire, emplie de panique. Avais-je fait un strip ? Qu'est-ce qui n'avait pas été ?

– Non, Tony, je vais faire de mon mieux, répondis-je presque immédiatement pendant que je me rappelais la scène en question.

Je n'avais pas hésité, ils avaient simplement mis le mauvais disque ! Il me frappa violemment au visage, sans quitter la route des yeux. Je me recroquevillai.

– J'espère, petite souris. Sinon, je vais devoir inventer quelque chose pour te faire écouter.

Je penchai la tête, osant à peine bouger.

Je me déshabille, je ris et je joue mon rôle à la perfection. Tout se déroule joyeusement, le public est enthousiaste et ne remarque pas combien j'ai peur, nue face à un groupe d'hommes habillés. Combien je me sens prise au piège. Mon rire qui, après des années de pratique paraît spontané et naturel, cache mon angoisse. Soudain, Tony jette Claudia sur le sol. Claudia tourne aussi depuis un certain temps dans le circuit, mais elle a des difficultés à se défendre ces derniers temps. Son père est un client régulier et sa fille constitue une monnaie d'échange pour coucher avec d'autres filles. Tony me regarde à genoux sur la table et il tire Claudia par sa chevelure bouclée.

– Tu es une mauvaise strip-teaseuse, Reg ! Regarde comment je vais te faire obéir !

Et il lui donne un coup de pied dans les reins. Elle tombe en avant et se tord de douleur sur le sol, pendant qu'il la frappe encore. Je tends les mains vers lui.

– Tony, je vais faire de mon mieux, s'il te plaît, dis-moi ce que je dois faire.

– Putain, crie-t-il, tu n'as que treize ans. Tu devrais te voir! Tu ouvres les jambes devant n'importe qui, connasse!

Et il frappe à nouveau Claudia. Autour de nous, tous se taisent et observent amusés comment il se moque de moi, comment il me brise.

– C'est toi qui me le demandes, Tony, répondis-je d'une voix enrouée, tu m'as demandé d'être bonne.

– Non, grimace-t-il triomphalement, c'est toi qui le veux, petite pute. Tu veux être la meilleure, n'est-ce pas?

Il écarte les jambes de Claudia d'un coup de pied, attrape une bouteille de whisky sur la table et je crie avant qu'il ne puisse faire ce qu'il veut.

– Oui, oui tu as raison! Je suis une pute!

Et tout le monde rit et applaudit. Tony tient la bouteille en l'air, triomphalement.

– Alors, messieurs, prenez-la. C'est elle qui le demande!

Il disait que j'étais une pute, c'est pourquoi il m'utilisait. Il disait que j'étais mauvaise, c'est pourquoi il me laissait maltraiter par d'autres. Je savais que j'étais mauvaise, car il me le disait chaque jour.

23

Je connaissais ma valeur exprimée en argent. Mais Tony me racontait parfois que cela ne constituait qu'une partie de ma véritable valeur. Celle-ci s'inscrivait dans les contrats. En m'utilisant, certaines figures centrales pouvaient conclure des contrats avec lesquels ils gagnaient beaucoup d'argent et d'autres avantages. Les personnes avec qui ces contrats étaient passés n'avaient souvent pas d'autres choix. Ils étaient piégés.

Mich, Tony ou un autre membre du noyau dur, emmenaient leur proie au restaurant. Ils bavardaient, mangeaient, buvaient. L'invité connaissait vaguement le motif véritable de l'invitation, mais rien n'était brusqué. Après le dessert et l'indispensable pousse-café, Tony avait soudain une "idée". Il connaissait une chouette petite fête où ils pourraient passer. La plupart des proies fonçaient dans le piège les yeux fermés. Tony ou Mich les conduisaient toujours, de telle sorte que l'invité ne

puisse pas s'en aller seul. Ils se rendaient dans une villa, où l'invité était présenté, particulièrement aux femmes.

Après quelques verres, des jeunes filles de seize ou dix-sept ans arrivaient. La ou les proies étaient si entamées qu'elles ne voyaient aucune objection à prendre ces Lolita sur les genoux. Ces hommes étaient alors emmenés dans des chambres où nous, les filles de moins de seize ans, les attendions. Ils prenaient souvent peur - malgré l'alcool qui les abrutissait - mais nous étions entraînées à leur faire franchir le pas. Nous étions d'ailleurs punies s'ils ne couchaient pas avec nous. Après l'acte, nous leur racontions qu'ils avaient été filmés. Ils le croyaient toujours. Les filles habituées comme moi savaient que c'était la plupart du temps du bluff, sauf pour les personnes réellement importantes.

Il était inquiétant de voir que peu d'hommes refusaient par principe. Ils trouvaient rapidement normal d'avoir des rapports sexuels avec des enfants. Leur système de valeur changeait facilement. *Les enfants sont des putes nées. Elle le désirent elles-mêmes, elles le provoquent même. Elles sont si pures, ce sont leurs plus belles années. Il vaut mieux qu'elles apprennent avec nous, plutôt que d'être violées...* Mille et une excuses pour se dégager de toute responsabilité. Et dès qu'ils s'étaient persuadés eux-mêmes, ce qui se passait à la vitesse de la lumière, ils nous en persuadaient également. Les filles notaient leur score. Deux qui ont refusé la première fois, un seul, aucun...

Clo se faisait une gloire de coucher chaque fois directement. J'en avais eu un qui s'était assis sur mon lit, mais "ne l'avait pas fait". Il ne pouvait pas et il fallut un ou deux mois pour qu'il franchisse le pas. Il savait qu'on le ferait chanter de toute façon - qu'il fasse l'amour ou non - puisqu'il était resté seul avec moi dans une chambre. Il lui fallut quand même quelques mois avant de coucher avec moi. Et c'est moi qui l'avais entraîné à le faire. En réalité, je me sentais plus en sécurité en faisant l'amour avec lui qu'en faisant semblant. Je savais parfaitement que si notre secret transpirait, c'est moi qui serais punie et pas lui.

Souvent, les proies étaient introduites par un membre de leur famille, un ami politique, ou une relation. Après les avoir testées un peu, on les introduisait dans le cercle où l'on utilisait des filles très jeunes. Plus les filles étaient jeunes, plus le client avait de valeur pour le réseau. Le même raisonnement valait pour la violence. Plus un bourreau était violent, plus il était utile au système. Mon groupe principal de bour-

reaux se composait seulement de dix ou quinze hommes, mais ceux-ci possédaient énormément de pouvoir dans le réseau et au dehors. C'étaient des membres éminents du monde politique, des affaires, de la justice et de la police.

Ils avaient tant de pouvoir qu'ils pouvaient se permettre de considérer les enfants comme de la viande à consommer. Ils en avaient les moyens. Ils jetaient des masses d'argent sur la table pour satisfaire leurs désirs, et dans le réseau c'était possible. Ils étaient les principaux consommateurs de films et de photos pornographiques régulièrement réalisés avec des enfants.

– Tout est à vendre, rabâchait souvent un des plus importants bourreaux, et chaque chose a son prix.

Les films étaient tournés dans des locaux industriels. J'y étais souvent amenée, les yeux bandés, mais je pouvais sentir par où j'étais conduite. Des années plus tard, j'ai pu retrouver le chemin de cet endroit en sentant les virages, les yeux fermés.

24

Il me regarda l'air pensif, comme pour évaluer si je pouvais constituer un danger ou pas. Je n'osai pas le regarder, baissai la tête et essayai par toute mon attitude de le persuader que je n'étais absolument pas dangereuse. Je savais, par expérience, qu'il pouvait réagir d'une façon explosive, sans raison apparente.

C'était en octobre 1982, il ne faisait pas encore froid sous un soleil d'automne. Il était appuyé contre le pavillon et les autres hommes buvaient du café en riant. Une sorte de rabatteur tenait deux chiens St-Hubert en laisse. Je les comptai rapidement, dix hommes environ, et l'angoisse bien connue me tordit à nouveau l'estomac. Je connaissais le domaine, avec ses petits talus et le grand vivier un peu plus loin, les bois et les massifs de rhododendrons qui restaient verts toute l'année. Je n'étais pas rassurée d'avoir été amenée ici. Une demi-douzaine de filles de dix à seize ans se serraient apeurées les unes contre les autres, flanquées par deux "chiens de garde" - des hommes qui devaient nous empêcher de fuir. Je commençais à me sentir mal. Je cherchai à calculer froidement mes chances d'en sortir vivante et j'eus le moral à zéro.

Ce serait une partie de chasse rapide. Il faisait encore trop beau et clair pour pouvoir se cacher. Et ils avaient l'air déterminés.

– *Nos petits lapins sont prêts* [2], rugit l'un de mes bourreaux attitrés, et les autres se mirent à rire.

Cette blague me mit encore moins à l'aise. Je regardai Jo, il ne riait pas et ne prenait même pas la peine de se mêler au groupe. Il me fixa. Mon angoisse augmentait lentement. C'était sérieux. Il était sérieux.

Lorsqu'on est sûr de mourir, on devient calme, tranquille, plus rien ne peut vous ébranler. Il était venu pour tuer. Les autres hommes ne jouaient plus aucun rôle pour moi. S'il était aussi impassible, c'est lui qui représentait le plus grand danger. Je m'éloignai un peu, m'appuyant contre un arbre d'où je pouvais voir tout le groupe. Les autres filles restaient serrées les unes contre les autres, jusqu'à ce que les hommes nous appellent. Je ne réagis pas, les autres filles si. Je restai debout et le regardai à nouveau. Il me regardait aussi, scrutateur, mais tranquille. Il me fit signe. Je lui obéis, cela me semblait plus sûr. Il ouvrit sa braguette et jeta sa veste de côté. Je m'assis devant lui. Je savais ce qu'il voulait. Peut-être parce que je croyais que j'allais mourir, je ressentais ce brin de provocation nécessaire pour établir un contact avec lui. Soudain, il trouva que c'était assez et me repoussa de la main, comme s'il me mettait de côté pour plus tard. J'allai m'asseoir sur un tronc d'arbre, silencieuse comme une souris, et j'attendis.

Les filles durent courir dans les bois. Chaque fois qu'ils en attrapaient une, elle devait enlever un vêtement. Je voulus me lever pour participer, mais il me retint. Je restai debout, étonnée.

– Reste près de moi, dit-il sèchement.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait au juste, mais je me sentais de tout façon plus en sécurité avec lui qu'auprès des filles.

Je ne devais plus participer au jeu. Il me prenait comme complice, en me faisant découvrir et indiquer les filles. Je fis ce qu'il voulait, bien qu'une alarme se mette en branle dans ma tête. Cela n'allait pas. Je ne voulais pas dénoncer les filles, je ne voulais pas penser à ce que j'allais devoir faire après.

Pour la première fois de ma vie, j'aspirais à être l'une d'elles. Je voulais être chassée. Cette responsabilité, cette trahison qui pesaient sur mes épaules n'étaient pas un soulagement.

---

(2) En français dans le texte (NdT)

Le jeu se déroulait rapidement, les hommes s'amusaient beaucoup et j'étais encore plus angoissée qu'auparavant. Lorsque les filles eurent enlevé tous leurs vêtements, ils commencèrent à les viser. Ils tiraient volontairement à côté, les traquaient et riaient de leur terreur. Il se tint derrière moi, prépara son fusil, m'aida à mettre en joue. Je gémissais intérieurement. *Ne joue pas avec moi*, pensai-je avec angoisse. Ca je ne voulais pas. Je n'osai pas bouger. J'avais envie d'être loin, loin... J'avais les larmes aux yeux, mais je les retins de peur d'éveiller sa fureur. Je m'étais exercée pendant des années à me contrôler et je commençai à respirer par le ventre. La panique s'éloigna.

– Si tu la rates, nous tirons sur toi, si tu l'atteins, tu restes en vie, me murmura-t-il à l'oreille, presque amoureusement.

Je regardai la fille un peu plus loin. Je le laissai m'aider à viser, presser mon doigt sur la gâchette, poser la crosse contre mon épaule. Il attendit, murmura "maintenant" d'un air concentré et m'obligea à presser la gâchette. Je fermai les yeux et attendis les coups qui suivraient indubitablement mon coup manqué. J'entendis la détonation, me contractai et l'entendis recharger derrière mon dos. Maintenant je vais mourir, me dis-je, et c'était une pensée apaisante. Au lieu de cela, je reçus une tape amicale sur l'épaule et j'ouvris prudemment les yeux.

J'avais mal au cœur. Je le regardais, espérant pouvoir me contrôler et il me sembla un moment y réussir, mais je craquai soudain et m'enfuis. Il trouvait cela marrant, le con. Je ressentais tant de haine que j'aurais pu me jeter sur lui. Mais la haine avait fait place, en quelques secondes, à l'épouvante. Si je devais haïr quelqu'un, c'était moi-même. Je l'avais fait. Je m'agenouillai et commençai à pleurer sans retenue. Choquée, je compris que ce n'était pas encore fini. Je me retournai.

– Sale con, tire ! Tue-moi, espèce de lâche, tire donc !

Il me regarda en souriant et me frappa au visage.

– *Sois sage, mon petit lapin* [3], dit-il calmement.

Il m'attrapa et m'embrassa sur la bouche.

Lorsque ce fut fini, ils jouèrent avec moi. Ils me violèrent. Je les laissai faire, ressentant trop de chagrin et de solitude pour encore ressentir la douleur. Je fis de mon mieux pour faire ce qu'ils voulaient, pour agir. Pour oublier. Ils continuèrent jusqu'à en avoir assez.

---

(3) En français dans le texte (NdT)

25

Jusqu'où peut aller la douleur ? Où est la frontière du supportable ? Mon esprit vole en éclats. Chaque fragment renferme une partie de ma souffrance. C'est la seule manière de survivre sans devenir folle. La folie est proche. Je la sens dans ma tête lorsque je me réveille, terrifiée par un craquement de l'escalier. Je me sens capable de pleurer sans plus pouvoir m'arrêter.

Le plus douloureux, c'était la trahison de ma mère. Elle me conduisait dans des endroits indiqués par Tony. Elle me déposait devant la porte ou bavardait avec mes bourreaux, pendant que l'un ou l'autre m'utilisait dans une chambre ou carrément sous son nez. J'en avais honte. Elle restait de glace. Cela me tuait chaque fois un peu plus. Parce que je ne pouvais pas crier, pleurer, ni même ressentir quelque chose. Elle acceptait un nouveau verre de vin. Elle regardait l'un des hommes retirer mon chemisier. Je baissais les yeux de honte. Je ne pouvais pas supporter qu'elle les voie me faire l'amour, qu'elle voie comme j'étais mauvaise.

– Ne regarde pas, Maman, dis-je d'une voix étranglée, mais elle se moquait de moi.

– Ne sois pas si timide, je sais que tu aimes cela, plaisantait-elle, en regardant l'homme me pencher en avant.

O Maman, ma Maman, pourquoi ? Avais-je tant péché ? Maman, pourquoi ne m'aides-tu pas ?

Mais elle ne m'aidait jamais. Elle regardait tranquillement et laissait faire. Souvent elle pouvait choisir qui serait le premier à me prendre et elle remplissait cette mission avec avidité. Elle me vendait, applaudissait lorsqu'ils me mettaient sur la table. Non, les hommes n'étaient pas le plus difficile à supporter. Le plus difficile était de rentrer le soir avec ma mère. Trouver le courage de la regarder en face me demandait un effort surhumain. Mais plutôt que de renier ma mère, je préférais assumer la responsabilité de son comportement. Avant qu'elle n'ait parqué la voiture devant la maison, je m'étais convaincue qu'elle ne pouvait pas faire autrement que me traiter ainsi. Je devais être la responsable. Je ne pouvais pas croire qu'il y ait une autre raison. Plus elle

me maltraitait, plus je lui pardonnais. Pardonner et supporter moi-même la faute rendait ses actes moins graves.

Ma mère rapportait à Tony ce que j'avais fait pendant son absence. Si je n'avais pas été assez gentille avec elle - même si elle était trop saoule pour en juger - j'étais punie sans pitié. Après je devais la contenter et malheur si tout ne se passait pas comme elle le voulait. Un jour, Tony égorgea le petit lapin qu'il m'avait donné quelques mois plus tôt. Avec un malin plaisir, elle lui raconta une autre fois que j'avais refusé de lui verser un verre de vin. Il lui demanda de choisir la punition que je méritais pour cela.

– Elle doit apprendre où est sa place, dit-elle, charge-toi de cela.

La même semaine, il m'amena à son appartement. Trois hommes d'environ trente ans nous attendaient. Il me poussa dans le groupe et m'ordonna d'enlever mes vêtements. Je lui jetai un regard craintif. Il me regarda, les mains dans les poches et commença à compter "un, deux, trois,". J'enlevai mes vêtements, sachant bien qu'à cinq, les coups allaient commencer.

– Bientôt, tu sauras le respect que tu dois à ta mère, ma petite chérie, dit-il en souriant calmement. Bientôt tu baiseras ses pieds si elle te le demande.

Et il fit signe aux trois gaillards qu'ils pouvaient me prendre.

Lorsqu'il me ramenait à la maison, j'avais compris que je méritais cette punition. J'étais convaincue que Tony et ma mère m'avaient traitée d'une manière juste. Ce n'était pas elle, mais moi la coupable. Personne ne pouvait mériter une punition tellement inhumaine sans être mauvais.

26

TASJA, MA JUMENT, était comme un tampon naturel. Elle absorbait une quantité de souffrance invraisemblable, de telle sorte que je pouvais continuer à vivre.

Elijah n'était plus qu'une ombre. Les mauvais traitements se répétaient à un rythme de plus en plus soutenu et Clo commença à me manquer aux environs de novembre 1982. L'année précédente, nous brossions beaucoup d'heures de cours et nous allions dans la rue Baudouin, à proximité de la gare. Au Hard Rock Café, nous oubliions nos agres-

sions, nos peines et nos angoisses. La plupart des jeunes qui fréquentaient cet établissement avaient des problèmes. C'était devenu une sorte d'échappatoire. Nous parlions peu, nous écoutions de la musique rock et nous créions notre monde secret.

Clo et moi ne nous fixions jamais rendez-vous, mais nous nous retrouvions toujours dans des lieux fixes. C'est pourquoi je commençai à être inquiète de ne plus la voir depuis deux mois. Personne ne semblait l'avoir vue, même pas Gilles, un de ses meilleurs amis. Se serait-elle enfuie ? Serait-elle... Je ne pouvais pas y croire, Clo ne pouvait pas être morte, elle était trop forte. Je préférais croire qu'elle s'était enfuie.

Cela semblait être une fête importante. Plusieurs de mes bourreaux habituels s'y trouvaient, buvant du champagne et des vins chers. De jeunes filles présentaient un défilé de lingerie. Je connaissais la plupart d'entre elles. Elles faisaient partie du milieu. Clo était là, près d'un homme âgé. Elle eut un rire forcé lorsqu'il dégrafa son soutien-gorge. Je voulus aller vers elle, mais Tony me retint.

– Laisse-la tranquille, dit-il d'un ton hargneux.

Je le regardai sans comprendre.

– C'est Clo ! Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vue.

Il me retint le bras d'une poigne de fer.

– Gina, ne sois pas désobéissante ! Clo n'est plus *clean*, laisse-la tranquille !

– Quoi ?

– Elle est devenue un "ange" et si tu veux qu'il t'arrive la même chose, va la voir, murmura-t-il furieux.

Je la regardai et ressentis le besoin presque irrépressible de la prendre et de m'enfuir avec elle. Quand ils traitaient quelqu'un d'"ange", cela signifiait qu'il allait mourir. Il n'y avait jamais d'exception.

Lorsque je la voyais, nous ne pouvions plus avoir de contacts. J'allais dans nos cafés habituels, mais je ne la trouvais jamais. Je ne pouvais la voir qu'aux partouzes et elle restait toujours près de cet homme âgé. Clo semblait plus seule que jamais. Elle faisait la forte, mais je connaissais trop bien son langage corporel pour croire en sa robustesse. Je ne pouvais rien faire pour elle, sinon attirer l'attention sur moi pendant les fêtes lorsqu'ils la maltraitaient trop. Tous les bourreaux savaient en effet qu'elle se trouvait dans le "circuit final".

Après quelques mois je compris pourquoi ils la maintenaient en vie. Clo était enceinte.

Certains bourreaux du noyau dur adoraient les filles enceintes. Tony avait tant de demandes pour des filles enceintes qu'il m'interdisait de prendre la pilule. Il savait par expérience que je pouvais parfaitement cacher ma maternité et accoucher sans grand problème. Ils laissaient vivre Clo parce qu'elle pouvait encore rapporter de l'argent pendant quelques mois. C'était atroce, mais je tournais depuis assez longtemps dans le circuit pour comprendre ce qui se passait.

Un jour Tony vint me chercher en hâte à l'école. Nous avons pris la vieille route de la mer jusqu'à Maldegem. Ensuite nous avons suivi une petite route sinueuse. Tony me faisait peur. Je sentais qu'il se passait quelque chose mais je n'osais pas demander quoi. Nous nous sommes arrêtés devant un grand bungalow blanc entouré d'un jardin. Il y avait déjà un groupe d'invités. Un homme et une femme que j'avais rencontrés dans un bar où se déroulaient des partouzes et quelques autres membres du noyau dur.

Tony me poussa à travers le living et la cuisine jusqu'au corridor. Il y avait une rangée de portes et derrière la première porte à droite, Clo gisait sur un lit. Elle était trempée de sueur, elle avait une couleur cadavérique et elle réagissait à peine. L'accouchement semblait être en cours depuis des heures. Elle était visiblement épuisée, elle perdait beaucoup de sang et souffrait affreusement.

Je restai des heures assise à côté d'elle. Je la réveillais, l'aidais à supporter les contractions. Je savais ce que c'était. Mais cela ne se déroulait pas bien. Entretemps, ils lui firent ce qu'ils m'avaient fait. Ils vinrent la violer et la maltraiter avec des objets.

Clo pouvait difficilement supporter la douleur. Elle hurlait et j'étais obligée de la tenir et de la faire taire. Ils disaient qu'ils lui feraient encore plus de mal si je ne réussissais pas à la faire tenir tranquille. Je la tenais en pleurant, en les suppliant d'avoir pitié et en pressant mes mains sur sa bouche. Plus elle pleurait, plus ils devenaient violents. Après une éternité, ils arrêtèrent et nous laissèrent seules. Clo n'en pouvait plus. Elle oscillait entre la veille et le sommeil. Le bébé ne voulait pas venir.

Je rassemble tout mon courage et je me glisse dans le living, où cette assemblée sélect bavarde agréablement.

– Tony, Clo est très malade, elle a besoin d'un médecin.

Il me frappe, furieux que je le dérange au milieu d'une conversation et il me renvoie dans la chambre.

– Fais en sorte que ce soit vite fait, connasse ! Sinon, je le sors avec un couteau !

Il claque la porte et nous enferme à clé.

– Non, ne fais pas cela, Tony !

Je crie, je frappe la porte, et hurle qu'il faut aller chercher un médecin. Je cogne la porte, je laisse sortir ma colère et je sens la rage m'envahir.

Comment peuvent-ils abandonner Clo de cette façon ?

Je crie à Clo qu'elle doit se battre, qu'elle ne peut pas mourir. Je vais vers le lit. Clo est blême avec les lèvre bleues et des cernes sous les yeux. Je laisse couler mes larmes, je la prends dans mes bras et je chante en tremblant, pour la tenir éveillée. Si je désire qu'elle vive avec assez de force, elle restera en vie. Je pousse le bébé hors de son ventre et je lui crie que c'est fini.

– Clo, c'est passé, ma grande, tu peux te réveiller.

– ...

– Clo ?

Clo ne se réveille plus. Finalement, je m'assieds, je prends sa tête sur mes genoux et je la berce doucement. Je ne peux pas croire qu'elle ne soit plus là.

Je ne me souviens plus ce qu'ils font de l'enfant. Mon attention se concentre sur un cercle réduit, avec Clo pour centre. Si je ne la lâche pas, elle pourra se réveiller. Tony m'attrape, il veut me tirer du lit. Je repousse son bras. *Laisse-moi tranquille, je dois réveiller Clo.* Il se met en colère et veut me tirer de toutes ses forces. Je le frappe, j'ai le regard fou. J'entoure la tête de Clo de mes bras. Non, je ne veux pas la laisser ! Tony demande l'aide d'un autre homme mais je réussis à lui donner un coup de pied en plein dans l'entrejambe. Il tombe à terre et reste groggy pendant un certain temps.

Tony fulmine et il me jette en bas du lit. Je deviens hystérique, criant que je dois tenir Clo et en envoyant des coups de pieds dans tout ce qui bouge. Il parvient finalement à me jeter dans le couloir, où je pleure un moment, avant de me relever et d'essayer de courir à nouveau vers la chambre. Deux hommes me retiennent, me poussent dans un coin du

couloir et me frappent jusqu'à ce que je m'effondre en pleurant. Tony recommence à crier maintenant que je suis vaincue.

– Ose te lever, salope, ose-le! C'est ta faute, tu m'entends! Tu as laissé mourir Clo, alors n'essaye pas de te lever, sinon je t'achève.

Il se met à me frapper comme un fou dans les flancs.

– Allez, donne-moi une raison de t'achever.

Les mots retentissent dans ma tête. C'est ma faute. J'ai abandonné Clo, c'est pour cela qu'elle est morte. Je n'ai pas été capable de l'aider. Et je pleure les dernières larmes qui me restent.

Peu après la mort de Clo, je me suis mise à errer. Un jour j'aboutis près d'une voie de chemin de fer dans le port de Gand. Je regardai les rails comme hypnotisée et décidai de sauter si un train arrivait. Je ressentais comme un poids mort sur le cœur. Je ne pouvais plus pleurer ni vivre. Il me semblait que Clo se trouvait près de moi.

– Je le raconterai, Clo, dis-je à voix haute, sans m'adresser à quelqu'un de particulier.

27

La chance tient à des détails. A la maison, je prenais souvent ma chienne sur les genoux. C'est pourquoi le Beauceron – un grand chien de garde, dressé à l'attaque – ne s'en prit pas à moi. Au contraire, il se mit à me suivre partout comme un chien de salon, et je reçus le surnom de "chiot". Cela créa un lien avec les bourreaux qui lui avaient donné l'ordre de m'attaquer et le danger fut écarté.

Je me demandais parfois pendant combien de temps j'allais pouvoir tromper la mort.

Je me sentais souvent coupable de rester en vie alors que d'autres succombaient. Je n'osais plus m'attacher à d'autres enfants, de peur de subir un autre choc comme celui de la mort de Clo.

A présent que Clo était partie, je n'avais plus que mes bourreaux, et je les suivais docilement. J'étais attachée à Tony corps et âme, il me manquait lorsqu'il était absent et je me sentais plus tranquille lorsqu'il était proche. Ils étaient ma famille, parce qu'avec eux, je savais comment le monde fonctionnait. Tout était décidé pour moi, et mieux j'anticipais ce qu'ils désiraient, plus j'étais privilégiée.

Je leur appartenais. Je me sentais chez moi dans le réseau.

Les petites victimes me haïssaient. Je leur faisais mal. Comment auraient-elles pu savoir que je les brutalisais pour les protéger. Je savais à présent que je ne pourrais pas les aider. Je pouvais seulement diminuer leurs souffrances et la seule manière de le faire était de leur apprendre tout ce que les bourreaux m'avaient appris. Plus elles satisferaient les besoins de ceux-ci, moins il y aurait de punitions et de représailles.

Je leur apprenais donc à augmenter leur seuil de tolérance à la douleur, à se détendre lorsqu'on leur enfonçait des objets dans le corps... ce qui ne me valait pas toujours de la gratitude. Je ne pouvais pas leur expliquer que la souffrance que je leur faisais n'était rien en comparaison de ce que les bourreaux pouvaient leur faire.

Lorsque ceux-ci dépassaient les limites lors d'une soirée, j'essayais de détourner leur attention mais je devais le faire très subtilement. Si Tony remarquait que je protégeais un enfant, ils se mettaient à le maltraiter encore plus. Il pouvait être très dangereux de devenir mon amie. Je me rendais donc peu attachante. Celle qui me haïssait avait moins de chances de rentrer dans le circuit dur.

Après que mon histoire eut été publiée dans la presse, je rencontrai une des filles qui avait témoigné à la cellule de Neufchâteau [4]. Elle me dit qu'elle m'en avait d'abord voulu, lorsqu'elle avait revu mon visage, parce que je l'avais fait souffrir. Je l'embrassai et pu enfin lui dire, après toutes ces années, que j'étais désolée. Ce fut l'un des plus beaux moments de ma vie.

Je n'arrivais pas à assimiler la mort de Clo. Je pouvais supporter qu'elle ne soit plus là pour moi, mais je ne pouvais pas admettre qu'elle soit morte. Je refoulais sa mort. J'essayais de me persuader qu'elle s'était échappée. La vérité était enfermée loin au fond de mon cerveau – le mensonge rendait les choses plus supportables.

La vie continuait. Les mois s'écoulaient, j'apprenais de nouveau à rire. Mon existence semblait divisée en différentes cases. Dans l'une il y avait l'écolière, dans une autre la rebelle qui séchait souvent les cours et se révoltait contre le monde adulte. Dans une autre case il y avait l'enfant martyr, la putain, l'esclave. Chaque case était soigneusement séparée des autres. Je savais que la plupart des jeunes ne vivaient pas comme

(4) Cellule spéciale d'enquête de la gendarmerie sur les réseaux pédophiles.

cela, mais l'idée de fonctionner dans une famille normale me faisait frémir. Je savais que j'étais arrivée à un point où je ne pourrais m'évader qu'en devenant autonome. Je ne pourrais plus jamais m'habituer à un cadre familial où il fallait rentrer à huit heures et être au lit à dix.

Les vacances d'été de 1983 m'apportèrent un peu de tranquillité. Tony était moins exigeant et je passais la majorité de mon temps libre auprès de mon cheval. Mon ventre devenait un peu plus rond, mais cela ne se remarquait pas car je portais des vêtements assez amples. Ma jument galopait souplement et je la montais sans selle. La sensation de mes jambes nues contre sa peau chaude était le seul contact physique qui pouvait me consoler. Auprès d'elle j'oubliais le reste de ma vie.

Je verrais plus tard cet été comme le calme avant la tempête. A posteriori c'est comme si mes bourreaux et Tony - que je considérais enfin comme un maquereau et non plus comme une figure paternelle - préparaient ma dernière année d'horreur dans le réseau.

28

TIU - C'EST AINSI QUE JE NOMMAI MON NOUVEL ENFANT - n'était pas vraiment au goût de Tony. Il trouvait décevant que ce soit de nouveau un garçon. Je lui fis remarquer sèchement que c'est l'homme qui détermine le sexe de l'enfant. Il apprécia d'autant moins mon sarcasme.

Je nourrissais mon enfant, j'allais à l'école et je me rendais compte ironiquement que je ne menais pas deux, mais dix vies de front. Mon enfant vivait cependant et l'espoir commençait à refleurir. Peut-être pourrais-je le garder. Peut-être n'allaient-ils pas me le prendre.

Je faisais de mon mieux pour ne pas commettre d'erreur. Tiu était mon point faible, la plus petite faute de ma part pouvait lui être fatale. Il y avait en effet une demande constante d'enfants pour faire des films, des snuff-movies et je voulais le protéger coûte que coûte.

Tony me conduisait souvent à Bruxelles où Mich disposait d'un appartement dans une maison. Il faisait des photos qui étaient placées dans un album où les clients pouvaient choisir des filles. Cela devait paraître innocent, parce que l'album était souvent emporté. Rien ne devait laisser soupçonner que ces filles travaillaient pour un réseau de prostitution enfantine. C'est pourquoi il y avait d'autres photos parmi

celles des filles et d'une minorité de garçons - des photos de maisons, de la mer et d'autres idioties.

L'appartement se trouvait près de l'autoroute et Mich et Tony se rencontraient souvent là. A la mi-septembre je vis Chrissie pour la première fois. Elle était amoureuse de Mich, cela se voyait tout de suite, et je reconnus le piège dans lequel elle était tombée. Un jour, il y a des siècles, Tony m'avait rendue dépendante de lui de cette manière.

Mich était plein d'attentions et de charme. Je me refermai sur moi-même, ne voulant pas voir comment il allait plumer sa victime. Elle était plus âgée que moi, mais c'était une vraie adolescente, sans expérience, pleine de confiance dans les adultes et convaincue qu'il ne pourrait rien lui arriver. Je n'avais pas vraiment envie de briser ses rêves.

Elle fut lentement intégrée par un bourreau expérimenté qui savait exactement comment la prendre dans ses filets. Il commença par la rendre dépendante de son affection, puis il commença à poser ses conditions.

– Je suis un homme adulte. Il me faut un peu plus qu'un sourire...

Je connaissais la rengaine et cela me donnait mal au cœur.

Elle se laissait convaincre, parce qu'elle ne voulait pas le quitter, naturellement. Ces hommes étaient des professionnels qui savaient parfaitement quand ils pouvaient poser leurs exigences. Chrissie était coincée avant même de s'en rendre compte.

Je le pressentais et mes soupçons se confirmèrent peu de temps après. Mes bourreaux m'utilisèrent pour la "délurer un peu". Je détestais cette idée car j'étais obligée de lui parler. Depuis que j'avais perdu Clo, j'étais comme morte lorsque je devais renouer des liens avec une fille du milieu. Au départ j'étais donc froide et sur mes gardes. Le courant ne passait pas entre nous. Mon expérience me faisait haïr sa naïveté. En fait, au fond de moi, j'étais jalouse de ce qu'elle vivait. La manière amoureuse dont elle regardait Mich me rappelait douloureusement mes premières semaines avec Tony. J'avais peur que cela dure pour elle.

Mais, lorsque Mich la poussa subtilement à faire l'amour avec moi, je compris que son attention pour elle était feinte. C'est la première fois que je dus me mordre la langue pour ne pas l'avertir du guêpier dans lequel elle s'était fourrée.

– Montre ce que tu peux faire, mon trésor. Tu rendras un vieil homme heureux, dit-il d'une voix tremblotante et stéréotypée.

Elle céda, mais cela lui faisait mal, je le vis à son regard hésitant.

– Tu ne dois pas le faire, petite fille, je ne t'oblige pas. Mais tu n'es plus une enfant. Tu es presque une femme adulte, je sais que tu le peux.

Le piège était joliment monté. Elle enleva ses vêtements, hésitante, un peu honteuse, mais elle avait décidé d'elle-même, c'est du moins ce qu'il lui semblait.

Voilà, pensai-je tristement, maintenant tu ne diras plus rien à personne.

Je la voyais de temps en temps. Elle essayait timidement de nouer contact avec moi et je découvris qu'elle était allée récemment dans un camp, qu'elle aimait les "Wham", et surtout Georges Michael... Toutes ces choses me semblaient appartenir à un autre monde. Je ne pouvais pas m'imaginer que des filles s'occupent de choses aussi banales. Je l'écoutais vaguement mais je ne lui accordais pas plus d'attention que nécessaire.

Un soir, je me trouvais dans l'appartement de Bruxelles lorsqu'elle arriva avec Mich. Elle m'entendit chantonner un air de l'album *The Wall* de Pink Floyd. Elle n'avait jamais entendu cette musique et je lui traduisis une partie du texte. C'est la première fois que je remarquai qu'elle commençait à devenir plus grave. Et bien que je voulus me protéger, elle me faisait peine à voir.

D'un certain côté, une jeune fille comme elle était attirée par le comportement du groupe. L'extravagance, le fait de ne pas être tenu par un travail régulier et des horaires fixes, la manière de dépenser de l'argent... elle se sentait adoptée par un groupe spécial. Mich était aussi un bon conteur. Il tenait les gens en haleine pendant des heures, en racontant des anecdotes croustillantes. Il était propriétaire d'une radio libre - ce qui la captivait - et il jouait énormément là-dessus. Elle l'aimait, peut-être à la manière désespérée dont j'aimais Tony. Pour elle, il était devenu un ami, un amant et un père.

D'autre part, elle était effrayée par ce qu'il attendait d'elle. La débauche avec d'autres filles et des hommes était difficile à supporter pour elle. Chrissie se sentait prisonnière. Plus important encore : elle se sentait coupable. Personne ne l'avait forcée à faire ce qu'elle faisait. Elle venait de son propre gré, parce qu'elle était devenue dépendante de

Mich, de son attention et de son charisme. Une fille de quinze ans peut difficilement s'imaginer avec quelle subtilité et quelle précision les bourreaux du réseau mettent au point leurs pièges psychologiques.

Elle se cabra pourtant. Mich remarqua que son emprise sur elle devenait plus ténue. Chrissie sentit que l'attention qu'elle recevait n'était pas à la hauteur de la douleur qu'elle ressentait. Et elle commença à le lui reprocher.

Un soir, alors que Chrissie était partie, nous dînions Tony, Mich et moi dans un restaurant bruxellois. Mich était maussade, ce n'était pas bon signe. Il était généralement exubérant mais, lorsqu'il paraissait sérieux et stressé, cela voulait dire qu'il était pour le moins déçu. C'est là que je commençai à avoir vraiment peur pour elle.

Il me passa un savon, me nomma responsable d'elle. Si je ne la remettais pas rapidement dans le droit chemin – c'est-à-dire la rendre obéissante – il devrait prendre d'autres mesures.

Tony parla alors d'une initiation, dont Chrissie pourrait avoir besoin. Mich réfléchit en jouant avec sa fourchette, puis hocha la tête pour accepter.

Je me recroquevillai sur ma chaise.

Je craignais leurs rituels comme la peste. Je savais que j'allais y être impliquée, car j'étais présente lors de leur rencontre. J'aurais pu étrangler cette fille. Elle me causait trop de problèmes. Mon amie Clo me manquait, mais je ne voulais pas me l'avouer.

Clo est vivante! criait une voix dans ma tête, pour repousser la douleur qui m'assaillait à nouveau. *Ne pense pas à elle, pauvre idiote! tu sais que tu ne dois pas penser à elle. Elle vit, et cela doit te suffire!*

La douleur diminuait un peu.

Je regardai Tony, il me sourit d'un air absent et je ressentis le désir d'être consolée par lui. Ces derniers temps, cela m'arrivait de plus en plus souvent, j'avais l'impression de m'enliser dans des sables mouvants. L'incertitude de ma survie et de celle de mon enfant, me poussaient paradoxalement dans ses bras. Il était, en fin de compte, celui qui décidait de mon sort. Il avait le pouvoir et il pouvait à tout moment décider de mon avenir, de ma souffrance et de ma vie. Il pouvait décider d'un jour à l'autre si mon enfant resterait en vie ou pas. S'il me serait retiré ou pas. Et plus il avait d'influence sur ma vie, plus je me sentais

dépendante de lui. Il comptait plus pour moi que n'importe qui. Il était mon dieu. Je le considérais comme tel.

29

TONY ME RÉVEILLA D'UN COUP DE PIED, il devait être environ deux heures du matin. La plupart du temps je dormais d'un sommeil léger, attentive au danger, mais cette fois je tombai de mon lit complètement désorientée.

– Debout, habille-toi, murmura-t-il d'un ton pressant!

L'angoisse me tordait le ventre, gagnait ma tête.

Il me poussa dans sa voiture et nous roulâmes à toute allure vers l'autoroute. Je boutonnais encore mon chemisier en tremblant, alors que étions déjà à fond.

Nous atteignîmes Bruxelles et il me conduisit à travers les rues jusqu'à un quartier résidentiel. Il était resté complètement silencieux et je commençais à craindre pour ma vie. Après Clo, cela devait être un jour mon tour.

Il me poussa dans un garage aménagé, avec du carrelage blanc, des crochets et des anneaux fixés aux murs, chauffé par des radiateurs. Une lampe électrique éclairait la scène, mais des bougies était disposées çà et là. Un lapin se trouvait dans une cage. Le fourrage qui recouvrait le fond de sa cage sentait le frais et une partie était tombée dehors, car l'animal s'était agité en nous voyant.

– A genoux, ma fille, ordonna-t-il.

J'obéis et tendis les mains. Je savais que j'allais être ligotée. Il attacha une partie d'une paire de menottes à mon poignet droit et l'autre à un anneau dans le mur, puis il lia mon poignet gauche. Il me caressa la tête et pressa la commande à distance de la porte électrique. Celle-ci se ferma sans aucun bruit. Il éteignit la lumière et sortit. Pour moi, l'attente commençait.

La posture était une épreuve en soi. Comme l'anneau était accroché assez haut dans le mur, j'avais les bras tendus et mes genoux supportaient tout mon poids, puisque je ne pouvais pas me pencher. Au bout d'un certain temps apparurent des crampes, dans mes bras, mes

épaules et le bas de mon dos. Une douleur croissante me vrillait les genoux. Après plusieurs heures dans cette posture, mon corps était comme un poids mort et tous mes nerfs me brûlaient. Le plus oppressant était que je n'arrivais plus à respirer normalement. Les muscles contractés enserraient mon corps au niveau de la cage thoracique et du dos, ce qui rendait ma respiration plus pénible.

J'étais obligée de respirer par le ventre afin de rendre la douleur plus supportable. Je n'aurais pas pu appeler ni crier; je ne le voulais d'ailleurs pas, car cela m'aurait coûté l'énergie dont j'avais besoin pour supporter la douleur. De plus cela aurait rendu mes bourreaux furieux et personne ne serait de toute façon venu m'aider.

J'essayai d'atteindre une sorte de sommeil ou de transe qui rendrait la douleur moins importante. Je débranchai mon esprit et me focalisai sur un point lumineux intérieur, en écartant toute émotion. Je pouvais aussi écarter les sensations douloureuses. En dissociant mon esprit de mon corps, je ne ressentais plus la douleur, du moins psychiquement. Ceci, couplé à des années d'entraînement pour augmenter mon seuil de résistance, me permit de supporter cette posture pendant des heures sans trop de dégâts.

Le temps ne comptait plus. Le temps hante les gens dans le monde normal. Ici, dans mon monde, le temps n'était plus qu'un concept abstrait.

Je sortis de ma transe lorsque la porte s'ouvrit à nouveau. Aveuglée, je clignai des yeux. Le jour s'était apparemment levé.

Jo, un de mes plus cruels bourreaux, entra, ferma la porte, sortit les clés des menottes et les ouvrit. Je remuai prudemment les mains, et laissai mes bras redescendre lentement. A présent mon corps hurlait à nouveau. La douleur qui me transperçait comme des milliers de poignards me rendait presque agressive. Jo sourit, jouit de mon visage tiré et me saisit par le bras. Je gémis, pendant que des larmes impuissantes coulaient le long de mes joues.

Il me releva brutalement. Pendant un instant, le monde devint flou. Il n'y avait plus que ma douleur. Tous mes muscles, mes os et mes tendons brûlaient, piquaient et hurlaient. Mes jambes me supportaient à peine et je retombai, ce qui provoqua une nouvelle douleur affolante.

Je criai d'une voix rauque, parce que je n'avais plus de souffle, mais mon cri resta coincé dans ma gorge. Jo me regardait sans bouger, il

jouissait ! Une rage aveugle traversa mon cerveau. Je le haïssais, je haïssais la douleur qu'il m'avait causée, mais plus encore je haïssais la façon dont je rampais vers lui comme un chien vers son maître. Je touchai sa jambe, implorai sa pitié. En vain, naturellement. Il m'obligea à me lever, sous la menace d'autres coups.

Quand je me levai, je vis des taches noires et je m'appuyai contre le mur, prise de vertige. Il me frappa dans les jambes. Je pleurai et il jouit à nouveau.

– Qui suis-je ?

Je levai les yeux, son air hautain me frappa.

– Mon maître, soufflai-je et je baissai la tête.

– Bien, tu peux aller pisser !

Il m'aida à tenir debout et me soutint jusqu'à ce que je sois en état de faire quelques pas flageolants en direction des toilettes.

Les toilettes, situées dans le hall près du garage et de la porte d'entrée, étaient carrelées en rose vif et il y avait des robinets dorés. J'urinai, me lavai les mains encore raides et malhabiles et m'effondrai près de la baignoire. Je savais que je ne pouvais pas rester là en sécurité. Il allait s'impatienter et me faire mal à nouveau. Mais la tentation de rester assise là et d'attendre était grande. Rester assise, disparaître... J'eus besoin de toutes mes forces pour me diriger vers la porte et l'ouvrir.

Jo me ramena au garage et me rattacha, après que je lui eus fait une fellation, puis il disparut.

Les heures s'écoulèrent. Les crampes revinrent, je retombai dans un état entre la veille et le sommeil et je lâchai prise face à la douleur.

Finalement, après ce qui me sembla une éternité, un groupe de bourreaux entra. Tony, Mich, Jo, et trois autres dont Annie. Je l'avais reconnue, avant même de la voir, à l'odeur de son parfum. Mon estomac se souleva à la pensée des souffrances qui m'attendaient.

C'est Tony qui me libéra cette fois et il me laissa me remettre lentement, de sorte qu'après quelques minutes je découvris que je n'étais plus la seule fille présente. Il y avait une fille de huit ans de type étranger, un garçon de dix ou onze ans et Chrissie.

Mich lui avait bandé les yeux. Il la fit s'asseoir sur un banc en cuir noir puis lui attacha les poignets aux anneaux à gauche et à droite de sa tête avec des liens de cuir. Elle n'avait pas vraiment peur,

parce que Mich lui avait présenté cela comme un jeu. Il lui dit d'un ton doucereux qu'il la protégerait.

– Aujourd'hui tu vas entrer dans mon groupe. Tu vas devenir une adulte, lui dit-il solennellement.

Elle sourit mais je remarquai qu'elle serrait nerveusement les poings.

Le reste de l'initiation se déroula suivant un canevas préétabli. Cela ressemblait à une messe satanique, une représentation hallucinante d'hommes avec des masques et des capes, de "maîtresses" habillées de cuir, masquées également, qui ordonnaient aux hommes de maltraiter les enfants de différentes manières ou de les violer. C'était un show destiné à nous faire taire – comment oserait-on raconter une chose pareille ? – et à piéger complètement Chrissie.

La cérémonie fut menée lentement et minutieusement jusqu'à un paroxysme. Deux invités amenèrent "l'autel", une table à roulettes recouverte d'une nappe en cuir noir. Ils bloquèrent les roues.

Tony me conduisit à la table, sur laquelle je m'étendis, nue, les jambes écartées, les bras au dessus de la tête. Jo sortit le lapin de sa cage, un animal d'un blanc immaculé avec de petits yeux rouges, qui agitait désespérément des pattes arrières. L'homme au couteau prit le lapin, le tint au-dessus de moi à hauteur de mon ventre et l'ouvrit d'un coup de couteau.

Ses cris me perçaient les tympans. Je fermai les yeux et sentis les gouttes de sang chaud tomber sur mon corps. J'étais dégoûtée et je ne recommençai à respirer que lorsque les cris cessèrent.

Le lapin était enfin mort.

Un silence de mort régnait sur le garage. Les autres enfants regardaient avec des yeux effrayés l'animal sans vie suspendu au-dessus de moi.

Le premier son que j'entendis fut un sanglot de la petite fille. La menace devenait réelle pour Chrissie. Si elle trahissait le groupe, sa famille serait en danger. Elle fut obligée d'avaler une gorgée de la coupe contenant le sang du lapin, après quoi elle serait tenue de protéger le groupe toute sa vie.

Mich lui dit qu'à partir de cet instant, il serait son maître. Il la protégerait et elle devrait rester toute sa vie loyale envers lui et le groupe. Pouvait-elle le jurer ? Chrissie hocha la tête. Ses défenses étaient réduites à néant. Pour la première fois de sa vie, elle venait de voir tuer un ani-

mal d'une façon si monstrueuse qu'elle pouvait facilement se représenter ce qui pourrait leur arriver à elle et à sa famille.

Chrissie put retourner chez elle. Pour elle, la cérémonie était terminée. Les autres enfants furent maltraités jusqu'à ce que les bourreaux soient satisfaits. Pendant les viols, ils passèrent des pornos d'enfants. Jo choisit, avec une lueur effrayante dans le regard, un film dans lequel une petite fille de deux ans se faisait violer puis tuer. Il me força à regarder les images, pendant qu'il me travaillait au vibromasseur. Lorsque je fus finalement emmenée dehors, il me sembla que la plus grande partie de moi-même, de mon âme, avait été assassinée.

Je ne sais pas comment je pouvais continuer à vivre. Comment réussissais-je encore à rire, alors que tout était cassé en moi ? Comment pouvais-je supporter la fiction de ma vie de famille ?

Plus que jamais, je découvrais que j'avais des absences. Apparemment, j'allais à l'école, j'avais des bulletins avec de bonnes notes. Il semblait même que j'avais des camarades de classe avec qui je discutais, mais en fait tout cela passait à côté de moi. Tout se passait comme si quelqu'un d'autre s'emparait de moi dès que je refermais la porte de ma maison. Ginie la maltraitée se cachait jusqu'à ce que Tony apparaisse dans son lit ou à l'entrée de l'école ; elle était à peine consciente de la vie à l'école et en famille. L'autre Ginie ne semblait pas présente pendant les viols et elle vivait donc "normalement".

Cela avait toujours été ainsi.

A Knokke, chez ma grand-mère, les adultes avaient remarqué que je dialoguais avec des voix dans ma tête, que je changeais rapidement d'humeur ou que je me mettais à parler avec une voix ou un accent bizarre. Bien que je n'avais que cinq ou six ans, je comprenais que c'était bizarre et que ce n'était pas permis. J'appris à cacher mes voix, mes autres "moi". Après la mort de Clo, les voix et la sensation étrange d'être parfois menée par ces voix (ces personnages ?) intérieures devinrent plus intenses.

Après la cérémonie d'initiation de Chrissie, je ne luttai plus contre ces voix. Il était agréable de disparaître dans le néant et de ne redevenir consciente que lorsque Tony était là. La souffrance paraissait plus supportable.

Tony était la seule personne qui comprenait que quelque chose ne tournait pas rond dans ma tête. Il n'en était pas fâché. Il cultivait même

cela en me donnant différents noms. *Petite souris, Fillette, Putain, Bo...* Ces noms commençaient lentement à m'appartenir. Le plus fou, c'est que lorsqu'il m'appelait par un nom, la personnalité qui s'identifiait au nom était immédiatement présente.

Petite souris était le nom de la fille qu'il ramenait chez elle après avoir été violée : une fillette apeurée et farouche qu'il pouvait consoler en lui parlant comme un père ou une mère.

Fillette était le nom de la partie de moi qui n'appartenait qu'à lui. Par exemple, lorsqu'il me violait au petit matin et qu'il n'y avait personne auprès de nous.

Putain, c'était la partie de moi qui travaillait pour lui.

Bo était la jeune femme qui s'occupait de lui lorsqu'il était saoul. Quand je lui demandai, avec curiosité, pourquoi il me donnait tant de noms, il me répondit :

– C'est mon affaire. Papa Tony te connaît mieux que tu ne te connais toi-même.

Et c'était bien vrai.

30

TONY AVAIT D'AUTRES FILLES QUE MOI. L'une d'elles était Mieke, une fille de Bruxelles. Elle était plus âgée que moi, elle avait de l'expérience, mais nous n'avions jamais eu un bon contact. Elle était du genre "soigné", avec des ongles laqués et des vêtements à la mode, alors que moi j'étais plutôt du genre "nature" et je devais faire un effort pour m'adapter aux milieux chics. Cela ne collait pas très bien entre nous.

Nous avions pourtant un problème commun : Chrissie.

Celle-ci n'arrivait pas à s'intégrer dans le groupe. Elle essayait, mais cela se passait plus difficilement que prévu. Je craignais qu'elle ne soit trop vieille pour apprendre à fonctionner dans ce milieu. De plus elle était dégoûtée par les fellations, ce qui n'était pas du tout apprécié par nos maîtres.

Elle obtint pourtant un sursis. Mich savait que s'il mettait trop de pression sur Chrissie, elle risquait d'envoyer des signes vers le monde extérieur. Avec un petit enfant, cela ne pose pas de problèmes. Les enfants sont rarement capables de fournir un témoignage cohérent, mais

Chrissie était plus âgée et elle pouvait le faire. Mich faisait attention à ne pas trop la traumatiser, afin que cela ne devienne pas visible.

C'étaient les filles expérimentées qui payaient l'addition. Comme c'est moi qui était responsable de sa formation, je devais être punie. Tony et Mich prenaient cela très au sérieux. J'étais envoyée à toutes les fêtes sado-maso et j'étais régulièrement battue au sein du groupe - à titre d'exemple pour les autres petites victimes.

Maintenant qu'ils m'avaient presque parfaitement formée, ils me punissaient lorsqu'une autre échouait. Chrissie commençait à représenter quelque chose d'inquiétant pour moi. Mieke vivait la même expérience. Elle était également punie lorsque cela ne marchait pas avec Chrissie. La haine que Mieke lui portait grandissait de jour en jour, une émotion que j'avais fortement sous-estimée, mais qui se manifesta un peu plus tard.

Chrissie courut vers la salle de bain et je me glissai derrière elle. Elle était assise par terre devant la toilette. Elle pleurait. Je m'assis sur le rebord de la baignoire, posai ma main sur son épaule et la laissai se soulager. Quand elle fut un peu calmée, je pris un verre, le remplis d'eau et lui donnai à boire.

– Je n'en peux plus, Reggie, je n'en peux vraiment plus.

Elle renifla. Je me tus, regardant fixement le sol.

– J'ai si peur de lui !

Je hochai la tête. Je savais exactement ce qu'elle voulait dire. La jovialité de Mich l'avait trompée. Elle commençait à comprendre à quel point il pouvait être dangereux.

– Va-t-il me faire du mal si je cesse de le voir ? Va-t-il mettre ses menaces à exécution, en faisant du mal à mes parents ?

Je la regardai et hochai la tête à nouveau.

– Mich est dangereux, Chrissie. Il est comme un vampire. Il te sucera jusqu'à ce que tu meures de l'intérieur. Mais je ne pense pas qu'il s'attaquera à tes parents si tu le leur racontes.

Elle secoua lentement la tête.

– Je ne peux pas leur dire ce qui m'est arrivé. Reggie, ils ne me pardonneraient jamais...

Elle recommença à pleurer.

– C'est ma faute. C'est moi qui leur ai fait cela.

Je posai la main sur son épaule.

– Parle, Chrissie, dis-leur. Tu n'est pas obligée de leur raconter tout ce que tu sais. Mais dis-leur que tu as peur d'un homme plus âgé.

J'avais tort. Je le sus dès que j'eus prononcé ces paroles. Pourtant je ne pouvais pas la laisser tomber. Je ne pouvais pas l'abandonner à son sort. C'est pour cela que j'ai commis l'erreur cruciale qui allait détruire sa vie et la mienne. J'avais trahi le milieu.

A un moment où Mieke recommençait à se plaindre de Chrissie, je lui dis, lassée, qu'elle ne devait plus se faire de souci. La fille allait parler à ses parents et à son frère, et le problème serait réglé.

Mieke me regarda avec colère. Comment pouvais-je être aussi bête, me siffla-t-elle. Nous aurons la police sur le dos, nos souteneurs seront arrêtés, nous serons retirées à nos familles et enfermées jusqu'à nos vingt et un ans. Elle déclara que j'étais folle à lier et elle me flanqua vraiment la trouille.

Mieke avait raison. Qu'avais-je fait ? Elle dut mettre Mich au courant le soir même.

Le cauchemar commençait.

31

L'ENFANT QUE J'AVAIS PORTÉ et soigné fut emmené dans un manège où Mich se sentait comme chez lui. Je les ai vus le tuer. C'était la première représaille.

J'ai hurlé, je me suis battue, j'ai crié, j'ai supplié. Mais rien n'y fit. Le dernier reste d'humanité en moi mourut. Je n'avais plus de voix. Plus de larmes. Mes sentiments étaient morts. Je continuai à vivre comme un robot.

Je ne sais combien de temps se passa. Le choc encaissé balaya les jours, les heures, les minutes qui suivirent. J'aurais pu rester longtemps dans cet état, si la mort de Chrissie ne m'avait remis les pieds sur terre.

Je me rappelle comment la porte de la maison s'ouvrit quand nous arrivâmes. Comment j'ai été poussée à l'intérieur, dans une chambre vide et froide. Comment j'ai trébuché sur une sorte de buse traversant le couloir. Comment était la cuisine.

Comment Chrissie fut abusée sur la table, comment elle fut liée. Je revois les bougies qui projetaient des ombres sur les murs au papier peint déchiré.

Comment elle s'est débattue, mais aussi comment elle devint docile, pour réduire la souffrance. Comment elle suppliait de lui pardonner - et comment ils lui reprochaient sa trahison.

– Qu'as-tu dit, à qui as-tu parlé, qu'as-tu noté, lui demandaient-ils ?

Et ils n'acceptaient pas qu'elle nie. J'essayai de me retirer de ce qui était en train de se passer. Je me suppliai de rester forte, pour ne pas être tuée.

Il y a des choses qui restent en vous, il y a des choses que votre mémoire refuse d'effacer. Je ne me rappelle plus comment Chrissie était vêtue, mais je me souviens du carrelage de la cuisine, des motifs et des endroits où le sol n'était plus plat. Je me souviens dans les moindres détails comment ses tortionnaires étaient habillés, du tatouage sur le bras de l'un d'entre eux. Je me souviens du plafond, des murs, de la cheminée, de la paroi en verre dans l'entrée. Je me souviens des pierres froides de la terrasse, de l'herbe et du sol froid sous mes pieds lorsque nous descendîmes dans la cave. Des escaliers en béton, des voûtes basses, du bois et du bric-à-brac éparpillé partout autour de nous. De l'odeur des bougies. De l'odeur de leur sueur. De la peur.

Je me souviens comment elle lutta. L'un des bourreaux les plus sadiques se jeta sur elle. Il enfonça en elle un objet métallique, puis la retira. Sa tête saignait, il lui immobilisa les bras et leva la main.

Ses cris étaient insupportables.

Les clous dans ses poignets.

Je fermai les yeux et je m'enfonçai comme dans un marécage.

Toutes ces choses restent gravées dans ma rétine. Je les revis dans mes cauchemars. Ces souvenirs, ces abominables souvenirs, que je n'arriverai jamais à effacer.

J'ai pourtant lutté pour cela. J'ai fermé mon esprit et mon cœur face à ce qui se déroulait sous mes yeux, mais je n'ai pas pu tout effacer.

L'odeur du combustible.

Combien de temps cela a-t-il duré ? Combien de temps faut-il pour être tellement blessée que quelque chose se casse définitivement en vous ? Combien de temps encore ? Pas beaucoup.

Dans mon esprit, ce cauchemar ne s'arrête plus et il semble à chaque fois durer un temps infini. Il est intemporel. Il ne s'arrête plus et recommence tout le temps.

Je ne sais pas pendant combien de temps je vécus en pilotage automatique, ni comment je réussis à sortir de l'abîme de découragement où je m'enlisais, pour me rendre compte que ma vie continue apparemment, sans que j'en sois consciente. Je vais chaque jour à l'école. Je couche avec des clients chaque fois que Tony me l'ordonne. Je ris, je hoche la tête, je m'assieds, je donne la patte sur commande. *Est-ce cela, vivre?*

Tasja, mon beau rêve, soigne mes blessures. Je passe des heures dans son écurie chaude et sûre où je retrouve doucement le goût de la vie. Je sens le foin qui me chatouille le nez, je ressens à nouveau le chaud et le froid.

Je constate que j'ai maigri. Je ne pèse plus que quarante-cinq kilos. J'ai oublié les choses les plus élémentaires. Comment on tient une fourchette, où se trouve l'interrupteur de ma chambre… Je ne peux plus attacher mes chaussures et les chiffres sont du latin pour moi. Un, deux, trois... cela n'a plus aucune signification. Je suis le cours de math avec les plus grandes difficultés. Je n'ai jamais été très bonne en calcul, mais une simple addition dépasse désormais mes capacités. Il s'agit de choses stupides mais cela me gêne. Je dois me concentrer pour tenir ma tasse d'une main, je ne me rappelle plus comment allumer le phare de mon vélo… J'ai oublié comment on pleure.

Quoi qu'il m'arrive, je ne peux plus pleurer. Cette sensation n'existe plus. Elle a disparu.

Je réapprends à tenir une fourchette en la serrant dans mon poing – comme un bambin d'école gardienne. Je mets des semaines à me rappeler où se trouve l'interrupteur de ma chambre et à le faire fonctionner. Je suis heureuse comme un petit enfant lorsque je comprends qu'il est exactement comme l'interrupteur du living. Je ne l'aurais jamais soupçonné au cours des semaines précédentes! Je garde les lacets de mes baskets noués et j'y glisse les pieds pour les mettre ou les enlever. Il me faudra plus d'un an avant de demander à Erwin de me réapprendre à faire des nœuds.

Petit à petit, j'entraîne mon esprit qui semble avoir subi un grave traumatisme.

J'ai encore quelques problèmes moteurs. Le calcul reste très difficile.

Je souffre d'hyperventilation. Je ne dors pas plus d'une heure et demie par nuit. Je ne prends aucun soin de moi – jusqu'à ce que Tony me pousse dans un bain. Comment se laver, à quelle fréquence ? Ces choses-là ne semblent pas me revenir.

Les mois continuent à avancer et l'été '84 arrive.

J'ai porté mon dernier fils dans le secret total et je le serre mort contre ma poitrine tandis que j'entends la voiture de Tony arriver.

Il n'est pas fâché. Il me félicite parce que je lui appartiens totalement maintenant. De toute façon, c'était de nouveau un garçon, et il ne considère pas cela comme une grande perte. Je ne ressens plus rien. Je suis simplement contente d'avoir pu lui épargner cette vie. Tony se charge du bébé. Cela ne me fait rien. Je n'en veux plus. Je ne veux plus vivre.

Il me met dans un bain, me savonne le dos, les seins, le ventre qui me paraît vide et lâche. Je regarde fixement devant moi, silencieuse. La seule chose que j'aperçois, ce sont les somnifères de ma mère.

Quand Tony s'en va, en emportant le bébé, je tends le bras et saisis la boîte de somnifères. Il me faut longtemps pour l'ouvrir, mais je suis récompensée. La boîte est encore aux trois-quarts pleine. Je prends un comprimé, je l'avale, j'en prends un autre, puis un autre...

J'en avale autant que je peux.

Je ne peux plus pleurer, mais je ressens un soulagement immense à quitter cette vie.

L'accouchement, l'eau chaude et les somnifères m'ont donné mal au cœur et, avant que les médicaments aient pu faire leur effet, je les vomis. Il n'y a plus assez de pilules pour recommencer. La déception est grande et j'abandonne.

32

TONY M'OFFRE UN CŒUR EN OR où il est gravé *"Plus qu'hier et moins que demain"*. Je l'attache à mon cou. Tony est le seul qui puisse encore quelque chose pour moi. Les amies, les animaux et les choses que j'aime me sont toujours enlevés.

Mes lapins ont été tués, mes chiens ont disparu, sans même que je puisse leur dire adieu. Il a brûlé mon journal en colère, parce que j'avais écrit que je voulais mourir.

Mon canard est enterré dans le jardin.

Mes enfants...

Lui, il reste. Il revient toujours. J'accepte qu'il me dise ce que je dois faire, qu'il me dresse et qu'il me dirige, car que je ne sais plus ce que je dois faire de ma vie. Cet été-là, j'élabore de nombreux plans de suicide, mais la pensée de Clo m'empêche d'accomplir les gestes nécessaires. Je lui ai promis de vivre et d'apprendre au monde qu'il existe des filles comme elle et moi. Je ne sais pas comment ni quand, mais un jour je dirai ce qu'il en est. Cela me maintient en vie.

Bien que je vénère toujours Tony, je perds lentement foi en lui. Chaque baiser qu'il me prend, chaque acte sexuel réveille mon envie de fuir.

Grâce à la fragmentation de mon âme - mes personnalités multiples ou quoi que ce soit d'autre – je garde au plus profond de moi une petite part de Ginie. C'est cette Ginie qu'Erwin a vue dans l'écurie et qui va espérer en l'avenir.

C'est elle qui élabore un plan ingénieux pour survivre.

Car Tony lui a donné naïvement le signal qu'il était temps de fuir.

– Quand tu auras seize ans, tu pourras venir vivre chez moi ! m'avait-il murmuré à l'oreille.

Je ne voulais pas me laisser prendre par ces paroles hypocrites. Je savais qu'il avait signé mon arrêt de mort et que je n'avais plus que quelques mois à vivre. Peut-être avais-je vécu les mois précédents dans un état d'hébétude, mais je me sentais à nouveau forte.

Ce n'est pas la mort qui m'effrayait.

C'est la douleur qu'ils pourraient encore me causer.

Octobre 1989.

LE RÔLE DE MON PREMIER THÉRAPEUTE sembla atteindre une limite après un an et demi. Depuis quelque temps déjà, je sentais que quelque chose n'allait pas en moi, quelque chose de différent de la plupart des victimes. Mon humeur était très changeante. Je n'arrivais pas à prendre une décision – même pour la couleur du papier peint – sans discuter pendant des heures avec des voix dans ma tête. Mon comportement pouvait devenir soudain agressif, masculin. Je répondais à l'appel de plusieurs noms.

Je ne pouvais pas écrire une page sans changer trois fois d'écriture. Un jour je portais une veste en cuir, des bottes de cow-boy et des jeans. Le lendemain je m'habillais comme une fille, voire comme une pute. Je perdais conscience de certains épisodes que "quelqu'un d'autre" semblait vivre à ma place. Comme si on m'empruntait mon corps.

Que se passait-il? Étais-je schizophrène? Mon thérapeute ne répondait pas à mes questions. Je cherchai de la documentation sur le sujet, car j'avais l'impression qu'il y avait plusieurs personnes dans mon corps! Je fus soulagée de voir que le diagnostic de schizophrénie ne s'appliquait pas à mon cas. Ce devait être autre chose. Un jour, un membre du groupe d'aide aux victimes d'inceste auquel je participais de temps en temps me prêta un livre : "Les trois visages d'Eve". Je le lus avec un intérêt croissant. Il parlait d'une femme qui s'était divisée en trois personnalités pour supporter des abus sexuels prolongés et survivre. L'auteur était une thérapeute qui l'avait suivie pendant des années. Cela ne concordait pas tout à fait mais cela se rapprochait de ce que je ressentais.

J'en parlai à ma thérapeute mais elle réfuta mon impression. *J'avais eu une trop belle petite enfance pour souffrir de personnalité multiple,* jugeait-elle sèchement.

C'est le deuxième point sur lequel nos avis divergeaient. Comment pouvait-elle dire que j'avais eu une belle enfance? Nous n'en avions jamais parlé! J'étais encore étonnée en arrivant à la maison.

En fait j'espérais qu'elle comprenne les signaux que je lui avais envoyés. Ce n'était pas le cas. Je ressentais cela comme une trahison. En

tant que thérapeute, elle aurait dû percevoir ces signaux. Au bout de quelques semaines, j'acquis l'impression qu'elle niait mes sentiments de la même manière que mes parents ou ma grand-mère. Je voulais parler de mes personnalités multiples, elle refusait de m'entendre. Je voulais parler de mon enfance, elle me coupait la parole pour me parler de ces heureuses années d'insouciance. La confiance avait disparu. Je ne repris pas rendez-vous. Je décidai de me guérir seule. Je pensais que j'y parviendrais. Cela marcha... quelques semaines. Jusqu'à ce que les cauchemars arrivent.

Grand-mère ouvre l'armoire au miroir. Elle décroche la ceinture de cuir brun foncé brillant, avec une boucle en cuivre. Elle l'enroule deux fois autour de sa main. Je suis à genoux, le tapis me démange. Je tiens les bras tendus, avec un livre dans chaque main. Je suis comme Jésus sur sa croix, nue. La ceinture commence à me cingler le dos. Je tends les muscles, car les livres ne peuvent pas tomber. La ceinture me déchire à nouveau. Des larmes roulent sans bruit le long de mes joues. J'ai trop peur de pleurer tout haut. Une, deux, trois, quatre fois... Les livres tremblent dans mes mains impuissantes. Un silence de mort règne sur la chambre, brisé par le sifflement du cuir dans l'air.

J'ouvre les yeux. Je ne peux pas pleurer, mais mon corps me fait mal, mon dos brûle comme si cela venait d'arriver.

Je sais, grand-mère, les pots en cuivre ne brillaient pas parfaitement, mais je n'avais que cinq ans! Mes doigts n'avaient pas la force de nettoyer à fond les vieux pots avec le chiffon et la pâte à cuivre...

Je ne ressens pas l'injustice, mais de la culpabilité et du regret. J'ai vingt ans et je me sens comme cette petite fille abandonnée de cinq ans qui demande pardon à sa grand-mère. Je ressens ma solitude lorsque je devais enlever mes petits vêtements, les plier convenablement, les déposer sur la chaise et me mettre à genoux. Malgré la douleur provoquée par la ceinture, mon sentiment de culpabilité diminue un peu à chaque coup.

La ceinture est devenue le symbole de ma soumission, de ma docilité et de mon pardon. C'est pour cela que j'ai appris à Tony à s'en servir. Cette idée me frappe si soudainement que je dois m'asseoir pour l'assimiler. *Grand-mère! Elle m'a appris que je serais pardonnée si je*

supportais les coups de ceinture sans pleurer. Grand-mère! Tu m'as même appris à tendre la ceinture!

Elle n'avait qu'à claquer des doigts, j'enlevais mon pull et je m'agenouillais comme un chien dressé.

Je comprends mieux mon sentiment de déjà vu lorsque Tony me battit pour la première fois avec sa ceinture et pourquoi je lui ai appris à le faire! Ma grand-mère m'avait entraînée. Je déglutis péniblement.

Comme on m'a trompée au sujet de mon enfance! Qu'est-ce qui est pire, un homme qui ouvre son pantalon et fait clairement comprendre ce qu'il veut, ou une grand-mère et des parents qui m'ont fait croire que j'étais bien chez eux, alors que c'était faux?

J'ai peur de la colère qui m'envahit.

34

JE REGARDE LA GYNÉCOLOGUE d'un air incrédule. Il y a quelques semaines, elle nous avait dit qu'Erwin était très peu fertile et qu'il ne pourrait pas avoir d'enfants. Nous en avions longuement parlé et Erwin ne se sentait pas prêt à adopter un enfant. J'en voulais un absolument – je voulais emplir le vide et le manque laissés par mes enfants disparus. Mais je comprenais qu'Erwin doive passer par une période de deuil. Il était déçu que le problème provienne de lui et qu'il soit incapable de le résoudre.

Cependant j'avais tout le temps des nausées et je m'étais évanouie plusieurs fois cette semaine. Je me sentais malade, sans entrain, et je me demandais si cela ne provenait pas des médicaments stimulant l'ovulation que j'avais pris quelques mois plus tôt. La gynécologue fit un test d'urines et j'attendis dans la salle d'attente. Après quelques minutes, elle m'appela dans son cabinet et me fit asseoir. Elle me regarda un instant puis éclata de rire en hochant la tête.

– Félicitations, Madame, vous êtes enceinte!

Je ne réagis pas. J'avais entendu les mots, mais leur signification ne m'avait pas encore pénétrée.

– Je suis quoi? dis-je incrédule.

– Vous êtes enceinte!

Alors seulement je me mis à rire. Je me levai, tournoyai sur moi-même et esquissai un pas de danse. Elle n'avait pas d'explication pour ce petit miracle, mais ça ne faisait rien. J'étais enceinte! Enfin la vie recommençait à croître en moi! Mon cœur était rempli de fierté.

Erwin m'embrassa lorsque je lui racontai la bonne nouvelle ce soir-là. L'espoir grandissait que les temps mauvais se trouvent derrière nous.

Je voulais être grosse, cette fois-ci. Le monde entier devait voir que j'étais enceinte. Je voulais parader avec ce gros ventre. Je mangeais des kilos de bonbons et de sucreries. Je compensais tout ce à quoi j'avais dû renoncer auparavant pour cacher mes grossesses. J'achetai une salopette de femme enceinte. Je mangeais de la glace à trois heures du matin. Je tirais Erwin du lit pour qu'il aille m'acheter un paquet de frites.

Cela marcha. Mon ventre devint colossal. A la fin, je marchais comme un canard, mais Dieu, que cela me rendait heureuse! Je pouvais le crier sur tous les toits et je rayonnais à chaque fois que quelqu'un regardait mon ventre.

Le jour de l'accouchement arriva. C'est la première fois que j'accouchais à l'hôpital. Je n'aimais pas trop cette idée mais je me sentais en sécurité avec Erwin auprès de moi.

Nous avions décidé, avec la gynécologue, de déclencher les contractions. J'avais très peur des médecins et des étrangers. Je voulais accoucher quasi seule. La douleur apparaissait et se retirait, par vagues. Elle réveillait aussi des souvenirs. Je n'avais pas prévu cela.

J'avais à peine dix ans et je ne savais rien de l'accouchement, ni de la douleur qu'il engendre. Ni ma grand-mère ni mes parents ne m'avaient expliqué comment cela se passait - les contractions par exemple.

Je n'avais su qu'au sixième mois que j'étais enceinte, lorsque j'avais senti l'enfant remuer en moi. Quand je perdis les eaux, j'étais occupée à faire les lits dans les chambres au deuxième étage et je paniquai.

Je descendis, inquiète. J'avais peur de ma grand-mère et je n'osais pas lui dire que je perdais de l'eau. Cela coulait le long de mes jambes et je craignais que ça ne salisse le parquet. Je savais que ma grand-mère allait trouver ça très grave et qu'elle se fâcherait.

Elle était dans la cuisine, occupée à nettoyer le poisson. Depuis ce jour, l'odeur du poisson frais me fait penser à l'angoisse et à la douleur de l'accouchement. Je lui dis que je perdais un liquide. Elle ne dit rien, regarda mes jambes et essuya ses mains à son tablier. Elle enfon-

ça ses mains froides dans mon slip et elle m'envoya au lit avec l'interdiction formelle d'en bouger.

Je me couchai, en position de fœtus et me mis à chanter doucement pour dominer ma peur.

Les premières douleurs commencèrent environ une heure plus tard. Doucement tout d'abord et je marchais dans la chambre comme un ours en cage. Je ne savais pas comment supporter la douleur et je retenais ma respiration à chaque contraction.

C'était une erreur, bien sûr, mais comment aurais-je pu le savoir ? Je me sentais oppressée. Cette douleur était neuve pour moi et j'essayais de me représenter de quelle manière le bébé devait naître. Je ne savais même pas comment il devait sortir et par quelle voie. Je me sentais terriblement vulnérable et j'aurais voulu qu'un adulte soit là.

C'est alors que les hommes entrèrent.

Un baron, Pépère, deux frères et un officier de police.

Ils me regardèrent, me mirent de force dans mon lit, et Pépère me pénétra au moment où la contraction suivante arrivait. J'étais complètement paniquée. Cela faisait si mal, je me tendais complètement et tout était encore plus douloureux. Je pleurais de mal et de misère. J'implorais leur pitié. Mais le plus dur était l'angoisse.

Ce sentiment oppressant, comme si j'étais torturée à mort... J'hyperventilais au moment où l'un d'entre eux poussa son pénis dans mon vagin, les contractions devinrent plus fortes et submergèrent mon corps. Je mordis dans les bras du baron. Il me gifla une, deux, trois fois. Il frappait fort et la panique m'envahit complètement.

Les contractions de l'expulsion arrivèrent brusquement. Je hurlais de douleur et de peur, luttant de toutes mes forces contre la force qui me déchirait le corps.

Je pleurais, j'appelais ma mère, mais leur seule réaction fut de me frapper. Au moment où la deuxième contraction d'expulsion commença, l'un des frères enfonça sa main dans mon vagin et se mit à la remuer. Je hurlai. La douleur, l'angoisse, la panique qui dominait tout... c'était indescriptible.

Lorsque la tête apparut, j'étais si exténuée que je ne pouvais plus pousser. J'étais si fatiguée. La douleur me relança et dans un dernier sursaut d'énergie, je la mis au monde.

Ma Cheyenne.

Erwin criait.

– Allez Gina, tu y es presque ! Courage fillette, notre enfant sera bientôt dans tes bras !

Avec le courage du désespoir, mais avec un calme surnaturel en même temps, je poussai Elie hors de moi. Un petit homme humide, sentant le sel, glissa sur mon ventre, je le pris dans mes bras, pleurant et riant en même temps.

– Bonjour Elie, bonjour mon amour, mon beau fils ! le saluai-je en embrassant ses cheveux humides.

Erwin pleurait aussi et il caressait notre fils de ses grands doigts d'homme tremblants. La sage femme et la gynécologue passèrent à l'arrière-plan. Le monde n'était plus composé que de nous trois.

Je ne voulais plus jamais lâcher cet enfant.

35

La première nuit après l'accouchement, je pris Elie dans mon lit. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il se trouve dans son berceau sans protection. Si je m'endormais, quelqu'un pourrait venir le prendre.

Cheyenne ?

Je m'étais levée avec un sentiment bizarre. Un sentiment d'inquiétude et de malheur. Ma poitrine était tendue, car j'avais manqué la tétée de nuit. Je me dirigeai vers le petit lit dans le coin de ma chambre et vis par dessus la barrière en bois qu'elle n'était plus là.

Non !

Non, non, ne me faites pas cela ! Cheyenne, je veux entendre ton babillage !

Je regardai le petit lit vide, les draps étaient partis et le matelas était nu. Mon bébé de six semaines était parti. Je courus à la cuisine, où j'entendais ma grand-mère chanter un air démodé. Je m'arrêtai à l'entrée de la pièce.

– Grand-mère...

Elle ne réagit pas et continua à me tourner le dos en chantant. J'essayai un ton plus haut et elle me répondit froidement.

– Je ne veux plus en entendre parler et tu as intérêt à ne pas poser de questions. Tu dois oublier.

Erwin criait.

– Allez Gina, tu y es presque ! Courage fillette, notre enfant sera bientôt dans tes bras !

Avec le courage du désespoir, mais avec un calme surnaturel en même temps, je poussai Elie hors de moi. Un petit homme humide, sentant le sel, glissa sur mon ventre, je le pris dans mes bras, pleurant et riant en même temps.

– Bonjour Elie, bonjour mon amour, mon beau fils ! le saluai-je en embrassant ses cheveux humides.

Erwin pleurait aussi et il caressait notre fils de ses grands doigts d'homme tremblants. La sage femme et la gynécologue passèrent à l'arrière-plan. Le monde n'était plus composé que de nous trois.

Je ne voulais plus jamais lâcher cet enfant.

35

La première nuit après l'accouchement, je pris Elie dans mon lit. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il se trouve dans son berceau sans protection. Si je m'endormais, quelqu'un pourrait venir le prendre.

Cheyenne ?

Je m'étais levée avec un sentiment bizarre. Un sentiment d'inquiétude et de malheur. Ma poitrine était tendue, car j'avais manqué la tétée de nuit. Je me dirigeai vers le petit lit dans le coin de ma chambre et vis par dessus la barrière en bois qu'elle n'était plus là.

Non !

Non, non, ne me faites pas cela ! Cheyenne, je veux entendre ton babillage !

Je regardai le petit lit vide, les draps étaient partis et le matelas était nu. Mon bébé de six semaines était parti. Je courus à la cuisine, où j'entendais ma grand-mère chanter un air démodé. Je m'arrêtai à l'entrée de la pièce.

– Grand-mère...

Elle ne réagit pas et continua à me tourner le dos en chantant. J'essayai un ton plus haut et elle me répondit froidement.

– Je ne veux plus en entendre parler et tu as intérêt à ne pas poser de questions. Tu dois oublier.

– Où est-elle grand-mère ?

– Plus un mot, Régine, répéta-t-elle, en accentuant chaque mot.

Je n'ai jamais su où était le bébé. A partir de cet instant parler de Cheyenne était tabou.

L'infirmière marmonna d'un ton mécontent que je devais remettre mon bébé dans la pièce voisine. Elle trouvait que je devais me reposer et ne pas gâter mon fils en le choyant ainsi. Je pensai un moment obéir, mais finalement je secouai la tête :

– Oubliez ça, je tiens mon bébé dans mes bras et personne ne me le prendra !

Le matin suivant je fis mes valises. Erwin trouvait qu'il était trop tôt pour rentrer à la maison, mais je ne voulais plus rester à la maternité. Je m'irritais lorsqu'une infirmière ou un médecin voulait s'occuper de mon fils. Je voulais retourner à la maison le plus vite possible, m'enfermer et le protéger contre tous les malheurs du monde. La louve féroce se réveillait en moi, un instinct primaire me poussait à protéger ce bébé coûte que coûte.

J'avais gardé de l'amour en moi. Pour lui, pour Elie, je ressentis tout cet amour. Nous dormions ensemble, je le nourrissais tendrement et je sentais des larmes envahir mon cœur chaque fois qu'il posait ses menottes sur mon sein. Je voyais en lui les visages de Cheyenne, Elijah, Tiu et de Nanook. Il était devenu ma seule raison de vivre.

Elie grandissait, apprenait à rire, chantait et disait bonjour dès qu'il ouvrait les yeux. Je me réchauffais à son rire, respirais son odeur de bébé, remplissais mon cœur de joie chaque fois que je le voyais. J'étais devenue grosse, j'avais pris vingt kilos en neuf mois, mais cela m'était égal. Je ne voulais pas être attirante, au contraire. Moins les hommes me regardaient, mieux c'était. Ma beauté, ma jeunesse, tout cela appartenait désormais à mon fils. Ma vie n'avait plus d'importance.

Aux environs de sa sixième semaine, je commençai à avoir d'énormes difficultés. Ma belle-mère murmura à l'oreille d'Erwin que je souffrais d'une dépression postnatale. Comment pouvait-elle savoir que je mourais de peur de ne plus retrouver Elie dans son lit ? Je ne dormais plus, je surveillais mon fils avec une possessivité malsaine.

Après trois mois j'étais éreintée. Je ne faisais plus le ménage, car je restais couchée, épuisée près d'Elie. Je n'osais pas sortir de peur qu'ils me le prennent en l'arrachant de son landau. Je ne me sentais en sécurité qu'entre mes murs.

Le passé me revenait souvent, comme un boomerang. Plus je m'efforçais de le repousser, plus les souvenirs m'assaillaient. Je me réveillais deux à trois fois par nuit, à cause des cauchemars. Ma grand-mère y prenait une place de plus en plus importante.

Comment elle m'apprit à faire une pipe sur une bouteille de limonade...

Le puzzle du passé se reconstituait lentement dans ma mémoire. Je retrouvais les morceaux du puzzle. Des images que je ne comprenais pas retrouvaient leur place dans le temps et dans l'espace.

Deux ans... ma grand-mère guide un client de l'hôtel jusqu'à ma chambre. Il écarte mes jambes et caresse de son doigt les lèvres de ma vulve. Je reste calme et tendue comme un arc.

Trois ans... ma grand-mère me frappe les doigts avec une barre de fer parce que je n'ai pas masturbé convenablement un client.

Quatre ans...je suis sodomisée par son médecin de famille pendant qu'elle me tient avec trois autres hommes. Je me débats et je crie pour tenter d'échapper à leurs sévices. Ils me frappent à coups de pied dans le dos jusqu'à ce que je les laisse tous me pénétrer tandis que je pleure d'impuissance et de rage. Ce jour-là, ma révolte a été en grande partie brisée par la leçon qu'ils me donnèrent. Plus on se révolte, plus c'est douloureux. Impossible de gagner.

Dans ma tête, la cacophonie des voix devenait de plus en plus forte. Je reconnaissais des voix que j'avais oubliées depuis longtemps. Elles racontaient ce qui leur était arrivé – et à moi aussi. C'était incontrôlable. En un instant elles apparaissaient, ces voix que j'avais créées pour plaire aux adultes qui me demandaient des choses impossibles. Qu'est-ce qui était impossible ? Faire l'amour avec eux, les satisfaire avec ce corps beaucoup trop petit.

Solitaire, Personne, Sans Nom...

Mes premiers défenseurs. C'étaient les voix adultes, qui me consolaient quand je me retrouvais blessée et bouleversée sur mon lit.

Hé petite fille, ne pleure plus. La prochaine fois que quelqu'un te fera du mal, tu pourras te cacher sous ce manteau. Solitaire te bouchera les oreilles, Personne te fera dormir et Sans Nom souffrira à ta place...

Après toutes ces années j'entendais encore leurs voix chaudes et amicales, en serrant Elie contre moi. Je les avais oubliées depuis longtemps mais je les reconnus immédiatement. J'avais cependant peur de ces voix. Ce n'était pas normal. Lorsque l'on entend des voix dans sa tête, qu'on leur parle et qu'on les écoute, c'est qu'on est fou.

Ma grand-mère me pousse dans la baignoire froide. Je tremble comme une souris prisonnière lorsqu'elle ouvre le robinet. L'eau glaciale coule sur moi. La ceinture s'abat et me brûle le corps.

L'homme qui attend dans la chambre voisine va recevoir un petit enfant docile. Un enfant qui cherche même auprès de lui un peu de consolation et de chaleur humaine. Un enfant tremblant de trois ans.

Les voix me demandent si c'est tellement étonnant que je me sois scindée en plusieurs personnalités. Était-ce si fou de créer des personnages intérieurs qui me protégeaient un peu, me consolaient et m'aidaient. Était-ce anormal qu'une petite fille maltraitée se protège en s'entourant de personnalités qui pouvaient l'aider à supporter une souffrance toujours croissante ?

Il est sans doute fou d'entendre des voix, de sentir qu'on se compose de plusieurs personnalités, mais ce qu'elles racontent n'est pas fou. Il est vrai que c'était la seule chose que je pouvais faire. Je ne pouvais pas fuir, mais je pouvais me cacher dans ma propre tête...

J'essaie d'apprendre à vivre en sachant que je partage mon corps avec d'autres personnalités qui ont chacune leur histoire à raconter. Chacune d'entre elles porte une partie de la souffrance que j'ai dû subir. C'était trop de souffrance pour un enfant – trop de souffrance pour une vie. J'ai l'impression d'être traquée comme une bête sauvage, obligée d'entendre et de me réapproprier leur histoire au plus vite. Pourquoi ? Pourquoi cette hâte ?

Parce que tu es vulnérable, Gina, répond Stone.

Parce qu'aussi longtemps que certaines de tes personnalités les écoutent eux, Tony et tes parents, tu ne seras pas en sécurité.

La porte d'entrée de la maison s'ouvre. J'entends son grincement typique. Erwin est déjà rentré ? Je vais jusqu'au living sur la pointe des

pieds, pour ne pas réveiller Elie et j'ouvre la porte... Ce n'est pas Erwin, mais Tony qui se trouve sous mon nez. Il sourit et passe sa main dans mes cheveux.

– Bonjour, mon petit chat!

Paralysie, angoisse, soumission.

Je le regarde, perplexe, paralysée de peur et de soumission dès que mes yeux et mon cerveau ont enregistré sa présence.

Je recule un peu, il entre, regarde avidement ma poitrine. Ma gorge est sèche, mes yeux humides. La panique s'empare de mon corps.

En une fraction de seconde, Putain, la personnalité qui connaît le mieux Tony et peut le mieux lui plaire prend possession de moi.

Elie! Il faut que Tony pense à moi, il ne faut pas qu'il touche à mon bébé!

Alors je tombe à genoux et je penche la tête en signe de soumission.

C'est Tony, mon dieu maquereau, celui qui décide, agit et commande.

– Suce-moi! dit-il calmement.

36

Printemps '72

GRAND-MÈRE TIENT UNE BOUTEILLE de limonade devant moi. Elle l'a soigneusement rincée et me la met en main.

– Suce-la, comme si tu léchais une glace! ordonne-t-elle.

J'éclate de rire, ne comprenant pas qu'elle parle sérieusement. Elle me gifle violemment.

– Fais-le! crie-t-elle.

Je mets le col de la bouteille dans ma bouche, et je commence à la lécher, les lèvres tremblantes. Ma joue brûle et je lutte pour ne pas pleurer. Je connais déjà assez bien ma grand-mère, je sais qu'elle déteste me voir pleurer. Elle veut que je sois forte et dure, c'est pourquoi elle me frappe aussi souvent. J'ai besoin d'éducation et de règles, dit-elle. Si je renverse mon bol de lait par accident, je dois rester à genoux pendant des heures avec les mains au-dessus de la tête.

Je pense depuis longtemps que c'est vrai. Je suis mauvaise. Cela doit être vrai car mes cousins, de dix ans plus âgés que moi, reçoivent

tout ce qu'ils désirent. Les enfants de sa kiné dont le fils aîné a mon âge, viennent souvent jouer à la villa. Ils reçoivent de l'amour et de l'attention et elle est toujours gentille avec eux.

Mais lorsque je suis seule avec elle, elle est toujours fâchée et n'a jamais un mot gentil pour moi.

Je suis une mauvaise enfant, répète-t-elle chaque jour.

J'essaye de lécher le col de la bouteille, regarde timidement vers elle, pour savoir si elle est fâchée ou pas. Elle me donne des instructions que je suis.

– Fais comme si tu trouvais cela bon, ferme les yeux !

Je suis chez elle depuis six mois, maman et papa ressemblent à des ombres vagues, des étrangers qui me donnent chaque week-end l'espoir d'un pardon, mais qui me renvoient en enfer chaque dimanche soir. Grand-mère est le centre de mon univers. Elle décide, punit, juge. J'ai peur d'elle, horriblement peur. Tellement peur que je n'ose rien dire à mon papa et ma maman, parce que grand-mère m'a dit que si je parlais j'irais au purgatoire.

Le purgatoire fait aussi mal que l'eau bouillante dans laquelle elle a trempé mes doigts. Chaque vendredi soir elle invente une nouvelle menace. Comme de frapper la plante des pieds avec une baguette de bambou. Me laisser pendant des heures avec un annuaire téléphonique sur la tête, me plonger dans l'eau froide. Je suis une enfant difficile, dit-elle, et les enfants difficiles méritent l'enfer.

Je ne peux pas mettre les vêtements que maman et papa m'ont donnés, je ne peux pas dormir avec les peluches de la maison. Mes jouets servent au plaisir des autres enfants, je ne peux jouer que s'ils jouent aussi. Lorsque les enfants de la kinésithérapeute, qui viennent souvent le mercredi après-midi, sont partis, je dois tout ranger toute seule. Après, je ne peux plus toucher à mes jouets.

La balançoire sur laquelle j'aimais m'asseoir a été enlevée. Ça aussi semble être de ma faute. Je n'ai pas débarrassé la table assez vite.

Dans mon cœur, je suis une enfant solitaire et abandonnée. Je ris parce qu'elle me l'a appris. Lorsque mon sourire faiblit je suis punie. Je dois être parfaite : gaie, polie et bien élevée.

Six mois après mon arrivée, je suis drillée comme un petit soldat. Convaincue de souffrir d'un péché héréditaire. Je la crois, je la suis

comme un petit chien battu. Elle pétrit mon âme comme une boule d'argile. Mais ce dont elle jouit par-dessus tout, c'est de me punir.

Peu après être venue habiter chez elle, j'appris à connaître ses méthodes d'éducation. Elle me mena en haut, me coucha sur le lit de la chambre sept, et me lia les poignets et les chevilles.

Elle observa le client glisser son doigt dans mon slip.

– Tu es une mauvaise enfant, murmure-t-elle, si mauvaise que tu ne te défends même pas contre les sales manières.

J'essaye de me débattre, je veux appeler, mais avant que j'aie pu émettre un son, elle me frappe le ventre avec sa ceinture.

– Accepte ta punition comme une enfant courageuse, crie-t-elle en colère.

Lorsque je reste tranquille, me mordant les lèvres pour supporter la douleur, elle cherche à nouveau à me persuader que j'aime cela.

Il coupe mon slip avec une lame de rasoir, remonte légèrement ma petite chemise. Il se met les doigts dans la bouche, les mouille de salive et les enfonce à nouveau dans mon vagin... Je tends mes muscles.

Je l'entends dire "Pas trop loin", très médicale, très froide.

Il répond qu'il sait bien jusqu'où il peut aller. Elle me regarde d'un œil froid et réprobateur.

– Putain, souffle-t-elle avant de quitter la chambre.

Le client se masturbe au-dessus de moi et jouit sur ma figure. Je n'ose pas bouger et j'essaye de ne pas vomir.

Il part.

Il commence à faire noir. Mes bras et mes jambes me font mal. Je pleure d'angoisse. Tout le monde m'a donc oubliée ? J'appelle ma grand-mère. Je dois faire pipi.

Le temps... je ne sais pas combien de temps cela dure. Je sais seulement que je ne peux plus me retenir et je pisse dans le lit.

Grand-mère entre lorsque tout est froid et mouillé. Je suis une enfant dégueulasse ; elle me frotte le visage dans les couvertures mouillées. Elle me traîne en bas – *tout fait si mal ! Grand-mère, aide-moi, j'ai mal* – elle me jette dans la baignoire. Elle ouvre le robinet d'eau froide et des milliers d'aiguilles de glace me piquent la tête, les épaules et le dos. Ma chemise est trempée et je supplie *grand-mère, arrête s'il te plaît ! Grand-mère ça fait mal ! Je vais être sage, s'il te plaît, j'ai froid !* mais elle est impitoyable.

Le lendemain matin, je dois faire le lit et laver moi-même les draps. Mon Dieu, que je me sens mal, seule et sale. Je plonge les draps dans la cuvette, mes pauvres petites mains ridées et transies de froid. Mon âme s'émiette. Une nouvelle partie se scinde.

Moon, la personnalité de l'insensibilité est née.

Ce retour dans le passé était trop dur. Après avoir beaucoup hésité, je prends mon téléphone et demande un rendez-vous à Bie, la thérapeute qui peut traiter le syndrome de personnalité multiple. Quelques semaines plus tard, je prends place dans le fauteuil où je me sentirai bien pendant des années. Bie me plaît au premier abord : une femme réaliste et calme, qui ne s'effraye pas quand je lui dis que j'ai un syndrome de personnalité multiple et que j'ai été prostituée lorsque j'étais toute petite. Je lui dis que je ne veux pas d'hypnose – je veux me souvenir de manière consciente, sans truquages – et que je ne crois pas aux choses nébuleuses comme la réincarnation, l'interprétation des rêves etc. Elle rit de bon cœur et me rassure en me disant que ce n'est pas son style. Elle semble avoir les deux pieds sur terre, exactement ce que je veux. Car il y a une chose dont je suis sûre à cent pour cent : j'ai été abusée dans un réseau de prostitution enfantine. Cela est bien réel !

37

J'AI ENTRE UN AN ET DEMI ET DEUX ANS lorsque mes parents décident de me placer chez ma grand-mère à Knokke. Je suis impossible. Ils travaillent tous les deux et ne peuvent pas s'occuper de moi. Je déteste aller chez la gardienne qu'ils m'ont choisie. Je suis déjà une solitaire, je ne m'entends pas avec l'enfant des personnes qui me gardent. Je crie, appelle et me débats tous les matins quand ma mère me dépose là-bas.

J'ai besoin de ma mère et à l'âge d'un an et demi on ne peut exprimer cela qu'en envoyant des signaux expressifs. Elle répond à mes appels à l'aide en m'envoyant encore plus loin : dans une autre ville, chez une grand-mère froide et insensible. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal, mais je le ressens comme une punition.

Cette punition va durer une éternité de huit ans et demi, ce qui est plus que le temps de détention de la plupart des criminels.

Ma grand-mère, partout aimée et respectée, a une attitude étrange. Sans remords, elle me loue à des hommes dans les chambres de son hôtel-villa ou bien elle les laisse m'emmener. J'ai à peine deux ans et on abuse de moi toute la semaine. Après un an, je suis devenue une putain accomplie.

Je ne me souviens de cette période que par *flash*. Je me souviens de grand-mère me bandant les yeux pour aller dans la chambre six, je me souviens qu'au premier étage de sa villa il y avait un appartement où je pouvais jouer, mais aussi être observée et abusée par des hommes qui m'avaient louée. Elle m'apprenait à me déshabiller et à jouer nue à leurs petits jeux. Ils éjaculaient dans ma bouche.

Je me souviens comment j'étais punie.

Le grenier, où se trouvait le crochet auquel j'étais attachée lorsque j'avais pleuré. Je ne pouvais pas pleurer, jamais. Je me souviens que je pleurais assez souvent et, chaque fois, j'étais attachée dans ce grenier sombre et craquant. Je me rappelle aussi que j'avais peur de laisser glisser mes jambes dans le vide, me cramponnant désespérément au bord de la trappe du grenier, jusqu'à ce que mon pied trouve l'échelon supérieur de l'échelle pour redescendre. C'est fou, mais j'avais plus peur de descendre que de monter. La délivrance était aussi angoissante que la punition même.

Le vertige m'en est resté, même après toutes ces années.

Je me souviens des voix de mes plus anciennes personnalités, qui me consolaient pendant les longues heures passées dans le noir et qui m'aidaient à contrôler ma panique. Je me souviens que le petit enfant apeuré que j'étais se laissait flotter dans l'inconscient pour ne pas ressentir d'angoisse et de douleur quand ces hommes géants lui tripotaient le sexe.

La solitude et le désarroi étaient mon quotidien.

"Souffle donc" dit maman en riant et je souffle les quatre bougies de la tarte aux fruits devant moi. Fillette, la personnalité qui refuse de reconnaître les abus sexuels, regarde les bougies avec de grands yeux. Elle lève ses petits doigts. "Quatre!" rit-elle et tout va bien.

Ce soir-là je suis violée pour la première fois par l'homme qui sera mon maquereau des années plus tard. Tony, fournisseur et consommateur de jeunes enfants, doit avoir des contacts avec ma grand-mère

depuis longtemps. Les gens du réseau savent toujours où ils peuvent trouver leurs semblables... Mon cœur se brise lorsque pour la première fois j'ose dire devant Bie que Tony m'a portée dans ma chambre, après qu'ils m'aient violée par voie anale, sur la table à manger, qu'il m'a mise au lit et qu'il m'a dépucelée le jour de mes quatre ans.

Dieu, que cela fait mal de le dire. D'avouer que ma jeunesse était tout sauf rose. Cela me déchire l'âme d'ouvrir les yeux sur les mensonges que je conservais chèrement. Avoir été abusée à douze ans, je pouvais encore supporter cette idée, mais avoir été abusée quand j'étais si petite, si vulnérable - une petite fille avec des boucles dorées - cela me déchire les entrailles. Que pouvais-je avoir fait de mal, en tant que petite fille, en tant que tout petit enfant ?

Tony avait abusé de moi, il m'avait dépucelée. Il avait joui du sang qui coulait sur les draps, pendant qu'il me forçait et que je serrais mes poings contre ma bouche pour retenir mes cris. Ensuite, il a attendu que je sois prête à lui rapporter de l'argent et il m'a formée.

Tony ne m'a jamais aimée. Bie m'observait calmement, pendant que la peine s'écoulait dans mon âme.

– Tu es méchante et désobéissante, tu dois être corrigée, Regina, disait grand-mère avec rudesse en me déshabillant brutalement.

Je me recroquevillai - petite fille de quatre ans. Elle me retourna de sorte que je lui tourne le dos et me banda les yeux avec une pièce de coton noir et rêche qu'elle attacha d'un nœud bien serré. Elle me poussa à genoux et je restai immobile, même après qu'elle eut quitté la pièce. Dans le salon j'entendis des voix qui venaient dans ma direction. Résignée, je restai assise lorsque les hommes à qui appartenaient les voix entrèrent dans la pièce. Je reconnus la voix de Pépère. Je sentis l'odeur de son cigare.

– Lève-toi !

Je me mis debout. Je ne comprenais pas le français, mais je connaissais bien les ordres. J'écartai les jambes et tendis mes petits bras en l'air. J'avais appris très vite qu'avoir les yeux bandés allait de pair avec être attachée. Des mains m'agrippèrent et je sentis qu'on frottait quelque chose de rigide contre moi. Je ne connaissais aucun nom pour pénis, mais la sensation m'était familière.

Je ne savais pas ce qui se passait au juste. J'entendis des voix d'hommes, qui transportaient quelque chose à l'intérieur de la pièce.

– Attends, un peu plus bas.

Ces instructions ne me disaient rien.

Cela semblait être une table de salon en verre. Ils glissèrent la table contre l'arrière du lit. Pépère m'obligea à m'agenouiller, poussa mon visage sur la table qui était froide et d'autres mains attachèrent mon poignet gauche et mon poignet droit aux pieds du lit. J'étais attachée, penchée en avant avec le ventre et la figure contre la table, dans l'impossibilité de bouger mes bras et mes mains. Je ne pouvais plus me retourner et je ne pouvais rien faire d'autre que de garder cette posture honteuse.

Des doigts glissèrent sur mes fesses, puis pénétrèrent en moi. Je me tordais, mais cela ne faisait qu'accentuer la douleur. Je ne pouvais rien voir, mais je sentais des projecteurs braqués sur moi. Je sentais leur chaleur, j'entendais la pellicule tourner dans la caméra. J'entendais chaque petit bruit. Je savais qu'ils allaient me maltraiter et j'essayais de m'évader de mon corps ligoté. Quelqu'un projeta une matière froide et glissante entre mes fesses. C'était du lubrifiant qui fût soigneusement étalé.

– Allez les chercher, entendis-je un des hommes dire avec un accent de Knokke.

Des halètements et des aboiements nerveux... Des chiens, deux probablement. Leur maître parle le patois d'Anvers.

La voix de Tony leur ordonne de s'asseoir. Ils semblent si excités que ce n'est pas facile. Tout est prêt, les lampes sont tournées dans la bonne direction, l'intensité de la lumière est mesurée. Je ne sais pas ce qui va arriver mais la tension me noue l'estomac. Pourquoi ces chiens ?

– Jimmy, monte-la ! ordonne Tony.

Je sens les griffes du chien à poil dur me percer mes flancs. Il halète dans mon cou, sa bave coule sur mon dos. Je hurle quand je le sens me pénétrer, avec ses pattes qui me serrent et ses griffes qui me déchirent ma peau. Je hurle.

– Arrêtez ! Faites-le partir !

Je tire sur les cordes rêches qui me déchirent les poignets.

Les spectateurs frappent des mains, pour exciter le chien. Mes cris se perdent au milieu de leurs exclamations d'enthousiasme, au moment où le chien fait couler quelque chose d'humide le long de mes jambes.

On détache mes cordes et on me retire le bandeau. La lumière crue m'oblige à cligner des yeux et je recule de peur en voyant le berger allemand bondir vers moi. Les hommes rient, Tony tire sur la laisse et fait coucher le chien.

– Tourne-toi, mets-toi à quatre pattes, petite souris. Montre ton con à Wolf.

Je suis horrifiée, je veux m'échapper, mais l'un d'eux me frappe et m'oblige à me mettre dans la posture demandée.

J'entends Tony libérer le deuxième berger, dont le collier fait du bruit en tombant sur le sol. Le chien pousse son museau contre mes fesses et la panique s'empare de moi. Rapide comme l'éclair, je me retourne, donne un coup de pied au chien et me tapis dans un coin de la chambre. Ils ont encore plus de plaisir et ils regardent amusés le chien m'attaquer, chercher à me monter, bien que je ne sois pas dans la bonne position. Tony me flanque finalement une raclée avec la laisse en cuir, jusqu'à ce que je me remette à quatre pattes et que le chien monte sur moi.

Sale ! je me sens sale, dégoûtante et contaminée. Des poils de chien me collent au dos. Mes flancs brûlent à cause de leurs griffes acérées.

Le photographe prend ses photos, l'une après l'autre, avec un détachement professionnel. Clic, clic, clic... Un bruit obsédant, que j'entends nettement malgré le brouhaha qui nous entoure. C'est la première d'une longue série de photos avec des chiens.

38

CHAQUE SEMAINE JE PARLE AVEC BIE de mes doutes, de mes angoisses, de mes chagrins. Je n'arrive pas à dire exactement ce qui s'est passé, je peux seulement l'écrire et souvent lorsque je relis ce que j'ai écrit, je me sens confuse et oppressée.

Les scènes sont si affreuses... mes propres souvenirs me font frissonner. C'est fou, tant que je les ai dans la tête, c'est supportable mais

dès que je les couche sur papier, noir sur blanc, ils déchirent mon âme. A ce moment-là je ne peux plus leur échapper. Ce que l'on m'a fait est simplement affreux.

Parfois je regarde les rares photos de mon enfance qui sont en ma possession. J'essaye de reconstituer ce qui se cachait derrière ce petit visage souriant. Avec stupéfaction je me rappelle comme je recommençais à rire dès l'instant où je fermais la porte de la chambre derrière moi. Le temps de rejoindre le rez-de-chaussée et les abus étaient presque oubliés. Le temps d'aller dans le jardin jusqu'à l'étang aux poissons rouges et les abus avaient trouvé leur place dans un petit coin sombre de ma mémoire.

Une nuit, ce devait être en hiver '75, je fus soulevée de mon lit par une silhouette longue et sombre. Totalement désorientée, je titubai derrière lui. Mes petits pieds nus devinrent insensibles à cause des gravillons glacés du sentier du jardin. Il me poussa, sans rien dire, sur la banquette arrière de la voiture dont le moteur tournait et il me força à rester allongée. Il me recouvrit d'un plaid et démarra. Je n'avais aucune idée de l'endroit où il m'emmenait. Cela dura une éternité.

Lorsque la voiture s'arrêta, un autre homme ouvrit la portière, me tira hors de l'auto et me mena jusqu'à un escalier en pierre qui menait à une porte vitrée. J'eus le temps de voir que c'était un grand bâtiment et il me poussa dans le corridor. Finalement je fus laissée dans une sorte de grand bureau, avec un tapis brun et une table en bois foncé, un coin salon avec un fauteuil de coin en tissu beige, un pouf et une table basse près d'un grand matelas, à même le sol, entouré de lampes de photographe. Huit personnes environ, parmi lesquelles quelques visages connus, étaient assises dans ce salon. Autour du matelas se tenaient trois hommes, l'un s'occupait de la caméra, un autre de l'éclairage et le troisième ouvrait une valise.

Un regard suffit à me donner le frisson. La peur était présente dès que j'étais entrée dans la pièce mais maintenant elle devenait palpable. Il y avait des menottes, un fouet, des bougies et d'autres objets du même genre. Au-dessus brillait un couteau. Je reculai d'un pas pour me rapprocher de l'homme qui m'avait sortie de la voiture. Si j'avais pu, j'aurais disparu dans le sol tellement j'avais peur. Il m'attrapa solidement par les épaules.

– Luc! cria le cameraman en direction de l'autre porte.

Le jeune homme blond qui entra me donna à nouveau le frisson. Il prit une cagoule en cuir noir et se couvrit la tête pour ne pas être reconnu dans le film.

– Enlève ta chemise de nuit, ordonna-t-il.

Je fis ce qu'il me dit en hésitant. J'étais nue devant tous ces spectateurs, si petite et frêle, si consciente de ma vulnérabilité et incapable de détacher mon regard du couteau. Je restai là, comme un petit être de rien. Un petit lapin nu. Chacun s'assit, détendu, pour assister au tournage. Un claquement de doigts pour me dire d'aller m'asseoir sur le matelas, visage tourné vers le public et jambes écartées.

– Joue avec ton corps !

J'exécute mécaniquement les ordres.

– Stop !

Je me couche. Il s'assied près de moi et me demande ce qui me ferait plaisir.

Je réponds ce qu'on m'a enfoncé mille fois dans la tête.

– Je voudrais quelque chose en moi.

– Quoi ?

– Quelque chose de grand.

Le petit jeu continue. Moi, frêle petite fille de six ans, je suis obligée de lui dire d'enfoncer quelque chose en moi. J'aimerais tant disparaître mais je dois obéir.

Il enfonce un objet, tandis que je gémis et essaye de me retirer.

– Tu es vilaine, Tink (Tink comme clochette, parce que je suis si petite, un surnom que me donnent certains clients). Que dois-je faire dans ce cas ?

– Je mérite une punition, dis-je difficilement.

Au fond de moi, la douleur me brûle. J'essaie de m'éloigner mentalement, mais je ne peux pas refuser de jouer mon rôle et de prononcer les mots qui m'ont été soigneusement inculqués depuis des années. Il dessine un cercle du doigt. Je me retourne, en présentant mon dos aux spectateurs. J'avale ma salive pour essayer de ne pas pleurer, j'essaie désespérément de m'échapper de mon corps.

– Combien de fois dois-je frapper ? Combien de coups mérites-tu, Tink ? demande-t-il et j'entends son sourire dans sa voix.

Que dire ? Je ne peux pas choisir un nombre trop petit, sinon il décidera lui-même le nombre de coups. Je ne veux pas non plus recevoir

trop de coups. Un choix déchirant que je dois faire en quelques secondes.

– Six, murmurai-je avec angoisse, priant pour que ce soit assez.

Il prend le fouet et me frappe dix fois, exactement le nombre de coups que je suis capable de compter. Je chasse la douleur et les larmes qui me montent aux yeux, sachant bien que sinon ils me feront beaucoup plus mal. Ils veulent de l'angoisse et de la douleur, mais seulement sur ordre, pas avant.

J'ai horreur des tournages de films, des mises en scène et des hommes qui disposent de moi après les tournages. L'usine où la plupart des films sont tournés est un des lieux habituels où l'on m'emmène. Durant des années on y a tourné des films pornographiques avec moi et avec d'autres enfants, qui étaient parfois tués. De temps en temps, dans les soirées, on repasse un film où je joue. Les films ont d'abord été tournés sur des grandes bobines, plus tard sur Betamax et finalement sur VHS. Un résumé de l'histoire du cinéma. Je hais cette caméra qui filme mon corps froidement, impitoyablement, qui expose mon intimité et me confronte aux choses que j'ai subies.

Rien dans mon corps qui soit privé. Lors des partouzes, les enfants sont obligés de pisser devant des hommes qui regardent. Il faut se masturber, se laisser photographier les parties génitales, se faire monter par des animaux... Notre corps est un objet de consommation et la douleur ou l'angoisse ressentie n'intéresse nos bourreaux que si elle les fait bander. Sinon, nous devons la boucler.

Ils nous mettent des choses dans le vagin qui déchirent les frontières de la douleur. Plusieurs jours après, nous avons encore des crampes et le bas-ventre en feu.

Ma mère me ramène tous les dimanches soirs en enfer, imperturbablement, sans exception.

Je pleure souvent, je ne veux pas qu'elle parte. J'ai si peur de rester là, dans cette maison où des hommes peuvent disposer librement de moi, chez une grand-mère qui me maltraite de la manière la plus sadique qui soit. Je retiens maman, m'accroche à sa manche.

– Ne t'en va pas Maman, reste avec moi, supplie la petite fille apeurée.

Ma mère me promet qu'elle ne partira pas, attend que je m'endorme épuisée et s'en va. Je m'éveille toujours en sursaut lorsque j'en-

tends la porte d'entrée se fermer subrepticement. La promesse est à nouveau rompue.

Ma grand-mère me demande de venir dans son lit. Elle m'oblige à la satisfaire. Avec circonspection, craignant la moindre petite faute, je fais ce qu'elle me demande de faire. Elle ne montre jamais la moindre émotion, je n'arrive jamais à savoir si c'était bien ou pas. Mais je remarque vite si cela l'a satisfaite. Dans ce cas, il ne se passe rien. Mais souvent, des représailles suivent.

Elle mettait dans mon cartable des lames de rasoir ou des débris de verre auxquels je risquais de me couper. Elle me frappait jusqu'à ce que je lui demande pardon à genoux. La punition la plus terrible était son silence. Elle pouvait rester des semaines à me regarder comme si j'étais transparente. Elle ne disait pas un mot jusqu'à ce que, folle de solitude et de culpabilité, je lui demande pardon, encore une fois. Alors elle me regardait de haut et me poussait de côté jusqu'à ce qu'elle trouve à nouveau utile de m'adresser la parole.

Comme il était difficile pour une petite fille sensible et franche comme moi de vivre dans cette maison. Malgré toute cette misère je restais très sensible. J'avais faim d'amour, j'en manquais tellement que je me sentais parfois complètement vide à l'intérieur. Sa froideur et son insensibilité me poussaient droit dans les bras de mes bourreaux. Je trouvais cela agréable d'être couchée contre leur torse nu, de sentir un peu de chaleur humaine. J'étais heureuse quand l'un de ces hommes me caressait les cheveux après l'acte. Cela me faisait mal quand ils me pénétraient, mais je m'accrochais souvent à leurs épaules, surmontais la douleur et prenais plaisir à ce simple contact. J'avais désespérément besoin de protection.

Je courus jusqu'à la salle de bains de l'hôtel où la partouze se déroulait. En haletant je m'accroupis sur la toilette, luttant contre l'envie de vomir. Un des hommes avait introduit son pénis si profondément dans ma gorge que j'en avais eu des haut-le-cœur, à cause desquels j'avais été battue. Ensuite il avait choisi une autre victime et j'avais saisi la chance de filer à la salle de bains.

Au lieu de vomir, je commençai à pleurer de manière incoercible, je libérai toute ma panique, mon angoisse et mon impuissance. Je m'appuyai contre les carrelages froids de la baignoire.

La porte s'ouvrit. Un des bourreaux entra, ferma la porte et vint s'asseoir devant moi. J'essayai d'arrêter de pleurer mais mes larmes continuèrent à rouler sur mes joues. C'était comme si une digue s'était rompue à l'intérieur de moi. Il me passa la main dans les cheveux. Il me chuchota que j'étais en sécurité maintenant.

– Calme-toi, petite, chut... je suis là.

Il me caressa les cheveux et m'attira à lui. Je me crispai tout d'abord parce que je m'attendais à être battue, mais ses mains continuaient à me caresser. Je pleurai contre sa poitrine et mon petit corps – à peine huit ans – tremblait contre ses épaules. En hésitant, je passai mes bras autour de son cou et, ainsi appuyée contre son corps, je laissai sortir ma tristesse et ma souffrance. Je pleurais comme si je ne pouvais plus m'arrêter, je l'agrippais comme une noyée.

Ses mains glissèrent entre mes jambes.

En un instant, il me retourna, me fit mettre à quatre pattes et me viola. Il jouit en haletant puis me repoussa, ferma son pantalon et sortit.

Je l'avais fait bander en cherchant réconfort et protection dans ses bras. Les adultes sont des êtres qui nous blessent au plus profond de notre âme.

39

JE COURS SUR LA PLAGE. Mes pieds nus touchent à peine le sable, je fais de grandes éclaboussures et j'ai un goût de sel sur les lèvres. Je cours et cours jusqu'à ne plus pouvoir supporter le point de côté. Je me laisse tomber sur le sable humide, je roule, puis je reste allongée à regarder le ciel bleu métallisé où les mouettes planent, comme des cerfs-volants sans ficelle.

Ceci est mon univers.

Les vagues qui vont et viennent font un bruit apaisant, réconfortant. Je ferme les yeux et je me confonds avec la nature autour de moi. Ici je suis reine. Je contrôle la situation. Il n'y a personne d'autre que moi, la plage, le vent, les oiseaux et le bruit retentissant des vagues.

Pendant mes rares moments de liberté, je déambule du côté du Zwin et le long de la plage. J'aime l'automne et l'hiver, ce gris dépouillé et ce

froid qui affine tous les sens. J'aime ces saisons parce que la plupart des gens, ces êtres auxquels je suis devenue étrangère et dont je me méfie, ne viennent pas sur la plage. La saison d'été est terminée et je peux à nouveau errer en toute solitude.

Avec une avidité insatiable j'apprends tout sur les oiseaux que je vois, sur la vie de la plage et du Zwin. J'aime la solitude de ce pays qui est pourtant plein de vie. C'est la vie que je veux. Quand je serai grande, je deviendrai ermite.

Ici chaque être vivant respecte le territoire des autres. Bien que les hommes leur soient familiers, les oiseaux s'envolent si l'on s'approche un peu trop. Parfois je rêve de pouvoir faire s'envoler mes agresseurs.

Dans les beaux livres du *Reader's Digest* que ma grand-mère achète - cela fait bien que sa petite-fille lise des livres sur la nature plutôt que des bandes dessinées - j'apprends tout sur les régions arides et désertiques. Je suis fascinée par la Camargue, je rêve de visiter un jour l'île de Pâques ou les dessins des Nazca's, une ancienne tribu indienne qui dessinait sur le sol de la plaine, des figures gigantesques visibles uniquement du ciel. Je regarde de superbes photos de Stonehenge dans le brouillard et je voudrais me trouver un jour dans cette solitude verte pour suivre la course du soleil couchant sur cet énorme calendrier de pierre. Je préférerais être n'importe où plutôt que là, dans la maison de ma grand-mère.

A Gand il règne une atmosphère étrange. Mes parents me sont devenus étrangers. Ils paraissent vieux, ne jouent jamais avec moi et ne semblent jamais spontanés, gais ou énergiques. La plupart du temps, ils dorment tard le samedi et j'erre dans la maison en m'ennuyant. Il n'y a pas grand-chose à faire. Tout est plein de porcelaines chinoises et d'antiquités. Dans ma chambre aux fenêtres à vitraux, il fait souvent trop froid et en été il y fait étouffant. Elle n'est d'ailleurs pas confortable du tout. Un papier peint vieillot avec des roses vert pâle sur fond blanc, des meubles démodés, un crucifix et une vierge à l'enfant sur le mur. Il y a des jouets, mais que peut faire un enfant avec des jouets s'il n'y a personne pour jouer avec lui ? Toute la matinée, j'attends qu'ils se réveillent mais peu de temps après ils se recouchent, pour faire un petit somme après le repas. Ils ne se parlent jamais, ils ne me parlent pas non plus. Ils se sentent gauches, je me sens étrangère, comme si je venais loger chez un oncle et une tante.

Quand des cauchemars m'assaillent, il m'arrive d'aller me coucher dans leur lit. Mon père déménage alors vers ma chambre pour que j'aie plus de place. Il ne veut pas me toucher, pas quand sa femme est près de lui. Je ressens cela comme un rejet énorme. Quand je me rapproche de lui pour être consolée, il s'en va. Il veut me montrer que je dois me débrouiller toute seule.

Pourtant, chaque semaine, je souhaite l'arrivée du week-end. Il y a quelquefois des moments qui me rendent l'espoir d'un avenir meilleur. La maison est parfois joyeuse, de chauds rayons de soleil y pénètrent, mon père met un disque de *Middle of the Road* dont les harmonies égaient l'ambiance. Ce sont de rares moments de joie, que je chéris encore avec tendresse aujourd'hui. Ce sont des moments qui rendent mon enfance supportable.

Il y a également des animaux à Gand. Mon chien Poffie, croisement entre un berger écossais et un border coolie, avec des poils noir corbeau et une large bavette blanche, est mon ami le plus fidèle. Il est toujours avec moi et j'adore passer les bras autour de son cou et me cacher la figure dans ses longs poils. Il est patient, frétille de la queue quand je l'embrasse et me suit fidèlement. Poffie est le plus beau souvenir d'enfance. Sans lui, je penserais aux chiens uniquement comme à des bêtes qui m'ont fait souffrir parce qu'elles ont été dressés pour faire des choses qui ne peuvent se faire au grand jour. Mais il compensait ce souvenir négatif. Poffie restait allongé sur mon matelas tandis que je dormais, transpirante et délirante de fièvre. Quand j'étais petite, j'avais en effet des extinctions de voix répétées. Personne n'a jamais considéré cela comme un signal, c'était pourtant le signe physique le plus fort que je puisse émettre. Il semble que seul Poffie ait compris ce qui se passait dans ma tête. Il restait jour et nuit couché près de moi et ne voulait rien boire ni manger tant que je n'étais pas levée.

Si un chien pouvait percevoir mes appels de détresse, pourquoi ceux qui auraient dû prendre soin de moi ne le pouvaient-ils pas ?

Parfois, des gens nous rendaient visite avec des enfants. Cela m'amusait de jouer avec eux, mais cela m'obligeait aussi à tenir un rôle. La plupart du temps, après une heure ou deux, je trouvais cela fatigant et j'aurais préféré que les enfants s'en aillent. J'essayais de les imiter, de me mettre dans leur peau, d'entrer dans leur petit monde. Heureusement, je possédais aussi des personnalités d'enfants, qui n'étaient pas conscientes

des abus et qui pouvaient jouer à de tels moment. Ingénieux système de défense que la personnalité multiple !

A six ou sept ans environ, je remarquai que les enfants réagissaient étrangement à mon comportement. Eux ne discutaient pas avec des voix dans leurs têtes – peut-être n'avaient-ils personne dans leur tête à qui parler. Wise, la personnalité qui trouvait les solutions, comprit que mes autres personnalités devraient rester cachées pour le monde extérieur. Le contrôleur était né ! Il devait éviter que mes personnalités ne se mélangent et n'apparaissent de manière intempestive. Il devait veiller à ce que la même personnalité soit toujours en relation avec la même personne extérieure. C'est ainsi que peu de gens remarquèrent que je pouvais soudainement changer du tout au tout.

Le dimanche matin, je me levais déjà avec le cœur gros. La valise Samsonite était prête pour mon départ, dans ma chambre. Ma mère commençait à emballer mes vêtements dès la fin du repas de midi. J'essayais d'arrêter le temps, de faire durer les minutes plus longtemps dans mon esprit, mais il me semblait que le temps passait au contraire plus vite le dimanche.

Ensuite défilaient les maisons, les poteaux d'éclairage, les villages et les près. La route familière vers la côte, la gare de Knokke et l'avenue Lippens. Chaque semaine je ressentais ce chemin comme celui de la prison. Sur la banquette arrière, une fillette solitaire dont les appels à l'aide et au pardon se dissimulaient derrière un visage impassible.

Pendant toutes ces années, je n'ai pas arrêté d'être séparée des seules personnes qui auraient dû m'apporter de l'aide. Une mère et un père à qui je ne pouvais pas dire ce qui se passait, mais dont j'espérais qu'ils remarqueraient que quelque chose n'allait pas. Quelle déception quand ils me mettaient au lit, quelle peine immense et quel vide quand la porte se refermait derrière eux. La solitude d'un condamné à mort attendant son exécution - tout cela sur les épaules d'une enfant.

Qu'est-ce qui m'attend cette semaine ? L'usine ? Une partouze ? Des clients brutaux ou des photos ? Quelle était la perspective la plus enviable ?

Dans ma tête, des cloisons s'abaissaient pour bloquer les souvenirs. Il valait mieux ne pas trop penser à l'avenir.

MA GRAND-MÈRE M'INTERDISAIT de laisser les hommes introduire leur pénis dans mon vagin. C'est moi qui en étais responsable. Elle m'assurait que si j'étais assez pute pour laisser faire cela, elle me ferait très mal.

Comme si c'était moi qui contrôlais la situation! Mes agresseurs savaient très bien qu'ils ne pouvaient pas me pénétrer parce qu'on pouvait faire la preuve d'un dépucelage tandis qu'une pénétration anale n'était plus décelable après quelques jours. Avec certaines petites victimes, ils tenaient parole. Avec moi ils prenaient un malin plaisir à ne pas respecter leur parole. Et chaque fois après l'acte, je retrouvais ma grand-mère en tête à tête, j'étais rongée par la peur et la culpabilité. Je n'avais pas pu l'éviter, c'était ma faute et j'étais morte de crainte des représailles.

Ma grand-mère savait pertinemment bien que je n'étais plus vierge depuis longtemps, mais c'était une façon idéale de me faire à nouveau porter la responsabilité et de me punir pour des choses sur lesquelles je n'avais aucune prise.

J'avais huit ans et demi quand je trouvai un matin du sang dans ma petite culotte. J'eus une peur bleue. Mes seins s'étaient mis à grossir depuis quelques mois et je me sentais encore plus éloignée de mes compagnes, qui avaient encore des corps d'enfant. Ce sang me flanqua la frousse de ma vie. Je pensais que j'allais mourir. C'était arrivé, j'étais punie par Dieu pour tous mes péchés! C'est ce qui me passa en une fraction de seconde par la tête, avant que je ne coure en tremblant d'épouvante vers ma grand-mère. Elle regarda ma culotte et me gifla violemment.

Je chancelai.

– Traînée, siffla-t-elle.

Pensait-t-elle que j'avais été dépucelée ou quelque chose dans ce genre? Je ne le savais pas, mais elle était furieuse et inquiète en même temps.

J'avais huit ans et j'étais réglée pour la première fois. Le médecin de famille ne trouvait pas cela anormal. C'était tôt, dit-il, ce fut tout et il ne me fit aucun toucher. Mon corps se transformait à un rythme rapide en celui d'une jeune femme.

Les abus sexuels répétés, l'obligation de penser comme une adulte, tout cela avait probablement accéléré mon biorythme. Mon cerveau et mes hormones avaient stimulé ce petit corps, qui avait été tellement soumis à la perversion sexuelle des adultes, pour l'obliger à grandir le plus vite possible. Dans le but de satisfaire leurs exigences ? Par une stratégie de survie instinctive ? Qui pourra le dire. Mais à partir de ce moment j'ai ovulé et je suis devenue fécondable. Ma mère m'acheta un livre, dans lequel tout ce qui concerne l'éducation sexuelle était expliqué et ce fut tout. Je le lus et je me sentis découragée. Allais-je saigner chaque mois ?

Pour mes compagnes de classe, je ressemblais à une habitante de la planète Mars. À la piscine, tout le monde s'habillait et se déshabillait dans une cabine commune tandis que moi, je devais me cacher dans une cabine individuelle. Elles regardaient mes seins comme si c'étaient des tumeurs saillantes. J'avais honte de mon corps. Pour moi, c'était comme si ce que je faisais avec les hommes et les femmes qui m'emmenaient à leurs soirées de débauche, était devenu lisible. Comme si Dieu me désignait d'un doigt accusateur, comme s'il m'avait fait pousser des seins pour montrer à quel point j'étais pervertie.

Les hommes adoraient ce corps qui se transformait. Je devins plus populaire que jamais. La plupart de mes bourreaux n'étaient pas vraiment pédophiles et trouvaient agréable de peloter une jeune fille avec des rondeurs. Mes seins avaient une grande force d'attraction sur eux. Je fus filmée, photographiée... en objet convoité. Peut-être cela m'a-t-il sauvé la vie ? J'étais devenue le prototype même de leurs désirs les plus intimes : très jeune mais en même temps développée comme ils le souhaitaient. Le seul inconvénient était ma fécondité. Ils devaient utiliser des préservatifs ou se retirer à temps.

Ils firent attention les deux premiers mois, mais après, leur prudence diminua rapidement. Chaque mois l'angoisse revenait. Serais-je enceinte ou pas ? Chaque fois que j'avais mes règles, un grand poids tombait de mes épaules. Car, comme d'habitude, ma grand-mère me tenait pour personnellement responsable. Si j'étais enceinte, c'était parce que j'étais assez perverse pour le laisser faire. Je n'avais qu'à faire attention ! Une autre fille était souvent amenée à la villa pour y être abusée. C'était une belle fille, avec un visage de porcelaine. Elle était la seule

fille de mon âge avec qui je me sente bien. Anke vivait aussi à Knokke et nous étions dans la même classe à une certaine époque. Je lui rendais souvent visite ou bien nous nous rencontrions dans le parc derrière l'école. Nous parlions rarement et en termes vagues de ce qui nous arrivait.

J'ai connu beaucoup de petites filles pendant mes années à Knokke. Certaines venaient avec leurs parents ou avec leur père loger dans les chambres de la villa. J'ai dû initier et former certaines d'entre elles. Quoi de plus facile que de laisser une victime éduquer d'autres victimes ? Des enfants expérimentés comme moi étaient de parfaits petits professeurs, de sorte que les adultes n'étaient pas obligés de s'en mêler et ne devaient pas dépenser beaucoup d'énergie à former les nouveaux enfants.

Le père d'Anke avait éduqué sa fille toute petite. Leurs armoires étaient pleines de matériel pornographique et il prêtait ou louait volontiers sa fille. Anke fut obligée de travailler dans les chambres de ma grand-mère et elle était régulièrement emmenée à des partouzes. Elle était populaire car elle était très belle - une petite poupée, qui dansait et les allumait. Elle n'était pas utilisée par le cercle dur des sadiques. C'eût été un crime d'abîmer un corps et un visage si parfait, mais sa vie était au moins aussi pénible que la mienne. Un abus reste un abus, avec ou sans violence. En fin de compte, le plus dur à supporter, c'est l'angoisse, la tension émotionnelle et la culpabilité. La violence rend les choses plus douloureuses - mais pas plus graves.

Anke et moi, nous riions souvent, mais nous partagions aussi silencieusement beaucoup de douleur. Lorsque je le pouvais, j'essayais de la défendre contre ses bourreaux. Je ne pouvais pas faire grand-chose. Elle subissait de toute façon de nombreux sévices sexuels, quoi que je fasse pour détourner leur attention. Une fois j'ai pu repousser son père et empêcher qu'il la viole. Mais la plupart du temps je n'avais pas l'ombre d'une chance. Il ne me restait qu'à fermer les yeux et espérer que ce soit vite fini, pour elle et pour moi.

Nous allions au cours de danse ensemble. C'était très amusant. Je ressemblais à une grosse vache, face à sa grâce innée. Mon talent résidait plutôt dans ma nature sauvage et inébranlable – qui était appréciée dans les cercles sado-maso – tandis qu'elle traversait la salle en dansant gracieuse comme un cygne. J'aimais surtout le trajet à vélo vers l'école de danse. C'était le moment le plus agréable de la semaine. Pousser sur les pédales, le vent dans les cheveux, rouler à fond, comme si

notre vie en dépendait. Ressentir un tout petit peu de liberté, être heureuse de l'entendre crier d'excitation, car tant d'aventure et d'audace étaient inhabituelles pour une fille comme Anke, poursuivant le garçon manqué que j'étais. Se libérer du monde des adultes, de leurs règles et de leurs lois et ressentir pendant quelques instants ce que c'est qu'être un enfant.

41

10 mai 1993.

JE ME RÉVEILLE PARFOIS, sans savoir pourquoi, avec l'impression que le passé pèse comme une chape de plomb sur mes épaules, avec une douleur si palpable que l'air qui m'entoure semble chargé d'électricité.

Pourquoi une odeur particulière, un mot, me poussent-ils à m'auto-mutiler ? Le téléphone sonne une fois et s'arrête : un déclic se fait dans ma tête et j'attends avec agitation, car je pense qu'un chauffeur va venir me chercher dans la demi-heure...

Y a-t-il des codes ? Je ne me souviens plus comment ils ont fait pour m'apprendre les signaux, sauf certains, comme le bref coup de sifflet qui signifiait que la douleur allait s'arrêter parce que j'avais fait de mon mieux, ou le claquement de doigts qui m'ordonnait d'ouvrir les jambes. Y en a-t-il d'autres ?

Pourquoi est-ce que j'ouvre la porte à Tony alors que tout mon corps proteste ? Je ne peux pas faire autrement qu'obéir. Quels sont les codes ? Qui me téléphone et me dit quelque chose qui me fait perdre toute volonté ?

La panique se déclenche à nouveau en moi. C'est mal et impertinent de penser comme cela.

Honore ton père et ta mère... Une phrase qui me donne des frissons dans le dos. C'est un ancien code. Une phrase qui fait que j'obéis immédiatement aux ordres de... Non ! Ce n'est pas possible, tu ne peux pas faire cela ! Tu ne peux pas penser à... Oh, mon Dieu ! Je tremble de tout mon corps, me recroqueville dans un coin, cache ma tête dans mes bras. Quelque part très loin, dans le living qui semble à des kilomètres de moi, mes enfants jouent.

Poussée par quelque chose d'irrévocable, par une force à laquelle je ne peux pas résister, je saisis les lames de rasoir que je cache dans le tiroir de mon armoire. Je dois me couper et me punir d'avoir failli penser à des choses qui doivent rester secrètes. Parce que je suis désobéissante.

Les enfants désobéissants doivent être punis. Ou encore ils doivent regarder leur lapin se faire écorcher vif, ou encore d'autres enfants se faire torturer, saigner et hurler de douleur pour payer leur désobéissance.

Je coupe systématiquement une ligne après l'autre. Des gouttes de sang coulent le long de mes bras, s'écrasent l'une après l'autre au sol, en formant un dessin surréaliste sur le carrelage. Je ne peux pas m'en empêcher, même si les larmes coulent sur mes joues et qu'une voix intérieure appelle au secours. Je ne veux pas cela, mais un mécanisme a été mis en route par une pensée - Dieu sait laquelle - et ne me permet plus d'arrêter.

Ahurie, je regarde les ravages sur mes bras.

Qu'ai-je fait ? Suis-je folle ? Complètement dingue ? Que se passe-t-il en moi, pour qu'une simple pensée me fasse perdre le contrôle et m'oblige à faire une chose pareille ?

Et d'autres choses encore...

Je dois lutter de toutes mes forces pour protéger mes enfants contre moi-même. J'ai souvent le sentiment qu'il est grand temps de leur apprendre à connaître la vie, de les rendre plus forts. J'ai peur de telles pensées, car ce sont les phrases que ma grand-mère utilisait pour justifier ses actes vis-à-vis de moi. Pourquoi dois-je penser ainsi ? Je veux justement aimer mes enfants, les protéger, leur donner une enfance où la sécurité est essentielle. C'est ce que je veux, mais je ressens pourtant parfois la tentation de renouer le fil et de jouer le rôle de ma grand-mère, comme si le cercle de la violence ne pouvait pas être brisé.

Ma mère veut voir les enfants. J'obéis. Pourquoi, grand Dieu ? Pourquoi suis-je si lâche, si docile ? Je prie et je bloque mon inquiétude. Les mères et les pères aiment leurs enfants et leurs petits-enfants. Comment puis-je être irrespectueuse au point de penser qu'ils voudraient leur faire du mal. Tu es folle, Ginie, complètement folle ! Ce n'est pas elle qui est fautive, mais toi !

Il faut à nouveau me punir pour m'être permis deux mauvaises pensées en dix minutes. Épuisée par cette lutte intérieure, je sombre dans la dépression.

Je me relève, m'occupe des enfants, branchée sur le pilote automatique. Je souris et je joue mon rôle, mais je sombre dans un marécage de souvenirs qui m'absorbent. Je me sens coupable. Je désire la mort. Ma vie est une punition, mon destin est de vivre une douleur perpétuelle. Combien de temps vais-je encore devoir supporter cette misère ? Bie regarde mes bras avec compassion. Elle accepte, sans juger, mais elle voudrait bien débrouiller avec moi pourquoi je me suis à nouveau mutilée.

Parce que je suis coupable, parce que je veux être punie, parce que je veux sortir de ce corps mort et violé, pour exorciser le chagrin et la fureur que je ne peux pas exprimer, toutes ces raisons sont suffisantes pour me couper.

C'est aussi une soupape de sécurité : lorsque je suis prise par les souvenirs que je revis, c'est une manière de revenir à la réalité. La douleur me calme, chasse les fantômes de mon esprit. J'essaye de trouver d'autres manières, moins destructrices, mais elles ne sont pas aussi efficaces que de couper mes bras, mes jambes ou mon ventre. C'est un appel à l'aide, mais personne ne peut m'aider efficacement, sauf en me laissant le temps et l'espace nécessaires pour guérir ces blessures profondes. Désapprouver les automutilations a un effet contraire. Je me sens encore plus coupable et j'ai encore plus tendance à me punir.

Bie a bien conscience de cela. Il est préférable de parler et de rechercher des alternatives plutôt que de m'interdire carrément ce comportement.

La douleur m'a été soigneusement enseignée. C'est devenu pour moi une manière de vivre. Je me coupe souvent pour m'entraîner à supporter la douleur, par crainte de devenir plus faible et plus vulnérable.

– T'ont-ils appris à te faire mal toi-même ? demande Bie en passant.

Une sueur froide me glace. Il est interdit de parler de telles choses, l'épée de Damoclès pend au-dessus de ma tête. J'esquive la question.

Kris tient le couteau devant mon visage.

– Fous-le toi dans le con, putain, ou est-ce que je vais devoir le faire moi-même ?

Je secoue la tête négativement, mais je dois obéir.

Il me met le couteau dans les mains. Je le regarde, angoisse, horreur et impuissance se mélangent. Je ne peux pas. Je veux obéir, mais mon bras refuse de bouger...

Il existe des choses que je ne peux pas exprimer. Comment on est progressivement entraînée à supporter la douleur, à faire des choses si douloureuses qu'on a presque l'impression de mourir mais que l'on fait quand même parce qu'il faut obéir.

Comment on se mutile ou on se viole avec un objet - même lorsque l'ordre est donné par téléphone. On le fait parce que les maîtres l'ont ordonné.

Assise, couchée, arrête !

Comme un chien bien entraîné.

Je hais ma docilité, mais je ne peux pas faire autrement. C'est si grave que je manque beaucoup de séances avec Bie, simplement parce que mon esprit sait que suivre une thérapie est une trahison. Personne n'a la moindre idée de ce que cela coûte de se libérer des chaînes mentales avec lesquelles ils m'ont attachée. Personne ne sait combien de fois elles m'ont été répétées. Je n'arrive pas à les rompre et je ne sais même pas comment elles m'arrivent.

Je suis fatiguée, épuisée et continuellement tiraillée entre le fait de céder à mes maîtres ou de résister aux ordres qu'ils ont soigneusement inscrits dans mon esprit.

Tout pleure en moi mais personne ne le voit. Si seulement je pouvais mourir, crever, quitter ce monde.

Si seulement je pouvais être suffisamment forte pour briser les secrets dont j'ai si peur, pour me battre. Dans quel coin de ma mémoire se cachent les séances où ils m'ont inculqué les codes ? L'aide doit venir de l'intérieur. Quelque part en moi vivent les personnalités qui gardent ces souvenirs, qui possèdent la clé capable de briser les codes.

Après des semaines d'absence, je franchis à nouveau la porte de Bie. Lentement, j'extrais les mots de ma bouche. Je n'arrive pas à venir parce que quelqu'un me l'interdit. Cela se trouve en moi mais ce sont mes bourreaux qui me l'ont appris.

– Des codes ? demande-t-elle.

– Oui, dis-je sérieusement.

Je ris souvent pour chasser mes soucis mais là je suis terriblement sérieuse.

– Je ne sais pas comment m'en protéger.

Il n'y a qu'une chose que nous puissions faire. Assimiler, rassembler les personnalités et rechercher les informations qu'elles partagent. Tenter de ne faire qu'une personne.

Suivre une thérapie. Cela peut durer des années avant d'être en état de briser les codes qu'ils ont enfouis dans ma tête. Mais Bie me donne de l'espoir. Il y a moyen de faire quelque chose pour parer ces ordres. Comme aider les personnalités les plus fortes à éduquer, à protéger les plus faibles. Mettre un écran dans son esprit qui brouille les codes.

Je secoue la tête.

– Il n'y a qu'une seule solution, dis-je en soupirant.

– Laquelle ?

– Se battre, Bie, se battre contre les fumiers qui m'ont fait ça.

42

LA DÉSOBÉISSANCE MÉRITE UNE LOURDE PUNITION, je l'apprends lorsque j'ai à peine trois ans. Je refuse de me déshabiller devant un homme – la honte d'être nue est trop grande – et je reçois une leçon de guerre psychologique.

Ce n'est pas moi, mais une fille plus âgée - sept ou huit ans - qui est travaillée avec des lames de rasoir. Ses jambes, ses bras, son ventre, tout est griffé. Pépère me met la figure dans son sang et me crie :

– C'est ta faute ! C'est arrivé parce que tu es mauvaise et désobéissante. Demande pardon à Martine !

Je bredouille quelques mots entre mes larmes, effrayée par le sang, choquée par les cris de la fille. Il frappe Martine jusqu'à ce que je lui demande pardon – alors que je suis à peine capable de formuler des phrases complètes.

Et cette fois-là, au moins, je savais ce que j'avais fait de mal !

Un des bourreaux se vante auprès d'un autre des actes sexuels auxquels il s'est livré avec moi. L'autre se plaint à ma grand-mère d'en avoir eu moins pour son argent et - devinez quoi - c'est Ginie la coupable. En m'obligeant à regarder ce qu'ils font aux autres enfants, ils chargent mes petites épaules d'un fardeau redoutable. Je les crois totalement et

inconditionnellement, lorsqu'ils me disent que je suis coupable. S'il pleut alors que l'on attendait du soleil, c'est ma faute. Je fais tout pour éviter d'être en faute, mais ils trouvent toujours une raison sadique de me punir. Quoi que je fasse ou ne fasse pas, je suis punie.

Je souris, je pleure, je supplie, j'hésite : punition. Je suis provocante, je joue à la perfection mon rôle d'enfant prostituée : je serai quand même punie, parce que je suis une pute. Si je ne le fais pas, je désobéis.

Tout doucement, on me rend folle. Je ne sais plus que faire et je cherche désespérément une manière d'éviter les punitions.

Ma perruche est placée au milieu de la pièce. Elle gazouille joyeusement, inconsciente du danger qui la guette.

Je les regarde anxieusement l'un après l'autre. J'ai les larmes aux yeux, la gorge serrée d'angoisse impuissante.

– Dis-nous ce que nous devons te faire, petite Ginie, dit le plus grand des hommes, tranquillement assis sur le coin du lit.

Je le lui dis et je subis ce que j'ai suggéré. Je joue désespérément le rôle qui m'est imposé, priant pour sauver ma perruche. Le petit oiseau auquel je parle quand je rentre à la maison, mon seul confident dans cette grande maison solitaire.

La perruche est restée en vie... ce jour-là. Mais ils l'ont laissé mourir de faim.

Je jette un verre contre le mur, furieuse. La rage me submerge. On ne peut pas remonter le temps. Tout ce que je touche semble voué à la mort. Je n'ai jamais été assez bonne. Personne, parmi ceux qui se sont occupés de moi, qui m'ont éduquée, formée, ne m'a permis d'être bonne.

Je colle mon nez à la fenêtre, regarde dehors et sens la solitude et la douleur me pénétrer jusqu'à la moelle des os. Les blessures sont si profondes, comment pourrais-je un jour les surmonter ?

Deux mois après mon premier accouchement, ma grand-mère me frappa si fort que je n'ai pas pu bouger le bras pendant plusieurs jours : la serviette avec laquelle je m'étais séchée après l'accouchement n'était plus utilisable. Il restait des taches de sang !

Dix minutes à peine après sa crise de colère, le poissonnier arrive et elle commence à rire avec lui, complètement rayonnante. Dites-moi, qu'est-ce qu'un enfant de dix ans peut faire pour mériter cela ? Pourtant, je me sens encore coupable, quinze ans après.

Fatiguée, je me retourne comme un renard dans son terrier et j'essaye de rentrer en moi-même, en sécurité. Je m'isole du monde extérieur - lieu étranger, source de confusion. J'ai besoin de mon monde. Je réalise qu'il est difficile de couper les ponts.

Ils signifiaient tellement pour moi, ma grand-mère, mes parents, Tony et les autres bourreaux auprès desquels j'ai grandi. Depuis que j'existe j'essaye de gagner l'affection de ma mère, de lui prouver que je mérite d'être aimée. J'ai longtemps essayé de l'appeler. *Retourne-toi, maman, reviens vers moi*. Chaque jour encore elle me manque. Je voudrais qu'elle m'aime.

Si je les lâche, je n'aurai plus personne.

J'ai Erwin, j'ai les enfants, mais je ne parviens pas à m'attacher à eux. Je vis encore chaque minute avec l'idée qu'ils ne seront plus là demain. Demain, je me réveillerai et je remarquerai que c'était un rêve stupide, que Tony est dans mon lit et qu'il m'annonce qu'on a une fête au programme.

Je ne peux pas prendre le risque de me donner totalement à eux, parce que je ne pourrais pas supporter de les perdre. J'ai si peur, si horriblement peur, que mon bonheur ne soit que du temps que l'on me "prête".

Comme le temps de Cheyenne me fut "prêté".

Je ferme les yeux, je sens les larmes que je ne peux plus verser, je sens les cris que je ne peux plus pousser. Je revois derrière mes paupières closes, réapparaître les images de sa mort, si terriblement précises. Non, non, non ! Je n'en peux plus ! Laissez-moi mourir. Laissez-la vivre, laissez tous les enfants vivre, mais laissez-moi mourir...

Pourquoi suis-je en vie ? Moi, la seule qui voulais mourir, qui aurais échangé si facilement ma vie contre celle de quelqu'un qui puisse encore rire sincèrement et spontanément. Pourquoi suis-je en vie et pas eux ?

Pourquoi n'ai-je pas pu les sauver ? J'ai vingt-cinq ans maintenant, combien d'années vais-je encore devoir souffrir, attendre d'être auprès d'eux ? La mort est ma maison. Je dois rejoindre Cheyenne, Clo, tous ceux qui sont morts. Ma place est avec eux, pas ici.

Je me sens seule au monde, parce que ceux qui connaissent ma douleur ne sont plus ici. Ceux qui me faisaient souffrir et qui auraient pu faire cesser mes souffrances ne m'aiment toujours pas et, quoi que je fasse, ils ne m'aimeront jamais. Ma mère ne me tiendra jamais dans ses

bras pour me consoler et m'écouter. C'est cela qui me manque. J'ai besoin de la maman qu'elle aurait dû être.

Mes enfants me manquent. Cette sensation de vide reste en moi, malgré mes nouveaux enfants. Je n'arrive pas à remplacer mes enfants morts. Il y a un vide en moi, comme si un morceau de mon cœur et de ma matrice avaient été arrachés. Combien de fois n'ai-je pas pensé : *aujourd'hui elle aurait quinze ans* - pour ensuite me mutiler ou m'enfuir afin de ne pas sentir la douleur qui me submergeait.

Cette douleur ne s'arrêtera donc jamais ?

Un jour seulement, un petit jour. Puisse celui qui me condamne, vivre un seul jour dans ma peau.

Non ! Rik, non, ne fais pas cela, s'il te plaît !

Rik avait laissé tomber le couteau sur le sol. Je l'avais attrapé et maintenant j'apprenais une leçon que je n'oublierais jamais. Une arme se retourne facilement contre soi.

Ils me tenaient solidement. Rik tenait ma main et je voulais lâcher le couteau, le laisser tomber, mais il refermait mes doigts sur le manche. Je ne tenais plus sur mes jambes, je suppliais, je pleurais, j'implorais leur pitié. Mais l'inévitable eut lieu. Il poussa ma main, ma propre main avec le couteau que je ne pouvais pas lâcher, dans mon vagin.

J'appris aussi une autre leçon.

La douleur ne connaît pas de limites.

Ce week-end là, après quarante-huit heures d'abus, de tortures par divers bourreaux dans la fabrique où l'on tournait les films, ils ont tué Cheyenne sous mes yeux. J'avais eu le culot de perdre connaissance pendant quelques instants, après qu'il eut retiré le couteau de mon vagin.

C'était donc ma faute.

– Tu ne la reconnais pas, mon petit chat ? On dit qu'une mère reconnaît toujours sa fille ! Regarde-la ! C'est ta fille, ma chérie. Toi seule peux lui sauver la vie. Fais ce qu'on te dira et nous te tuerons. Ne le fais pas et nous la tuerons.

Je n'ai pas été assez forte. Pas assez dure. Pas assez parfaite.

Et ils l'ont tuée.

Je me coupe. Je dois me couper. C'est le seul moyen d'exprimer mon immense chagrin. Je dois le faire, parce que je n'ai plus de larmes.

Vingt-cinq ans. Un petit espoir de misère. A qui puis-je dire ce qui se passe ?

EN 1979, j'ai atteint la limite de ce que je peux supporter. Après la disparition de ma petite fille, je me révolte. Je hais ma grand-mère. Je veux m'échapper de la villa, au besoin je fuguerai.

Chaque week-end, depuis le moment où mes parents viennent me chercher jusqu'au retour à Knokke, je les supplie de pouvoir rester à la maison. Je me sens vieille et je le suis, bien que mon esprit soit enfermé dans le corps d'un enfant. Un enfant qui paraît plus que ses dix ans. Grâce à mes exercices à l'école de danse, mon ventre est redevenu plat, mais mes seins sont gros et pleins, mon visage est sérieux et mes pensées sont tout sauf enfantines. Je calcule froidement mes chances de fuite et je parviens à la conclusion que ma seule chance est de revenir chez mes parents. Mon obstination est mal accueillie dans la famille, mais je lutte pour ma survie.

Je ne peux plus fonctionner dans le groupe des bourreaux. Je peux à peine contrôler ma colère. Mich et Pépère me frappent pour me faire obéir, mais je cède avec un esprit de révolte. Que peuvent-ils encore me faire ? Ils ont tué tous mes animaux, ils ont enlevé mon enfant, je n'ai plus rien à perdre. Sauf ma propre vie. J'ai peur pour ma vie, mais lorsque je les regarde dans les yeux, une obstination s'empare de moi, je leur fais sentir que je résiste à leurs ordres. Ma grand-mère et les bourreaux qui m'emmènent aux fêtes et aux tournages perçoivent ma résistance. Je sens que le compte à rebours a commencé. Si je ne redeviens pas obéissante, je vais disparaître.

A dix ans, endurcie par les circonstances, je me bats contre mes parents, les force à prendre leurs responsabilités. Le frère de ma mère et mes cousins ne m'aiment pas, ainsi que toute ma famille du côté de mon père. Je suis une gamine trop gâtée, un vilain petit canard. Je me tiens toujours à l'écart lors des fêtes de famille ; je les salue mais cela ne vient pas du cœur. Je suis méfiante, distante et je limite les contacts. Ils sont des adversaires, je suis consciente qu'ils prendront le parti de ma grand-mère et de mes parents contre moi. Je me sens étrangère et ils me traitent comme telle.

Si une partie de la famille ne sait pas ce qui se passe, l'autre le sait bien. Ils se soutiennent pour maintenir le grand secret. Les secrets

semblent être les seuls liens de ma famille. On chuchote des bribes, mais dès qu'on essaye d'en parler sérieusement, les rangs se resserrent.

Mes oncles et mes tantes me font des reproches.

Elle est trop gâtée.

Elle n'aime pas ses parents.

Elle est dérangée, elle est folle.

Quelle gamine ingrate !

Qui ai-je d'autre ? Qui peut m'aider à fuir Knokke ? Peu après la disparition de mon enfant, j'ai essayé d'alarmer la directrice de mon école. Je lui ai raconté que j'avais été menacée avec un pistolet. C'était vrai, j'avais été obligée de satisfaire un client au cours de la nuit, sous la menace d'un pistolet. J'ai des marques bleues sur mon cou, parce qu'il m'a presque étranglée. Malgré cela, elle ne comprend pas. Je suis une affabulatrice, une menace même pour les autres enfants. Elle a téléphoné à ma grand-mère et lui a raconté ce que j'avais dit - pendant que j'étais assise dans son bureau. Je pouvais entendre la conversation et elle me regardait avec une lueur mauvaise au fond des yeux. Comme si elle aimait me voir me recroqueviller d'angoisse et de douleur sur ma chaise.

– Oui, oui madame, elle a dit cela. Ici devant moi. Vous l'auriez menacée avec un pistolet ! Oui madame, je vous crois ! Vous devez sérieusement la prendre en mains. Elle est folle !

Je la vois hocher la tête en écoutant, pleine de compréhension.

– Oui, j'ai de la compassion pour vous. Une telle petite-fille, cela ne doit pas être facile.

Ma grand-mère m'attendait à la porte de l'école. Je suis rentrée en traînant les pieds, pour me faire rosser comme jamais je ne l'avais été. Elle avait de l'arthrite aux mains, disait-elle, mais ce jour-là je n'ai rien remarqué. Ce que j'avais fait fut considéré comme de la haute trahison.

J'ai été pendue pendant des heures au crochet du grenier, si longtemps que toute notion de temps et d'espace disparut. Nue, saignant à l'entrejambe, à cause des viols avec des lames de rasoir, le jeu favori de mon groupe de sadiques, j'ai regardé ce qu'ils faisaient à Anke. J'étais forcée de participer et de leur dire ce qu'ils devaient lui faire. Ils brisaient ma volonté, ma combativité, mon amitié pour elle.

La punition pour avoir brisé la loi du silence n'était pas tendre, ni pour elle ni pour moi.

Pourtant je ne pouvais plus me soumettre. Pendant que je pendais au crochet, dans la pénombre froide du grenier, ma fureur avait gagné du terrain. Ils pouvaient me punir, j'étais désobéissante et j'avais mérité une punition. Je pouvais supporter la douleur. Mais c'était injuste d'y mêler ma meilleure amie. Elle n'avait rien fait, elle avait bien trop peur pour bouger. Elle n'y pouvait rien, si j'avais été assez stupide pour aller demander de l'aide à cette nonne pourrie. Ce n'était pas subtil mais j'avais pourtant l'impression d'avoir été prudente. Nom de Dieu, Anke n'avait rien à voir avec cela.

– As-tu aidé Regina dans ce complot ?

– Non monsieur.

– Tu l'as aidée, dis-le moi, dis-moi la vérité !

Elle refusait de mentir, humble mais la tête haute. Ils l'ont maltraitée jusqu'à ce qu'elle avoue. Devoir avouer une faute, alors qu'on est innocent ! J'étais furieuse. J'ai attaqué "J.P." avec bec et ongles, j'ai crié que c'est moi qu'il devait punir, que j'étais celle qui avait trahi et pas elle. Il me repoussa en souriant pour violer Anke avec brutalité.

Impuissance, fureur, solitude...

Je devais fuir chez mes parents, je ne pouvais faire autrement que rêver que tout se passerait différemment là-bas, qu'un avenir meilleur m'attendait à Gand, que Anke serait plus en sécurité sans moi dans les environs.

A dix ans - froide et calculatrice - capable de laisser tomber une amitié pour aider Anke. Ma mère accepta en hésitant. Avec une petite voix et un visage angélique, je lui ai sauté au cou. Pour une fois j'étais un enfant fou de bonheur, un prisonnier qui voit ses sauveurs aux portes de sa prison.

Ma grand-mère était furieuse. C'était un choc pour elle que j'aie réussi à échapper à son emprise et à mobiliser mes parents pour m'échapper. Elle essaya de convaincre ma mère de me laisser à Knokke et ma mère était prête à céder, mais je lui ai jeté un regard acéré. Elle argumentait faiblement, ma grand-mère dominait la situation. Jusqu'au moment où je dis calmement que je partais et qu'elle pouvait danser sur sa tête.

Elles me regardaient stupéfaites, ma mère, à gauche, une cigarette à la main, un tic nerveux lui tordant la bouche, ma grand-mère, à droi-

te, avec des yeux bleus froids et les poings serrés. Un silence de mort tomba sur nous...

Une semaine encore. L'année scolaire serait finie et je pourrais briser enfin les chaînes qui me reliaient à cette maison.

44

CE QUI AURAIT DÛ ÊTRE LA GRANDE ÉVASION a tourné autrement. Les cauchemars ont commencé presque immédiatement après que je sois venue habiter Gand. L'image de rêve que je me faisais de mes parents a volé en éclats. La réalité paraissait beaucoup moins rose.

J'aurais dû le savoir. J'aurais dû me préparer à une nouvelle déception, et cela me toucha plus que prévu.

Je n'étais encore qu'une enfant.

J'étais solitaire, vivant avec deux personnes qui officiellement étaient mes parents, mais avec lesquelles je ne réussissais pas à établir de lien affectif. Les cauchemars et les souvenirs étaient particulièrement pénibles. Mon enfant surtout, la douleur me déchirait chaque fois que je pensais à elle. Je me réveillais la nuit en croyant l'entendre pleurer.

Parfois, lorsque j'étais seule à la maison, attendant que ma mère rentre de son travail, j'étais tentée de tout lui raconter. Mais lorsqu'elle arrivait, elle ne me jetait même pas un regard et les mots s'étranglaient dans ma gorge.

Je regardais mes parents comme à travers la vitrine d'un magasin. Je les voyais, mais ils ne faisaient pas attention à moi. Ils vivaient leur vie et ne regardaient jamais la petite fille derrière la vitrine. Cette petite fille qui regardait mais n'arrivait pas à établir de contact avec ceux dont elle avait le plus besoin.

J'appris lentement que le mieux à faire était d'enterrer mon passé. La douleur m'avait épuisée. Je flânais dehors, sans désir, m'asseyais souvent dans un petit coin derrière la cabane du jardin et observais, des heures durant, les araignées et les oiseaux qui logeaient là. Je disparaissais dans mon petit monde à moi. Je m'appliquais, en grande partie inconsciemment, à refouler mes souvenirs.

C'était si séduisant, leur monde d'apparences, avec ses secrets profondément enfouis sous la surface. Cela semblait si simple, la manière

dont ils réussissaient à tout présenter de façon agréable et cela semblait si agréable de les croire. J'aurais voulu penser que j'étais bien chez eux et même chez ma grand-mère. Je voulais vraiment que cela soit vrai. La vérité faisait si mal, elle était trop lourde pour mes épaules. Je ne pouvais pas la supporter.

J'étais une enfant, j'aspirais si désespérément à un peu de bonheur que je reniais volontiers ce que j'avais vécu pour pouvoir accepter leurs mensonges. Je croyais que cela en valait la peine.

Je n'ai jamais oublié Knokke. Je n'ai jamais oublié Anke, la douleur, l'armoire où se trouvait le revolver. Je ne l'ai jamais oublié, mais je l'ai enterré profondément en moi, en attendant d'être assez forte pour guérir. Que faites-vous lorsque vous vous blessez profondément au fond d'un bois ? Vous ligaturez la blessure jusqu'à ce que vous trouviez un médecin qui vous recouse, pas vrai ? J'ai fait de même avec mon enfance. J'ai ligaturé mes souvenirs et la douleur, jusqu'à ce que je trouve quelqu'un qui veuille bien m'aider à accepter un si grand traumatisme. Si je n'avais pas fait cela, je n'aurais pas survécu. Il existe une limite à ce que l'être humain peut supporter.

La Ginie que je devins était un étrange mélange de jeune fille modèle, mais plus solitaire et renfermée que jamais. Personne ne savait ce que j'étais vraiment. Je jouais chaque rôle avec conviction, pour cacher mon identité réelle. C'était beau, c'était un rêve, c'était un pansement sur une blessure qui aurait exigé une intervention chirurgicale. Mais c'était viable aussi longtemps que nécessaire.

En dissimulant aussi soigneusement les souvenirs traumatisants de Knokke, j'ai pu lentement me rétablir de mes blessures physiques et parvenir à un calme émotionnel. Je suis restée des heures sans bouger dans le fauteuil en similicuir rouge de ma chambre. Mes saignements vaginaux continuèrent pendant des mois, parfois importants, parfois s'arrêtant, pour recommencer de plus belle le lendemain. Souvent je ne pouvais pas bouger à cause de mes douleurs au bas-ventre. Ma mère le remarqua, un jour lors d'une exposition canine. Je pouvais à peine supporter la douleur, mais elle ne fit rien. J'eus à nouveau l'impression de jouer la comédie.

Que signifiait la douleur ? Je ne savais pas quand je devais trouver une douleur physique alarmante ou pas. Je supportais les hémorragies vaginales, je supportais les maux de ventre chroniques, parce que

je pensais que si ma mère ne prenait pas mes plaintes au sérieux, c'est qu'elles ne le méritaient pas. En plus, j'avais horriblement peur des médecins. Les docteurs, comme le médecin de famille de ma grand-mère et d'autres qui collaboraient avec mes bourreaux, m'avaient soignée uniquement pour cacher mes blessures au reste du monde. A présent j'avais peur qu'un médecin ne les détecte. Imaginez, un docteur qui saurait tout ce que j'avais fait pendant toutes ces nuits. La culpabilité et la honte m'empêchaient de consulter un médecin, pour ne rien dire de la peur que j'avais d'être à nouveau manipulée, la peur de devoir livrer mon intimité à une personne adulte. Dans mes souvenirs, les adultes me faisaient toujours mal, physiquement ou moralement et souvent c'était une combinaison des deux. Cela suffisait pour me dissuader de toute visite médicale.

Je fus inscrite dans une nouvelle école et je tentai tant bien que mal de m'adapter à mon nouvel environnement.

Ma négligence physique et émotionnelle, soigneusement cachée au monde extérieur, ne me pesait pas trop. Je pensais que les choses s'amélioreraient avec le temps, lorsque nous aurions appris à mieux nous connaître. La solitude n'était pas si pesante parce qu'elle me donnait le temps de me reposer, de me remettre des traumatismes subis. Mais par manque de repas réguliers et équilibrés – je devais souvent me nourrir de biscuits ou de fruits provenant du potager près de l'école – et à cause de mes saignements continuels, je perdais souvent connaissance.

Un jour en classe, je glissai dans un trou noir. J'appris plus tard que je m'étais évanouie et que j'étais tombée de ma chaise. Le professeur avait eu peur, il voulait m'envoyer à l'infirmerie, mais je refusais opiniâtrement.

Personne ne pouvait savoir ce que j'avais. J'avais peur que mes saignements ne montrent que j'avais été prostituée. C'était ma nouvelle vie. Je voulais à tout prix empêcher que mon entourage ne sache ce qui m'était arrivé.

– Non !

Je l'avais dit si fermement que mon professeur fit un pas en arrière.

– Mais Regina, tu dois te soigner. Va donc te reposer un peu à l'infirmerie.

– Non ! répondis-je encore plus fermement.

Je me relevai rapidement, pour montrer que je me sentais bien - ce que ma tête démentait par de sérieux vertiges et je me rassis sur ma chaise. Je me recroquevillai intérieurement. Les autres élèves étaient silencieux et me regardaient. Moi, je regardais mon pupitre, très mal à l'aise, les poings serrés. *Stone* était aux commandes, prêt à se battre si nécessaire.

Le professeur se retourna et ne revint plus sur le sujet. Il n'y eut aucune allusion à l'incident. Je retournai chez moi avec le sentiment d'avoir réussi à cacher mon grand secret, du moins pour l'instant.

45

BIE ME FAIT ENTRER et je me niche dans le fauteuil en face d'elle. Maintenant que les souvenirs de Knokke se libèrent, la limite entre mes différentes personnalités s'estompe. Il ne m'est plus indispensable de cacher des choses pour survivre, maintenant que nous avons la force de regarder le passé. C'est douloureux mais j'ai remarqué qu'il vaut mieux savoir que vivre avec des mensonges. Ce que je suis, ce que je suis devenue découle du passé.

Je comprends mieux pourquoi j'ai des personnalités multiples. Cela rend les choses plus faciles à accepter.

Je l'assaille de questions : "Vais-je rester ainsi ?", " Est-ce que cela va aller mieux ?", "Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?"

Elle sourit face à ces questions qu'elle a probablement entendues plus de cent fois. Mais il m'est difficile de croire ce qu'elle me raconte. Bie me dit que cela va aller mieux, mais tout semble si long. Je suis impatiente d'apprendre à vivre, de laisser mon passé derrière moi, de vivre dans l'anonymat une vie simple, une vie de tous les jours.

Cela fait des mois que je ne suis plus allée chez grand-mère. Elle est venue habiter à Gand, dans un home, mais je frémis toujours à l'idée de la voir. Elle n'est plus, depuis longtemps, la femme dure et sans pitié qu'elle était jadis.

Mais quand même, je me sens mal à l'aise. Suis-je trop lâche pour la confronter à ce qu'elle m'a fait ? Je ne veux plus me comporter aussi hypocritement mais d'un autre côté j'ai toujours peur d'elle. J'ai peur

d'être repoussée par ma famille, de perdre ma mère, d'être à nouveau rejetée si je raconte ce qu'elle m'a fait. Donc je me tais, j'évite les problèmes en refusant simplement d'aller la voir.

Mes parents réprouvent mon attitude mais je ne peux leur donner aucune explication. Je sais qu'ils diront que je mens. Je sais qu'ils vont prendre son parti. Donc je me tais.

J'espère secrètement qu'elle va mourir. Mon problème serait résolu. Je sais qu'il est horrible de penser ainsi mais c'est alors seulement que je me sentirai libérée.

La santé de ma grand-mère décline. Je le sais par les commentaires de la famille. Ils tournent autour d'elle comme des vautours ou plutôt autour de son compte en banque.

Je revois des scènes de ma jeunesse. J'entends sa voix dure retentir à mes oreilles. En fermant les yeux, je revois l'arrière-cuisine, l'armoire beige où l'on mettait les verres, la grande pharmacie, l'étagère où se trouvait le pain d'épices, celle des vieux Lego.

Je revois les tableaux, le vieux canapé, le motif des carrelages. Les clivias devant la fenêtre, la vieille machine à coudre. Des images de mon passé, à première vue innocentes, mais qui me causent un chagrin incroyable. Elle va bientôt mourir, combien de temps devrais-je encore traîner ce passé derrière moi ?

Le craquement du lit de la chambre six, le banc d'osier avec son coussin en peluche rouge où je devais m'asseoir, nue, jusqu'à ce que mon client vienne me voir…

Si seulement je pouvais pleurer, une seule fois, ou me mettre en colère. Si seulement je pouvais sentir quelque chose.

Que m'ont-ils fait ?

Mon quatrième enfant bouge en moi [5]. Je tâte mon ventre de mes mains, sens son petit pied ou sa tête et je souris doucement. Je promets à mon enfant que je m'occuperai bien de lui. Que je serai une bonne mère pour lui, son frère et ses sœurs. Il est le bienvenu. J'espère au plus profond de moi qu'il remplira le vide, le trou béant qu'ils ont creusé en me prenant mes premiers enfants. Je sais qu'il ne peut pas remplacer mes autres enfants. Je sais que je ne peux pas attendre cela de lui, bien que je regarde souvent mes enfants en cherchant un trait familier dans leurs visages, mais j'espère que ce bébé – mon quatrième

(5) Il s'agit de Janek, le quatrième enfant vivant de Regina (N.D.T.)

enfant – prouvera qu'ils ne m'ont pas eue. Je suis féconde, je donne mes gènes et mon goût de la vie à la génération suivante.

J'espère pouvoir leur donner assez d'amour pour qu'ils grandissent.

Ma grand-mère meurt un mois après la naissance de mon quatrième enfant. Il naît un jour après mon vingt-septième anniversaire. Elle est morte et a fait de la place pour un nouveau petit homme sur cette terre. D'après ce qu'on m'a raconté, elle est morte après une semaine de cauchemars où des hommes poursuivaient son arrière petite-fille. Elle était effrayée et troublée. Elle est morte dans l'angoisse.

Peut-être a-t-elle eu sur le tard des remords pour ce qu'elle m'a fait. Peut-être a-t-elle pris conscience, je ne sais pas. Cela me semble juste. Les gens qui traitent ainsi des enfants doivent tôt ou tard se réveiller la nuit couverts de sueur froide.

Je prends peur à la pensée qui me traverse la tête. Pendant des années - et maintenant encore que je suis adulte et indépendante – j'ai essayé de repousser toute pensée négative concernant mes parents et ma grand-mère. Je me sentais coupable quand je pensais à eux de façon négative. Maintenant que ma grand-mère est morte, que ma famille s'occupe de l'incinération, du partage des biens et de l'argent, j'ai osé pour la première fois penser à elle de manière distante et froide.

Je lui ai écrit une lettre le soir de son incinération.

J'étais une petite fille normale, pas spécialement belle, mais avec un rire éclatant et une curiosité indomptable. J'étais une petite fille qui aimait la vie, la sécurité et l'affection. Je voyais combien tu tenais à mes cousins, surtout à Danny. Je voyais combien tu étais gentille avec les enfants de ta kinésithérapeute. Pendant ce temps, je pensais que tu me traitais différemment parce que je devais être méchante ou mauvaise. Je pensais mériter mon sort!

Pendant toutes ces années j'ai traîné un sentiment d'injustice que je ne pouvais pas comprendre. Au fond de mon cœur, je m'efforce parfois de le croire, mais je savais que je n'étais pas mauvaise. Mes crimes ne pouvaient pas être si grands pour mériter une telle punition.

Ton mépris, tes atteintes à mon intégrité, la vente et le don de ce petit corps qui ne t'appartenait pas. Parfois je

me demande avec révolte si ce n'est pas par ta faute que je souffre tant. Peut-être n'ai-je rien fait de mal?

Peut-être est-ce toi qui as fait quelque chose de mal.

Serait-ce possible?

Je sais, ce n'est pas respectueux et c'est révoltant de penser ainsi, maintenant que tu es morte. Mais j'avais trop peur, j'étais trop lâche pour te le dire en face. Tu n'as aucune idée de l'angoisse que tu me causais, que tu me causes encore maintenant. Je dois dire ce que j'ai sur le cœur. J'ai l'impression que je vais étouffer si je ne mets pas cela sur papier.

Tu étais un monstre pour moi, grand-mère. Froide et détestable, tu m'utilisais comme une marionnette, tu abusais de moi sans remords. Pendant toutes ces années, personne n'a vu que je dépérissais, solitaire. Tout le monde pensait : "c'est une enfant calme et précoce." Et tu veillais à ce que je ne dévoile pas la vérité.

Les punitions dans le grenier, les scènes dans le lit, les cartes que mes parents m'envoyaient et que tu ne me donnais jamais, jusqu'à ce que je les retrouve des années plus tard dans une boîte à chaussures pleine de cartes de Disney jaunies.

Tu disais que mes parents ne voulaient pas de moi, que j'étais punie parce que j'étais désobéissante et vilaine. Je ne pouvais pas mettre les vêtements qu'ils m'achetaient. Tu as fait de mes parents des étrangers et je n'ai jamais pu me confier à eux.

Je sais que ma mère a aussi abusé de moi, qu'elle m'a donnée à Tony, mais je pense qu'elle a connu la même chose. Je pense qu'elle est devenue ainsi à cause de toi.

Je ne t'aime pas, grand-mère. Je ne t'ai jamais aimée. Notre relation n'était qu'angoisse et obéissance par crainte des punitions. Je suis contente que tu sois morte. Je sais que tu as eu de bons côtés. Je n'ai pas peur de me souvenir que tu cuisinais bien, que tu connaissais des centaines de contes que tu racontais avec beaucoup de pas-

sion, mais cela ne compte pas à côté de la douleur que tu m'as causée.

J'espère réellement que, durant les semaines précédant ta mort, tu as compris ce que tu m'as fait. Je suis la dernière maintenant. Le dernier témoin de notre drame familial.

46

LE PRINTEMPS EST TOUR À TOUR BEAU ET MAUSSADE. Janek est accueilli par son papa, son frère, ses sœurs et sa maman. Les menaces de Tony semblent s'éloigner un peu plus chaque jour. Je commence doucement à espérer en l'avenir, à aimer ma famille.

Je prends conscience que je ne peux pas continuer à les repousser parce que j'ai peur de les perdre. Ce n'est pas facile de laisser tomber mon armure, mais j'y parviens de plus en plus souvent. J'essaye de ne pas me demander pourquoi Tony ne me menace plus – cela fait quelques mois que je n'ai plus de ses nouvelles. Je suis simplement reconnaissante pour chaque jour où il me laisse tranquille. La thérapie commence réellement à porter ses fruits. Je me sens plus forte qu'auparavant.

J'observe ma famille, un sourire de fierté se dessine de plus en plus souvent sur mon visage lorsque je vois Erwin et les enfants. Je veux être différente de ma grand-mère et de mes parents. Je veux protéger mes enfants. Je sens l'amertume et la fureur revenir. Ma détermination augmente. Celui qui voudrait toucher à mes enfants devra d'abord m'abattre. Celui qui menacera mes enfants mourra ou je mourrai. Codes ou pas, je me battrai. Je sais comment supporter de graves blessures. Je sais que je ne dois frapper qu'une fois avec le couteau et par surprise, sinon ils l'utiliseront contre moi. Je le sais, ils me l'ont appris. Peut-être est-il temps de me servir contre eux de ce qu'ils m'ont appris ?

Les limites entre mes personnalités s'estompent. Ma mémoire, autrefois fragmentée en personnalités différentes, se rassemble. Je me métamorphose de victime éclatée en femme stable. Beaucoup de personnalités vivent encore en moi, mais les différences s'effacent. Nous grandissons naturellement les unes vers les autres, pour former un noyau,

une unité. Nous sentons combien l'intégration est proche. Bie le sent aussi, elle est fière de moi, elle sait que nous nous sommes battues très durement pour guérir. Un énorme feu intérieur brûle en moi, une force qui me fait parfois peur.

C'est un besoin de vivre, de respirer, d'être libre. Au moment où le printemps de cette année arrive à maturité, j'y arrive aussi. Après vingt-sept ans, je me lève pour la première fois sans ressentir cette douleur dévorante. Je passe parfois des nuits sans cauchemars, des jours sans douleur. Ils ne sont pas nombreux, ces bons jours, mais je les chéris comme des pierres précieuses. Ce sont des jours dont je veux me souvenir lorsque quelque chose ira mal.

Je ne me mutile plus aussi souvent. Il s'écoule parfois deux à trois semaines entre deux épisodes. C'est un succès. Cela signifie que je me libère lentement de mes bourreaux. Je ne l'ai pas remarqué tout de suite, mais j'ai découvert après quelques mois que je ne ressens plus rien pour Tony. L'amour, la dévotion, la dépendance, c'est fini.

La chape de plomb tombe de mes épaules. Je ris et pleure dans mon cœur. Toutes ces années d'angoisse, de douleur, d'oppression! Toutes ces années interminables où j'ai dû garder mon secret, seule contre tous mes bourreaux, trop effrayée pour me révolter, trop têtue pour admettre ma défaite. Toutes ces années de fidélité. Parce qu'un jour il a lavé mes cheveux et m'a souri. Je comprends maintenant à quel point j'ai dû être seule, privée d'amour, pour me donner aussi désespérément à un homme si cruel et sadique.

Erwin et moi apprenons à nous connaître. C'est fou, nous sommes ensemble depuis tant d'années. C'est maintenant que je deviens vraiment amoureuse de lui. Nous parlons de notre avenir. Je lui dis en tremblant que je dépéris en ville. Je me sens si prisonnière entre les cloisons étriquées de notre petite maison, avec un jardin entouré de mur de deux mètres de haut. Je ne peux regarder que le ciel. J'aspire au calme, à l'espace. Je veux des poules, des lapins, des moutons… Je rêve d'une ferme. Il m'écoute.

– Mais tu as une affaire, dit-il et tu as travaillé dur pour la mettre sur pied, vas-tu abandonner tout cela?

Je hausse les épaules. Je me sens encore si jeune, plus jeune qu'il y a dix ans. Je peux toujours recommencer. Une pension pour chiens?

Je sais parler aux chiens, je les connais mieux que les hommes, je pense que c'est ce que je sais faire de mieux. Erwin me caresse la tête. Il est plus tenace que moi, mais il sait que ma place n'est pas dans une ville. Nous allons chercher, promet-il.

47

DANS LA PRESSE ON PARLE BEAUCOUP des petites filles disparues. Des affiches avec leurs visages fleurissent partout. Julie et Melissa, An et Eefje, quatre filles dont la population apprend lentement à connaître le visage et le nom. Une pensée me traverse l'esprit : c'est très différent de ce qui s'est passé pour ma copine Clo. Elle a disparu sans laisser de traces, sans avoir jamais figuré sur une affiche. Peut-être est-ce précisément pour cela que j'espérais qu'elle soit toujours en vie ? Les gens avaient-ils changé ? Quelle mouche avait piqué ces parents pour qu'ils cherchent si intensément leurs enfants ?

Elles sont mortes.

Mon amie me regarda. J'avais dit cela d'une voix froide et dénuée d'expression, cela l'avait choquée.

– Pourquoi penses-tu cela ?

Je haussai les épaules. Je le savais, tout simplement. Les enfants ne disparaissent pas ainsi et certainement pas par deux. Je reconnaissais quelque chose, comme cela arrive lorsque l'on est marié depuis des années et qu'on sait ce que son partenaire pense avant même qu'il ne le dise. On le sent parce qu'on a vécu des années avec lui. Je reconnaissais des petits trucs de mon réseau, des détails minimes, plus un sentiment qu'une réalité mais je savais pourtant qu'il n'y avait plus aucun espoir pour ces petits enfants.

– Penses-tu… qu'elles ont atterri dans un réseau ?

Je hochai la tête. Je ne pouvais qu'espérer qu'elles n'aient pas trop souffert. Qu'elles n'aient pas vécu trop longtemps.

Avec étonnement je considérais les parents des enfants. Au travers des médias ils avaient aussi reçu un visage et un nom, ils se réunissaient et exigeaient des éclaircissements. C'était si différent du passé. Avant, les parents ne bronchaient pas. Loubna, Élisabeth, Nathalie… de plus en plus de noms apparaissent dans la presse. Kim et Ken. Chaque

fois, je sens une douleur poignante m'envahir. Cela continue. Cela ne finira donc jamais ? C'est une vérité que je peux difficilement accepter. Je maudis ces bourreaux, ne peuvent-ils donc jamais mourir ? Avec l'inceste, il y a une chance que le violeur s'arrête lorsque l'enfant devient grand, simplement parce qu'il en a fini avec lui. Bien sûr, rien ne garantit qu'il se limite à sa famille et ne choisisse pas une petite victime en dehors de ce cercle, mais il existe une probabilité pour qu'il n'ait pas le courage de le faire. Pour les violeurs du réseau, il faut abandonner toute illusion qu'ils s'arrêtent un jour. Je regardais impuissante les visages sur les affiches. Ils n'arrêteraient jamais et personne n'avait le pouvoir de les en empêcher.

Pourtant, les parents des enfants disparus continuaient à m'intriguer. Aimaient-ils donc tant leurs enfants qu'ils poursuivent la lutte pour les trouver et les sauver ?

– *Coucou maman, je suis rentrée !*

– *Tu étais partie ?*

C'était nouveau pour moi, des parents qui prenaient congé, mettaient leur carrière entre parenthèses pour chercher leurs enfants. Je les regardais et secrètement, j'aurais voulu avoir eu de tels parents.

Devrais-je raconter à quelqu'un ce que j'avais vécu ? Devrais-je aller à la police ou à la gendarmerie ? Peut-être cela les aiderait-il si je donnais le nom de quelques-uns de mes bourreaux ?

L'angoisse me paralysait. Je savais qu'ils apprendraient que je les avais dénoncés. Quelles seraient les représailles ? Et puis - c'est ainsi que je faisais taire ma conscience - peut-être savait-on déjà tout. Peut-être était-on déjà sur les talons du réseau. Peut-être les parents forceraient-ils la police à chercher plus avant.

Pour la première fois, je commençais à réaliser que la réaction de mes parents à l'égard de Tony, qui abusait de moi scandaleusement sous leur nez, n'avait pas été normale. Mon père dit un jour à Erwin qui venait lui demander affolé ce qu'ils m'avaient fait pour me traumatiser ainsi :

– Qu'a-t-elle encore à se préoccuper de cela ? C'était il y a si longtemps !

Ce fut la première et la dernière fois qu'Erwin essaya de les confronter à leurs défaillances.

Il était furieux parce que je ne rompais pas avec mes parents. Je n'étais pas capable de les lâcher. La santé de ma mère s'altérait. Je me sentais responsable de son bien-être. Si je me fâchais avec elle, elle allait peut-être en mourir. Je n'osais pas prendre ce risque. Je n'osais pas non plus leur parler du passé. Tony n'avait plus d'emprise émotionnelle sur moi, mais mes parents en avaient encore. Chaque fois que j'essayais d'amener la conversation sur ma jeunesse, ma mère réagissait avec une émotivité démesurée et la conversation se terminait par mes excuses.

Ils me démontraient chaque fois combien ils avaient été bons pour moi, qu'ils m'avaient tout donné - *regarde nous te donnons de l'argent* et que je devais leur être reconnaissante d'avoir travaillé dur toute leur vie. Si j'osais insinuer que l'argent et la prospérité matérielle n'étaient pas tout, que j'avais manqué d'affection, ma mère éclatait en sanglots.

– J'ai toujours tout fait pour toi. Tout!

Elle s'arrachait les cheveux, les mains tremblantes. Je me sentais immédiatement coupable.

– Je pensais bien que tu me le reprocherais un jour! Je le savais. Je ne fais jamais rien de bien!

Je bredouillais.

– Non, maman, ne dis pas cela. Tu as raison, c'est ma faute.

Elle poursuit d'une voix tremblante, sur un ton mélodramatique.

– J'ai toujours voulu le meilleur pour toi. Tu étais une enfant si difficile. Je ne savais pas quoi faire pour te contenter!

Tout ce que tu avais à faire était de m'aimer, maman, comme les autres mères le font. Comme j'aime mes enfants...

– Maman, je ne veux pas te blesser, arrête de pleurer. Je sais que tu as fait de ton mieux.

Adulte et pourtant encore une enfant. Je n'arrivais pas à agresser ma mère. Tout de suite, elle haletait, cherchait fébrilement son inhalateur et l'angoisse me tordait la poitrine. Elle allait faire une crise et ce serait ma faute.

– Maman, calme-toi s'il te plaît. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Je... suis... mauvaise...

Elle crachait ces mots, tout en cherchant sa respiration. C'était une scène pénible. Je ne voulais pas la faire souffrir. Je ne voulais même pas lui reprocher quoi que ce soit. Je voulais seulement parler de la douleur

qui déchirait mon cœur depuis tant d'années, des conditions anormales dans lesquelles j'avais grandi. Je voulais parler avec elle de ces années horribles, pour trouver enfin un soutien. Je voulais une mère qui m'écoute, une seule fois, qui écoute *mon* chagrin, *ma* douleur.

– Tu n'es pas mauvaise, Maman, murmurais-je vaincue.

Mon père me regardait froidement. J'avais à nouveau causé de la peine à sa femme, je le lisais dans ses yeux. Une gamine sans aucune gratitude, semblait dire toute son attitude. Je penchais tristement la tête.

– Tu as cherché tout cela toi-même, dit-il sèchement.

Oui, merde oui! J'aimais Tony, je le vénérais. Mais où étais-tu? Où était le père dont j'avais tant besoin? Où étais-tu pour que, par solitude, je cherche mon salut auprès d'un maquereau? Pourquoi fermais-tu les yeux sur un secret que tu feignais d'ignorer? Pourquoi as-tu fais des choses que je ne peux pas te pardonner?

Je me retourne, disparais comme un animal blessé, rentre à la maison et grimpe dans mon lit pour panser mes blessures. Je ne peux pas pleurer, je ne peux simplement plus, mes larmes sont taries, pétrifiées dans mon cœur. Je ne peux pas appeler, ni hurler, ni gémir. Je ne peux plus rien faire.

Qu'est-ce qui ne va pas en moi? Pourquoi dois-je porter un secret trop lourd pour moi. Quand ce cauchemar finira-t-il?

La terreur que mes parents font peser sur moi est des plus subtiles. C'est une pression constante qui mène à ma capitulation. Si je tente d'aborder avec eux les problèmes du passé, ils dirigent l'attention sur leurs problèmes, leur triste jeunesse. Je ne nie pas leurs problèmes. Je suis peut-être la seule qui comprenne combien leur jeunesse a été difficile, parce que je sens que dans le fond, ils ne sont pas mauvais. Mais ce qu'ils m'ont fait est très lourd. C'est de la souffrance au carré. Je ne peux rien y faire s'ils ont souffert. Je ne peux pas prendre leur vie sur mes épaules. Mais ils m'y obligent. En me répétant constamment que ça a été tellement plus facile pour moi que pour eux, en me parlant de leur travail acharné pour me donner un avenir meilleur.

Mais où est-il, cet avenir meilleur?

Je suis prise au piège de leurs mensonges et demi-vérités, manœuvres dont le but est de voiler le secret et de l'enterrer. Ils ne veulent pas s'avouer qu'ils ont pitoyablement failli à leur devoir parental et tentent

de me faire entendre raison. Lorsque je suis chez eux et que je les écoute, ils m'hypnotisent presque.

Je n'ai pas la force de me révolter, je me sens coupable, responsable de leur santé et de leur bien-être. Ils me rendent chaque fois responsable. Si j'essaye de ne pas leur rendre visite, ma mère me téléphone.

– Regina, je ne t'ai pas vue de toute la semaine, quelque chose ne va pas ?

– Non, maman.

Je n'arrive pas à lui dire que je veux m'éloigner, échapper à son étouffante emprise psychologique.

– Quand viendras-tu ?

– Je ne sais pas encore.

– Je vous invite à manger dimanche, ça va ? Tu viendras ?

– Oui, maman.

Je raccroche avec une sensation pénible.

Je l'ai déjà écoutée pendant des heures parler de son enfance avec grand-mère. Elle allait à l'internat et grand-mère était toujours fâchée sur elle aussi. Son père était son idole et il l'emmenait au casino. Elle était belle. Je l'ai écoutée pendant des heures, attentive, espérant gagner ainsi son amour. Désirant désespérément qu'elle me dise un jour : "Maintenant, raconte-moi ton histoire".

Je ne veux plus. Je ne veux pas que mes enfants tombent sous leur influence. Et pourtant j'obéis, je les protège, je les défends. Si Erwin fait une remarque sur mes parents, je plaide en leur faveur, tandis que mon cœur me crie autre chose.

Mais j'étouffe anxieusement ce cri.

Ce n'est pas convenable de penser cela à propos de ses parents. Je ne le supporte pas. Je me sens confuse, seule et j'ai peur. Je ne veux pas les perdre. Pas encore. Je ne suis pas prête.

Durant l'été 1996, un an après les dernières menaces de Tony, je suis au seuil d'un processus de guérison. Je sais en gros ce qui s'est passé dans ma vie, je suis consciente des mauvais traitements que j'ai subis et je me suis libérée – au cours de ces douze derniers mois - de l'invisible lien psychologique avec Tony. C'est déjà beaucoup. Je suis consciente du fait que je me cramponne encore trop à mes parents et surtout à ma mère. Je sais que je dois m'en libérer si je veux me forger ma propre identité. Je ne peux pas renier le passé comme ils le souhaiteraient.

Cet été-là, juste avant qu'un cyclone ne s'abatte sur le pays et que Sabine et Laetitia soient retrouvées vivantes dans la cave de Marc Dutroux, je me suis sentie assez heureuse. Pour la première fois, j'osais espérer que tout était définitivement terminé…

48

Août 1996.

Je n'aime pas trop les informations. J'essaie plutôt de me fermer au reste du monde. Erwin au contraire suit toujours les journaux télévisés et la plupart du temps je me promène alors dans la maison et le jardin. Soudain il m'appelle d'une voix forte et pressante. Je me dirige vers le living où Erwin a haussé le son de la télévision.

Je suis clouée au sol, ressentant un mélange de tension, d'espoir et d'émotion tandis que je vois les images des deux jeunes filles qui sortent d'une maison, accompagnées par une douzaine de policiers et de journalistes. Je les vois monter dans une voiture. J'entends à peine quelques bribes de commentaires.

Je comprends que Sabine et Laetitia ont été libérées de la cave où Dutroux les avait enfermées. Elles avaient été enlevées l'une trois mois, l'autre une semaine auparavant. Ces enfants destinées à la mort étaient libres.

Je montai dans la salle de bains, inconsciente de ce qui m'entourait et je m'appuyai contre l'émail froid de la baignoire, le visage entre les mains. Mon Dieu, merci ! Je pleure sans larmes, je ris sans bouger les lèvres, intérieurement je pousse des cris de joie. Je crie, chante et danse de joie d'avoir pu assister à ce moment. C'est le moment que j'ai attendu toute mon existence, que j'ai secrètement espéré lorsque j'étais enfant, puis jeune fille. Que le monde voie la misère dans laquelle je vivais, que des gens viennent m'aider, me sauver. Qu'ils aient sauvé Clo et les autres à temps. Que je n'aie pas eu à regarder ce qui leur arrivait. Que tout se soit bien terminé.

Mais je suis si heureuse, mon cœur déborde ! Je suis heureuse pour elles, ces jeunes filles et tout mon être souhaite les serrer contre moi et les embrasser. Mon cœur est avec elles et avec les personnes qui les ont cherchées et retrouvées. Des noms inconnus me deviennent familiers.

Connerotte et Bourlet, les magistrats de Neufchâteau, sont devenus les héros du peuple belge, les miens également. J'enregistre leurs visages et je les remercie en silence pour leur courage et leur compétence.

Mais l'angoisse m'envahit, une angoisse oppressante et paralysante. Je ne veux pas le voir, j'essaye de fuir mais je reste captivée par la télévision, alors que Marc Dutroux se fait huer par la foule en colère. Je me détourne, Erwin me suit étonné et je m'enfuis dans mon petit jardin. Je suis hors d'haleine. Les souvenirs et l'angoisse m'assaillent. Je crie sans bruit.

Non! allez-vous en! allez-vous en! Je ne veux plus, je ne peux plus! Je ne veux plus me souvenir!

Je referme mon esprit, j'attends que le journal télévisé soit terminé avant de rentrer. Erwin me regarde, je ne laisse rien paraître.

– Tu penses au passé, n'est-ce pas? demande-t-il.

Je hoche la tête mais ne dis rien. Il est terriblement difficile de parler de ces choses. L'interdiction de parler pèse toujours sur mes épaules, imposée par des adultes qui avaient des univers à cacher.

– Tu le connais? demande Erwin et je hausse rapidement les épaules.

Je ne veux rien dire parce que cette réponse impliquera une autre question. Je rentre dans ma coquille. Erwin n'obtiendra plus rien.

Partout où je vais, on parle des développements récents de l'affaire. J'essaye de réagir de façon neutre, de cacher ce que je dois cacher. Les gens me font penser à une meute de loups affamés.

"Il faut les tuer! Les coller au mur! Les lyncher!"

Je me referme sur moi-même. Qui suis-je? Suis-je aussi coupable? Angoissée et confuse, je sors du salon, me cache entre mes fleurs et mes plantes et regarde le petit coin de ciel. Tania me téléphone, me demande avec sollicitude comment je vais. Elle connaît une partie de mon histoire, assez pour savoir que je revis probablement beaucoup de souvenirs. Nous décidons que je lui rendrai visite le lendemain soir. Pour parler, pour digérer.

Mich menotté traverse la foule au milieu des cris et des huées. Il monte les escaliers du Palais de Justice, entouré par des agents. J'en ai le souffle coupé, je me retourne et m'enfuis de nouveau. Haletante, je me cache dans un coin de la salle de bains. Ce n'est pas possible! Ce sont *mes* bourreaux! Son nom résonne dans ma tête. Étrange, je ne

connaissais même pas son nom de famille. Je voudrais oublier son nom le plus vite possible, mais il continue à me hanter l'esprit. Je tremble.

– Ginie ?

Erwin frappe prudemment à la porte. J'ai peur qu'il ne me voie dans cet état et je saute sur mes pieds.

– Tout est OK.

Je grimace un sourire en ouvrant la porte.

– Je me rafraîchissais un peu, je passe chez Tania.

Il hoche la tête, me caresse les cheveux et m'observe.

– Tu as eu peur, Ginie. Tu le connais aussi, celui-là, n'est-ce-pas ?

Je détourne la tête.

– Tu veux en parler ? demande-t-il.

Je secoue la tête.

Tania ouvre une bouteille de vin. Je vide mon verre à moitié. Mon cœur cogne dans ma poitrine.

– Comment vas-tu ? demande-t-elle.

Je secoue la tête. Je ne sais pas, tout se mélange, je me sens à la fois traquée, résignée, angoissée, confuse et soulagée.

– Sers-moi d'abord encore un verre de vin.

Je me blottis confortablement dans le canapé. Nous mangeons notre plat chinois en silence, buvons encore un verre de vin et parlons un peu de la pluie et du beau temps.

Vers minuit, je me sens la tête un peu vide. J'ai un peu trop bu, je le sens, mais je préfère cela au chaos qui règne dans ma tête. Le sujet que nous avons évité toute la soirée vient à nouveau sur le tapis. Je lui raconte, plus bavarde que d'habitude, que Mich a aussi été arrêté.

– Ils savent tout, dis-je en tremblant. Ils vont bientôt venir sonner chez moi et me demander de les suivre. Ils vont... m'arrêter.

Tania me dit que je suis une victime, pas un malfaiteur et qu'il n'est pas sûr qu'ils sachent tout. Nous ne savons pas bien qui sont ces "ils" : gendarmerie, police judiciaire, magistrats... ? Nous sommes d'accord pour dire que Connerotte et Bourlet sont les chevaliers blancs dans le système. Combien de fois avions-nous, Tania et moi, essayé de collaborer avec la gendarmerie ? Nous encouragions les victimes de sévices sexuels, par exemple de viol, à témoigner contre leurs bourreaux. Tania avait même communiqué à la gendarmerie des tuyaux concernant les miens. En 1994, après que Tony fut venu me menacer dans ma mai-

son pendant qu'Erwin était au travail, je lui avais donné l'autorisation d'informer la gendarmerie de Gand au sujet des endroits où des enfants étaient encore abusés. Je n'osais pas y aller moi-même par peur de mon souteneur, mais Tania contacta deux membres de la gendarmerie et leur communiqua toutes les informations. Les gendarmes ne voulurent même pas dresser de procès-verbal, tandis qu'ils lui déclaraient froidement qu'ils connaissaient ces lieux et ces personnes et qu'ils savaient qu'il s'y passait des chose. Mais, dirent-ils en haussant les épaules, ils ne voulaient pas s'attirer des ennuis avec cette affaire. Patsy Sörensen de l'association Payoke [6], avait connu la même expérience : personne ne voulait l'écouter. Le fait que Connerotte et Bourlet aient retrouvé ces deux filles en vie et qu'ils aient réussi à arrêter des gens était un miracle en soi. Ils étaient peut-être les deux seules personnes en Belgique qui savaient faire la différence entre coupables et victimes.

– C'est ta chance, Ginie, dit-elle. Tu as peut-être maintenant une petite chance d'être entendue ! Tu dois raconter ce que tu sais.

Je la regardai anxieusement.

– Tu es folle, Tania ? Trahir mes bourreaux ? Si je parle, ils sauront directement de qui cela vient. Je n'oserai jamais.

– Mais maintenant ça va peut-être bouger ! Je fis fermement signe que non.

– Ginie, écoute ! Si tu te tais, des enfants continueront à être en danger. C'est ça que tu veux ? Tes propres enfants sont peut-être en danger ! Si on les libère parce que tu n'as pas parlé, tu ne te le pardonneras jamais !

Je rentre chez moi le cœur lourd. Tout me pèse tellement. L'angoisse s'installe en moi. L'espoir cherche une place dans mon cœur. L'espoir d'être aidée. L'espoir qu'il existe peut-être une chance, une toute petite chance d'arrêter les bourreaux de mon réseau.

(6) Association anversoise de défense des prostitutées.

Je me faufile dans le bureau de Bie. Elle me lance un regard soupçonneux. Elle aussi a suivi les informations, naturellement et je ne rayonne pas vraiment d'enthousiasme.

Je me pelotonne contre elle, le dos courbé, la tête baissée et les poings serrés. Je me tais, tout simplement parce que je ne sais par où commencer.

Bie me dit bonjour et me demande de quoi je veux parler. Je la regarde et soupire.

– Je le connais. J'ai vu Mich à la télé, dis-je timidement.

Je prononce les mots et je me contracte intérieurement. L'angoisse est maintenant partout, elle se glisse dans mes bras, mon ventre, ma tête, mon cœur. Il me semble que je suis déjà en train de le trahir.

– Que veux-tu faire ? demande Bie d'un ton neutre.

C'est une bonne thérapeute. Je dois penser par moi-même, tirer les conclusions, décider ce que je veux dire et ce que je ne veux pas. Mais je souhaiterais parfois qu'elle me donne les réponses aux questions les plus difficiles de ma vie. Je hausse les épaules, le comportement typique de Ginie, le comportement "*Je ne sais pas*".

– J'ai peur, Bie.

– De lui ?

– Oui, de lui, de tout... J'ai peur qu'ils sachent tout maintenant. De devoir raconter certaines choses...

Cela ressemble à un sanglot. Le calme artificiel de l'année précédente est complètement soufflé, dynamité par les mêmes démons. Intérieurement, je ne sais pas si je dois encore me réjouir de la découverte de Sabine et Laetitia ou m'en alarmer.

– Tu n'es pas obligée de parler, Ginie, c'est toi qui décides.

Bie est calme, sa voix me tranquillise. Les mots jaillissent de ma bouche et je raconte presque automatiquement ce que je sais de Mich, ce qu'il m'a fait, comment il pouvait être cruel et sans pitié. Je lui parle de la peur qu'ils me faisaient, lui, Tony et le réseau. Je sais qu'ils sauront que c'est moi qui ai parlé. Je suis le dernier témoin de ma génération de victimes, mais je le cache. J'ai décidé, il y a longtemps, d'emmener ce secret dans ma tombe.

Bie écoute.

L'heure se termine. Bie me dit que je peux lui téléphoner si j'en ai besoin. Je la remercie.

Elle me connaît. Je lui téléphone seulement en cas de besoin urgent, la plupart du temps je résous mes problèmes seule. Erwin me ramène à la maison. Je suis silencieuse dans la voiture, observant le monde qui défile.

Comme j'aimerais être quelqu'un d'autre. Une personne ordinaire, sans les soucis que je dois supporter. Une femme anonyme, sans histoires. Pourquoi - c'est la pensée qui me traverse - ma vie doit-elle être une telle punition ? Pourquoi ne suis-je pas morte, à l'époque ? En moi passent des pensées, des souvenirs, des images d'une vie en même temps si lointaine et si proche.

Que cela cesse ! Si seulement je pouvais tourner un bouton dans ma tête...

Tania me téléphone tard le soir, alors que je suis sur le sofa dans les bras rassurants d'Erwin. Il regarde la télévision, mais je suis trop tendue pour faire quoi que ce soit. Ce coup de fil me sort brutalement du cocon que j'avais tissé là, dans ses bras.

Elle cherche à me convaincre, explique pourquoi je dois témoigner. C'est important dit-elle, parce que c'est la seule chance sérieuse de s'attaquer à un réseau de prostitution enfantine. C'est peut-être notre seule chance de trouver des personnes prêtes à écouter et à intervenir. Plus j'attendrai, moins il restera de chances de trouver des pistes et des preuves. Les bourreaux sont occupés à les détruire ou à les escamoter. Je ne veux pas. Mais elle est si convaincante que j'hésite.

– Tania, nom de Dieu, que se passera-t-il s'ils ne veulent pas m'écouter ? En qui puis-je avoir confiance ? Des gendarmes, des officiers, des magistrats font partie du réseau. Je ne sais pas à qui raconter ce que j'ai vécu.

Après une longue discussion, nous arrivons à un compromis. Je confierai à Connerotte ou à Bourlet uniquement certaines parties de mon histoire. Je veux raconter ce que je sais sur Mich et rien d'autre. Et seulement à eux, personnellement. Ce sont les seuls en qui j'ai confiance, sous réserve.

Tania soupire profondément. Comment les contacter ? Il faut demander un rendez-vous par téléphone, mais où appeler ? Je déteste té-

léphoner, j'ai horreur de prendre des contacts, je n'ose pas me mettre à la recherche de Connerotte. Tania veut bien accomplir cette partie du travail. Nous décidons qu'elle m'appellera dès qu'elle aura des nouvelles. Je raccroche. Erwin a entendu une partie de la conversation. La tension est à son comble. Il me prend calmement dans ses bras.

– Je te soutiendrai Ginie, quoi que tu décides.

Je me laisse câliner, je m'oblige à bannir cette conversation de ma tête. J'espère intensément que le calme reviendra, comme avant cette crise. Malheureusement, mes souhaits se réalisent rarement.

Je réussis à sortir de ma tête la conversation avec Tania. Je repasse, je fais la vaisselle, je travaille. J'essaye de me persuader que ma vie poursuivra son cours tranquille si je le veux assez fort.

Le téléphone sonne. Je décroche, Tania me dit bonjour. L'angoisse me serre la gorge dès que j'entends sa voix. La bulle de savon – ma petite vie simple – éclate comme par magie.

– J'ai pu joindre Connerotte, dit-elle en riant nerveusement.

Elle me raconte qu'elle a obtenu le numéro du Palais de Justice de Neufchâteau par le service des renseignements, qu'elle a dit qu'elle voulait absolument parler d'urgence à Connerotte à propos d'un témoin et, après plusieurs intermédiaires, elle avait finalement entendu sa voix au bout du fil.

– Je lui ai expliqué rapidement pourquoi je téléphonais. Il est intéressé, Ginie !

Elle semble enthousiaste et je souris avec lassitude.

– Lorsque j'ai dû donner mon adresse en flamand, nous avons eu des problèmes de communication. Mais il y avait à côté de lui un collègue flamand en qui il a toute confiance. Il m'a dit que je pouvais lui parler à cœur ouvert. C'est un gendarme, l'adjudant De Baets de la B.S.R. [7]. Puisque Connerotte a tellement confiance en lui, je lui ai donné mon adresse.

Je suis prise d'une sensation de nausée. Ça y est, la B.S.R. Je revois le visage de Dani.

– Il vient demain déjà.

Silence sur la ligne. J'avale péniblement.

– Demain ? dis-je.

---

(7) Brigades Spéciales de Recherche de la gendarmerie.

– Ne te fais pas de soucis, s'il ne me revient pas, je me tairai. Je te le promets.

Je lui demande de faire attention à ne pas trop en dire.

– Seulement à propos de Mich, hein ? Tu n'en dis pas plus.

50

DÈS LA PREMIÈRE SONNERIE DU TÉLÉPHONE, je sais que c'est Tania qui m'appelle. Chez elle se trouvent deux agents de la B.S.R. qui peuvent donner un nouveau tournant à ma vie et je ne sais toujours pas si j'ai bien fait. Le téléphone sonne à nouveau. Je décroche en tremblant de tension et d'angoisse, espérant à la fois que Tania me dise que c'était un coup pour rien et qu'elle me dise qu'ils veulent m'aider. Ma confusion est à son maximum.

– Allô ?

– Ginie, c'est Tania. L'adjudant De Baets et son collègue sont ici et ils sont intéressés par ce que tu peux leur raconter. Je leur ai déjà raconté deux ou trois choses, mais ils trouveraient cela plus intéressant si tu voulais les rencontrer toi-même.

– Deux ou trois choses ?

– Ils sont OK, poursuit Tania.

Je reste silencieuse.

– Puis-je te passer De Baets ? Il veut te parler, demande-t-elle.

Je marmonne "Oui" alors que tout en moi me dit de répondre non.

– Allô ? dit une voix assurée, je suis Patrick De Baets.

– Hey, je réponds, que puis-je faire pour vous ?

Il m'explique qu'il veut me parler mais que cela peut se faire anonymement, si je le désire. Sans engagement. J'écoute, bien que les mots m'atteignent difficilement. J'essaye de me représenter à quoi il ressemble, de sentir qui il est et quelles sont ses intentions.

La loi du silence pèse sur mes épaules comme un carcan. Ce que je fais est mal. C'est mal d'écouter cet homme inconnu au téléphone, je dois obéir à mes bourreaux, à mes parents, à Tony... De Baets me dit qu'il viendra me chercher dimanche après-midi, si cela me convient. Je réponds "Oui". En moi s'ébranle le train du passé, des intimidations,

des punitions et de l'angoisse. Tania reprend le téléphone, je réussis à lui parler un peu, mais je ne suis plus attentive.

Ce soir-là, je mesure la portée de ma décision. J'ai brisé ma promesse de me taire. Quelles seront les représailles ? Je me blottis anxieusement dans les bras rassurants d'Erwin mais je ne peux pas m'arrêter de trembler.

Je veux fuir, courir, sortir de ce corps, de cette vie. Je veux mourir, oublier, rester fidèle à mes seigneurs et maîtres.

Chaque fois que tu essayeras de parler, un enfant souffrira, tu comprends cela Regina, chaque fois que tu penseras à trahir nos petits secrets, tu causeras la souffrance de quelqu'un d'autre.

Oh ! Dieu, que suis-je en train de faire ? Naturellement je crois mes bourreaux. J'ai vu des choses, j'y ai participé, je les ai subies, des choses que je ne pourrai jamais raconter, parce que les mots manquent pour cela. Je les crois et je crois aussi que rien ni personne, pas même cet agent de la B.S.R. au téléphone ne pourra m'aider ou me protéger. Comment protéger quelqu'un qui est torturé psychiquement et qui se sent coupable parce que d'autres souffrent à sa place. Comment puis-je protéger ces autres petites victimes ?

En me taisant !

Je décommande le rendez-vous. Refuse de donner des explications. Quel sens cela a-t-il, personne ne comprendra pourquoi ! Parce que personne ne sait combien c'est grave.

Je suppose - à tort - qu'ils sont au courant de l'existence du réseau. Ils ont arrêté Nihoul et Dutroux, je pense qu'ils en savent déjà beaucoup, que mon témoignage ne peut pas leur apporter grand-chose pour arrêter le réseau de prostitution enfantine auquel j'ai participé.

51

La sensation de soulagement domina quelques instants. J'avais pris la bonne décision. J'essayais de me persuader que j'avais pu limiter les dégâts. De Baets m'avait seulement parlé au téléphone, il ne savait pas qui j'étais et ne saurait probablement pas où me trouver. Mich n'allait pas donner les noms des témoins et personne ne découvrirait mon secret. C'est ce que je pensais.

Jusqu'à ce que Tania me raconte à contrecœur qu'elle avait donné aux agents de la B.S.R. mon manuscrit de 1988 — dont ce livre est la version finale. Elle n'avait pas réalisé que mon nom s'y trouvait inscrit, dans la dédicace. Mon Dieu, Tania, tu n'as pas fait cela ?

Je la regardai, affolée. Elle l'avait fait ! Elle avait voulu les persuader de la gravité de l'affaire, elle ne pouvait pas leur raconter de telles choses sur Mich sans les situer dans leur contexte. Ils voulaient naturellement savoir comment, où et pourquoi. Elle leur avait donc donné le manuscrit, le livre que j'avais écrit jadis - par frustration, parce que personne ne voulait voir que la prostitution enfantine existait bel et bien ici en Belgique - mais que je n'avais jamais publié.

Je compris que j'avais finalement trahi mes bourreaux sans même le vouloir. J'étais furieuse contre mon amie, je me sentais trahie. Ce n'était pas *ma* décision et je me reprochais d'avoir été assez bête pour perdre ainsi le contrôle. Tania aussi se sentait coupable. Elle ne comprenait pas pourquoi j'avais si peur, car elle ne connaissait que des morceaux de mon passé. Je n'avais jamais eu le courage et les mots pour leur raconter, à elle, à Erwin et à Bie, qui était impliqué, ni que des enfants étaient morts.

Les jours suivants furent un enfer. Je ne dormais plus, j'étais hantée par des cauchemars, qui n'arrêtaient pas même le jour. L'angoisse paralysait mes pensées. J'attendais que la gendarmerie vienne sonner à ma porte, me force à expliquer ce qui s'était passé pendant toutes ces années.

Je me persuadais qu'il devait y avoir prescription depuis longtemps pour mon affaire et j'essayais de me calmer un peu. J'avais hâtivement noté le numéro du téléphone mobile de Patrick De Baets dans mon agenda et, après trois jours d'angoisses et de doutes, je lui téléphonai, hésitante. Finalement, je pensais que dans les circonstances actuelles, il valait encore mieux aller discuter avec lui. Je pourrais peut-être limiter les dégâts en lui racontant moi-même ce que je voulais.

Je composai son numéro en tremblant. La sonnerie retentit. Je décidai de raccrocher après trois sonneries et de ne plus jamais y penser.

– Allô !

Je faillis laisser tomber le cornet de peur.

– Allô, répondis-je et j'expliquai en hésitant que j'étais prête à avoir une entrevue avec lui et son collègue.

Il sembla surpris et content et nous avons convenu d'un rendez-vous. Quelques jours encore et je trahirais ouvertement.

Ce soir-là, Erwin me cajola doucement lorsqu'il apprit ce que j'avais décidé. Il trouvait cela bien. Toutes ces longues années où nous nous étions tus, parce qu'il respectait mon souhait de tout laisser tranquille, ne nous avaient pas éloignés l'un de l'autre. Les nuits sans sommeil où il devait me consoler après le énième cauchemar, les dépressions, les automutilations… Il a tout vu. Il était le seul à savoir combien j'étais atteinte physiquement et psychologiquement.

Il savait que je me cachais parfois pendant des heures dans un coin du living, la tête dans les mains, complètement recroquevillée. Il savait que j'essayais à grand-peine de construire ma vie, alors que la douleur de mon passé me paralysait presque. Il trouvait que les bourreaux devaient enfin répondre de leurs crimes. Comme moi, il ne voulait pas la vengeance mais la reconnaissance. La reconnaissance de ce que j'avais été une victime d'abus sexuels nombreux et répétés. Nous voulions tous les deux entendre de la bouche même des bourreaux pourquoi ils avaient fait cela.

Nous avons longuement parlé de ma décision et de l'impact qu'elle aurait sur nos vies. Je lui parlai de ma peur des représailles, de la peur de perdre mes parents s'ils venaient à savoir que je les avais trahis.

– Ginie, ce qu'ils t'ont fait est injustifiable, tu le sais ?

– Je ne veux pas les perdre. Je me sentirais aussi inhumaine que mes bourreaux. Je ne peux pas.

Je me sens petite, nulle et complètement isolée. Suis-je la seule à devoir prendre une décision aussi grave ? Suis-je la seule à avoir participé à cela ?

52

AU FUR ET À MESURE que l'heure du rendez-vous approche, la tension monte dans la maison. Je réagis brutalement et hargneusement, je veux avoir tout le monde hors des pieds. Dans ma tête, c'est un cyclone. Ma vie est à nouveau éclatée en petites cases, mes personnalités se bousculent. L'angoisse et la panique m'ont épuisée durant la semaine précédente.

La sonnette retentit, mes chiens se précipitent en aboyant et en frétillant de la queue.

Erwin ouvre. Il fait entrer un homme grand avec les cheveux blonds, un visage imposant, sûr de lui mais calme et amical. Il entre au salon et me donne la main. Il se présente.

– Patrick De Baets

– Regina.

Il sourit. Il le sait naturellement, bien que nous ne nous soyons jamais vus.

– Êtes-vous prête ? demande-t-il et je hoche la tête.

Le piège se referme à nouveau.

C'est le point de non-retour. Pendant que j'embrasse mon mari, je pense que ma vie est menée par des événements sur lesquels je semble avoir peu de prise. Dans la voiture, au moment où je serre la main du collègue de Patrick, je comprends que j'ai finalement fait le bon choix. Erwin avait raison, il est temps que les gens qui font cela aux enfants répondent de leurs actes.

Mal à l'aise, je suis les gendarmes. La caserne est grande et m'intimide immédiatement. L'intérieur ressemble à un labyrinthe de couloirs étroits avec des rangées de petits bureaux. Je deviens presque claustrophobe. Je me sens piégée comme un rat, même si je voulais m'échapper, je me perdrais dans ces catacombes. Être livrée ainsi, impuissante, à des gens qui savent où ils vont me fait involontairement penser à Tony. J'essaye de repousser cette pensée le plus loin possible. Je salue des collègues de De Baets et j'essaye de me rendre aussi transparente que possible.

Dans son bureau, une petite pièce bourrée de papiers, d'armoires, d'ordinateurs et d'accessoires de bureau, il m'explique ce qui va se passer. Il va m'interroger avec son collègue dans une pièce spécialement équipée à cet effet, où l'entretien sera enregistré sur vidéo. Un autre collègue réglera la caméra dans un local voisin.

Je murmure :

– J'ai peur des caméras.

Il hoche la tête.

– Tania me l'a dit et je sais pourquoi. Ils vous ont fait faire des choses devant une caméra, n'est-ce pas ?

Mon estomac se contracte tandis que je fais signe que oui. Dieu, que ça va être dur !

– Ici, cela se passe autrement, Regina. Nous utilisons cette caméra pour ne pas devoir prendre de notes, ni répéter. C'est très dérangeant de devoir répéter sa réponse ou la corriger, pendant que l'un de nous tape à la machine. Je vous promets que vous ne souffrirez pas beaucoup de la présence des caméras. Elles sont très discrètes.

Comme j'aimerais dire non et repartir ! Mais, de même que je ne me suis jamais rebellée avant, je reste assise sur ma chaise et je subis les événements.

Ils me ramènent dans le dédale de couloirs, d'ascenseurs et de nouveaux couloirs jusqu'à la salle "Serge Creuz", spécialement équipée de caméras et de microphones intégrés, avec des jouets et des murs couleurs pastel, pour entendre les victimes de pédophilie.

Je regarde autour de moi. Je me sens encore moins à l'aise dans l'atmosphère artificielle de cette pièce. Cela me fait penser au passé, à ces pièces où l'on m'emmenait. Étrangère dans un environnement où tout peut arriver. Bien sûr, je ne devrai plus faire ces actes, mais il va falloir en parler. J'avale péniblement ma salive. En parler me semble, à bien y regarder, encore plus difficile, plus interpellant. A cause des jouets et des dessins d'enfants pendus aux murs, je me sens plus jeune, plus petite que je ne suis. Angoissée, nerveuse et riant pourtant d'un air détendu… comme avant. La sensation de "déjà-vu" est totale.

Nous nous installons autour de la table ronde. J'enlève mes chaussures, ce qui déconcerte un peu les flics, mais je suis comme je suis et je me prépare à l'entretien à ma manière. J'étends les jambes et je regarde Patrick d'un air provoquant. Je suis prête ou du moins je crâne.

La conversation dure plusieurs heures. J'esquisse un tableau grossier de ma jeunesse, de ma vie à Knokke puis à Gand. Mon passé d'abus sexuels. Comment Tony est apparu dans l'atelier de ma mère… Entretemps, la nuit est tombée et le bâtiment autour de nous est devenu calme. Lorsque je me tais, la tête baissée, on entendrait voler une mouche.

Les agents de la B.S.R. - dont je pensais qu'ils savaient tout - ont l'air accablés !

On arrête les caméras. Je me lève de ma chaise pour aller me blottir sur l'appui de fenêtre. Dehors il fait paisible, même ici, au cœur de Bruxelles. Je vois les étoiles, loin au-dessus des buildings et je me sens

morose, comme si je réalisais seulement en l'exprimant ce qui m'est arrivé pendant toutes ces années. Je me sens anéantie, honteuse, oppressée. Maintenant, d'autres personnes encore connaissent mon secret, mon sale secret puant. Je me sens sale. Philippe, le collègue qui s'était rendu avec Patrick chez Tania et, par la même occasion, mon deuxième interrogateur "fixe", me demande comment je me sens. Je hausse les épaules. Je me sens sale. Il s'appuie contre le montant de la fenêtre, il est resté tout le temps d'un calme formidable, une mer de tranquillité et je me sens à l'aise avec lui.

– Tu ne dois pas avoir honte, Regina. Vraiment pas. Ce sont les adultes qui t'ont fait cela qui doivent avoir honte. Tu sais ? Tu n'es plus seule à présent. Tu réalises cela ? Tu ne dois plus porter seule ton secret, nous le portons avec toi. A partir de ce soir, tu ne seras plus jamais seule.

Je hoche la tête. Je ne croyais pas ce que disait Philippe parce que j'étais envahie par une froide solitude et un profond chagrin, mais maintenant, deux ans plus tard, je comprends combien c'était vrai. Depuis ce jour, le poids qui pesait sur mes épaules a diminué. Nous allions nous quitter. Je regarde Patrick et lui demande s'il peut faire quelque chose de mon récit, parce que je ne suis toujours pas convaincue que je peux apporter quelque chose à l'enquête.

– Oui, naturellement, dit-il de son ton assuré, c'est le début. A la prochaine audition nous pourrons travailler de façon plus détaillée.

La surprise me coupe le souffle. La prochaine fois ? Je n'avais absolument pas compté là-dessus !

– La prochaine fois ? bredouillai-je.

– Oui, que pensiez-vous, que c'était fini ? J'ai ri... jaune. Les trois gendarmes grimaçaient.

Malgré mon angoisse et ma misère, j'ai senti que mon sourire était un sourire de soulagement.

Je rentre dans la maison. J'entends Erwin ronfler en haut. Je me retourne et je fais un petit signe aux gendarmes qui m'ont raccompagnée et je ferme doucement la porte. Je suis épuisée émotionnellement, mais je ne suis pas fatiguée. J'ai la sensation que je ne pourrai plus jamais fermer l'œil. Je suis vide. Mon angoisse est moins grande, je commence à réaliser quel pas je viens de franchir. J'ai brisé mon secret, enfreint la loi du silence et cela face à des gendarmes. J'essaye de me représenter comment mes bourreaux pourraient réagir à cela, mais

mon cerveau refuse toute collaboration. Cela suffit pour aujourd'hui, murmure une de mes personnalités, reste tranquille. Je bois un bol de lait chaud et je monte. Erwin ronfle bruyamment, dehors le jour commence à se lever. Je me couche près de mon mari, me fais un petit nid sous les draps chauds. Il m'entoure de son bras, tout ensommeillé. J'écoute sa respiration.

Je sais qu'il y a des choses que je ne pourrai jamais raconter. L'angoisse d'être déclarée folle, de ne pas être crue... Il ne suffit pas de tourner un bouton dans ma tête pour retrouver le calme. Alors que la rue revient à la vie et que les pas de mes enfants retentissent dans leurs chambres, je m'endors exténuée.

53

LA SEMAINE QUI SUIVIT LE PREMIER INTERROGATOIRE, je me sentis terriblement coupable. J'avais peur de ce qui devait suivre, peur de parler et peur en même temps de ne plus être capable de me taire. Je savais que je devrais attaquer mes parents et surtout ma mère dans les dépositions qui suivraient. Je voulais la protéger, mais si je voulais raconter sincèrement ce qui m'était arrivé, je ne pouvais pas continuer à taire sa participation. A la différence de la thérapie, je comprenais que ce que je disais pouvait avoir des conséquences pour d'autres. Avec Bie, je pouvais soulager mon cœur et parler de mes difficultés. Cela ne faisait rien si mon histoire ne collait pas à cent pour cent. Bie écoutait, m'accompagnait et après je retournais à ma vie anonyme et paisible. Quand je parlais dans cette salle d'audition, tout était enregistré et Dieu sait qui allait écouter mon histoire.

Quelle machine avais-je mise en route ? Quelles seraient les conséquences de tout ceci pour mes parents, pour ma mère qui idolâtrait Tony et qui m'avait offerte à lui - sachant très bien à quelles fins il userait de moi. J'avais peur de la perdre, mais mon bon sens me disait que, si je continuais à la protéger, ma vie serait sacrifiée et ma crédibilité serait mise en jeu. Je voulais être sincère parce que les mensonges et les faux-semblants de mes parents, de ma famille et de mes bourreaux étaient de plus en plus éloignés de ma réalité.

Le téléphone sonna. Je décrochai sans réfléchir et j'entendis ma mère à l'autre bout de la ligne.

– Allô, Regina.

– Jour M'man.

Je fermai les yeux, tandis que la culpabilité m'envahissait. Traître que j'étais!

– Tu viens nous rendre visite cette semaine?

– Je ne pense pas, M'man. Pourquoi?

– Il y a longtemps que je n'ai pas vu les enfants. Il y a quelque chose qui ne va pas?

– Non, mais je suis très occupée...

Pourquoi ma résistance se brise-t-elle quand je l'entends? Pourquoi est-elle si importante pour moi?

– Papa ira chercher de quoi dîner dimanche et tu pourras rester manger.

– Je ne pense pas...

– Et les cadeaux des enfants? Et n'oublie pas l'anniversaire de papa. Ça ne s'oublie pas!

Pourquoi ai-je toujours le sentiment irritant que nous sommes sur des longueurs d'ondes différentes? Mes arguments ne comptent visiblement pas. Elle me tient comme un poisson au bout d'une ligne. Elle casse ma résistance en m'imposant sa volonté.

– *Tu ne songes quand même pas à te séparer de Tony, hein Regina?*

– *M'man...*

– *Il est très important pour moi, tu sais. Ton père est si... froid. J'ai besoin de Tony. Si tu le quittes, alors je le perdrai aussi.*

– *Pourquoi le perdrais-tu?*

– *Il vient pour toi, Régine. Il ne me regardera plus si tu le quittes.*

– *Je ne le quitterai pas, Maman.*

– *Tu le promets?*

– *Oui.*

Sa gentillesse a quelque chose de sournois. Je sais qu'elle ne m'aime pas, mais qu'elle garde le contact pour pouvoir me contrôler. Elle veut savoir si je suis obéissante et si je conserve toujours mon secret. Elle ne veut pas me lâcher trop longtemps, parce qu'elle perdrait son influence sur moi. Mieux que mon père, elle comprend combien il est important que je continue à me taire. Elle n'est pas tombée malade

volontairement, mais elle exploite sa maladie pour me tenir à sa merci. Chaque fois que je la vois, elle me fait chanter en me faisant croire qu'elle va mourir si je salis la réputation de la famille. Elle sait combien je crains de la blesser. Toute ma vie, j'ai essayé d'être une fille bonne et parfaite. Aujourd'hui encore, je ressens le besoin de répondre à son désir dans l'espoir de gagner son amour.

En même temps, je me déteste pour mon manque de sincérité. Je devrais lui dire que je témoigne à la gendarmerie. J'ai honte de lui parler, alors qu'à son insu j'essaie de disséquer la vérité devant une batterie d'enregistreurs. Je porte un deuxième secret en moi. Je vis à nouveau une double vie.

Morose, j'accepte d'aller manger dimanche. En fait, je n'en ai pas envie, mais je ne trouve pas la force de refuser. Peut-être que maman - qui est maintenant si malade et qui n'en a plus pour longtemps à vivre - atténuera ma souffrance et prendra ses responsabilités en m'aidant à confirmer mon terrible secret. Je voudrais l'entendre dire qu'elle était au courant de ce qui se passait, qu'elle était dans l'erreur et qu'elle le regrette.

Erwin rentre à la maison. Il remarque immédiatement que je suis tracassée et il me demande ce qui se passe. Je ne dis rien. Les enfants requièrent mon attention, je joue avec eux, j'essaie de leur faire la lecture avec entrain, je prépare leurs pyjamas. J'essaie d'être une bonne mère tandis qu'une foule de sentiments, de peines et de chagrins se débattent en moi. Qu'est-ce qui fait que je suis différente? J'essaie de mettre des vêtements propres à mes enfants tous les jours. J'essaie de leur préparer régulièrement une nourriture saine, mais je dois me battre pour y arriver. Je les câline afin de leur apporter des contacts physiques et de les protéger, je leur raconte des histoires, je prends le temps de les écouter. Tout d'abord, je voulais être une fille parfaite, maintenant une mère parfaite. J'ai le sentiment profond de ne réussir ni dans l'un ni dans l'autre de ces rôles.

Alors que je me remets constamment en question, ma mère paraît si sûre d'elle. Tout ce qu'elle a fait - que cela soit bien ou mal - elle l'a fait et le fait encore "*pour mon bien*". Je voudrais tant croire que cela m'a fait du bien.

Mais je dors à peine une heure et demie par nuit, depuis des années. Je suis assaillie par des cauchemars issus d'une réalité qui me ren-

voie sans cesse à l'enfer de mon passé. Je dois me battre contre des dépressions paralysantes, contre la peur et la souffrance, contre le désir intense de mourir.

J'ai encore besoin d'une séance hebdomadaire de thérapie, pour pouvoir supporter les jours suivants. Je survis mais je lutte contre les séquelles provoquées par des années d'abus, je souffre du handicap de vivre avec un syndrome de personnalité multiple.

Suis-je devenue meilleure grâce à son éducation ? Me suis-je sentie protégée, sécurisée, aimée ? Non. Jamais.

Deux mondes – celui de mes parents et de mes bourreaux et celui de ma propre famille et de la vérité - luttent pour la victoire. Continuer à témoigner ou me ranger du côté de mes maîtres ? Oserai-je couper les liens avec mes bourreaux et avec mes parents, quitter le monde dans lequel j'ai grandi ? Je me sens comme une funambule au-dessus d'un immense précipice.

54

INCERTAINE, JE GRIMPE DANS LE VÉHICULE des gendarmes qui viennent me chercher. A l'avant, les hommes parlent de moteurs, mais la conversation m'échappe en grande partie. Je veux quitter cette vie. Je ne veux pas témoigner. Je veux oublier. Quand nous arrivons à Bruxelles, je frissonne. Je déteste cette ville, je déteste être transportée et j'ai une peur bleue de devoir dire, tout à l'heure, ce qui se passe dans ma tête. Mes personnalités se battent, c'est à celle qui prendra le dessus. Jusqu'à ce que l'on descende de voiture. A ce moment, il devient clair que c'est Stone qui a gagné. Il est le plus courageux, possède assez d'audace pour traverser les portes de la caserne sans devenir fou de peur. Il bluffe, fait comme si tout était facile, fait comme s'il avait déjà fait ça des dizaines de fois. Il fait ce qu'on lui a appris pendant des années.

Rentrer dans l'usine était toujours une épreuve. Stone obligeait notre corps à avancer, pas à pas, vers l'entrée. Tony ou le chauffeur, le chauffeur privé d'un de mes bourreaux les plus cruels, marchaient derrière moi. En fait, j'aurais pu m'échapper. J'étais en bien meilleure condition physique et ils ne m'auraient jamais rattrapée, si j'avais commencé à courir.

Mais... où me serais-je enfuie ? J'étais drillée et ma conduite réglée sur celle de mes bourreaux et de leurs abus. Ma grand-mère et ma mère auraient tôt fait de me repousser dans les bras de Tony. Stone était celui qui réprimait les envies de fuir et nous obligeait à entrer, si grande qu'ait pu être l'angoisse.

Entraîné à vaincre la peur. Entraîné à obéir. Pour survivre.

Le fait de marcher vers la salle d'audition réactive cette sensation. Je ressens une profonde angoisse. Pourtant, j'avance docilement derrière eux, comme derrière mes bourreaux à l'époque sans fuir.

– Qui était là, Ginie ?

Je revois mes bourreaux, très précisément, devant moi. Déjà je ne suis plus Ginie dans la salle d'audition, mais l'enfant que l'on amène et qui enregistre la présence d'hommes et de deux femmes qui sont déjà là.

Je frissonne.

– Combien de personnes sont présentes ?

Je les vois, je les compte mais je ne peux prononcer aucune parole. J'ai peur. Peur d'utiliser ma voix et d'être punie.

– Six, chuchotai-je et je me recroqueville parce que je sais quelle sera la question suivante.

– Qui sont-ils ? Les connais-tu ?

Je fais un signe de la tête. Je me tais à nouveau, car le fait de devoir prononcer leurs noms éveille encore plus d'angoisse. Je réalise que je ne peux pas.

– Ginie ?

Je n'ose pas regarder.

– Qui était là ? Peux-tu le dire ?

Ma gorge se serre.

Un long silence suit. Les enquêteurs attendent, tandis qu'en moi la bataille fait rage. J'ignore combien de temps s'écoule.

– Ginie, combien de temps vas-tu encore protéger ces gens ? Aide-nous, dis-nous qui était présent, dis-le nous, s'il te plaît. Tu ne veux pas qu'ils s'arrêtent ?

Je secoue la tête, tandis que les larmes me piquent les yeux. Je ne veux pas pleurer, je ne veux pas ! Bien sûr je veux les arrêter. C'est pour cela que j'essaie de combattre mon angoisse.

Lentement, en luttant contre la souffrance qui me submerge, je prononce en bredouillant le nom des bourreaux qui m'ont forcée à faire

des choses auxquelles je préfère ne plus penser. Je bloque sur le nom des femmes.

Je ne peux pas donner le nom d'une femme. Je ne parviens pas à me rappeler son nom, chuchotai-je - parce que je n'arrive pas à parler à haute voix - et Patrick me regarde fixement. Il sait. Il sait qui je protège.

Mais je continue à taire son nom avec entêtement. Les heures s'écoulent, un cauchemar pour moi, mais aussi pour les gendarmes. Ils voient combien je dois me battre pour répondre à leurs questions, comme je voudrais fuir dans l'oubli pour ne plus sentir la souffrance. Je raconte, bribe par bribe, que ma copine Clo - parce que je ne connais pas son vrai nom – n'est peut-être plus vivante.

Nouveau silence.

– Que veux-tu dire, Regina ?

Alors j'ose le dire.

– Clo n'est plus en vie.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Je regarde à l'extérieur, vers le monde normal qui continue au dehors, pendant qu'ici le temps semble s'être arrêté. Je tremble intérieurement.

– Elle est morte…

Les larmes éraillent ma voix mais je me bats pour paraître impassible. Personne ne doit voir mon chagrin, certainement pas en présence de ces caméras. Je refuse de pleurer et de donner satisfaction à mes bourreaux.

– Comment est-elle morte ?

L'amertume me submerge.

– Elle est morte après qu'elle…, je déglutis, … ait eu un bébé.

– Tu étais-là ? demande Patrick, d'une voix un peu moins forte que d'habitude.

Je hoche la tête.

L'impuissance, l'angoisse et la colère remontent violemment. Mais aussi le vide. Ma petite sœur Clo me manque. Je sens la blessure profonde que sa mort m'a laissée. Mes défenses volent en éclat. En révélant que Clo est morte, je ne peux plus occulter les circonstances dans lesquelles cette mort s'est déroulée.

– J'ai été emmenée à l'intérieur d'une maison, une villa de plain-pied.

– Où ?

– Je ne sais pas. C'était sur l'ancienne route de la mer. Ensuite on quitte la route et on suit un chemin sinueux...

– Pourrais-tu reconnaître le chemin ?

– Oui.

Je revois défiler le paysage. Il me semble que cela se passe maintenant. Le présent et le passé se confondent.

– A quoi ressemble la maison ?

Souffrance. Je sens la chaleur du soleil à travers le pare-brise. La voiture s'arrête en face d'un bungalow blanc et tourne pour s'engager dans l'entrée. L'étang carré, en béton sous la fenêtre à côté de la porte, la petite marche, les moineaux qui piaillent furieusement dans les hautes branches du peuplier à côté de l'appentis, pour défendre leur territoire.

Point par point, je m'efforce de donner une description de l'intérieur, des gens qui étaient assis dans le living. C'est encore pire que la première fois. Parce qu'à l'époque je ne savais pas ce qui allait arriver.

Les hurlements, comment je ne voulais pas la lâcher, comment Tony m'a fait traverser le hall à coups de pied en m'injuriant.

Le cauchemar est indescriptible.

Les enquêteurs doivent me soutirer chaque réponse. De Baets se fâche de temps en temps. Il essaie rageusement de me faire donner plus de détails, mais personne ne semble comprendre ce que je traverse. Le fait de revivre cela est terrible. C'est presque impossible à verbaliser.

Comment décrire le fait de sentir la vie de ma petite sœur glisser entre mes doigts ? Comment expliquer que j'ai hurlé désespérément à l'aide et que cette aide n'est pas venue ? Quels sont les mots justes pour rendre sensibles la souffrance, la solitude désespérée, le désarroi ? Décrire comment on devient lentement fou de chagrin. Je veux partir. Je n'en peux plus.

L'audition prend fin après des heures interminables. Épuisée par l'émotion, je me recroqueville sur l'appui de fenêtre. Il est cinq heures du matin, l'heure bleue, cette heure familière qui me fait penser à mon passé.

Immobile, je regarde vers l'extérieur, vide, fatiguée, vaincue. Solitaire et anéantie. profondément blessée.

Peter se tient à l'appui de fenêtre.

– Et maintenant ? murmurai-je. Que dois-je faire maintenant ?

Il me regarde avec douceur.

– C'est fini, Ginie. Ils ne peuvent plus te faire de mal.

Je secoue amèrement la tête. Patrick entre et écoute en silence.

– Je pense qu'ils seront libérés, chuchotai-je et une détresse impuissante traverse tout mon corps, une vague de spleen qui me rend plus seule que jamais.

– Tout à l'heure, je vais rentrer dans ma famille. Je ne sais pas si je serai encore capable de leur parler.

Les enquêteurs se taisent, aussi émus que moi. Ils ne s'attendaient pas à cela.

– Il est temps que les bourreaux soient rendus responsables du mal qu'ils ont fait, à toi et à Clo, dit De Baets fermement.

Je le regarde. Je voudrais tant le croire, mais quelque part je sais que je n'y arriverai jamais. Les hommes que j'ai connus sont trop puissants, trop influents, trop intouchables. J'en ai conscience. Les enquêteurs pas encore.

55

Octobre 1996.

LA SÉQUENCE TÉLÉVISÉE DURE QUATRE MINUTES. Le sol se dérobe sous mes pieds. Le visage du présentateur est impassible. Le reste des nouvelles m'échappe, mais apprendre que le juge Connerotte est déchargé de l'affaire parce qu'il a participé à un dîner spaghetti organisé en faveur des deux petites filles libérées - Sabine et de Laetitia - me vrille la tête.

La première chose que je ressens c'est la colère. Lui en qui j'avais une confiance inébranlable, s'est laissé piéger. L'impuissance ensuite, parce que je sais que c'est le début de la fin. La première manche est remportée par les bourreaux.

A ce moment précis, je comprends que le combat que j'ai engagé est un combat perdu d'avance et que ceux qui me prennent au sérieux prennent aussi de grands risques.

Patrick ne laisse rien paraître de ce qu'il ressent. Il reste un flic, avec un visage d'acier, sans sentiments tant qu'il travaille. Il croit au système et aux gens avec qui il a fait toute sa carrière. J'essaie de me laisser gagner par sa confiance, mais j'en ai trop vu pour y réussir. Jamais un bourreau n'a été puni. Ils ne doivent même pas payer d'amendes. Si l'avocat d'un sous-fifre comme Dutroux parvient, par un tour de passe-passe juridique, à gagner une manche, que puis-je espérer contre les autres ? Que puis-je faire, moi, petite victime sans importance, avec ma voix et ma mémoire comme seules preuves ? Je suis prête à abandonner, à considérer que les carottes sont cuites, lorsque je me rends compte que je ne suis pas seule à ressentir la colère et l'impuissance. Les gens de la rue réagissent avec autant d'amertume. On n'accepte pas l'éviction de Connerotte. Les parents des enfants disparus et assassinés expriment leur colère ouvertement. Leur espoir me fait mal. Ils pensent que Connerotte n'a pas encore perdu.

Leur naïveté me fait penser à l'espoir qui jadis me réchauffait. J'avais appris à me préparer au pire.

Et le pire est arrivé.

Ces vieillards grisonnants de la Cour de Cassation ont tendu la main aux assassins. Toute la population a été méprisée, cette populace dont ils n'ont que faire. Connerotte a été dessaisi du dossier Dutroux-Nihoul.

Ce soir-là je me suis sentie plus seule que jamais. Erwin me regardait, compatissant, mais je tournai la tête et me renfermai sur moi-même. Parce que l'impuissance que je ressentais ne concernait pas que moi. Je pensais aux autres enfants qui avaient été abusés après moi et aux petites victimes actuelles. Si les gens auxquels je faisais confiance et qui pouvaient enquêter sur mon histoire tombaient les uns après les autres, que pouvais-je encore faire ? Mon histoire allait-elle mourir d'une mort douce ? Si une apparence de partialité suffisait à éliminer un homme comme Connerotte, que devait alors craindre l'équipe de De Baets ? Qu'allait-on leur reprocher à eux ? En tremblant, je compose son numéro de téléphone mobile, bien décidée à lui dire que j'arrête. Je ne veux pas que sa carrière soit mise en danger à cause de moi. Je ne veux pas porter cette responsabilité. Connerotte avait toute la population derrière lui, peut-être que les parents de Julie et de Melissa et Paul Marchal pourraient gagner la partie de bras-de-fer, mais De Baets est un inconnu et je ne suis qu'une "X", une anonyme, une personne sans visage.

Ce soir-là, nous avons parlé calmement, longuement. La détresse était sensible dans ma voix. Il s'efforçait de me convaincre que lui et son équipe continueraient quoi qu'il arrive.

Je raccrochai et restai encore longtemps assise, le dos appuyé au mur. J'avais accepté une nouvelle audition, samedi. Obstinée mais avec une douleur comme un éclat de verre dans le cœur, je décidai de continuer à me battre.

Philippe me demanda si je participerais à la marche blanche. Peinée, je secouai la tête.

– Je ne supporte pas la foule, répondis-je.

– Pourquoi pas ? me demanda-t-il et je lui expliquai avec difficulté que j'avais honte de ce qui m'était arrivé.

J'avais peur que les gens ne le remarquent et qu'ils me jugent.

– Il t'est arrivé quelque chose d'affreux, Ginie, dit-il sur un ton calme. Tu n'as pas à en avoir honte. Sois fière d'avoir survécu. Sois fière de ton courage.

Courage ? Je me sens tellement craintive et petite.

– Cela a dû te demander énormément de courage pour venir témoigner chez nous, n'est-ce pas ?

J'avalai avec difficulté. Comment pouvait-il savoir cela ?

– Tu fais la différence, pas vrai, Ginie ? Tu fais la différence pour les petites victimes de maintenant.

– Tu vas à la marche ? demandai-je d'une petite voix.

– Oui.

Qu'il marche pour soutenir des filles comme moi, exiger la justice et le changement, tout cela signifiait pour moi beaucoup plus que je ne pouvais l'exprimer.

56

La Marche Blanche. Je regarde la foule ondulante et sereine, sur le petit écran. Trois cent mille personnes qui, au long de la journée, lancent un cri de détresse aux grands de ce pays. Aidez-nous. Ne laissez pas cela recommencer.

J'aurais voulu y être pour pouvoir déposer des fleurs mais j'ai si peur des gens. Je suis très impressionnée. Les ballons, les fleurs, les vê-

tements blancs, la sérénité, le silence plus puissant qu'un cri. Tout mon cœur est là, à Bruxelles, près des victimes. En moi croissent la certitude, la détermination. Je dois parler, témoigner de sorte que personne ne puisse plus oublier. Pour que personne ne puisse plus fermer les yeux.

L'interrogatoire qui suit est pénible. Il dure des heures mais pour la première fois j'ose repousser ma peur. Je donne des noms, des lieux, je décris en détails ce qu'ils m'ont fait. Je décris des sévices sexuels dont je ne pensais pas pouvoir parler auparavant. La honte m'envahit mais je raconte, tête baissée, ce qu'ils exigeaient de moi. Ce qu'ils nous ont appris à faire, à moi et à d'autres petites victimes, ce qu'ils nous obligeaient à faire. L'amertume est perceptible, le chagrin est profond, mais mes secrets pénibles se démêlent au fil des heures. Je grimpe à nouveau, épuisée, sur l'appui de fenêtre tandis qu'un gendarme étiquette les bandes vidéo.

Les genoux repliés, Fillette est assise sur l'appui de fenêtre. Elle a tout juste quinze ans et elle est pleine de douleur et de chagrin. Elle sent si fort la présence des autres petites victimes qu'elle pourrait presque les toucher en pensée. Tremblante, elle s'appuie au châssis comme si elle voulait disparaître. Son regard est tourné vers son passé, vers Tony qui lui a si souvent fait mal, en la forçant à faire des choses qu'elle n'était pas capable de faire. Lui aussi est très proche et elle baisse la tête en se rappelant ces souvenirs douloureux. Patrick vient à côté d'elle, contre l'appui de fenêtre.

– Quelles sont les filles que tu connais encore, Fillette ? demande-t-il, en utilisant par hasard son nom.

– Véro, Mieke, Clo, Noëlle, Chrissie... dit-elle rapidement et elle se rappelle à ce moment chaque visage.

Patrick est perplexe. Après une audition difficile, il entend son témoin donner tout à coup – d'une voix d'enfant - une série de noms qui le laissent muet. C'était sorti avec la plus grande facilité.

– Vivent-elles encore ?

Fillette hausse les épaules.

– Certaines oui, je pense. D'autres non.

Elle le regarde avec de grands yeux désespérés.

– Qui est morte ? demande-t-il calmement.

– Chrissie, chuchote-t-elle.

Patrick demande comment.

– Ils l'ont brûlée.

– Où ?

– Dans une cave, chuchote-t-elle encore plus bas.

Elle se rétracte profondément en elle-même, luttant contre le souvenir de l'odeur de la substance avec laquelle ils l'avaient aspergée. Et lorsqu'il veut lui poser d'autres questions, elle secoue la tête.

– Je veux rentrer à la maison, supplia-t-elle, loin de ces tristes souvenirs.

Mais Chrissie ne sortit plus de nos têtes.

Ses hurlements, ses appels à l'aide… Tiu. Tout se mélangeait cette semaine-là, comme si le temps était malléable et se remettait à vivre à l'évocation de ces images.

Le fils que j'avais chéri, Chrissie qui avait été si affreusement punie peu après, les cris dans ma tête. La folie ressentie pendant ces jours-là. La folie qui avait commencé quand ils… mais je refusais que ces images m'envahissent.

Tout dans la salle d'audition semblait imprégné de souffrance et les jouets me rappelaient un souvenir douloureux.

- C'est pour toi, ma petite !

Mich lui offrit un grand paquet emballé dans un papier au nom d'un magasin de jouets réputé. Chrissie rayonnait. Excitée, impatiente, poussant de petits rires étouffés, comme les adolescentes peuvent le faire, elle ouvrit le cadeau.

L'ours, en pyjama et bonnet de nuit, lui tendait les bras.

Cela faisait mal. Cela faisait tellement mal qu'il me fallut utiliser un détour pour pouvoir dire qui était présent ce jour-là. Cela rendait Patrick et Philippe pratiquement fous. Ils avaient devant eux une adulte anxieuse et ils étaient obligés de dialoguer avec Kenny, la personnalité lourdement traumatisée, qui était pratiquement devenue autiste depuis la mort de Tiu et de Chrissie. Kenny possédait toute l'information, mais il ne pouvait pas parler.

Depuis ce jour il y a longtemps, Kenny ne s'était plus jamais manifesté. Aujourd'hui, pour la première fois, je devais l'amener aussi loin que possible pour qu'il raconte précisément ce qui s'était passé avec Chrissie.

Kenny résistait, il ne voulait pas retourner dans le passé. Il avait peur, une peur terrible des gens. Peur de la souffrance et peur… Non! Il ne voulait pas dire de quoi il avait peur ni de qui. Têtu, anxieux, évasif, esquivait les questions des gendarmes. C'est grâce à d'autres personnalités, qui écoutaient aussi et qui étaient très proches de lui que Kenny put balbutier des petits morceaux de son histoire et s'en libérer dans un langage infantile et confus.

Des erreurs? Bien sûr il y en avait dans son histoire. Kenny s'était tu depuis plus de dix ans. Il n'avait jamais compris ce qui lui était arrivé et, maintenant, il devait subitement verbaliser ce qu'il n'avait jamais compris. Il ne pouvait pas placer de date ou d'année sur les faits. Kenny n'avait jamais appris à lire l'heure, de même qu'il n'avait jamais fait de différence entre les saisons. Kenny ne connaissait que les nuits où il avait été maltraité. Cette personnalité, qui n'apparaissait que quand les bourreaux avaient besoin de quelqu'un qui ne pouvait pas hurler ni pleurer, était tout à coup obligée de raisonner comme quelqu'un de normal avec une perception normale du temps. Pour lui, 1974 c'était la même chose que 1980 ou 1984. Au travers de toutes ces années, il était resté un petit enfant blessé, un petit être anxieux, abusé. Depuis sa naissance, il y a des années, il n'avait pas vieilli d'un jour.

Il amalgamait des faits qui s'étaient passés en l'espace d'une semaine ou quinze jours, parce qu'il n'avait jamais pris conscience du temps qui s'écoulait. Grâce à ces personnalités, Ginie - la petite fille et son corps - avait pu survivre à ces traitements inhumains. Mais dans une salle d'audition, c'était peu convaincant. Les enquêteurs devaient présenter un témoignage cohérent. Cela nous ne pouvions pas le leur fournir facilement.

Patrick se sentait impuissant. Il aurait tant voulu arrêter les bourreaux, mais il prit conscience peu à peu qu'il se heurterait à une forte résistance.

Depuis l'élimination de Connerotte, le juge Langlois dirigeait l'enquête. C'était un homme plus rigide, qui ne voulait communiquer avec les enquêteurs que par l'intermédiaire de leur supérieur hiérarchique, le commandant Duterme.

Patrick savait que Duterme et Langlois accordaient peu d'importance aux témoins anonymes et encore moins aux victimes affligées de personnalités multiples.

Qu'il m'ait laissée malgré cela témoigner, en sachant qu'il se retrouverait sous les feux de la critique, cela devrait susciter l'admiration.

57

Il est pénible de devoir parler de mes troubles dissociatifs de la personnalité. Je suis experte dans l'art de dissimuler mes handicaps et je dois avouer maintenant - qui plus est à des enquêteurs - que je possède plusieurs personnalités. Je m'attends à ce qu'ils me déclarent complètement folle. Ce n'est pourtant pas ce qui se passe. Être prise au sérieux par eux est une expérience nouvelle pour moi. Je comprends pourtant bien qu'il est difficile de travailler avec moi. Je suis secrète, avare d'informations, je traite mes angoisses par le rire, j'évite la souffrance qui surgit quand je parle d'abus en gardant de longs silences ou en ne répondant pas. Pour des gens qui travaillent habituellement avec les auteurs d'actes criminels, une victime comme moi doit être un vrai cauchemar. Mais je n'y peux rien. Je voudrais pouvoir donner plus, raconter plus, sans être régulièrement bloquée par la peur des représailles. Ce serait plus facile. Mais ce que j'ai à révéler est bien plus lourd qu'une infraction au code de la circulation et je ne sais pas jusqu'où je peux leur faire confiance. Dieu sait qui lit ou écoute les interrogatoires, où ils aboutissent et qui pourrait en faire mauvais usage ? Je dois livrer tant de choses intimes que cela m'angoisse. Ai-je encore quelque chose qui m'appartienne ? Bientôt tout le monde saura ce qui s'est passé. J'ai peur de tous ces inconnus qui peuvent lire les interrogatoires. Comment réagissent ceux qui ne me connaissent pas ? Sur papier, les interrogatoires ne sont qu'un reflet de ce qui se passe réellement dans la salle d'audition.

Personne ne peut s'imaginer la difficulté terrible que représente pour moi le fait de briser la loi du silence qui m'avait été imposée, pour témoigner malgré tout. Mais qui sont ces magistrats, ces procureurs, ces officiers de gendarmerie ? Qui se trouve dans cette tour d'ivoire et comment puis-je leur faire sentir ce que c'est qu'être une victime, impuissante et confuse ? Erwin me câline. Un peu crispée je le laisse faire

tandis que ma tête est pleine de soucis et d'angoisse. J'ai peur de l'espoir qui grandit en moi. Que se passera-t-il si demain ils ne me croient plus, si l'enquête est arrêtée et que mes bourreaux sont mis hors de cause une fois de plus ? Aurais-je le courage de continuer à me battre ? Pourrais-je témoigner devant un tribunal, en leur présence ? Cela aussi m'effraie. Pourrais-je supporter d'être confrontée à mes persécuteurs ? Les cauchemars rendent mon sommeil presque impossible. Je me tourne, me retourne, je traîne le cœur lourd à travers la maison, pour m'endormir finalement d'épuisement et me réveiller en sursaut peu après. Je ne crie jamais, Erwin dort tranquillement à côté de moi, inconscient de l'enfer que je dois traverser chaque nuit. Je ne peux ni pleurer ni hurler ni m'enfuir. Il est impossible d'échapper à ses souvenirs. Malgré le fait que je continue à rire, à travailler, à materner mes enfants, tout en moi appelle au secours.

– Bonjour Maman ! dit mon fils aîné en jetant ses petits bras autour de mon cou.

Je le serre contre moi, tandis que mes filles poussent pour se faire une place sur mes genoux. Mon bébé lance des petits cris de joie en entendant les voix de ses sœurs et de son frère.

– Bonjour mes enfants !

Je souris avec émotion, le cœur débordant d'amour pour eux. Je les serre dans mes bras, renifle leur odeur, sens leur chaleur, me forçant à retenir comme il est bon de les toucher.

En dépit de tout, j'ai beaucoup reçu dans cette vie. Souvent les fantômes de ma jeunesse me dominent mais je me bats pour construire un avenir meilleur. Mes enfants méritent une mère aimante, chaleureuse et une famille où ils puissent s'épanouir paisiblement.

– Que penseriez-vous d'une excursion ? leur demandai-je.

Riant entre eux, ils me demandent où nous irons. Je regarde Erwin, qui hausse les épaules.

– A la mer.

Je veux leur apprendre la sensation du vent froid qui vous fouette et le bruit apaisant du flux et du reflux des vagues. Je veux leur montrer mon petit coin dans le Zwin et sur la plage. Juste une petite journée, je veux pouvoir courir avec eux et profiter de la vie.

Ils crient fort, débordent de joie et sautent joyeusement en tous sens. Je bataille contre leurs petits corps excités, je cherche des habits

et des chaussures pour chacun. C'est une froide journée d'hiver, une vraie journée de novembre, mais il fait sec et la lumière à l'intérieur de la maison laisse espérer que le soleil brillera.

Nous courrons sur le rivage avec les bras levés au ciel et cinq chiens devant nous. Une maman et ses trois enfants. Le père porte le bébé sur ses épaules. Il regarde nos bonds de sauvages à une certaine distance et il veille sur chacun de nous. Je chante avec mes enfants, nous faisons des culbutes dans le sable et ne ressentons pas le froid autour de nous.

Ceci est l'endroit où, petite, je me sentais chez moi et je trouvais le calme. Maintenant je partage cet endroit et ce jour particulier avec mes enfants. Je me tourne vers la mer, ferme les yeux et jette la tête en arrière. Les enfants se collent à moi. Erwin me suit et pose ses bras sur mes épaules. Nous sommes là, à profiter ensemble du vent, de l'odeur saline et de la solitude de la plage abandonnée. A cet instant, je me sens une. J'embrasse mes enfants et je remercie tout le monde et personne en particulier pour cette belle journée.

58

Fin novembre 1996.

DE BAETS ARRÊTE LA VOITURE devant ma porte. Je lui serre la main ainsi qu'à son collègue et je me faufile à l'intérieur. Erwin dort depuis longtemps. Même les chiens se donnent peu de mal pour me saluer. Ils agitent légèrement la queue, mais ils restent couchés.

Je vais dans le petit jardin et je respire profondément. La colère et l'impuissance m'envahissent. J'ai perdu Clo et Chrissie, mes petits enfants et les nombreux enfants anonymes pour lesquels je me suis battue, mon propre moi... C'est comme si la plus grande partie de ma vie consistait à perdre et à quitter. Quand pourrai-je pleurer ? Je me mords les lèvres de colère. Quand devront-ils à leur tour parler dans cette salle d'audition, avec les caméras braquées sur eux, pour enregistrer ce qu'ils m'ont fait ? Ce qu'ils ont fait à mes petites sœurs, tandis que je les regardais impuissante ou qu'ils me forçaient à participer.

Quand seront-ils pris de sueurs froides ?

Je ne parviens pas à me mettre au lit, pas maintenant que Clo est revenue, si vivante, dans ma tête. Je veux lui parler, échapper quelques instants à l'isolement dans lequel je vis.

Bonjour Clo,

Après toutes ces années, te voilà à nouveau près de moi. Je te sens presque, tant tu es proche. J'entends l'écho de ton rire, joyeux, ouvert, un peu cynique parfois. Tu me manques tant et pour la première fois, je me rends compte que je ne pourrai plus jamais te serrer dans mes bras. Je n'entendrai plus "Salut Ginie!" alors que tu lances les bras en l'air et que tu m'offres une bouteille de bière. Nous n'étions pas tout à fait de ce monde, hein, toi et moi. Avec d'autres filles, nous vivions juste en marge du monde des gens "normaux". Sans le dire, nous savions que c'était comme cela. Que nous étions sœurs et liées l'une à l'autre par notre passé.

J'aurais tant voulu pouvoir te sauver, Clo, j'aurais tellement voulu. J'aurais tout donné pour te garder en vie. Et lorsque tu es morte, quand tu as glissé de mes mains comme de l'eau s'écoule entre les doigts, j'avais décidé de t'oublier. Ah! Clo, je ne pouvais plus vivre avec l'idée que tu avais renoncé. J'étais si fâchée contre toi, parce que tu avais osé m'abandonner dans ce monde où je ne pensais pas pouvoir survivre sans toi. Toi, celle qui m'a tout appris.

Tu me sortais de mon monde fantasmatique, en me secouant, en criant : "Bats-toi, Ginie, bats-toi nom de Dieu!" et en me demandant de rester ici, pour regarder, me souvenir, me battre et gagner. Toi qui m'as donné confiance en moi. "Tu as quelque chose de particulier, Ginie, tu y arriveras, je le vois dans tes yeux. Tu trouveras quelqu'un qui t'aimera, tu auras des enfants que nous protégerons" — et je ne te croyais pas.

Je te détestais. j'étais furibonde.

Comment as-tu pu me laisser tomber? Toi, celle qui m'a toujours remise debout, qui m'arrêtais quand je vou-

lais me suicider. Je me suis sentie tellement impuissante, trompée. Comprends-tu cela Clo?

Tu m'avais fait comprendre que nous serions toujours l'une avec l'autre, que tu m'aiderais toujours et là tu arrêtais de te battre pour t'esquiver doucement...

Le temps passait. Je refusais de voir la réalité en face. Tu vivais encore, tu avais d'autres amis, mais tu restais indépendante, joyeuse et indépendante. Tu avais laissé le passé derrière toi, comme un serpent qui mue abandonne sa peau. Tu restais jeune. Je ne voulais pas me séparer de toi. Je t'ai gardée en vie dans mon esprit et, au fil du temps, cela semblait presque vrai. Quelque part je savais que c'était un leurre, mais le rêve était le plus fort. Tout doucement, comme le mouvement de la marée, ma colère a décru et l'amour est revenu.

Je t'ai tant aimée. L'amitié que je ressentais pour toi avait quelque chose de surnaturel. Je te chérissais, je t'aimais, je te parlais dans ma tête.

Quand Tony et les autres continuaient à me maltraiter, je fixais ma pensée sur toi. Je te regardais rire et je me sentais consolée. Même quand tu ne fus plus là, le fait de penser à ton sourire me remontait le moral.

Clo, pendant toutes ces années tu as vécu dans mon cœur et dans mon esprit - la prison et le refuge des filles comme nous. Tu vivais là, donc tu n'étais pas morte pour moi. Maintenant j'ai décrit ta mort et la maison où cela s'est passé. Je leur ai montré la maison, comme anesthésiée et cela m'a renvoyée dans le passé. Je ne pouvais pourtant pas pleurer. Il y a un vide, un trou noir béant dans mon cœur. Une blessure profonde que ta mort a provoquée et dont je n'avais pas encore commencé à guérir. Cette blessure est la seule chose que je ressentais encore.

Mais le temps passe, comme toujours. Et même si je ne voulais pas, la blessure guérit doucement. La souffrance aiguë s'atténue, le désespoir devient chagrin, le chagrin deuil.

Le deuil se transforme en séparation.

Dans ma tête, je retrouve une fois encore ton sourire, ton visage consolateur. Je ressens un profond chagrin et des larmes me piquent les yeux. Je prends ta main dans la mienne et j'embrasse tes doigts, je les pose sur ma joue. J'essaie de me souvenir comment c'était de te sentir il y a si longtemps. Je t'aime tant que je dois te laisser partir.

Bon voyage, Clo, ma fille, je ne t'oublierai jamais. Je te vois avec le bon sens de ma personnalité Oochi, la grimace de Bo, le goût du combat de Stone. Je te sens dans mon cœur, pour toujours.

J'apprends à me défaire des traumatismes de ma jeunesse. Me séparer de Clo, à ma façon, est une nouvelle étape dans mon processus de changement. Pour la première fois, je m'autorise l'émotion, abritée et protégée par certaines de mes personnalités, pour pouvoir survivre. En m'autorisant le chagrin, je permets à certains egos "douloureux" de s'intégrer dans l'ensemble. Inconsciente du processus que j'ai enclenché en acceptant la mort de Clo et le traumatisme qu'elle m'a laissé, je continue à vivre.

Mon ordinateur devient mon confident le plus sûr. Je confie à l'écran tout ce que je ressens et tout ce qui se libère. En plus de Bie à mes cotés, écrire est une véritable thérapie pour moi.

Je déteste parler à voix haute. C'est et cela reste difficile. Je fais de mon mieux dans la salle d'audition et je fais confiance aux enquêteurs, du moins à ceux qui sont assis devant moi, mais je reste anxieuse.

A de multiples reprises, je répète mon inquiétude à De Baets. Il répond toujours la même chose. Les journalistes ne recevront aucune information de sa part. Je le crois parce qu'il est franc comme l'or. Très peu de personnes connaissent ma véritable identité, me dit-il et je le crois aussi. Que puis-je faire d'autre ? Si je n'avais pas confiance en lui, quelle serait l'utilité de ces interrogatoires ? Pourtant, ma peur se réveille chaque fois qu'il me présente de nouveaux visages. Comme Bourlet, qui m'a un jour serré la main. Il va suivre une audition à partir d'une autre pièce, avec le magistrat national Van Dooren. Je ne dis pas un mot. Je me referme complètement parce que les inconnus me font perdre les pédales.

Patrick m'explique patiemment que c'est nécessaire pour l'enquête. Si des magistrats suivent l'enquête, ils peuvent évaluer si tout se passe selon les règles, si les questions ne sont pas "suggestives". C'est un soutien pour lui, mais aussi pour moi. J'acquiesce timidement, parce que je le comprends mais j'ai à nouveau honte. J'ai toujours honte, même si je commence, petit à petit, à me rendre compte que ce sont mes bourreaux qui portent la véritable faute. Je ne pouvais que subir, je le sais rationnellement, mais j'ai du mal à l'accepter émotionnellement.

59

Noël - Nouvel an 1996-1997.

JE DEMANDE À LA B.S.R. deux semaines de repos. Être interrogée toutes les semaines n'est pas tenable. On dirait que ma vie n'est plus faite que de mon passé et d'auditions douloureuses.

Après quelques jours déjà je me sens revivre. Je joue et je ris avec mes enfants, je leur lis des histoires pendant des heures, tandis que nous sommes tous installés dans le fauteuil sous une couverture. Maintenant seulement je sens combien ces auditions sont lourdes et épuisantes. J'ai la sensation d'être pressée comme un citron.

Je veux surtout oublier l'audition au cours de laquelle, de guerre lasse et profondément blessée, j'ai pu dire quelles blessures spécifiques avaient été faites à Chrissie. Les souvenirs et les images qui ont été réveillés me poursuivent dans mon sommeil, comme si j'avais été obligée d'ouvrir une porte que je ne parviens plus à fermer. L'image de mes parents, que j'avais jusqu'à présent préservée, commence à se transformer. Je ferme les yeux et je me roule en boule, les jambes serrées contre moi. Mes parents savaient tout. J'ai tellement lutté pour être acceptée par eux et pour être aimée, mais l'amour leur était inconnu. Tous deux ils n'ont jamais pu me donner la chaleur dont j'avais tant besoin enfant. Pourquoi? Leur passé y est-il pour quelque chose ? Sans doute. Si on n'a pas connu l'amour soi-même, on ne peut pas en donner en principe. Mais cela ne colle pas tout à fait, chuchote *Wise*, ma personnalité sage et raisonnée. Je ne lutte pas contre sa voix ni contre sa présence.

Je suis capable d'élever mes enfants avec attention et amour. Je me suis battue pour briser le cercle de la violence et de l'abus.

Stone se mêle à la conversation. J'écoute ses arguments, le souffle coupé. Il dit froidement que les adultes peuvent faire un choix. Soit ils brisent le cercle de la violence, soit ils en font partie. Si on le veut réellement, on peut faire ce choix. Le choix en faveur de l'enfant et de l'humanité. C'est une étape douloureuse naturellement mais une enfance affreuse n'est pas une excuse pour faire subir la même chose à ses enfants.

Quelles sont ces choses affreuses ? La voix de *Bo* rejoint la petite compagnie dans ma tête. Soudain, je me vois comme une enfant tendre et vulnérable, qui regarde désespérément le dos de sa mère se perdre dans la foule. Je m'enfonce encore plus avant à l'intérieur de moi. Soudain, sans transition, je vois mon père me menacer du pied, puis me frapper, tandis que je sors en courant de la pièce pour me réfugier angoissée et honteuse dans un coin de ma chambre. Confuse, j'essaye de sortir de mes souvenirs dès que j'entends les pas de mes enfants en haut des escaliers. Je dois être là pour eux, mais c'est dur de repousser ces souvenirs à l'arrière-plan.

Dans l'après-midi, après avoir fait mon travail et mis les enfants dans leur chambre, dans la tente que nous avons construite ensemble pour qu'ils se reposent, j'ai réalisé qu'il y avait quelque chose de changé en moi. Pour la première fois, je ne me suis pas coupée après avoir pensé du mal de mes parents. Ma grand-mère, mon père et ma mère, m'ont persuadée toute ma vie jusqu'à cet instant qu'ils ont tout fait pour m'aider, par amour et qu'ils se sont débrouillés pour me payer tous mes caprices. Mais je n'avais aucun caprice ! Je ne m'intéressais pas – ni enfant, ni adulte - aux choses matérielles. Je n'ai jamais eu une vraie chambre d'enfant, je ne demandais pas tant de jouets. A l'adolescence je ne demandais même pas d'argent de poche. Je n'ai jamais demandé de vêtements, de nouveau vélo, ni même mon cheval. Je n'ai jamais demandé toutes ces choses. Au contraire, j'étais si timide que je n'aurais jamais osé. De douze à vingt ans j'ai porté les mêmes chaussures de sport. Ceux qui me connaissent savent que j'étais toujours habillée de la même façon : en jeans et en tee-shirt. Je ne suis jamais partie en vacances avec mes parents, pas même dans les Ardennes. La première fois que j'ai vu les Ardennes, c'était en classe nature et j'avais environ treize ans. Je ne demandais jamais rien.

Je manquais des choses les plus élémentaires, comme des sous-vêtements, des tartines pour l'école ou des bas. Je n'ai jamais eu de bas, sauf deux paires reçues d'une amie d'école. Personne ne remarquait ces carences. On ne voyait que le cheval. Parce qu'il était grand et que sa photo se trouvait sur la table à chaque occasion. Je recevais des cadeaux si le public était assez nombreux. Mes parents ne m'ont jamais offert un cadeau sans spectateurs ou sans demander quelque chose en retour.

J'avais des bleus, des entorses, je boitais de temps en temps : c'était le cheval, voyez-vous ? Même les blessures les plus visibles pouvaient être dissimulées de cette manière.

Tous les membres d'une famille sont-ils si aisément manipulables, ainsi que les étrangers ? Oui, c'est aussi facile et c'en est angoissant.

60

Janvier 1997.

PHILIPPE, LE COLLÈGUE DE DE BAETS, est retourné à ses missions précédentes. Il me manque un peu parce qu'il était si calme. Je salue Danny, le nouveau collaborateur de Patrick. Je suis méfiante, bien que j'aie appris à faire bonne figure face aux nouveaux arrivants. Je veux leur laisser la chance d'apprendre à me connaître.

Danny est nerveux. Il a tendance à poser trop de questions à la fois, ce qui me pousse à me renfermer. J'essaye de me convaincre que je dois être patiente. Je suis de plus en plus consciente du fait qu'il n'est pas évident d'interroger une personne victime de lourds sévices sexuels.

Le plus gros obstacle lors de chaque audition est la concrétisation des faits. J'éprouve toutes les difficultés du monde à dater les événements. Durant ces longues années, les bourreaux sont restés à peu près les mêmes et il m'est souvent impossible de dire si un certain fait s'est passé plutôt en 1981 qu'en 1984. Avais-je huit, onze, ou quatorze ans ? Pourtant, lorsque je me sens suffisamment en sécurité, je peux leur donner des détails, des voitures, des maisons.

C'est presque incroyable ce dont je peux me souvenir, comme si je regardais à travers les yeux de l'enfant emmené par ses bourreaux. Je décris des numéros de plaques, des maisons, des intérieurs, je peux

dire quelle saison c'était. Ma tête renferme une mine d'informations. Hélas, il n'est pas toujours simple de coller la date sur l'information. Cela peut sembler étrange, mais les années de mauvais traitements et d'exploitation étaient si monotones que je peux difficilement les différencier. Les jours, les semaines, les mois, les années se ressemblaient, jusqu'à ce que je rencontre Erwin.

Je peux retrouver certaines dates par des rapprochements. Comme la première fois que Tony m'a louée, lors des fêtes gantoises - une étape dans ma "carrière" de victime. Mais quand je ne me souviens pas, que faire ? Mentir ? Deviner ? Ou dire honnêtement que je ne sais pas ?

Nous parlons parfois, dans la voiture, lorsque les gendarmes de la B.S.R. me ramènent chez moi. Patrick et Danny insistent pour que je sois la plus précise possible. Toutes les questions qu'ils doivent me poser pour obtenir la bonne information, pourraient être considérées comme suggestives, dit De Baets. C'est clair, je comprends son souci. Si les bourreaux sont un jour arrêtés, ils disposeront d'avocats expérimentés.

En novembre 1996, tout le monde semblait se préparer à une action d'envergure en rapport avec mes déclarations. L'affaire fut arrêtée au dernier moment. Patrick ne trouvait pas cela grave. Plus il aurait de temps pour travailler sur les données que je lui fournissais, mieux le dossier serait préparé.

Moi aussi j'étais soulagée d'avoir plus de temps pour témoigner. Plus il y a de pression sur mes épaules, plus j'ai peur de commettre des erreurs. Ce que je décris repose sur mes souvenirs, mais il faut encore les vérifier.

Un grand nombre d'enquêteurs de la B.S.R. ne font que rechercher intensivement des pistes. Je soulève seulement un coin du voile lors des interrogatoires. Je décris le point de vue d'un enfant apeuré et intimidé, mais les enquêteurs doivent compléter le puzzle par des faits et des preuves. J'espère pouvoir vivre le moment où mon témoignage en lui-même sera devenu superflu. J'espère qu'on trouvera des photos ou du matériel vidéo pour appuyer mon récit. Est-il irréaliste d'espérer que l'on découvre des victimes récentes du réseau ou qu'un complice capitule et témoigne, même anonymement ?

Anke, mon amie de Knokke, témoigne également. Cette nouvelle me submerge de joie et de soulagement. Comme c'est courageux de sa part. Je ne peux pas prendre contact avec elle, pour ne pas compro-

mettre l'enquête, mais elle me semble si proche. Mon cœur me fait mal lorsque je pense que j'ai dû l'abandonner pour me sauver.

61

Février, mars, avril 1997.

BIEN QUE LES AUDITIONS occupent une grande partie de ma vie, je refuse de me laisser envahir par mon passé et par le travail d'assimilation de celui-ci. J'évolue favorablement. Je viens de vivre toute une période où mes personnalités se manifestaient de plus en plus souvent et je connais bien mes nombreux egos. Les "petites" - comme j'appelle les personnalités jeunes et blessées - ont pu raconter leur histoire, au fur et à mesure, sans que le ciel leur tombe sur la tête. Cela peut sembler bizarre mais les jeunes personnalités croient toujours que de grands dangers les menacent si elles brisent leur serment de silence.

Pour les "grandes" personnalités - les fortes, les adultes - il devient de plus en plus clair que parler nous libère. Le secret n'est plus aussi lourd. Il est enrichissant de partager tous ces faits horribles avec les enquêteurs. Même si aucun bourreau n'était arrêté, l'expérience acquise par cette équipe en travaillant avec des victimes de faits aussi traumatisants a une immense valeur. Mon récit peut mener à la reconnaissance des victimes des réseaux et à la mise sur pied d'une équipe spécialisée d'enquêteurs qui poursuivront et combattront efficacement ces méfaits.

Bie et moi parlons plus souvent que jamais de l'intégration des personnalités. Nous n'y sommes pas encore, mais cela ne semble plus impossible. Je fais confiance à mon esprit et à mon corps, comme toujours. J'ai pu survivre à mon holocauste personnel et j'éprouve de la confiance envers l'énorme force de vie que j'ai en moi.

Patrick est à la fois stressé et déterminé. Il croit dur comme fer à la justice et à la gendarmerie. Parfois je me laisse entraîner par sa conviction. Quel bon flic! Ses supérieurs doivent être fiers d'avoir quelqu'un de sa trempe dans leur corps.

De temps en temps nous nous heurtons. Pourquoi pas? Nous avons tous les deux nos raisons. Patrick a raison lorsqu'il dit que je dois ar-

rêter de protéger mes parents. Lorsque je tais sciemment ce qui se passait à la maison et le fait que ma mère me conduisait à certains endroits, cela me rend moins crédible. Il a raison aussi d'être fâché lorsque je refuse pour la centième fois d'identifier des photos.

J'ai quelque chose contre les photos. Je ne désigne pas facilement les gens ou les enfants, avec un doigt accusateur. La confrontation avec les visages de mon passé est parfois très lourde. Je la repousse le plus possible, mais je comprends que cela fasse partie de leur travail. J'ai l'impression de marcher sur le fil du rasoir : soit je mets de côté mes sentiments et mon angoisse et je me force, soit je ne le fais pas mais j'y perds en crédibilité.

Après avoir décrit avec précision un bourreau et son tatouage, les enquêteurs me montrent un livre rempli de suspects tatoués. J'ai peur de tomber sur le visage de cet homme et je tourne les pages prudemment, lentement, pour me préparer à la confrontation.

Je m'arrête sur une photo. Je la regarde, me tourne à moitié vers Patrick qui est derrière moi et nous nous regardons un instant, éberlués, prêts à éclater de rire. Les trois autres agents de la B.S.R. nous regardent avec étonnement. Ils ne savent pas que l'homme de la photo ressemble à s'y méprendre à Erwin !

Je n'ai jamais autant réfléchi au fait de croire ou de ne pas croire que ces derniers temps. J'ai récemment téléphoné à Bie en hésitant.

– Suis-je folle, Bie ? Puis-je avoir inventé mon passé ? lui demandai-je. Je voudrais pouvoir fournir une preuve, rien qu'une - une photo ou une attestation médicale, peu importe - qui témoigne de ce que j'ai subi.

Bie et moi parlons longuement de mes doutes. Je sais ce que j'ai enduré, mais je n'ai que ma voix et ma mémoire. Puis-je me fier à ma mémoire ? Bie le croit. Ce n'est pas à moi de prouver que j'ai raison.

Bie trouve que témoigner devant la cellule de Neufchâteau est un très beau geste en soi, la preuve doit être apportée par les enquêteurs. Je ne peux tout de même pas faire des perquisitions ?

Chez moi, je rêve dans mon petit jardin et je me demande que faire de ma vie. J'ai vingt-huit ans, si je veux un jour une ferme avec des moutons et des poulets je ne peux pas attendre beaucoup plus longtemps.

Erwin et moi en parlons de plus en plus. Que faire ? Rester en Belgique ? Je n'ai plus de liens avec ce pays. Tout y est étriqué et je veux rompre avec ma famille. Je n'ai pas le courage de le leur dire en face,

mais je pourrais peut-être partir à l'étranger. Les problèmes seraient résolus d'office.

La seule chose qui me retienne ici est mon obstination.

Erwin commence à éplucher le journal. Qui sait, il trouvera peut-être une ferme à vendre à un prix raisonnable.

Il sait que je deviens presque folle dans cette petite maison. Pour moi c'est aussi une manière de regarder à nouveau vers l'avant. Ces derniers temps, je ne fais qu'explorer mon passé. Après chaque audition, il me faut environ deux semaines pour digérer mes souvenirs. C'est comme si l'avenir était pour moi quelque chose d'abstrait. Chercher une ferme me donne de l'énergie.

62

LE SORT VEUT QUE JE TROUVE MA FERME dans un journal que mon père m'a passé. "Ferme à vendre avec treize mille mètres carrés de terrain, située près d'un ruisseau naturel, avec chenil".

Je mets l'annonce sous le nez d'Erwin. Il secoue la tête gentiment. Je comprends que c'est trop cher. Mais nous décidons de nous informer sur ce que la banque peut nous prêter.

L'agent immobilier nous fait entrer. Je m'intéresse peu au logement lui-même. Je me dirige vers l'extérieur avant qu'il ait pu dire deux mots. J'erre parmi les chenils, qui sont abandonnés et un peu retournés à l'état sauvage, puis je vais voir la prairie à l'arrière. Mon cœur palpite d'excitation. C'est ce que j'ai désiré toute ma vie ! Je suis perdue, amoureuse, accrochée dès le premier instant.

Erwin et moi nous regardons d'un œil complice. S'il y a une chose pour laquelle nous nous battrons ensemble, c'est celle-ci. Je le sais, cet endroit est ma maison.

Mes parents considèrent que nous sommes fous de vouloir emprunter une telle somme. Mais j'ai trouvé ce que j'ai cherché toute ma vie : une maison, un port, un refuge.

Ma mère me regarde. Je lis un instant d'hésitation dans ses yeux, ou bien je l'imagine. Elle veut m'aider pour me montrer finalement qu'elle a des regrets, ou bien veut-elle m'aider parce qu'elle espère m'isoler dans une ferme et contrôler mon silence ?

Je décide que - quelles que soient ses raisons - c'est la seule façon de réaliser mon rêve. C'est ainsi que j'accepte que mon père et ma mère nous aident financièrement. Je limite leur aide au strict minimum. Je ne veux pas plus d'argent que nécessaire. J'aspire à marcher sur mes propres jambes, à rompre les liens et à ne plus sentir leur souffle dans mon cou.

J'accepte ce cadeau, mais je me rends compte que j'ai eu tort d'espérer que ma mère exprime ses regrets de cette manière. Tandis que mon père et Erwin regardent les informations à la télévision, elle me chuchote que *même si dans le temps ça a été un peu difficile pour moi, maintenant je suis heureuse.* Je suis stupéfaite, si sonnée que je ne prends pas la peine de lui répondre.

Cela va-t-il cesser un jour ? Ces insinuations comme si je l'avais cherché, comme si je l'avais demandé !

Mais tu aimais Tony ! Non maman, je ne l'aimais pas comme une adulte. Si j'aimais Tony, cela venait du besoin désespéré que j'avais d'une figure parentale et pas parce que j'étais amoureuse de lui comme une adulte peut l'être. D'ailleurs tu l'as poussé vers moi ! Je n'avais pas à choisir si je le voulais ou pas, si j'en étais amoureuse ou pas.

Cela devait être, simplement. Seras-tu jamais capable de réparer cela, maman ?

Mais je prends l'argent. J'ai à nouveau l'impression de me prostituer, mais c'est la seule manière de réaliser mes rêves. Donc j'oublie mes scrupules et j'accepte. Finalement, je me dis que j'y ai droit. Toutes ces années de manque d'amour, d'abus sexuels et de souffrance font que j'y ai droit.

63

20 mars 1997

LA SONNERIE RETENTIT. Sans réfléchir je me dirige vers la porte d'entrée, je l'ouvre et je se sursaute en voyant Danny, Steve et Rudy de la B.S.R. de Bruxelles, debout devant moi. Je les connais et je demande amicalement ce qu'ils sont venus faire. L'atmosphère est quelque peu

tendue. Danny me met sous le nez un document qui ressemble à un document officiel. Un mandat de perquisition.

Je les laisse entrer dans le salon, je me félicite que les enfants soient à l'école et que le bébé soit en train de dormir. Danny me fait signer quelque chose, je ne sais pas quoi mais je suis trop perturbée pour lui demander ce que je signe. après quoi, il va chercher un autre collègue, qui attendait visiblement dans la voiture. Comme dans un rêve je les vois pénétrer dans ma chambre, *mon territoire, le lieu où je suis en sécurité* et feuilleter mes albums de photos. Steve prend deux albums, l'un contient les quelques photos de ma jeunesse que je possède, l'autre est l'album de photos de ma jument. Mon seul souvenir d'elle.

– Vous allez emporter cela ? demandé-je avec des larmes dans la voix.

C'était comme s'ils m'enlevaient Tasja pour la deuxième fois. Pour moi cet album est plus précieux que de l'argent ou des bijoux.

– Oui, nous emmenons cet album.

Plus jamais je ne serai en sécurité dans cette chambre à coucher. Des hommes ont à nouveau pénétré dans mon refuge sans que je puisse me défendre. Sans mon autorisation. Je perds tout sentiment de sécurité.

Ils fouillent les chambres des enfants. Ils prennent avec eux le livre d'Helga, une amie morte du cancer. Elle avait aussi été victime d'inceste et elle avait écrit un livre magnifique quelques années avant sa mort : "*Médusa décapitée*". Ce petit bijou m'est enlevé.

Des jouets sont emportés puis remis en place. Janek s'éveille tout désorienté, sans cela il aurait encore dormi quelques heures. Un éclair de colère et d'impuissance me traverse. Trois hommes dans la chambre de mon fils, ceci également réveille trop de souvenirs. Je fonce vers le lit à côté d'eux, soulève mon fils et le serre le cœur battant contre moi.

Ils investissent la salle de séjour. Ils fouillent dans mes papiers, mes poèmes, mes dessins. Je tiens Janek serré contre moi et j'essaie de ne pas lui montrer la peine qu'ils me font. Je me sens devenir malade. C'est comme dans le temps, quand mon père fouillait ma chambre, ou quand Tony mettait mon bureau sens dessus dessous pour vérifier que je ne conservais rien de compromettant, ou que je n'avais rien écrit. Cette pièce non plus, ne retrouvera plus jamais sa sécurité réconfortante. Ils allument mon ordinateur. Danny fait une copie de mon journal intime.

Cela ne leur suffit pas d'avoir entendu mes confidences lors des interrogatoires. Maintenant ils veulent aussi connaître les sentiments les plus intimes que j'ai confiés à mon ordinateur.

Ils prennent également quelques numéros du magazine *Humo*, ainsi qu'un journal d'il y a environ une semaine où se trouvait un article sur Chrissie. Erwin me l'avait donné, mais je ne l'avais pas encore lu. Je ne pouvais pas. Mais cela me paraissait irrespectueux de jeter cet article avec sa photo. Ne sachant trop qu'en faire, je l'avais laissé sur l'étagère. Maintenant ils le jettent sur le tas de choses qu'ils sont en train de ramasser.

Ils emportent également le livre que j'avais écrit en 1989 et qui n'avait pas été publié, dont Tania avait donné une copie à De Baets lors de leur première rencontre. Je leur donne ma dernière copie pour pouvoir conserver l'original. C'est comme s'ils emmenaient tout mon être. Misérable vision. Ma vie dans un petit carton. Toutes ces choses qui ont pour moi une valeur sentimentale et qui me sont arrachées maintenant.

– Pourquoi ? leur demandé-je finalement.

Ils sont embarrassés, c'est clair. L'un d'eux me répond qu'ils ont reçu l'ordre de perquisitionner pour voir si je ne possédais pas des extraits de presse d'où je pourrais tirer mes informations. Je les regarde stupéfaite.

– Nous en sommes chargés par le procureur, chuchote un enquêteur sur un ton d'excuses.

– Je n'ai rien à cacher, dis-je en retenant ma colère.

Ma souffrance, avant que je témoigne et pendant les interrogatoires n'est pas une invention. J'ai été gravement abusée. J'espère que la prochaine perquisition sera chez l'un de mes bourreaux !

64

DANS LES JOURS QUI SUIVENT LA PERQUISITION, je tombe en dépression. Je suis totalement démotivée à l'idée de témoigner encore. Je me sens visée, atteinte dans mon intégrité. Je sens clairement que c'est le début de la fin et je le dis à De Baets.

– Crois-moi Patrick, cela ne peut pas marcher. Je crois qu'ils sont en train de vouloir étouffer l'affaire.

Mais il contre-argumente avec entêtement. Des actions vont être entreprises contre les bourreaux, son équipe est parvenue à vérifier de plus en plus de faits. Plein de fougue, il continue à me convaincre de l'importance de poursuivre. Il croit à la justice, à son équipe et à la gendarmerie. Il a mené de nombreux dossiers à bonne fin, pourquoi cela se passerait-il autrement cette fois ?

Il m'encourage à continuer à témoigner. Je cède malgré mes inquiétudes.

Je suis interrogée par un collège de psychiatres et de psychologues qui doivent juger si je suis crédible ou non. Tests de QI, tests psychologiques, entretiens. Je suis examinée sous toutes les coutures. Est-ce que tout ceci en vaut la peine ? Il y a un an, je menais une petite vie tranquille, maintenant je me sens éreintée. Tout tourne désormais autour de ma crédibilité. Chaque phrase, chaque souvenir est pesé. J'ai de plus en plus peur de dire quelque chose de faux. Cette pression est quasi insoutenable. Ce que je ressens n'a plus d'importance. Mes souvenirs sont réduits à des questions purement techniques. Témoigner n'est pas bon pour la santé.

Je suis occupée pendant des heures, passant des interrogatoires aux examens psychologiques. Je passe mes après-midi à remplir des tests. Pour moi, c'est comme passer un examen. Ce sont les psychiatres qui me dirigent maintenant et j'ai perdu le contrôle. Je commence de plus en plus à me demander si je dois continuer.

Je pense souvent à la mort. Je me réveille de plus en plus souvent avec un sentiment d'impuissance. Je ne veux plus vivre avec mes souvenirs. J'essaye de remplir mon rôle mais il me pèse très lourd. La seule pensée qui me tienne sur pied est celle de ma ferme.

Erwin me soutient énormément. Il essaye de me consoler lorsque je me referme sur moi.

– C'est trop, n'est-ce-pas? me demande-t-il lorsque je suis assise près de lui dans le fauteuil.

Je me contente de hocher la tête. Je ne trouve pas les mots pour lui expliquer à quel point le long combat contre mes bourreaux et mes parents m'a exténuée. Me croire simplement, c'est le luxe qu'il m'offre. Pour lui je ne dois rien prouver et encore moins passer des tests. C'est une tranquillité d'une valeur inappréciable. Je ne suis pas obligée de lui raconter ce que je ne veux pas, ni d'expliquer. Il me comprend sans mots, même lorsque je tourne en rond avec nervosité ou chagrin. Il sait que je souffre de mon passé et des interrogatoires qui attisent tout. Il comprend aussi mes doutes, parce qu'il doute lui-même. Avant que je ne décide de témoigner, tout semblait aller un petit peu mieux et maintenant il sent que je suis plus sombre et plus déprimée que jamais. Il me regarde, impuissant et essaye de m'aider le plus possible dans mon travail les jours qui suivent un test ou une audition - ce que j'accepte avec gratitude, même si je ne le montre pas toujours.

Au cours de la journée je tombe souvent de fatigue, car mes nuits sont un enfer. Les cauchemars se succèdent à un rythme effréné. Cela me laisse sans défense face à mes parents. Je n'ai même plus la force de soutenir une conversation, alors que j'aurais terriblement besoin d'une confrontation ouverte. Je voudrais seulement savoir s'ils m'aiment ou pas. Est-ce qu'ils m'ont fait tout cela sans savoi, ou bien étaient-ils au courant de tout? N'ai-je pas envoyé suffisamment de signaux?

A l'école, au cours de la dernière année où Tony me trimbalait partout, je ne cachais même plus qu'il était mon "ami". Comment pouvais-je l'appeler? Mon mac? Je n'osais pas. Comment aurais-je pu le cacher, alors qu'il venait me chercher tous les midis et tous les soirs à la sortie de l'école? Aucun professeur, aucun élève ne se scandalisait. Cela semblait si normal... A qui aurais-je pu dire que je ne trouvais pas cela normal? Si personne ne trouvait que cela dépassait les bornes, comment aurais-je pu me révolter? Je me serais sentie stupide si j'avais avoué que je ne me sentais pas prête à avoir une "relation" avec lui.

Mes parents - ma mère en tout cas - trouvaient normal que j'aille au lit avec lui et même qu'il y amène des amis. Je ne trouvais pas cela normal, mais les adultes si. Ne devaient-ils pas avoir raison?

J'aimerais demander à ma mère pourquoi elle laissait faire tout cela si facilement. Maintenant que je suis adulte, je réagis avec indignation à cela, mais qu'est-ce que j'y gagne ? Où étaient les adultes responsables autrefois ?

Maman et Papa, qu'est-ce qui était normal pour vous et qu'est-ce qui ne l'était pas ? Ne voyiez-vous pas mes ecchymoses, mon recul à chaque mouvement brusque de Tony ? Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

J'aimerais leur poser ces questions et bien d'autres, surtout maintenant que je poursuis ces interrogatoires. D'une certaine manière, je veux encore leur donner une chance.

Les défendre encore une fois. *Ils ne savaient que faire !* Jusqu'à ce que je réalise que je tombe à nouveau dans le même panneau. Je suis en train de les protéger, alors que la situation était toute autre. Ils savaient, tous deux. Et, ni ma mère, ni mon père n'ont réagi. Aucun des deux n'a montré de regrets. Pourquoi ne puis-je pas voir cette vérité ?

Parce que cela fait trop mal.

65

Comme je sais à quel point la vie et le bonheur sont relatifs, j'essaie de profiter de chaque instant. Rire de mes malheurs est un mode de survie pour moi. Je ne peux d'ailleurs pas me retirer pour pleurer dans un coin, du moins pas tout le temps. Il y a trop de gens et d'animaux qui comptent sur moi. Mes enfants ont besoin de moi et je ne veux pas les encombrer d'une maman dépressive qui empoisonne leur vie. Il faut soigner les animaux, le ménage doit être fait et mon affaire doit être bien menée. En me chargeant chaque jour d'une montagne de choses à faire, en m'obligeant à être joyeuse et à bouger, je peux continuer à vivre sur les ruines que mes parents et mes bourreaux ont laissées dans ma vie. Les gendarmes de la BSR le prennent parfois mal. Ils se demandent pourquoi je ris autant, comment une fille avec un passé aussi lourd peut tenir ainsi. Ils ne comprennent pas que le jour où j'arrêterai de rire, j'aurai perdu la bataille contre mon passé. Si j'arrête de rire, je meurs. On m'a inculqué cela. Je devais rire pour tromper le monde extérieur, pour plaire à mes bourreaux, pour protéger mes

parents. J'étais parfois prête à pleurer plus qu'à rire, mais je réussissais quand même à afficher un sourire. C'est la seule chose que je pouvais encore faire.

Et personne ne s'en rend compte.

L'expert psychiatre, le Dr Igodt, me demande si j'ai l'habitude de rire de mes soucis et de mes peines. Je le regarde quelques instants, puis je penche la tête et je réponds - sérieuse pour une fois - que je fais cela tout le temps. C'est un moment chargé d'émotion.

Puis je murmure que je suis morte de fatigue. Je laisse échapper que je ne peux pratiquement plus supporter ces interminables entretiens. Ceci est différent des auditions. Je dois donner des détails sur la façon dont j'ai assimilé les événements, comment je me débrouille aujourd'hui, comment je ris pour survivre, pour combattre les cauchemars, la dépression. Les psychiatres écoutent, non comme des thérapeutes, mais avec un profond respect humain. Je sais qu'ils travaillent sur l'ordre de Neufchâteau, qu'ils doivent donner leur avis sur moi. Je ne peux m'imaginer ce que cet avis sera, mais je veux surtout être honnête.

Si leur sentence est que je suis complètement folle, c'est que cela doit être vrai mais je refuse, en tous cas, de jouer encore un rôle. Je refuse de me présenter autrement que je ne suis. Je décris honnêtement ce qui se passe en moi. Mais ces entretiens me démolissent également. Me mettre à nu devant des gens que je n'ai pas choisi, me rendre vulnérable alors que tout mon système de défense consiste à élever un mur autour de moi. Cela me coûte énormément d'énergie. Fin mai, je tire le signal d'alarme : je demande à De Baets deux mois de calme.

Patrick me reconduit jusque dans la cour de ma ferme. Il regarde autour de lui. Je me tiens près de lui et je profite du silence qui s'est installé.

– Profite-en bien, ma fille, dit-il amicalement de sa voix basse.

Je hoche la tête. Avant qu'il ne rentre dans sa voiture, je lui demande si quelque chose va vraiment sortir de cette enquête. Il hausse les épaules, réfléchit et me crie :

– Mais oui, attends un peu!

Pleine d'espoir, je suis des yeux les deux enquêteurs qui s'en vont.

66

La tension du déménagement me rend folle de joie. Je profite de l'effort physique que je dois fournir pour charger et décharger les meubles du camion, pour aménager ma nouvelle maison à mon goût.

Je range toutes mes sorcières et tous mes elfes, tous mes bibelots dans la vitrine. Certaines sorcières pendent au plafond, d'autres se trouvent ça et là sur les armoires. Mes *dreamcatchers* (capteurs de rêves) et mes *mandellas*, des porte-bonheur indiens, pendent au milieu de living. Ici je me sens près de la nature, je peux vivre comme j'en ai envie.

Après le lancement de notre affaire, la routine quotidienne reprend sa place. Je soigne les chiens, j'enduis les enfants de crème solaire, je nourris mes nouveaux poulets. Je vais parfois me promener dans les champs avec la chèvre Choco, qu'un ami m'a offerte. La tranquillité dont je profite dans l'odeur estivale des champs est un soulagement. Je suis à la campagne depuis un mois seulement, mais je sais que je ne pourrai jamais retourner vivre en ville.

Je me détache de mes parents. Nous nous téléphonons encore, mais je vais rarement leur rendre visite. Je deviens lentement une étrangère. Ils vivent de mensonges et je suis occupée à me libérer de ces mensonges.

Pour l'instant je veux seulement me remettre des auditions et profiter de ma nouvelle vie. Je respire l'odeur de la terre sauvage, je refuse énergiquement d'éliminer les mauvaises herbes à l'aide de produits chimiques. Je crois à la tonte naturelle et j'explique à Erwin pourquoi je veux laisser les moutons, un poney et la chèvre tondre l'herbe tranquillement et pourquoi je fauche les chardons à la faux. Je plaide pour les grenouilles qui trouvent un abri dans les mauvaises herbes, pour les perdrix et les faisans qui y nichent, pour des plantes comme les myosotis et les violettes sauvages qui peuvent pousser grâce à la tonte naturelle. C'est mon coin de nature que je peux emprunter à notre mère la terre. Je veux me servir de cette terre précieuse aussi prudemment que possible. Je veux créer un lieu où chaque être vivant se trouve en harmonie avec les autres.

Je m'épanouis. Avec ma belle-sœur, qui habite la ferme avec nous, nous nous faisons des blagues, nous chantons à haute voix dans les che-

nils. Personne ne peut nous voir ou nous entendre et nous faisons les grimaces les plus folles. J'ai la sensation de pouvoir enfin laisser vivre l'enfant qui est en moi. Le soir, je chante des *folk-songs* dans la prairie, profitant du chaud soleil d'été et du concert des grillons à l'arrière-plan. Chanter m'aide à guérir des blessures causées par des années de mauvais traitements.

67

Août 1997.

JE FAUCHE MA TERRE, profite à fond de ma liberté. Je travaille dur et intensément mais hors de mes quatre murs je me sens plus libre que jamais. Je maigris, reprends des couleurs et ma joie de vivre grandit chaque jour. Je ne vais plus aussi souvent chez Bie, mais je la tiens au courant des transformations qui se passent en moi. L'intégration de mes personnalités n'est plus un simple espoir. Mes cent soixante-neuf "voix" se sont réduites à une dizaine de personnalités centrales et ce processus n'est pas terminé. Si je continue à évoluer ainsi, je serai bientôt une personne complète.

Et l'angoisse ? J'ai encore peur. Mais j'accepte maintenant cette angoisse, au lieu de la refouler à l'arrière-plan. J'ose maintenant l'affronter et, plus important encore, je ne cache plus autant mes sentiments à Erwin.

Après neuf ans de mariage, j'ai enfin réussi à parler ouvertement avec lui de mon passé et à partager mon chagrin et ma douleur. Cela fait que nous sommes devenus plus intimes et j'ai le sentiment que quelque chose de beau grandit entre nous. Je lui fais maintenant tout à fait confiance et je pense que nous vieillirons ensemble. Cela me donne la sécurité dont j'ai besoin pour donner sa place à mon passé dans mon cœur, bien que je sente que certaines choses ne seront plus jamais parfaites. Je suis en paix maintenant. D'un côté je suis traumatisée, paniquée dans des situations inattendues, mais d'un autre côté je suis devenue plus humaine. Je ne m'en fais plus pour des choses qui n'en valent pas la peine, je suis plus ouverte à l'égard de ceux qui ont besoin d'aide. Tout le monde est bienvenu dans ma ferme, pourvu qu'il vienne en

paix. J'ai toujours à manger, toujours du temps pour celui qui a besoin de moi.

Les animaux aussi peuvent venir. Je les câline, je parle leur propre langue, sans mots mais avec des mimiques subtiles. Nous nous comprenons. Les chiens ne me mordent jamais, les chats ne me griffent pas, les chevaux, les chèvres et les moutons me suivent tout de suite. Je peux m'introduire facilement dans leur monde, je ressens leur vraie nature. Il y a en moi un enfant-loup.

68

CETTE SITUATION TRANQUILLE cesse brutalement au moment où Erwin, l'air soucieux, me met sous le nez un article de journal : "Le Procureur du Roi enquête sur des méthodes de travail suggestives : des enquêteurs mis en cause".

Je comprends sans lire plus loin qu'au moment précis où je commençais à croire au bon déroulement des opérations, les bourreaux ont frappé.

Les noms des cinq inspecteurs retirés à Michel Bourlet ne sont pas mentionnés, mais je devine parfaitement de qui il s'agit. Avec une douleur à l'estomac, je lis que De Baets et les siens ont été mis en congé et mutés à la section financière. Le juge d'instruction Van Espen aurait des doutes quant à la "loyauté" des enquêteurs et il leur reprocherait leurs méthodes d'investigations suggestives. Vaincue, je jette le journal contre le mur. Je me sens furieuse et impuissante. Je comprends que les chances d'attraper les bourreaux deviennent très minces.

Tout ce que tu diras se retournera contre toi, Ginie.

Tony avait raison ! Mes bourreaux gagnent de nouveau, j'aurais dû le savoir. Pourquoi ai-je cru en cette équipe de gendarmes ? Pourquoi ne me suis-je pas tue ?

Je me ferme au monde extérieur, j'essaie d'avancer en espérant maîtriser ma panique mais je tremble à chaque mouvement. Qu'ai-je fait, répète une petite voix dans ma tête, pour détruire la carrière d'hommes intègres alors que je *savais* que mes bourreaux étaient trop puissants ?

Ce soir-là, j'ai composé de mes doigts tremblants le numéro du téléphone mobile de Patrick. Il a décroché. Je veux lui dire que je suis

désolée, que j'aurais dû deviner, mais pour la première fois depuis de longues, très longues années, j'éclate en sanglots.

– Regina ? demande-t-il étonné.

Il me connaît comme une femme robuste et réaliste qui ne montre jamais ses émotions. Cela doit être bizarre de m'entendre pleurer. Je soupire et j'essaye de lui demander si les nouvelles du journal sont correctes.

– Elles sont vraies, dit-il, plus calme que jamais.

Il ne le laisse pas voir, mais je sens à sa voix combien il est touché.

– Est-ce ma faute ? Est-ce à cause de moi ? demandé-je entre mes sanglots.

– Oui.

– Je suis désolée Patrick, murmuré-je.

L'impuissance que je ressens atteint des sommets inégalés. J'ai le sentiment que des gens sont punis parce que j'ai essayé de parler. Tout comme autrefois.

– Tu ne dois pas t'en faire, Regina. Nous n'abandonnons pas et toi non plus, n'est ce pas ?

Je lui dis au revoir d'une voix étouffée, lui souhaite ce qu'il y a de mieux et je raccroche.

Je commence à pleurer tout haut de manière incoercible, durant plusieurs minutes. Erwin entre et me prend doucement dans ses bras. Il me laisse pleurer sans dire un mot. Je suis calme et abattue. Qu'est-ce qui m'attend encore ? Dois-je abandonner ou continuer malgré tout avec une nouvelle équipe de la BSR ? Que s'est-il passé exactement à la troisième SRC [8] ? J'en sais aussi peu que n'importe quel observateur extérieur et je suis avec inquiétude les nouvelles dans le journal.

Le lendemain du jour où Erwin m'a donné l'article, les nouvelles mentionnent le nom de Patrick, avec des insinuations sur sa partialité. Je sais ce que j'ai dit lors de mes auditions, je me souviens des questions que De Baets me posait. C'étaient des questions normales, non suggestives, semblables à celles que d'autres gendarmes me poseraient pour m'interroger.

---

(8) 3e Section de Recherche Criminelle : groupe d'enquêteurs dont faisait partie l'équipe de Patrick De Baets.

Qui était là ? Sais-tu quelle année, quel jour ? Te souviens-tu de détails ? Ce sont de simples questions et il ne m'a jamais donné ou suggéré des réponses toutes faites. Comment aurait-il pu, puisqu'il ne consultait les anciens dossiers qu'après mes déclarations ? Il n'avait jamais entendu parler de réseaux de prostitution enfantine !

Les frictions internes ont commencé en novembre 1996. J'ai pu le remarquer à son comportement stressé. Il a engagé un psychologue pour me soutenir, il a invité les magistrats du parquet à suivre les auditions dans la salle d'enregistrement. Il laissait même les caméras tourner pendant les pauses, pour éviter que l'on puisse prétendre que nous "discutions" à ce moment. Je m'interdisais strictement de rencontrer les autres témoins ou des amies d'autrefois pour éviter que l'on puisse dire que nous nous étions concertées. Je savais qu'il existait d'autres X, dont Anke, mais je ne connaissais pas leurs noms. Même avec Anke, que j'aurais vraiment voulu revoir, je ne prenais pas contact, comme en avait décidé la BSR. Les dossiers, comme ceux de Clo, n'étaient demandés qu'après que j'eus fini mon témoignage. Même son congé forcé, je l'ai appris par les journaux et pas par lui.

J'hésite, j'attends que quelqu'un de la gendarmerie me contacte, mais rien ne se passe. Personne ne trouve utile de me mettre au courant. Finalement j'appelle Danny. Le fait qu'il ne soit pas sanctionné fait que je me méfie de lui, mais que puis-je faire d'autre qu'essayer de prouver que la première équipe était sur la bonne voie ? Danny est content et surpris de m'entendre, du moins il le paraît, il laisse sous-entendre qu'il ne peut pas m'appeler. Je lui exprime mon inquiétude. Il décide que nous devons avoir une conversation informelle pour "parler de tout cela". Cela me fait penser au passé. Tony pouvait parfois être adorable mais, dès que j'avais déchargé ce que j'avais sur le cœur, il me punissait. Il était inventif pour toute forme d'intimidation. Chaque chose que je lui disais finissait par se retourner contre moi. J'ai le même sentiment avec Danny.

LES DEUX ENQUÊTEURS avec lesquels je dois désormais travailler viennent me chercher pour une conversation "informelle". Je ne me sens pas à l'aise et j'essaye de rester immobile. Être emmenée avec des inconnus me rappelle de tristes souvenirs. Mais je suis trop fière pour montrer mon angoisse. Je continue à rire, de manière insouciante mais sans excès, juste assez pour paraître spontanée. Une fois de plus on me fait la remarque que je parais "en pleine forme" !

De quoi devrais-je avoir l'air? A quoi ressemblent les victimes? A des fossoyeurs, à des créatures brisées et courbées vers le sol? Est-ce que cela doit se lire sur le visage? Que dois-je faire pour ressembler à une victime?

Mais je réponds patiemment que le déménagement à la ferme m'a fait du bien. Je ne suis pas idiote, je sais que les gendarmes – et avec eux une foule de sceptiques – trouvent que j'ai l'air trop bien pour avoir tant souffert. On demande probablement aux victimes de se démarquer physiquement d'une manière claire et perceptible. Si nous ne correspondons pas à cette image, c'est que "ce n'était pas si grave que cela". Je ne sais pas comment je peux détruire cette conception, ni comment je dois expliquer que la faculté de cacher mes sentiments réels fait partie de mon système de défense. Plus je souffre, moins le monde extérieur le saura. Cela demande des années d'entraînement. Hélas, cela se retourne contre moi. Avec amertume, je me dis que mes bourreaux ont fait de moi une victime parfaite.

Nous allons nous asseoir tous les trois dans un café du village. Je m'assieds en face d'eux et je les observe derrière mon visage riant. Avant même le début de la conversation, je sais que je vais mener un combat désespéré. Même si ces gens me croient – ils ne doivent pas nécessairement croire tous les détails que je leur donne, je ne suis pas infaillible, mais qu'ils croient au moins que quelque chose de grave m'est arrivé – ils suivront gentiment l'avis de leurs chefs. Ce ne sont pas des gens entêtés, à la recherche du droit et de la vérité. Ce sont des marionnettes du système. Si leur chef leur dit : "Cherchez les erreurs et la manière de la rendre non crédible", ils le feront avec autant de zèle que s'ils cherchaient la vérité.

Cette impression me fait de la peine. Ils ne se rendent pas compte qu'il y aura d'autres victimes. La seule chose qui compte pour eux, c'est leur carrière. Cette impression se confirme déjà après vingt secondes.

Eddy confirme ma pensée par cette réflexion : "Cela m'est égal si c'est la vérité ou pas. La seule chose qui compte pour moi, c'est mon salaire à la fin du mois".

Il sourit tranquillement. Suis-je voyante ?

La conversation se déroule de manière prévisible. La gendarmerie estime que la balle est dans mon camp. C'est *moi* qui doit apporter les preuves. Ils ne feront plus de travail de terrain ni de recherches. Ils me demandent littéralement ma collaboration. Lorsque j'avance que je ne peux pas délivrer de mandats de perquisition, ni apporter de preuves s'ils refusent d'enquêter, ils me rient au nez. C'est dommage pour moi, point final.

Il y a pire. Eddy commence à insinuer que tout cela n'a pas pu être aussi grave. Voyons, j'ai *un* mari et quatre enfants, j'ai tout ce que je souhaite et en plus je ris beaucoup trop. Je secoue la tête face à tant de mauvaise volonté, je lui répète encore une fois que ce n'est pas parce que j'ai été une victime que je ne peux pas avoir une vie meilleure. Je me suis battue pour être heureuse, j'ai des années de thérapie derrière moi et ce n'est pas parce que je réussis ma vie actuelle que mon passé est moins grave.

Ils ne méritent pas que je tente de leur expliquer. Danny me connaît depuis plusieurs mois et derrière eux se trouvent leurs supérieurs et des magistrats du parquet qui ne prennent même pas la peine d'apprendre à me connaître. Si ces gendarmes ont tant de préjugés, comment pourrai-je convaincre les autres ?

– Allons, scande Eddy à haute voix, tu as quand même eu du plaisir ? Tu ne vas pas nous dire que tout était mauvais ? Tu étais quand même amoureuse de Tony ?

Après une année d'auditions où j'ai été traitée avec respect, je crois avoir tenté d'expliquer mon "amour". Je n'étais pas amoureuse de Tony, *je l'aimais* comme une fille aime son père. Si j'avais eu du plaisir ? Il y avait eu de rares moments heureux, sans quoi je ne serais plus ici. Cela me faisait continuer mais cela ne rendait pas moins graves les sévices et les abus sexuels que j'avais dû subir. Tony me souriait et me câ-

linait parfois plein de bons sentiments... pour ensuite me forcer à coucher avec un homme à qui il m'avait louée.

Cette conversation de deux heures ne m'apporte aucun soulagement, au contraire. Elle m'apprend que je ne dois plus trop espérer.

Je comprends que je ne serai jamais libre.

70

Je suis complètement découragée lorsque Eddy et ses collègues interrogent mon amie Tania. Cela se passe d'une manière si inhumaine que je commence à me sentir mal. Son audition n'est pas filmée et ils le savent. Les deux agents de la BSR font allégrement usage de leur position de force pour déstabiliser Tania et l'intimider en lui parlant de sa vie privée. Ils l'interrogent dans un bureau où tous les agents de la BSR entrent et sortent et où mon dossier, soi-disant si bien protégé, est ouvert sans aucune protection. Tania demande directement ce que sa vie privée a à voir avec l'affaire. Elle n'a rien fait de plus que me motiver à parler et établir le premier contact téléphonique avec Connerotte. Sa vie privée n'a aucun rapport avec l'affaire, ainsi qu'elle le leur répète. Mais les gendarmes continuent à faire des insinuations. *Es-tu aussi une victime? Es-tu passée par le réseau? Tu ne vas pas me dire que tu n'as rien à voir avec le réseau de Ginie? Tu connais De Baets depuis longtemps? Était-ce réellement la première fois que tu lui as parlé ce 4 septembre 1996? Es-tu sûre que tu ne t'es jamais prostituée? Vraiment sûre?* L'interview a continué comme cela pendant tout l'après-midi. Tania était intimidée. Elle a même eu si peur qu'elle est venue chez moi en fin d'après-midi. Elle m'a regardée longtemps, sans parler, puis elle m'a conseillé d'arrêter de témoigner. Il ne fallait pas être paranoïaque pour deviner la tournure que l'enquête allait prendre. X1 doit quitter la scène, pas seulement cela, elle doit être neutralisée. Tania et moi nous nous regardons désespérément. Mon amie comprend pour la première fois les mots que j'ai prononcés en 1996, avant qu'elle ne téléphone à Connerotte : "C'est trop gros, Tania, je ne peux rien tenter contre mes bourreaux". Elle comprend maintenant que j'avais raison. Que je continue ou pas, je sais qu'ils vont de toute manière me détruire. Cette enquête est tout sauf honnête et objective.

Je ne crois pas à un grand complot, dis-je plus tard à Bie, qui suit stupéfaite les dernières évolutions. Je crois seulement que s'ils me prennent au sérieux, ils devront reconnaître l'existence des réseaux en Belgique. Cette reconnaissance implique beaucoup de choses : il faudra adapter la Loi, instaurer des cellules d'enquêtes spécialisées, arrêter de puissants bourreaux et tenir compte de toutes les victimes. La Belgique sera salie. Elle a plus à perdre qu'à gagner en reconnaissant l'existence des réseaux. En dehors du respect des victimes, mais quelle importance ? Bie approuve calmement. Il y a si peu de choses qu'elle peut faire, à part me soutenir.

– Que vas-tu faire ? me demande-t-elle inquiète.

Je hausse les épaules. Question difficile et la réponse l'est encore plus.

– Je ne sais pas, Bie, dis-je abattue, mais au nom des victimes qui n'ont plus le droit à la parole, je ne peux tout de même pas abandonner ? Je ne peux pas les laisser mourir une deuxième fois.

A ce moment je me rappelle comment j'ai vu la vie des autres s'échapper et comment des parties de moi-même sont mortes là-bas. Je sais que je ne serai plus jamais la même, que je ne pourrai jamais me libérer de cette horreur. Personne ne demandera des explications aux bourreaux. Personne ne les punira. Personne ne les arrêtera.

Je me sens nulle, comme un petit David face à un immense Goliath. Dans la Bible, David gagne. Dans la vie réelle, cela me semble peu vraisemblable...

71

JE NE SAIS PAS POURQUOI je me suis laissée convaincre de participer encore à une audition. Mais j'y vais et je me fais humilier. D'abord ils m'interrogent sur Tania. Je raconte à nouveau comment nous nous sommes connues, comme le courant est passé entre nous. Je lui ai progressivement raconté des parties de mon passé, parce que j'avais confiance en elle.

Non, je ne la connaissais pas au temps du réseau. Tania et moi avons une trop grande différence d'âge. Je l'ai connue après avoir été mariée. Lorsqu'ils remarquent que je suis nerveuse et que je réagis de

mauvaise volonté à leurs questions concernant mon amie, ils commencent à me parler de mes personnalités multiples. Je leur explique patiemment ce que cela veut dire, que mes troubles dissociatifs sont un mécanisme typique d'auto-défense. Ceci devrait les éclairer un peu sur ma jeunesse. On n'attrape pas le syndrome de personnalité multiple comme cela. Mais je parle à des sourds. Je me fâche lorsque la conversation reprend la même tournure que la conversation informelle de septembre.

Il règne dans la petite salle d'audition une atmosphère d'inimitié et de méfiance. Quelques jours plus tard j'envoie un fax à Danny pour lui dire que j'arrête.

72

JE SUIS LE TRAVAIL DE LA COMMISSION DUTROUX à travers les articles de journaux. Marc Verwilghen est-il au courant de ce qui se passe au sein de l'antenne ? M'écouterait-il ? Ne dois-je pas lui faire savoir que la situation est alarmante ? Je ne sais pas comment le joindre et j'en suis encore à douter et à me débattre au milieu des questions lorsqu'une partie de la réponse me parvient par la poste.

Je reçois une enveloppe brune dont l'expéditeur m'est inconnu. Cela vient de Bruxelles. Je pense que c'est une publicité et j'ouvre l'enveloppe. La lettre, qui se compose de plusieurs feuillets, m'est personnellement adressée. Son contenu me coupe le souffle.

Il s'agit de deux journalistes, Annemie Bulté et Douglas De Coninck, qui m'expliquent qu'ils suivent l'affaire Dutroux et les dossiers annexes traités à Neufchâteau depuis un bon bout de temps et qu'ils s'inquiètent de savoir pourquoi l'équipe dirigée par De Baets a été écartée. Ils expriment leurs doutes sur la poursuite de l'enquête et sur l'enlisement qui menace ces dossiers. Ils veulent me rencontrer, en tant que témoin X, ne fût-ce que pour se faire une idée de qui se cache derrière ce X. Ils me laissent le choix de décider si je veux ou non les recevoir et me présentent leurs salutations. Je lis et relis la lettre à plusieurs reprises. Avec un sentiment teinté d'irréalité, je comprends que je ne peux plus me cacher derrière mon anonymat. S'il est si facile pour deux journalistes de savoir qui je suis, d'autres peut-être ont pu découvrir mon

identité. Et comment se fait-il qu'ils posent les mêmes questions que celles que je me pose moi-même depuis septembre ?

Je regarde fixement la lettre et je me décide très vite. Je n'ai rien à perdre. Je prends le téléphone et, un peu nerveuse tout de même, je compose le numéro.

– Allô, Douglas De Coninck à l'appareil.

– Allô c'est moi, X1 !

Petit moment de silence à l'autre bout de la ligne. Du coup, je me mets à rire. Ce n'est visiblement pas ce à quoi il s'attendait et il me le dit. Il pensait avoir affaire à quelqu'un de timide et de sérieux. Je soupire intérieurement et hausse les épaules. Je ne corresponds vraiment pas à l'image que les gens se font d'une victime. J'ai envie de me battre et je ne suis pas prête à mettre un an et demi d'auditions sous le paillasson.

Le courant a l'air de passer entre nous. Comme nous sommes tous les deux prudents au téléphone - Dieu seul sait qui nous écoute - nous prenons rendez-vous. Douglas et Annemie passeront chez moi. J'ajoute en rigolant "qu'ils trouveront facilement leur chemin", vu qu'ils connaissent déjà mon adresse. Cela le fait rire et nous raccrochons. Je suis consciente d'avoir franchi une nouvelle étape. Je ne sais pas encore à quel point cela va influencer ma vie, mais j'ai promis à De Baets de ne pas abandonner et je tiens toujours parole.

Les deux journalistes me font l'effet d'être des gens discrets et d'un abord agréable. En fait je me sens tout de suite à mon aise avec eux. Nous prenons place autour de la table et nous fermons la porte, laissant à la baby-sitter le soin de s'occuper des enfants. Mes enfants ne doivent pas savoir ce qui va se dire, ni ce qui est en train de se passer. Je considère qu'ils ont droit à vivre leur vie et ne doivent pas porter le poids de mon passé. Je peux donc parler tranquillement avec les gens du *Morgen* et du *Télémoustique* qui sont venus ensemble.

Très vite, il apparaît que nous avons les mêmes préoccupations. Ils connaissent bien le dossier et ils ont suivi les derniers développements avec un sentiment de malaise. Je n'ai pas une connaissance technique comme la leur, je *sens* plutôt les choses alors qu'eux sont capables d'évaluer le rapport de forces entre la gendarmerie et la magistrature. Nous arrivons pourtant à la même conclusion : cela va dans la mauvaise direction. Que faire ?

Pourquoi les dossiers sont-ils au point mort et pourquoi n'y a-t-il plus d'enquête ? Pourquoi a-t-on décidé de procéder à une "relecture" de mon dossier ? Pourquoi les gens de l'antenne de Neufchâteau traquent-ils la moindre erreur dans mes déclarations, alors que tant de choses importantes correspondent ? Même sans mon témoignage, il y a des pistes qui conduisent directement aux bourreaux que j'ai désignés et personne ne poursuit l'enquête. Pourquoi ?

Que pouvons-nous faire pour donner l'alarme ? Aucun d'entre nous n'a de réponse toute faite.

Je veux envoyer une lettre à Verwilghen. En février 1998, dans trois mois, la commission rendra ses conclusions. Il est grand temps de prendre contact avec elle. Je ne pourrai pas témoigner devant la commission car elle ne peut pas s'immiscer dans une enquête en cours, mais je peux alerter Marc Verwilghen et peut-être d'autres membres. Mon pouvoir est limité. L'enquête est de toute façon gâchée. Tous les bourreaux ont été entre-temps alertés, en tous cas depuis que le dossier complet de l'affaire Van Hees a disparu du coffre d'un analyste de la gendarmerie. Tout est ouvert au sein de cette antenne. N'importe qui peut entrer dans les locaux et jeter un coup d'œil sur des dossiers prétendument secrets et anonymes. Sur le dos de chaque dossier on peut lire l'inscription "X1" en lettres majuscules !

Les journalistes me donnent l'adresse postale de la commission. Je décide d'écrire le plus vite possible. En définitive nous n'avons plus tellement de temps. Je ne sais pas si cela va changer quelque chose pour De Baets mais je l'espère. Peut-être que personne ne me croira ; il a pourtant bien fait son travail. Par contre les gendarmes de la BSR qui m'ont humiliée en prétendant que je devais avoir cela dans le sang (sinon on ne se laisse pas faire ainsi durant tant d'années) ne seront probablement jamais sanctionnés.

– Si nous laissons passer ceci, murmuré-je, les futures victimes n'auront plus aucun recours et les bourreaux seront à l'abri. Ce sera le commencement de la fin. Les bourreaux observent avec attention l'évolution des dossiers annexes [9]. Ils suivent le sort réservé aux victimes qui ont osé témoigner. C'est un test. Si un réseau comme le mien survit à

---

(9) Il s'agit des dossiers basés sur les déclarations des témoins de Neufchâteau dont l'anonymat a été préservé, les "témoins X" (NDT).

une telle crise, cela signifie qu'à partir de ce moment, tout est permis : les bourreaux seront sûrs de leur impunité.

Douglas, Annemie et Marie-Jeanne Van Heeswyck - du *Télémoustique* - approuvent en silence. Il fait déjà nuit au moment où j'arrive à traduire en mots ce qui constitue ma plus grande angoisse. Je regarde la nuit noire au dehors et j'essuie mes larmes. Je sais que j'ai perdu. Même si le *Morgen* et le *Télémoustique* publient leur article, De Baets sera montré du doigt, de même que les collègues qui le soutiennent; les bourreaux seront laissés en liberté, même Tony. Les victimes seront à nouveau oubliées. Les membres du réseau ne seront jamais arrêtés. Et moi? Les rumeurs selon lesquelles je serais une toquée et une affabulatrice commencent à circuler. Ce n'est pas difficile de faire passer pour folle une victime. J'ai une notion du temps déformée; je souffre des séquelles de mon passé et ma mémoire n'est pas sans failles. Si on ajoute à cela que De Baets sera accusé d'avoir fait preuve de suggestivité à mon égard, mon témoignage est susceptible d'être réduit à néant.

Je me tourne vers les journalistes. J'ajoute que je suis butée et que je me battrai de toute façon, quelles qu'en soient les conséquences.

– Cela va être dur, dit Annemie.

Je hoche la tête.

– Oui, mais en a-t-il jamais été autrement ?

73

Noël-Nouvel An 1997-1998.

J'ÉCRIS MA LETTRE À MARC VERWILGHEN; je me bats avec chaque mot que je couche sur le papier. Comment trouver les mots justes pour exprimer ce qui s'est passé ces derniers mois? Je ne sais pas, mais j'essaye de décrire avec précision mes sentiments et les derniers développements de l'affaire. J'ai peur de la presse, même du *Morgen*. Ma vie est en jeu! Je ne veux pas être marquée au fer comme *victime* et encore moins comme mythomane. J'espère que cette lettre va apporter quelque chose sans que je doive mener mon combat dans la presse.

J'ai encore des contacts avec mes parents. Je vais leur souhaiter la bonne année mais la distance entre nous n'a jamais été aussi grande. Je prends congé d'eux intérieurement et cela me brise le cœur.

L'enfant que j'étais autrefois a grandi. Je parcours la maison familiale pour la dernière fois et j'essaye de graver les moindres détails dans ma mémoire. Ne pas oublier la solitude qui m'étreignait lorsque je pleurais dans mon bain et que tous mes muscles me faisaient mal. Et l'indifférence à mon égard de mon père et de ma mère quand, après m'avoir laissée violer, ils plaisantaient avec mes bourreaux.

Je ferme la porte derrière moi, je mets les enfants dans la voiture, je rentre à la maison, plongée dans mes pensées. Peut-être que plus tard, lorsque je serai plus forte, moins dépendante d'eux, j'oserai leur parler. Je me sens lâche, peureuse, une toute petite fille.

Bien vrai, maman et papa, je vous aime tous les deux.

Je me tourne vers Erwin, qui a pris le volant

– Jure-moi que tu ne t'en iras jamais, Winnie, lui dis-je en frissonnant et en serrant sa main. Tu es la seule famille qui me reste!

Il me sourit et me caresse la tête.

– Je pense que je t'appartiens jusqu'à la fin des temps. C'est mon destin.

Je pose ma tête sur son épaule en riant. Les enfants gloussent.

– Maman est amoureuse, crie Eli, en frappant dans ses mains.

– Youpie, crie Janek.

Fin décembre, Annemie et Douglas viennent me rendre visite. Nous buvons du vin et du café, en ressassant nos doutes. Comme prévu, Marc Verwilghen ne peut pas faire grand-chose pour nous, dans la mesure où je ne suis pas autorisée à témoigner devant la commission. Il ne reste à mes deux journalistes d'autre solution que de publier leurs informations. A partir du 6 janvier, le *Morgen* commence une grande série d'articles concernant les dossiers annexes de Neufchâteau. Ils veulent également publier une grande interview de moi.

L'anxiété me noue l'estomac. Nous discutons de ce qui peut arriver. Ils sont plutôt pessimistes. Il est très possible que plus personne ne s'intéresse à l'affaire Dutroux et aux dossiers annexes. Je suis de leur avis mais j'ajoute qu'au moins nous aurons essayé. Aucun de nous ne croit à une onde de choc, mais nous ne pouvons pas attendre, les bras croisés, que la commission referme ses dossiers. Si nous voulons encore faire bouger les choses, c'est maintenant ou jamais.

Je suis contente qu'ils m'informent de leurs projets. Non pas parce que je pourrais les empêcher de publier ce qu'ils savent, mais parce que

c'est plus agréable si nous nous soutenons les uns les autres. Je promets de garder le secret et leur donne mon appui total. Annemie, Douglas et Marie-Jeanne sont conscients de ce qu'ils se rendent très vulnérables. Nous nous attaquons à des gens puissants. Nous combattons des institutions qui ne se laissent pas facilement critiquer et des gens qui n'ont aucun intérêt à ce qu'on déballe leur linge sale. Cette affaire peut avoir une influence négative sur leur carrière de journaliste, voire même la briser.

Peu de professionnels de l'information oseraient prendre ce risque. Mais eux estiment de leur devoir moral, en tant que journalistes, de dévoiler des affaires qui, sans leur intervention, menacent de rester cachées. De plus, ils commencent à se rendre compte des souffrances que les réseaux engendrent. Les parents des enfants disparus ou assassinés, les victimes, les gens qui ont été écartés de l'enquête... chacun d'entre nous a une histoire impressionnante et incroyable à raconter. Si personne ne veut rien entendre, c'est à nous de le crier sur tous les toits.

74

6 janvier 1998.

CE MATIN, LORSQUE JE ME SUIS LEVÉE, j'avais un poids sur l'estomac. Je sais que le *Morgen* a commencé à publier les articles concernant Neufchâteau et les dossiers annexes. Des communiqués à la radio et une annonce dans le journal lui-même ont précédé la parution des articles; maintenant c'est chose faite. Le début d'un nouvel épisode. Je suis un peu inquiète. Cela va-t-il intéresser les gens? Et si quelqu'un me reconnaissait? Si mes parents devinaient de qui il s'agit?

Ma belle-soeur Béa prend son vélo et va chercher le journal à la librairie où le *Morgen* est déjà pratiquement épuisé. Elle revient en hâte à la maison et nous lisons ensemble l'article. Je soupire, mes membres tremblent et j'embrasse Béa. Ce premier article, centré sur l'enquête concernant Chrissie, fait l'effet d'une bombe. C'est du travail d'orfèvre. Je pense amèrement que certains gendarmes feraient bien de s'inspirer de l'ardeur au travail qu'Annemie et Douglas ont déployée pour mettre cette série sur pied.

Je lis et relis l'article. Je ressens un étrange sentiment de chagrin, un mélange d'espoir et de désespoir.

– Chrissie, ma fille, ceci est pour toi, murmuré-je doucement.

Pour moi, c'est le moment de vérité. J'ai vécu longtemps environnée de secrets en ne réalisant pas toujours à quel point ce qui m'était arrivé était grave - jusqu'à ce que je lise ma propre histoire dans le journal. J'ai peur de mon passé. Je peux comprendre que beaucoup de gens ne voudront ou ne pourront pas me croire. Je *sais* de quoi je parle, mais les gens normaux qui vivent dans un monde normal ne peuvent probablement pas se représenter que l'holocauste existe toujours. Je veux aussi envoyer un signal clair à mes bourreaux : je suis toujours là et je suis décidée à lutter !

Douglas me téléphone. Nous parlons des suites possibles de l'article. A la rédaction, c'est une tempête. Nous sommes un peu étonnés l'un et l'autre. Il semble donc y avoir encore de l'intérêt pour les dossiers annexes. Le lendemain matin, nous devons nous dépêcher d'acheter le *Morgen*. Les lecteurs sont nombreux à écrire à la rédaction. Beaucoup sont admiratifs, d'autres apportent des témoignages de soutien, c'est presque trop beau pour être vrai. A midi, une équipe de la télévision VTM débarque dans mon living. Sans sonner, sans s'être annoncée, brutalement comme s'ils étaient chez eux depuis toujours, ils me mettent une caméra sous le nez. Heureusement, durant les semaines de préparation nous avions discuté avec Annemie et Douglas d'une possible invasion de la presse. Je m'y suis préparée, mais plus tard je me rendrai compte combien je l'étais mal. Je leur fais signer un papier par lequel ils s'engagent à ce que je ne puisse pas être reconnue. Le téléphone n'arrête pas de sonner : des journalistes qui se présentent, laissent leur numéro de téléphone mobile, demandent une interview. J'essaye de les tenir le plus possible à distance. Je veux seulement apporter une petite contribution, tirer le signal d'alarme, mais pas prendre toute la Belgique sur la tête. Je ne suis pas prête à cela.

Ma mère m'appelle. Sa voix, d'abord amicale, devient rapidement hargneuse.

– C'est toi, cette X1 ?

– Tu sais ce que Tony m'a fait, maman. Je témoigne contre lui à cause des sévices qu'il m'a fait endurer.

Je suis prudente parce qu'elle est malade et j'ai peur qu'elle ait une attaque. Je ne veux pas qu'elle meure et surtout pas être la cause de sa mort.

– Je t'ai toujours défendue, maman, mais reste en dehors de cela, veux-tu ? Laisse-moi m'occuper de la presse. Je ne veux pas te blesser, mais je ne peux pas me taire plus longtemps.

– Que veux-tu que je fasse ? demande-t-elle.

– Maman, j'ai peur que personne ne le punisse.

– Qu'a-t-il fait, Regina ?

Son ton est tout sauf chaleureux. J'ai l'impression qu'elle tremble. Elle est pitoyable mais garde l'esprit vif. Je suis sur mes gardes. Je ne lui laisse aucun espoir.

– Tu le sais bien, maman, dis-je en gardant mes distances.

– Nous devrions en parler, Regina.

En parler ou bien me convaincre que je dois tenir ma langue, me persuader que tu n'étais au courant de rien, que vous n'aviez rien à voir là-dedans ? Pourquoi devons-nous parler ? J'ai essayé pendant des années, mais papa et toi ne m'avez jamais écoutée. Je lui dit que je la rappellerai quand il fera plus calme mais que pour l'instant, je n'ai pas le temps.

75

Le samedi qui suit, le *Morgen* publie mon interview. Un grand article d'une page entière. Annemie et Douglas n'ont pas changé le moindre mot, ils n'ont rien déformé. Pour moi, c'est très interpellant. Cela me fait mal - l'angoisse de parler est toujours aussi grande - et en même temps, je suis soulagée. Le secret est maintenant brisé.

Le cœur serré, je compose pour la dernière fois le numéro de mes parents. Je veux leur dire au revoir, dignement et sereinement ; sans dispute, injures ou mots blessants. Calmement, aussi tranquillement que possible, j'explique à ma mère que je veux couper les ponts pour quelques temps. Je veux du temps pour moi-même, pour voir ce qui est encore possible entre nous. Veulent-ils me donner ce temps ? Elle hésite, notre conversation est coupée de longs silences. J'ai l'impression que nous avons tellement à nous dire, mais qu'aucune de nous deux ne veut fran-

chir le pas. Nous nous taisons toutes les deux; deux êtres qui ont évolué dans des directions totalement opposées et qui ne sont pas en état d'expliquer leurs sentiments l'un à l'autre. Elle me promet qu'elle va me laisser tranquille. Je la remercie. J'espère ne pas lui avoir fait trop de peine.

Un quart d'heure plus tard, mon père fait irruption. Mes beaux-parents sont assis dans la pièce de séjour. Moi je suis en haut, occupée à faire les lits. Erwin monte et me prévient que mon père est dans la maison. De nouveau, le sol se dérobe sous mes pieds.

Ils avaient promis de me laisser en paix. Je descends partagée entre la colère et l'anxiété. Dans le living règne un silence pénible. Mes beaux-parents, mal à l'aise, observent la scène, tandis qu'Erwin vient se placer derrière moi et pose ses mains sur mes épaules d'un geste protecteur.

– Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire dans le journal ? hurle-t-il énervé.

Je me recroqueville sur moi-même. Je suis presque revenue à la case départ. Autant je peux me montrer décidée quand il s'agit d'affronter le monde extérieur, autant devant lui je redeviens la petite fille que j'étais. Je marmonne :

– Tu le sais bien, papa.

Je me taperais volontiers la tête contre les murs. Je ne me sens pas du tout assurée et encore moins disposée à me battre.

– Je ne sais pas! Est-ce que cette histoire a quelque chose à voir avec Tony ?

Je me tasse un petit peu plus sur moi-même. Je sais maintenant pourquoi je me suis tue pendant toutes ces années, pourquoi je ne suis jamais allée les trouver avec mes soucis et mes problèmes trop lourds pour mes épaules de gosse.

Je comprends parfaitement ce qu'il a fait.

– Oui. Tu n'as aucune idée de ce qu'il m'a fait, dis-je les yeux inondés de larmes.

Je ne veux pas me mettre à pleurer, pas devant mon père. Je frissonne.

– Ah, Regina, c'est toi qui l'a cherché. Tu étais amoureuse de Tony. Bon Dieu, il était impossible de te retenir !

Ses mains tremblent de colère contenue. Moi, je tremble d'angoisse. Les larmes roulent sur mes joues.

Où étais-tu, papa? Que faisais-tu? Tu as même fait des choses, ou ne puis-je pas le dire? Tu t'en fichais que ta fille soit une putain.

– Ce n'est pas moi qui ai couru après lui. Il m'a violée! Il me maltraitait, est-ce que tu comprends cela?

– Pourquoi n'as-tu rien dit alors?

– Mais papa, tu regardais ailleurs. Qu'est-ce que j'aurais pu dire? J'ai essayé de te parler papa...

– Ah oui? Et quand donc?

Je commence à faire le décompte. Erwin me vient en aide. Lui aussi il a participé à mes tentatives de leur raconter mon passé. Mais mon père nie avec la hargne de ceux qui se sentent coupables.

Je pleure. Mon cœur se brise de devoir me battre contre lui. Pourquoi ne me console-t-il pas? Un père est là pour ça, non? Je ne sais pas. Je n'ai jamais eu la chance d'avoir un père digne de ce nom. Tandis qu'Erwin protégerait ses filles comme un lion sauvage. Il n'aurait jamais permis qu'une chose pareille arrive à ses enfants!

– Si quelque chose arrive à ta mère, je t'en rendrai responsable, mets-toi bien cela dans la tête! Tu entends! Je te briserai! J'en ai les moyens.

Je le regarde interdite. Mes beaux-parents, eux aussi, sont choqués. Mon père passe pour être un homme cordial et affable. C'est un rôle qu'il s'est composé et il s'en départit rarement, sauf dans des moments comme celui-ci.

– Ginie avait des vergetures lorsqu'elle avait à peine seize ans, j'en suis témoin, lance ma belle-mère d'une voix ferme. Vous le savez, n'est-ce pas? Vous ne pouvez pas nier qu'il s'est passé quelque chose!

Tout le monde s'insulte; je pleure et les supplie d'arrêter. Ensuite, avec une énergie presque surhumaine je demande à mon père de partir. Mes enfants nous regardent atterrés.

– Ce sont eux les victimes maintenant, dis-je à mon père. Va-t-en! Je veux garder les enfants hors de tout cela!

– J'ai les moyens de te briser, répète-t-il.

Et je me sens petite et nulle. Ses menaces m'atteignent plus que je ne veux me l'avouer. C'est pour moi une confirmation. Je n'ai jamais pu parler parce qu'ils me bâillonnaient à chaque fois. Pour la premiè-

re fois depuis treize ans qu'Erwin et moi sommes ensemble, mon mari entrevoit le vrai visage de mon père.

Et ma belle-mère me dévisage avec stupéfaction. Pendant treize ans, elle a considéré mes parents comme de braves gens qui avaient plutôt tendance à me gâter. Aujourd'hui, pour la première fois elle voit l'envers du décor. Et d'un seul coup elle réalise que c'est moi qui avais raison.

Dès que la porte se referme derrière mon père, j'éclate en sanglots et ma belle-mère se sent coupable. Erwin m'enlace, je m'accroche à lui. Mon Dieu, que nous arrive-t-il ? Erwin me cajole et mes enfants se réfugient dans les bras de leur grand-mère.

– Tu es assez forte, Ginie. Tu tiendras le coup. Nous serons deux, je t'assure.

Pour la première fois depuis longtemps, je me laisse aller et je le serre contre moi.

– Je ne veux pas te quitter, Winnie. J'ai si peur de te perdre.

Je suis en pleurs et Erwin secoue la tête. Il me promet une fidélité éternelle, aussi sincère que nos neuf ans et demi de mariage.

76

C'EST ARRIVÉ. LES PONTS SONT COUPÉS. Une dernière fois, j'essaie de maintenir le contact, en faisant téléphoner les enfants, mais mes parents retourneront cette tentative contre moi. Mon père utilisera cet appel, par lequel je voulais laisser aux enfants une chance de dire sereinement adieu à leurs grands-parents, pour démontrer que je suis complètement folle et que tout cela n'est pas si grave. Je leur ai demandé de rester à l'écart de la presse, mais ma requête aura été vaine. Aussi vaine que ma demande, jadis, de me retirer de Knokke et plus tard, de me libérer des griffes de Tony.

Mes parents apparaissent au journal télévisé. Ils sont méconnaissables; ils brandissent une photo de moi avec Janek et ils déclarent que je suis folle.

– Elle est cinglée, monsieur ! Je le lui ai dit, ils vont la mettre à l'asile.

Et ironie du sort, je serais devenue folle à force de lire des romans de Stephen King. J'ai su plus tard l'origine de cette histoire. Léo Stoops, un journaliste de la chaîne de télévision VRT débarqua un jour à Neufchâteau le coffre rempli de romans de Stephen King. Lorsque les autres journalistes lui demandèrent ce qu'il comptait faire de sa collection, il leur répondit :

– Je vais démasquer X1 ! Je vais apporter la preuve qu'elle a tiré son histoire de ces bouquins.

Ces anecdotes sont importantes pour moi. Elles relativisent ce qui m'arrive. Ce n'est pas moi qui m'emballe, qui deviens hystérique ou obsédée, mais des gens dont j'ai sérieusement perturbé la vision des choses. Ils ont de la peine à l'accepter. Car cela fait mal. Cela fait voler en éclat leur illusion de vivre dans une société sûre et policée. Je suis un cauchemar mais je suis prête à le supporter si cela peut aider ne fut-ce qu' un seul enfant.

Paul Bottelberghs, de l'émission télévisée *Panorama*, me rend visite. Il me demande si je suis prête à raconter mon histoire à la télévision, comme je l'ai fait pour lui : librement, paisiblement, sereinement. Pas d'effets spéciaux ni de sensationnalisme. Et pas de mouchoirs ! Je le regarde longuement et je comprends que si j'accepte, je renoncerai définitivement à mon anonymat. Mon regard se porte dehors, sur les champs qui entourent ma ferme. Je me dis que cela va peut-être bousiller mon commerce. Si je donne ouvertement mon nom, je vais peut-être perdre mes clients. Je perdrai aussi ma maison, cette ferme. J'avale péniblement, je caresse mon pendentif de rubis en forme d'ours. C'est mon talisman Navajo, je crois en sa force pour choisir la bonne solution. Je crois que je prends la bonne décision et qu'en choisissant le camp des victimes, nous allons peut-être gagner, même si je dois perdre ma ferme. Je hoche la tête.

– D'accord, je marche.

77

J'AI UN PROBLÈME AVEC LES CAMÉRAS. Elles me font penser au passé, aux caméras qui me filmaient alors que je mourais de honte et qui ne s'arrêtaient que sur l'ordre des bourreaux. Pour moi, les monstres n'étaient pas les hommes, mais les caméras. Elles enregistraient comment mon intimité était cruellement violée. Les films et les photos qui étaient distribués établissaient de façon indélébile ma douleur et les mauvais traitements que je subissais. Le secret était gravé sur les bandes magnétiques et j'avais toujours peur d'être découverte et que la police vienne me chercher chez mon père et ma mère.

Si quelqu'un découvre ce que tu fais devant notre caméra, ils t'enfermeront pour très longtemps dans une maison de redressement, tu entends, petite pute? Ils verront immédiatement que tu adores ça!

Le jour même du tournage de *Panorama*, je participe à un débat en direct pour l'émission *Controverse* de RTL. Je joue l'indifférence, mais j'ai les mains moites. Cela dure jusqu'à ce que les caméras se mettent à tourner. Je redeviens alors la petite fille qui sait comment il faut faire. Tout mon angoisse et ma nervosité tombent. Je suis attentive aux indications que les cameramen me donnent et je les suis bravement. Je suis encore anonyme – pour la dernière fois - mais néanmoins, le studio, les appareils, les hommes qui donnent des ordres au micro suffisent à me replonger dans le passé. Je continue à rire, spontanée et docile, comme on me l'a toujours appris. Je souris, détendue, jusqu'à ce que je sente l'air froid de l'extérieur. Alors je me remets à frissonner. Un employé de RTL me ramène à la maison et je parle avec lui le cœur léger. C'est un type en or, ça peut sembler banal. Un grand gaillard tout doux qui parle sans arrêt des animaux qu'il soigne lorsque ses voisins partent en voyage, de son jardin où il passe tout son temps libre, de ses enfants. Je l'écoute et j'essaye de réaliser que nous sommes en 1998. Ce n'est pas un bourreau ou un garçon de course qui ne peut pas garder ses mains chez lui qui me ramène à la maison. On ne me reconduit pas chez des gens qui font comme s'ils ne savaient pas où je suis allée. Je me force à me rappeler qu'on est en 1998 et que tout est différent. Un brave homme au volant, une belle journée, même s'il pleut et person-

ne ne m'a fait du mal. Je souris à cet inconnu, que je ne rencontrerai probablement plus jamais, mais qui a tant fait pour moi. Il ne le sait pas, mais il m'a appris qu'il existe encore des personnes à qui l'on peut faire confiance, qu'il y a encore des braves gens sur terre.

A la maison, les cameramen de *Panorama* sont déjà occupés à tout préparer. J'ignore si Paul Bottelberghs sait combien c'est important pour moi, mais instinctivement il fait ce qu'il faut pour me mettre à l'aise : il m'explique minutieusement ce qui se passe et ce qui va suivre. Nous nous préparons ensemble et je découvre à nouveau que les angoisses du passé ne sont pas de mise. Je ne vais pas devoir me déshabiller, personne ne va porter atteinte à mon intégrité. C'est moi qui contrôle ce qui se passe devant la caméra. Je décide de ce que je dis et de ce que je fais, je peux aussi décider du moment où j'en ai assez et où l'on fait une pause. L'expérience est douloureuse mais en même temps elle contribue à ma guérison. Je me rends compte que le passé est vraiment derrière moi. Ce dimanche après-midi je comprends que je suis capable de regarder le monstre dans les yeux et de le vaincre. Les gens qui m'entourent me soutiennent. Je me sens étrangement heureuse. Aujourd'hui j'utilise la caméra pour briser mon secret. Les rôles sont inversés.

La nuit suivante, je rêve des films que les bourreaux tournaient, comme ils m'étaient subtilement imposés. Je commence à me demander avec désespoir si je me déferai un jour de mon passé. Bie sourit lorsque je lui raconte que mes souvenirs me font si mal. Je ressens de la fureur, de l'angoisse, de la douleur, du chagrin, de la haine... Toutes ces émotions qui, au cours des années, étaient emmagasinées derrière les murs de mes personnalités s'agglomèrent maintenant. Une avalanche de sentiments, qui me fait perdre tout mon aplomb et en même temps me donne l'impression de renaître à la vie.

Je ressens tout ceci mais d'une manière plus adulte. Non plus chaotique, comme auparavant, mais structurée, je dirais... intégrée.

Dans le tumulte qui a entouré la publication des articles du *Morgen*, j'ai réussi à briser les murs qui protégeaient autrefois mon esprit contre les mauvais traitements auxquels j'essayais de survivre. Maintenant que mon terrible secret est dévoilé, maintenant que j'ai surmonté la confrontation avec les caméras, les murs s'écroulent. Mon système de défense

n'est plus nécessaire. Je n'ai plus besoin de personnalités multiples pour survivre. Je suis devenue assez forte pour m'en sortir moi-même. Bie me regarde longuement.

– C'est incroyable, balbutie-t-elle.

Je hausse les épaules.

– C'est un processus naturel, je n'ai rien fait.

– Tu t'es battue tout de même, intervient Bie, tu as affronté ton passé, tu as bravé la souffrance liée aux souvenirs.

– N'ai-je donc plus de personnalité multiple ?

Bie pense qu'il ne me faudra beaucoup de temps avant de reconstruire complètement ma personnalité. Je soupire et lui dis que je ne sais pas si tout est vraiment résolu.

– Je continue à souffrir de mon passé. Certaines choses sont à nouveau réveillées comme la mort de Chrissie et celle de mes enfants. Je dois apprendre à vivre avec cela, d'une façon ou d'une autre.

– C'est ainsi, confirme Bie, mais tu vas constater lentement que cela va prendre une place dans ta vie. Tu verras que les intervalles entre deux périodes difficiles vont s'espacer. Tu vas réussir.

J'approuve silencieusement et nous parlons du futur proche. La BSR reste en contact avec moi. Ils y sont obligés, maintenant que la presse les a dans le collimateur. Les magistrats aussi semblent tout à coup se rappeler qui je suis. Subitement ils ont le temps de me rencontrer. Le juge d'instruction bruxellois Vandermeersch me reçoit un mercredi, la veille du jour où *Panorama* passera sur les ondes. Il est amical, prévenant, mais je ne lui fais pas du tout confiance. Je ne crois plus en la justice ni en la gendarmerie. Eddy, le gendarme de la BSR qui a été le plus grossier à mon égard - il parlait de mes bourreaux en disant mes "amants" ou mes "michetons" - est prudent, mais il reste haineux. Danny est plus amical ; il essaye de me protéger de la presse, mais je ne lui fais pas plus confiance. Personne, même pas Vandermeersch, ne m'explique pourquoi De Baets a été écarté. Je réponds aux questions, mais je reste distante et même un peu agressive. J'en ai marre de jouer leur petit jeu hypocrite et pourtant, imaginez qu'ils attrapent Tony ou Mich ! Je réponds, je continue à témoigner parce que j'ai trop peur de laisser échapper l'occasion, si petite soit-elle, de faire coffrer mes bourreaux. J'émerge enfin des catacombes du palais de justice. C'est étrange tous ces magistrats et ces flics, enterrés vivants dans ce lieu oppressant qui fait pen-

ser à une prison. Des masses de photographes m'assaillent. Ils savent que *Panorama* montrera demain mon vrai visage pour la première fois et ils veulent être les premiers à publier ma photo avant l'émission.

Nous démarrons et abandonnons les photographes sur le trottoir. Je n'en suis pas fâchée. Eddy, qui est au volant, me dit que j'ai bien cherché ce qui m'arrive. Je me retourne furieuse vers lui qui a son petit air satisfait.

– Non Eddy, je n'ai rien choisi du tout. L'enquête était au point mort. Je n'avais pas le choix !

Il n'a pas le temps de répliquer, Danny lui fait signe de se taire car il sait que la gendarmerie ne s'est pas montrée à son avantage et il ne veut pas écorner complètement l'image de son corps. Je ne me fais aucune illusion sur son intervention. Il veut me calmer, sans plus.

78.

PAUL M'A FAIT VISIONNER L'ÉMISSION avant qu'elle ne passe sur antenne mais le jeudi soir je suis tout de même stressée lorsque je m'installe devant la télé en compagnie de mon beau-frère et de ma belle-sœur. Les chips sont sur la table, comme si nous allions regarder un film ordinaire. J'ai pourtant la gorge serrée à force de contenir ma nervosité. Je me force à rester assise mais c'est dur, très dur. Le générique commence et je sens l'angoisse m'envahir. Mais c'est parti, il est trop tard pour reculer. Je ressens tout à coup un immense soulagement. Maintenant que l'émission se déroule et que je sais que beaucoup de gens sont devant leur télévision, je me sens partiellement libérée. Mon secret n'en est plus un. A jamais. Après l'émission, j'embrasse Erwin et Béa. Je m'efforce de retenir mes larmes. J'ai osé ! Mon Dieu, j'ai osé. A partir de maintenant je ne suis plus une simple victime, je suis une victime qui rend les coups. Je danse, je sautille, je fais des cabrioles dans le jardin. Non pas parce que je pense tenir mon destin en mains, ni parce que je suis passée à la télévision, mais parce que j'ai réussi à marquer un point contre mes bourreaux.

– Regarde-moi, Tony et étrangle-toi avec ton verre de vin, j'espère que tu en crèveras. Je suis libre !

Erwin m'observe, un peu surpris.

– Ginie, si quelqu'un te regarde sautiller ainsi, dit-il en hésitant un peu, il pensera que tu es vraiment folle.

Je ris joyeusement. Je sais, je sais. Mais laisse-moi jubiler pour une fois. Demain je serai de nouveau abattue. Demain, ils feront tout pour ridiculiser mon témoignage. Laisse-moi pour une fois jouir de cette victoire importante pour moi.

Le lendemain, c'est le raz-de-marée. Toute la presse semble s'être donné rendez-vous devant la ferme. Même la Hollande s'intéresse au dossier. Je me sens assaillie et je suis heureuse d'avoir treize mille mètres carrés de nature où les enfants peuvent jouer dans le calme et la tranquillité. Ils remarquent l'agitation qui règne, mais ils sont soigneusement à l'abri de cette horde à l'affût d'un scoop. Je ne veux pas que les visages innocents de mes enfants soient utilisés pour exciter la pitié. Je mène mon combat à la régulière et tant pis si je dois le perdre à cause de cela. Je ne donne aucun nom de bourreaux de façon à éviter tout sensationnalisme. Je reste froide et distante, ce qui m'est reproché dans certains journaux : "C'est comme si elle lisait un livre". Oui, c'est ainsi. J'ai été quelque peu entraînée à garder la tête froide.

Je téléphone tard le soir à mes amis. J'essaye de ne pas m'isoler et j'y parviens bien. Mes parents me manquent. Ils ont regardé l'émission *Panorama* avec un journaliste du journal *Het Volk* qui les a interviewés. Ils n'ont laissé paraître que du dédain, cela aussi je m'y attendais. Cela me désole mais j'ai choisi. Je parle avec Erwin, avec Bie, avec mes amis. Ils me comprennent ou se montrent au moins réceptifs à mes sentiments. Je partage beaucoup plus qu'avant ma souffrance et mes doutes avec d'autres gens. C'est une révélation pour moi. Ma vie est devenue tellement différente. En rompant les ponts avec mes parents et le reste de ma famille, j'ai perdu le sentiment de devoir toujours satisfaire leurs exigences : obéir, veiller sur ma famille, me taire. Je ne dois plus être parfaite. Je n'ai plus à jouer un rôle. Qui suis-je ? Durant les heures calmes du petit matin, je réalise que je suis en train de me recréer une personnalité d'adulte, de femme d'expérience avec un caractère doux et généreux et un cœur qui a encore beaucoup d'amour à donner. Une femme confiante en elle-même, au moment d'aborder une traversée difficile, parce qu'elle sait qu'elle va y arriver.

Mes parents me manquent, c'est vrai. L'enfant que j'aurais dû être me manque. Ma jeunesse me manque. Mais je sais qu'à partir de maintenant, moi seule déciderai de ma vie. Vais-je laisser passer le temps sans rien donner à mes enfants ou vais-je apprendre à profiter des jours passés avec eux ? Vais-je apprendre à vivre ou rester accrochée aux gens qui m'ont fait tant de mal ? Je sais que quelque chose me manque, mais je sais aussi que je ne pourrai plus jamais faire un compromis avec mes parents. S'ils ne prennent pas conscience qu'ils m'ont maltraitée et négligée, j'apprendrai à vivre sans eux, c'est aussi simple que cela. Je décide de ma propre vie et de celle de mes enfants. C'est justement pour cela que je ne veux pas que mes fils et ma fille aient encore des contacts avec leurs grands-parents. Je ne veux pas que mes enfants jouent le rôle du ballon que deux équipes se disputent à grand renfort de coups de pied.

Nous nous asseyons tous ensemble dans le fauteuil : Janek sur mes genoux, Hannah serrée contre moi, Eli et Yentl les pieds sur le fauteuil, le menton sur les genoux. Je leur explique tranquillement que Mémé et Pépé n'auront plus de contact avec nous. Pourquoi ? demandent-ils en faisant des yeux ronds. Le cœur lourd, je leur explique que lorsque Maman était petite, elle a eu mal à cause de ce que de méchantes grandes personnes lui ont fait.

– Est-ce que Mémé et Pépé le savaient ?

– Non, pas toujours, mais je le leur ai dit quelques fois.

– Que s'est-il passé alors ? demande Eli.

Je le regarde et lui caresse la tête.

– Ils ne me croyaient pas, Eli, répondis-je navrée. Et maintenant que Maman est devenue grande, ils ne croient toujours pas que Maman a eu mal à cause de ces méchantes grandes personnes.

Eli et Yentl réfléchissent profondément; je les vois froncer les sourcils. Les deux petits ne sont pas conscients de l'importance de la conversation et jouent avec mes longs cheveux.

– Ce n'est pas bien de leur part, souffle Eli.

– Non, répondis-je, une boule dans la gorge.

Nous nous embrassons. Je réponds à leurs questions sans noircir leurs grands-parents. Je ne veux pas qu'ils aillent dormir avec une image pareille dans la tête et qu'ils aient peur la nuit. C'est déjà assez diffici-

le comme cela. Je leur explique aussi que mes parents me manquent et que je trouve dommage que cette dispute ne puisse pas être résolue. Nous parlons de la famille que nous avons encore, de mes beaux-parents, d'Annie à la ferme, de tante Béa et d'oncle Miguel, de nos amis et de leurs enfants avec qui ils grandissent. Je leur explique que parfois les amis, c'est comme une famille. La famille au fond, ce sont les gens qu'on aime et qui nous entourent, pour qui nous ferions tout et qui feraient tout pour nous. Mes chers enfants comprennent aussi cela. Nous laissons le téléphone sonner et le monde tourner. Nous sommes pour quelques instants très proches les uns de autres et je me sens envahie d'amour pour mes quatre enfants. Je les aime si intensément que je suis au bord des larmes.

– Je vous aime ! Et ils me serrent encore plus fort.

– Nous te croyons, maman, dit Eli.

– Merci Eli, dis-je en souriant.

C'est le plus beau cadeau que j'aie jamais reçu et je me jure à moi-même de me souvenir de ce précieux instant aussi longtemps que je vivrai.

79

Ce que je prévoyais est arrivé et j'éprouve de nouveau la sensation bizarre d'être extra-lucide. Les journaux contre-attaquent. Ils expliquent en long et en large que ma mère est malade et que mon père a eu une enfance malheureuse, le tout illustré de photos pathétiques. Ma mère, avec son regard de hush-puppie et un tuyau d'oxygène dans le nez, mon père la tête penchée et de grands yeux tristes suffisent à convaincre les lecteurs de ma méchanceté. Il y a même un journal à sensation qui lance une série hebdomadaire intitulée : "Les Mensonges de X1." Mon oncle maternel, mon cousin et un troisième membre de la famille sont invités à étaler leurs griefs à mon égard. Ils ne s'en privent pas. Cela les rend célèbres pour quelques temps tout comme Kathy, la fille de la voisine qui proclame son opinion avec enthousiasme :

– Elle est complètement folle, monsieur !

J'observe avec étonnement comment les balivernes colportées par la presse se transforment à tous les coups en prétendus mensonges de

ma part. Je n'ai pas l'intention de réfuter une à une chaque information et tout ce sensationnalisme me laisse froide. J'entasse les journaux dans un coin; ils me serviront plus tard pour éplucher les pommes de terre.

Mes parents jouent leur rôle avec beaucoup de conviction, comme ils l'ont toujours fait. Je dois admettre qu'ils passent la rampe mieux que moi. Alors que je reste distante, eux jouent à fond la carte de la sentimentalité vis-à-vis des téléspectateurs et des lecteurs. Mais parfois ils bredouillent et se prennent les pieds dans le tapis. Je pouffe de rire en entendant, mon père déclarer aux nouvelles : "Non, Monsieur, je ne connais personne du nom de T., je ne sais pas de qui elle parle". Puis il regarde ma mère et lui demande : "Tu connais un T. toi, à part Tony?" Tout à coup il se souvient de Tony et le présente comme un ami de la maison : "Un brave homme, Monsieur". Annemie et Douglas mettent mon père encore moins à l'aise en lui demandant s'il a eu récemment des contacts avec Tony.

– Non, dit mon père de sa voix la plus innocente.

– Vraiment pas?

– Non! répond-il à nouveau, avec un accent convaincu.

Jusqu'à ce que les journalistes évoquent une conversation téléphonique de 18 minutes qu'il a eue il y a quelques mois avec Tony et qui a été repérée grâce à une surveillance de la gendarmerie...

L'émission *Telefacts*, produite par une autre chaîne de télévision flamande, semble avoir décidé de ridiculiser *Panorama*. Ils produisent un reportage sur mes anciens professeurs et mes compagnes de classe. Ces gens n'ont visiblement rien remarqué de mon secret. Je n'ai pas vu l'émission, mais beaucoup d'amis et de victimes d'abus sexuels ont réagi avec indignation après l'avoir vue. *Au Nom de la Loi*, l'émission de la RTBF [10], m'inspire plus d'inquiétudes. Il est clair que ces reporters disposent d'informations confidentielles, qui sont distillées de façon très calculée. La moindre erreur de détail que j'ai commise est grossie. Par contre, les détails exacts et inquiétants que j'ai fournis sont systématiquement passés sous silence.

Ma grande crainte est que les témoignages des victimes soient désormais réduits à néant et tournés en ridicule sur base de prénoms ou

(10) Télévision nationale belge.

de numéros de plaques qui ne collent pas, en somme sur des erreurs factuelles que les bourreaux eux-mêmes leur ont fourré dans la tête. Pourquoi, en effet, les bourreaux se serviraient-ils de leur véritable prénom alors qu'un prénom fantaisiste pourra apparaître plus tard comme un élément de preuve supplémentaire confortant la thèse selon laquelle les victimes de réseaux ne sont que des affabulateurs et des malades. Le fait qu'une grande partie des médias collabore à cette opération, me donne froid dans le dos. Ils montrent longuement l'enterrement de Julie et de Melissa avec l'émotion nécessaire, ils en appellent à la vengeance et à la malédiction, mais ensuite ils musèlent les victimes et les témoins qui osent briser le mur du secret.

J'ai l'impression que les réseaux de prostitution d'enfants sont traités en Belgique de la même manière que les camps de concentration en Allemagne. N'a-t-on pas prétendu que les camps n'ont pas existé ? On trouve en tous cas encore aujourd'hui des malades qui défendent avec acharnement cette opinion. Hélas, les bourreaux ont eu - au contraire des SS - tout le temps de faire disparaître les preuves en les cachant ou en les détruisant. Je doute qu'on retrouve jamais un film où j'apparaisse étant enfant. Pas un article de journal sur les nombreuses cassettes vidéo qui ont été retrouvées chez Dutroux et chez Ramaekers [11]. Pas un journal ne s'interroge sur l'identité des enfants maltraités sur les bandes vidéo. Le monde judiciaire ne se pose pas non plus la question, puisqu'il a détruit les cassettes. Ces visages anonymes sont partis en fumée, avant que quiconque ait eu la chance de les identifier. Sont-ils encore en vie ? Ou sont-ils morts victimes de producteurs de *snuff movies ?* Ça n'intéresse personne et cela me mine intérieurement.

On commence même à parler de Dutroux avec précautions. C'est un pervers sexuel et un pédophile solitaire, un psychopathe. A quoi servaient alors ses caves ? Plus personne ne pose la question. Peu de journalistes sont encore disposés à entendre mon cri de détresse. Ils n'ont plus la possibilité de faire publier leurs articles ni de passer sur antenne. Tous me disent qu'ils se heurtent au veto de leurs chefs. L'agressivité de certains journaux et de beaucoup de programmes de télévision est

---

(11) Pédophile sadique chez qui des milliers de cassettes vidéos enregistrées ont été saisies, puis éliminées par la Justice, sans même avoir été visionnées.

angoissante. Ce n'est plus une situation normale, c'est devenu une guerre dans laquelle les victimes sont tenues pour quantité négligeable. J'enrage à la pensée que les bourreaux se savent maintenant soutenus. Autant je leur avais flanqué la frousse, autant je suis sûre qu'ils se sentent en sécurité maintenant. Je ne peux plus rien faire pour renverser la situation et je me sens coupable envers les victimes actuelles. Tout cela n'a-t-il servi à rien ? Ai-je été assez bête pour croire que mon témoignage pouvait aider d'autres petites victimes ? J'ai peur d'être à nouveau abusée. Le message que diffuse la presse est suffisamment explicite. Boucle-la, sinon tu seras traînée dans la boue. Je suis folle, je suis une menteuse, j'ai été sacrifiée au profit d'un réseau *qui n'existe pas*, du moins pas ici en Belgique.

– Tu auras au moins essayé, me dit Erwin pour me réconforter.

C'est vrai. Je ne vais sans doute pas pouvoir conserver ma ferme. Mon chiffre d'affaires est en chute libre. Heureusement, il y a les coups de téléphone, les cartes postales et les lettres de soutien. Heureusement, il y a Tiny Mast [12] qui est devenue une très bonne amie et qui me rappelle sans cesse qu'elle lutte avec moi. Sa souffrance est aussi infiniment grande. Imagine-t-on ce que elle a dû ressentir comme mère, quand on ne l'a pas prise au sérieux au moment où elle a déclaré la disparition de ses enfants ? Et quand elle a été soupçonnée ? Je suis reconnaissante envers mes amis. Je me laisse cajoler par Erwin et nous essayons avec les enfants de passer agréablement nos rares moments de loisir. A l'école, le directeur et les professeurs les accueillent très bien. Je suis heureuse de rencontrer autant de gens intelligents.

80

MARC REISINGER, LE PSYCHIATRE qui est aussi l'élément moteur du groupe bruxellois *Pour la Vérité* est devenu un de mes amis les plus chers. Il est en quête de la vérité ; il veut aider les victimes sans se mettre en avant. J'admire beaucoup son courage et son enthousiasme. C'est Marc qui m'appelle et m'encourage à participer à la nouvelle Marche

(12) Mère de Kim et Ken, deux enfants disparus, dont l'un a été retrouvé torturé à mort.

blanche, la marche de février 1998 "Contre la loi du silence". J'ai toujours un peu peur des gens, surtout maintenant que l'on essaye de me faire passer pour folle, mais je trouve que je dois y aller. J'avais manqué la marche précédente. Je veux participer à celle-ci, pour marquer mon soutien aux parents et pour représenter les victimes. J'en parle avec Marc et nous décidons de marcher ensemble, de façon à ce que je ne sois pas obligée d'affronter seule la meute des journalistes. C'est pour moi une expérience unique de me plonger dans cette foule, alors que je suis morte d'angoisse. Je marche au milieu des gens avec Erwin et ma mascotte, mon chien Tembo, qui me suit partout fidèlement.

Des inconnus se jettent à mon cou et m'encouragent, d'autres m'embrassent les larmes aux yeux. Qu'on le veuille ou non, X1 est devenu un symbole des dysfonctionnements au sein de la justice et de la gendarmerie. Beaucoup de gens se rendent compte qu'une opération d'étouffement des enquêtes est en cours et ils me le font comprendre en témoignant leur sympathie pour mon combat. Je suis soulagée lorsque je peux m'extraire de la foule et m'abriter derrière le podium. Tiny est là aussi et je l'embrasse. Immédiatement les caméras se braquent sur nous. Je caresse la tête de Tembo, le dogue allemand le plus connu de Belgique. Sa longue queue fouette l'air, ce qui suffit à mettre en fuite quelques journalistes. Je jubile intérieurement : on se venge comme on peut.

On me présente Karel Pyck, psychiatre de l'enfance et professeur à l'Université de Louvain (KUL). Il a lui aussi été victime du *backlash*, c'est ainsi qu'il nomme le comportement négatif de la presse et de la magistrature à l'égard des victimes. Alors qu'il témoignait dans l'affaire du notaire X, suspecté d'abuser de ses enfants, il est devenu soudain une tête de turc. Il a dû se battre tout seul pour sortir de cette période difficile où il était en bute aux moqueries de ses collègues et aux attaques de la presse. Il se sent aujourd'hui proche de De Baets, victime à son tour du *backlash*. Après la marche, nous rentrons à la maison, fatigués mais heureux. Ma combativité, qui était presque brisée par le doute et le désespoir, est revenue. Si tant de gens veulent rompre le silence autour des dossiers, c'est que l'espoir n'est pas mort.

La BSR de Gand est celle en qui j'ai le moins confiance. A l'idée d'affronter leurs airs de suffisance et leur mépris pour les victimes je me referme comme une huître. La première fois que j'ai été amenée chez eux, cela s'est déjà mal passé. C'était en 1997 et on m'avait conduit dans une pièce avec une glace sans tain derrière moi. Une caméra était placée près de la table, avec l'objectif braqué sur moi. Je me sentis encore plus nerveuse lorsque je vis dans la pièce à côté, une dizaine de gendarmes assis devant le moniteur. Me sentir observée par tous ces hommes étranges et menaçants, dont je ne connaissais même pas les noms, me faisait trembler d'angoisse. De Baets les avait pourtant avertis. Je ne réclamais pas de traitement de faveur mais cela aurait été plus facile pour moi s'ils m'avaient laissé m'habituer un peu au décor et s'ils s'étaient présentés.

Je m'étais refermée. J'avais refusé de regarder les photos qu'un flic agressif agitait sous mon nez. Je m'étais retranchée en moi-même et l'audition s'était achevée par un silence obstiné de ma part. Les agents de la BSR me regardaient en hochant la tête. Ils pensaient que je jouais la comédie et ils me le firent clairement sentir.

– Allons, ma petite dame, ce n'est tout de même pas si difficile !

Eh bien si. Je sentais que je perdais tous mes moyens et j'aurais voulu rentrer sous terre, j'avais peur et je voulais rentrer chez moi. De Baets ne pouvait rien dire, mais il me regardait avec sympathie. Après un an de collaboration, il comprenait parfaitement que je me referme devant le comportement non professionnel de ses collègues de Gand. Je commençais à me demander s'ils désiraient vraiment que je collabore. Que penser de ces enquêteurs qui ont reçu les conseils nécessaires pour interroger un témoin de manière efficace et qui font le contraire de ce qu'on leur a conseillé ?

Les gendarmes gantois de la BSR ne se sont plus manifestés depuis cette audition catastrophique, jusqu'à ce qu'ils se présentent sur le pas de ma porte, en février 1998. Mon cœur s'arrête de battre quand je les vois. Je leur ouvre et la même angoisse mêlée de résignation docile que je ressentais devant Tony m'envahit au moment où je les fais entrer.

La panique s'empare de moi lorsque le gendarme qui m'a interrogée l'année précédente exige que je me présente le lendemain à leur bureau. C'est important, me dit-il, sur le même ton qu'employait Tony pour m'avertir que j'avais intérêt à être à l'heure. J'acquiesce. Ils peuvent venir me chercher le lendemain.

Je sais pourquoi ils ont besoin de moi. Soudain, je le sens. Ils veulent me confronter à mon père. Ils ne peuvent pas me forcer, pourtant ils parviennent à me manipuler de manière sournoise. Je comprends amèrement que ces temps-ci, le passé et le présent ont tendance à se rejoindre. Le substitut du Procureur Madame De Rouck est avec eux. Elle me persuade d'accepter. Ils ne me forcent pas, mais ils sont trois autour de la table et j'obéis comme je l'ai toujours fait avec Tony. Je tremble en moi-même, j'essaye faiblement de protester mais finalement je cède. Ils me présentent le beau côté des choses. Ils veulent se mettre à mon écoute. Je peux leur montrer que j'ai du chagrin et de la peine. J'aurai tout mon temps.

J'entre dans la salle d'audition. La porte se referme. A ce moment, ils me disent que mon père est là. Je baisse la tête. Naturellement, je le savais. Je réponds sèchement que je ne veux pas le voir. Mais je suis dans la même situation qu'autrefois. Je ne sais pas comment je pourrais rentrer à la maison. Je suis dépendante de gens qui ont du pouvoir sur moi. Ils me disent que je peux choisir, mais lorsque je dis que je ne veux pas, personne ne se lève. J'ai beau dire non, ils continuent jusqu'à ce que je dise oui. Pour la première fois, je me mets à pleurer. J'ai honte mais les larmes coulent le long de mes joues et je tremble en secouant la tête avec obstination. Je ne veux pas le voir, je veux partir. Oh mon Dieu, je n'ai pas la force de me laisser humilier par mon père. Mais ils ne me laissent toujours pas partir. J'accepte finalement, contre mon gré, pour pouvoir rentrer chez moi le plus vite possible.

La confrontation est poignante. Mon père continue à prétendre qu'il ne savait rien. J'essaie avec l'énergie du désespoir de le confronter à des choses dont il doit se souvenir, mais il n'avoue rien. Pas même que certains jours je ne recevais pas à manger. Il ment avec l'aisance d'un comédien professionnel déclarant que je recevais à manger trois fois par jour et que je ne manquais de rien. Il fait l'inventaire de toutes les sommes

qu'ils ont dépensées pour moi. Je me demande amèrement comment je dois réagir. Comment ai-je pu être assez bête pour penser qu'ils me donnaient cet argent pour compenser l'amour qu'ils ne m'avaient pas donné? Comment ai-je pu être assez naïve pour croire qu'un jour ils ne retourneraient pas cet argent contre moi? Je ne reconnais plus mon père. Il est devenu un étranger. Ce qu'il y avait autrefois entre nous n'existe plus. Cela ne me fait plus autant de peine de le constater. Je regarde mon père et, à mon grand étonnement, je ne ressens plus ni amour, ni repentir. Ses arguments - "Nous avons travaillé dur pour elle, nous la gâtions" - n'ont aucun effet sur moi. Je ne me sens plus coupable. Je courbe la tête et je sais qu'il ne se passera plus rien entre lui et moi. Finalement, je suis soulagée. Je sais maintenant que je peux abandonner tout espoir de regret ou de prise de conscience de sa part. Cet espoir qui me torturait n'existe plus. Il vaut mieux le savoir. C'est une certitude regrettable mais préférable à l'incertitude dans laquelle je vivais depuis des mois. Ce qui me blesse c'est que le substitut De Rouck fait comme sil ne s'agissait que d'un problème de communication entre mon père et moi. Quand donc serai-je libérée de ces auditions inutiles?

Je pleure, je lance des assiettes contre les murs et je frappe Erwin lorsqu'il essaye de m'approcher. Je me griffe jusqu'au sang, dans l'espoir de faire disparaître mon angoisse mais je suis rongée de l'intérieur. A la télé, je parais sûre de moi, souriante, comme si tout était facile; mais les gens n'imaginent pas... Erwin finit par m'attraper, me serre contre sa poitrine et je commence à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Je frappe ses épaules avec mes poings, je veux me libérer mais il tient bon.

– Ils m'ont fait tant de chagrin, Winnie...

82

JE ME SOUVIENS DE MON PÈRE comme d'un homme froid, incapable de témoigner de l'amour. Peut-être cela vient-il de son passé. Il a été élevé dans un orphelinat et il a travaillé en usine dès l'âge de quatorze ans. Je pense qu'il aurait pu être différent s'il avait grandi dans de meilleures conditions. Toute sa vie, il a été obsédé par l'image que les étrangers pouvaient avoir de lui et de sa famille et il préfère vivre dans

le monde idéal qu'il s'est inventé. Je ne sais toujours pas qui il est réellement ni ce qu'il pense vraiment. Il ne manifeste jamais rien qui ressemble à de la spontanéité. Il est si différent de moi. Je suis chaotique, spontanée et optimiste, malgré les abus que j'ai subis. J'ai toujours été débordante de vie. Ils ont souvent essayé de me couper les ailes mais ils n'ont jamais pu me dompter.

Mon père rêvait d'une petite fille gentille et avenante, avec des bouclettes blondes et de petits nœuds. J'ai souvent essayé de me conformer à cette image, sans grand succès. Ma mère avait trente-trois ans et mon père trente-six lorsque je suis née. Pendant des années, ils ont pensé que le fait de faire un enfant résoudrait leurs problèmes. Comme beaucoup d'autres parents, ils ont compris après ma naissance, qu'avoir un bébé ne résout pas les problèmes mais les aggrave. Ils avaient à présent une responsabilité supplémentaire, alors qu'ils pouvaient à peine se gérer eux-mêmes.

Je ne crois pas que mes parents soient mauvais. Souvent les drames familiaux sont transmis de génération en génération. Mes parents le savaient mais ils ont choisi de gagner de l'argent au lieu de s'aimer l'un l'autre et de m'aimer moi. C'est ainsi que les problèmes ont commencé.

Mon père me donnait des objets, des cadeaux, des jouets et des bonbons en échange de... certaines choses. Comme beaucoup d'autres petites victimes, j'ai appris que je pouvais imposer ma volonté en échange de prestations sexuelles. J'ai appris très jeune que ce troc était la seule manière de communiquer avec mon père. Si j'avais envie de quelque chose, je lui accordais ce qu'il voulait et de cette manière j'étais également gâtée. Je recevais tout ce que mon petit cœur convoitait – comme il le déclare si souvent dans la presse. Je pense alors : *Toi aussi!* mais je n'ose pas le dire à voix haute. Pendant des années je me suis sentie complice, parce que j'acceptais des jouets, des bonbons et de l'argent. Cela me rendait mauvaise, dépravée. Je savais instinctivement que quelque chose n'allait pas mais je m'y prêtais quand même.

Un enfant peut-il dire non ? D'après le livre de Marie-France Botte (13) c'est possible, mais j'en doute. Avais-je en tant qu'enfant une assez bonne

(13) Mimi Fleur de Cactus, éditions La Longue Vue. Livre de prévention de la pédophilie à destination des enfants.

vue d'ensemble, assez d'intelligence des choses et de conscience morale pour refuser les cadeaux ? J'en doute, mais cela continue à me ronger et de temps en temps je ressens un fort sentiment de culpabilité. Je me demande parfois si je n'ai pas cela dans le sang. Pour me fâcher ensuite contre moi-même. Un jeune enfant suppose que ses parents savent ce qui est bon pour lui. Il adopte leur façon de se comporter parce qu'il est jeune et n'a pas d'autre point de repère. J'ai appris qu'échanger du sexe contre des cadeaux est moralement injuste à partir du moment où j'ai compris - bien des années plus tard - que le mot "putain" est une insulte. Alors seulement le sentiment de culpabilité est venu. Avant, c'était une transaction exempte de sentiments. Donnant donnant. Je pensais que cela se faisait. J'ai cru cela pendant des années et maintenant je me sens flouée. J'en suis venue à comprendre petit à petit que cela ne se faisait pas, que ce n'était pas de ma faute, que le fait d'avoir accepté des cadeaux ne signifie pas que j'avais provoqué cette situation. Il m'a fallu près de cinq ans de thérapie pour apprendre que, dans de meilleures circonstances, je n'aurais pas proposé mon corps en échange d'un cadeau, parce qu'on ne m'aurait pas appris à le faire.

Mon père ne m'aimait pas. Je pense que cela venait en grande partie du fait que nous avions tous deux le couteau sur la gorge. Comme j'étais payée pour me taire, je pouvais le faire chanter. Et je n'étais plus une enfant facile. J'avais des troubles de comportement - signe que quelque chose n'allait pas – qui alternaient avec des périodes où je faisais tout pour être une petite fille parfaite. Mais lorsque je faisais une crise de rage, mon père cédait toujours très vite, de peur que je ne fasse voler en éclats son monde de faux-semblants. Après cela, c'est moi qui étais gentille avec lui - avec le sentiment d'accepter ce qui se passait - ce qui me rendait à nouveau complice et coupable.

Au début, il y avait eu un événement. Je me rappelle le lait que j'ai renversé sur la table de la cuisine. Je me souviens de sa colère. Puis je sens le sperme dans ma bouche, mon nez, ma gorge et l'angoisse me coupe la respiration. Depuis ce jour-là, je me réveille souvent en sursaut avec l'étrange sentiment de m'étouffer avec quelque chose d'amer et de gluant. C'est effroyable, je suis secouée par les pleurs, je suffoque. Tout à coup le monde est devenu un endroit étrange, sombre et dangereux, comme lorsque un nuage masque tout à coup le soleil d'une

belle journée d'été. Puis j'ai reçu du lait chaud dans ma tasse rose de bébé. Puis il m'emmena dans un grand magasin pour m'acheter une poupée, avec un petit corps jaune clair, des joues roses et un pouce dans la bouche. J'étais redevenue tout à coup la *gentille petite fille à son papa.* Le soleil brillait à nouveau. J'oubliais le nuage, je ne voulais même plus y penser parce que le nuage m'apportait trop de peine et d'angoisse. J'étais heureuse. Tout allait bien maintenant.

Mais rien ne va plus depuis le jour où j'ai atteint l'âge d'un an et demi. La confiance entre mes parents et moi s'est brisée et tout est devenu différent. Est-ce de ce jour que date ma nouvelle vie? Peut-être bien, peut-être a-t-elle commencé avant, mais je ne peux plus m'en souvenir. Mais c'est ce jour, dont je me souviens très bien, qui fut décisif pour mon comportement vis-à-vis des adultes. J'ai été choquée, puis amadouée. Le mal était caché derrière quelque chose de doux. Et j'ai supposé que cela se faisait ainsi.

J'ai longtemps pensé que l'abus n'était pas si grave. Rien n'est moins vrai. Nous nous servions l'un de l'autre, mais depuis ce jour, nous n'étions plus père et fille. Avant que je ne revienne habiter définitivement à Gand, je recevais beaucoup de jouets mais cela ne me rendait pas heureuse. Parce que ces cadeaux ne venaient pas vraiment du cœur. Il y avait quelque chose de désagréable. Mon trouble était à chaque fois plus grand. Étais-je cette fois bonne ou mauvaise ? Bonne parce que j'obéissais, mauvaise parce que je donnais mon corps. D'un côté il me récompensait en me faisant de petits cadeaux et de l'autre côté il me méprisait. Il me trouvait mauvaise parce que je troquais de l'affection contre des jouets ou des friandises mais, si je refusais, il ne m'adressait plus la parole. Alors, après un certain temps, il m'offrait un nouveau cadeau et je me sentais obligée d'en payer le prix. C'était un cercle vicieux, une spirale descendante.

Je me souviens de mes dépressions quand j'étais encore très jeune. Je voulais m'endormir et ne plus jamais me réveiller, parce que mes soucis étaient de plus en plus difficiles à supporter. J'étais étrange. Je ne me sentais pas proche des autres enfants. Ils semblaient appartenir à un autre monde et je me taisais parce que j'avais peur d'être arrachée à mon univers familier. Je craignais de ne pas pouvoir survivre dans cet autre monde. Quand je vois comment se déroulent les auditions des

adultes, je me félicite de n'avoir eu de contacts avec la gendarmerie qu'après quelques années de thérapie. J'imagine ce que j'aurais ressenti à quinze ans, dans une pièce avec des miroirs, entourée par une dizaine de gendarmes en civil, armés comme mes bourreaux et habillés comme eux. Ils ne se présentent même pas et ils me plantent sous le nez une énorme caméra comme celles devant lesquelles j'ai été violée pendant des années. A quinze ans, je serais devenue folle d'angoisse et je n'aurais pas désserré les mâchoires. J'aurais juré être en dehors du coup jusqu'à ce qu'ils me laissent partir. Le fait que les abus sexuels puissent rester aussi longtemps cachés aux yeux de la famille et des amis résulte principalement du fait que c'est toujours la victime qui est pénalisée. Il ou elle est toujours celui ou celle qui a le plus à perdre.

J'ai donné mon corps pour recevoir de l'amour mais je n'y suis jamais parvenue. Mes parents se comportaient vis-à-vis du monde extérieur comme des parents modèles. On les croyait sur parole tandis que moi, je restais isolée. Lorsque j'ai eu finalement assez de courage pour lâcher le morceau, j'ai perdu ma famille. Mon père pouvait déclarer avec son air le plus innocent qu'il n'avait jamais rien vu, rien remarqué, que j'étais une enfant parfaite et même gâtée. Personne n'a eu le courage de lui demander pourquoi j'étais si précoce, pourquoi un collège de psychiatres a confirmé que j'ai été abusée de manière continue et répétée depuis mon plus jeune âge. Si même aucun journaliste n'a ce courage, pourquoi osent-ils douter de moi sous prétexte que j'ai attendu longtemps pour parler ?

83

JE M'HABITUE À LA PRESSE qui me harcèle, je m'habitue même aux caméras. A la longue, je ne les vois plus, de même que je ne remarque plus les regards des gens qui me reconnaissent. Connue ou pas, je reste Ginie, une personne sans importance porteuse d'un message. Même si je feins l'indifférence, les erreurs publiées à mon propos me touchent. Parfois mon indignation m'incite à faire usage de mon droit de réponse, mais je me dis que cela n'a pas beaucoup de sens. Je ne peux pas expliquer grand-chose en quelques phrases.

C'est alors que je reçois un article de Frank De Moor qui me donne des frissons dans le dos. Le reporter de *Knack* ne cache pas qu'il est en possession de procès-verbaux. Il cite des extraits d'audition et je me sens trompée une fois de plus. Jadis, les gendarmes m'avaient promis que mon témoignage serait protégé et qu'il ne tomberait pas entre les mains de la presse, que personne ne lirait les auditions excepté les personnes qui travaillaient au dossier, que mes auditions resteraient secrètes et seraient mises en sécurité. Maintenant, j'en vois des parties imprimées, des fragments sortis de leur contexte (comment dix petites phrases peuvent-elles rendre compte d'une audition de dix heures ?) qui doivent prouver que De Baets m'a mâché la besogne alors que je ne fournissais pas de réponse sensée. Bien sûr, j'ai souvent répondu "je ne sais pas", mais n'était-ce pas honnête ?

On mène la vie dure aux journalistes du *Morgen*. On exige même que le rédacteur en chef, Yves Desmet, présente sa démission et ils reçoivent la visite de la gendarmerie. Michel Bouffioux du *Télémoustique* est interrogé et inculpé. Tous ceux qui disposent de certaines informations et qui proclament qu'il existe des indices sérieux d'étouffement des dossiers, sont rappelés à l'ordre. *Le Soir Illustré* et *Knack* ne sont pas inquiétés. De même les journalistes de l'émission télévisée *Au nom de la Loi* peuvent continuer à travailler sans être inquiétés. Personne ne se demande pourquoi l'enquête à propos des fuites dans la presse est menée de façon aussi partiale.

Quelqu'un a diffusé des copies des auditions. Les parquets vont se réunir sous peu pour discuter de l'avenir du dossier.

Les journalistes qui m'ont écoutée sont attaqués, les flics qui m'ont auditionnée sont accusés de suggestivité et écartés, les personnes que j'ai citées sont innocentes et je suis folle. Je suis un mauvais témoin, une affabulatrice.

Ils peuvent fermer les dossiers, le cœur tranquille.

Les parents de Chrissie, en accord avec leur avocate, ont affirmé que rien n'était vrai dans mes déclarations. Je comprends très bien quel cauchemar cela doit être pour eux. Peut-être est-il trop dur de vivre en sachant la vérité, mais je trouve dommage qu'ils gâchent une chance unique de la découvrir. Peu de temps après l'assassinat de Christine, une amie de celle-ci a déclaré pratiquement la même chose que ce que j'ai dit des années plus tard : que Christine avait rencontré un groupe de

gens qui pratiquaient "l'amour libre", pas des punks, mais des adultes... Il n'a été fait aucun cas de ce témoignage.

Dutroux a été vu, à l'époque, sur la même patinoire que Christine. Des témoins l'ont confirmé et Michèle Martin, la femme de Dutroux, l'a déclaré elle-même. Cela coïncide avec ce que j'avais dit à De Baets. Je ne pouvais savoir cela que parce que je l'ai vu. Nihoul s'occupait d'une radio libre près de la patinoire. Cela aussi coïncidait.

Ils n'avaient même pas besoin de mon témoignage. Quand ils ont arrêté Dutroux, ils auraient dû éplucher ses faits et gestes et son passé. Ils auraient pu découvrir, au vu de l'ancien dossier de la champignonnière, que Dutroux et Nihoul avaient déjà été très proches dans le passé. Ils auraient pu faire le lien.

Pourtant, ils ne l'ont jamais fait alors qu'en 1984, cela aurait déjà dû être évident, même sans mon témoignage. Si seulement ils avaient enquêté sérieusement...

Quand je rencontrai les parents à la BSR, ils me dirent qu'il était impossible que leur fille ne se soit pas défendue. Mais un an plus tôt à peine, on a retrouvé les corps de An et Eefje, deux grandes adolescentes qui furent enlevées ensemble par Dutroux. Elles non plus, n'avaient pas été en état de se défendre, bien qu'elles fussent deux.

Ils ne voulaient pas avouer que Christine ne rentrait pas toujours le soir. Ils nièrent avec obstination qu'ils n'avaient, finalement, pas la moindre idée de ce que leur fille fabriquait. Je ne pouvais pas vraiment leur en vouloir. Moi-même, pourrais-je vivre avec cette image, si ma petite fille venait à être assassinée ? Je ne le pense pas. Peut-être préférerais-je penser que le témoin ment pour pouvoir survivre sans trop de culpabilité et de cauchemars.

Je peux comprendre que les parents ne me croient pas.

Mais ce qui me met en colère c'est mon entretien avec les parents en présence du substitut de Bruxelles, Paule Somers. Cette dernière prétend que j'ai réagi positivement à certaines questions suggestives des parents qui m'auraient, de cette manière, fait tomber dans le panneau. On peut comprendre que les parents nient des faits horribles, mais qu'un magistrat se rende coupable de mensonges (ou soit citée erronément sans réagir) est bien plus grave.

La caméra a tout enregistré. Je me demande souvent pourquoi Madame Somers a répandu de fausses informations alors que la vidéo

constitue la preuve du contraire... Les vidéocassettes disparaîtront-elles ? Ont-elles déjà disparu ? Je ne le sais pas mais je ne suis pas rassurée. On a également prétendu que les blessures de Christine avaient d'autres origines. Pendant des années ces blessures ont été décrites comme je l'ai fait. Et, lorsque je rappelle ces détails, alors tout est déformé. Je ne me sens plus en sécurité en Belgique. J'ai envoyé des coups de pied dans les tibias de certaines personnes, je les ai rendues nerveuses. J'ai bien peur que les vraies tracasseries n'aient pas encore commencé. Vont-ils encore m'obliger à me soumettre à des examens psychiatriques, parce que le Dr Igodt aurait remis un rapport trop positif à mon sujet ? Vont-ils me tracasser sur le plan administratif, continuer les écoutes téléphoniques ?

Ma belle-sœur et moi avons pratiquement la même voix au téléphone. Nos voix se ressemblent tellement que même Erwin ou ma belle-mère ne peuvent pas deviner qui est au téléphone. Et cela aussi a jeté le trouble à la BSR de Bruxelles.

Eddy avait demandé à Tania, après l'audition qu'elle avait très mal supportée, si elle savait quelque chose au sujet de mes "amants" Tania le regarda l'air effaré et lui dit qu'elle n'avait jamais rien remarqué ou entendu concernant mes amants. Elle commença à rire, sachant très bien que je n'avais pas d'aventures amoureuses et que j'étais mariée depuis dix ans avec Erwin. Elle lui demanda s'il en savait plus.

– L'as-tu entendue parler d'un certain Guy ? demanda Eddy.

Tania secoua la tête, mais n'oublia pas le nom. Quand elle vint me raconter ce qui s'était passé à la BSR de Bruxelles, elle me demanda immédiatement si je savais qui pouvait être ce "Guy". Je tombai des nues, réfléchis et arrivai à la conclusion que je ne connaissais personne qui s'appelait ainsi.

L'incident fut oublié jusqu'au moment où Béa, ma belle-sœur, proposa de téléphoner à Guy pour savoir si la nouvelle antenne de son téléphone mobile était arrivée. C'est alors que je compris pourquoi Eddy avait demandé à Tania si j'avais un amant. La BSR avait probablement écouté une conversation entre Béa et son ami, au cours de laquelle ils avaient plaisanté comme s'ils étaient amants.

LORS DE MA DERNIÈRE AUDITION, je reconnais à nouveau la photo d'une fille parmi une série de quatorze clichés en noir et blanc, presque identiques les uns aux autres. Pourtant, je choisis précisément la photo de la fille dont je parlais.

Je suis fatiguée. Les auditions sont inutiles. La seule chose que l'on veut c'est prouver que j'ai tout inventé ou que De Baets m'a donné toutes les informations. Qui est fou maintenant ? De Baets aurait eu besoin de moi pour se venger. De qui ? De quoi ? S'il voulait se venger de certaines personnes, pourquoi utiliser une victime d'abus sexuel, alors qu'il traite des dossiers financiers où ce sont les chiffres qui démontrent la culpabilité d'un individu ?

Je ne me sens pas tellement menacée par mes bourreaux – ceux-ci se garderont bien de me faire quoi que ce soit maintenant – mais par cette stupide théorie de complot qui circule ces derniers temps.

J'apprends par les journalistes qu'il y a plusieurs enquêtes en cours sur De Baets et son équipe, que l'on a même interrogé l'ex-épouse de l'adjudant, pour savoir si, il y a dix-huit ans, il ne lui avait pas parlé d'une certaine "Régina"...

Ils ont d'abord voulu savoir si je n'avais pas une relation amoureuse avec lui. Maintenant ils se demandent si je ne suis pas sa fille cachée. Et comme si tout cela n'était pas suffisamment absurde, ils se demandent s'il n'a pas connu Tania auparavant et s'il ne se sont pas mis d'accord pour qu'elle appelle alors qu'il se trouvait chez Connerotte.

Survivre n'est pas toujours facile. Quoique j'avance bien dans ma thérapie, il persiste encore un résidu de culpabilité, de honte et de chagrin. La plupart du temps, je ressens comme une douleur sourde, chronique et je vis avec ces sentiments comme quelqu'un qui souffre d'un handicap physique : on s'en accommode parce qu'on ne peut rien faire d'autre. Ce qui me protège des attitudes négatives de la presse et de la BSR, c'est ma ferme. Quand je me lève me matin, je n'ai pas le temps de penser à toute cette campagne de diffamation. Je dois soigner mes animaux, m'occuper de mes chiens, nettoyer les chenils et accomplir toutes les tâches quotidiennes. De temps en temps un ami,

indigné, me téléphone mais je hausse les épaules avec indifférence. Je me fiche de ce qu'ils peuvent raconter sur moi, je sais ce que j'ai subi et puis flûte, je sais très bien que j'ai toujours essayé de raconter la vérité ou de m'en approcher au plus près. J'ai sans doute fait des erreurs mais je sais aussi que ces erreurs résultent des traumatismes que j'ai subis et je ne me laisse pas emporter par le doute.

J'espère uniquement que l'on me donnera raison petit à petit, lorsque les esprits se seront calmés. Les réseaux existent et j'en subis encore chaque jour les conséquences.

Le plus fou c'est qu'au moment précis où je suis prête à perdre courage et à abandonner, quelqu'un m'envoie une lettre ou une carte qui me donne à nouveau un peu de force pour continuer le combat. C'est ainsi que j'ai commencé à aimer les lettres de Ruf, un homme qui m'écrit souvent un petit mot ou de longues lettre pleines de réflexions et de questions. Il est, comme moi, si touché par le sort des victimes que je lis ses lettres avec émotion. Elles me montrent qu'il existe des personnes qui ont des sentiments. Des gens qui ne se laissent pas influencer par des attitudes négatives orchestrées dans la presse. C'est ainsi qu'une femme m'aborda un jour pour me témoigner son soutien, tandis que je rangeais mes achats dans le coffre de ma voiture. Je souris timidement et cela me rasséréna. Je doute si souvent…

J'ai souvent l'impression de me battre contre des moulins à vent. Comme si personne ne voulait entendre ce que je hurle. Comme si personne ne voulait savoir qu'il y a encore des victimes. Les abuseurs ne s'arrêtent jamais. Ils ne peuvent être arrêtés que si on les enferme et qu'on leur impose une thérapie appropriée. Les proxénètes d'un réseau ne s'arrêtent jamais, avec ou sans thérapie. Ce sont des criminels, qui exploitent les enfants, qui jouent avec eux et qui font des expériences comme si les enfants étaient une simple marchandise. Ils font croire aux enfants qu'ils sont coupables, les rendent loyaux et dépendants, les font taire en les intimidant. Si personne ne veut entendre mon appel à l'aide, qu'arrivera-t-il alors aux victimes qui sans aucun doute existent encore aujourd'hui ? Qui les écoutera ? Parfois je suis au bout de l'espoir. Comment puis-je arrêter les assassins d'hier et ceux d'aujourd'hui ? Que puis-je faire d'autre pour que les gens prennent conscience ?

Parce qu'il ne s'agit pas ici de quelques victimes. Cela concerne beaucoup d'enfants qui souffrent involontairement et anonymement,

jour après jour, ou plutôt nuit après nuit. Une fille sur quatre est victime d'abus sexuels, allant de l'attouchement au viol répété, dans son milieu familial ou extra-familial. Chez les garçons le nombre de victimes croît également.

Les réseaux utilisent beaucoup d'enfants. C'est un problème de société aussi grave que les accidents de la circulation ou la toxicomanie, il est simplement moins visible. C'est un poison insidieux, qui travaille silencieusement. Il fait plus de victimes que la plupart des gens ne se l'imaginent.

Je crains sincèrement que la presse et la justice ne fassent beaucoup de tort en démolissant mon témoignage et en le banalisant. Beaucoup de bourreaux savent maintenant qu'ils sont soutenus par les médias et ils poursuivront leurs activités avec plus d'entrain. Ils ne sont pas dénoncés. Ils ne sont pas considérés comme responsables.

85

LE 23 AVRIL, le jour où Dutroux s'est évadé de manière aussi spectaculaire que ridicule, je fus confrontée à Tony à la BSR de Gand. J'attendis des heures, dans un petit bureau étroit, avec un gendarme comme chien de garde à mes côtés, jusqu'au moment où, pratiquement brisée par la tension, on me poussa sans aucune préparation dans une pièce où mon maquereau était tranquillement installé, parlant familièrement avec un gendarme assis derrière son bureau.

Il porte un pantalon noir, avec une chemise noire légèrement ouverte - rien que cela a pour effet que je fais un pas en arrière, paralysée par la peur et par les souvenirs - et une cravate assortie sur laquelle se balance une petite tour Eiffel. Je prends place avec difficulté sur une chaise. Je m'oblige à le regarder, assis à sa manière habituelle, la cheville gauche posée sur le genou droit. Il est énergique et détendu, comme d'habitude; il impose sa présence de manière presque sensible. Il n'a pas changé. C'est comme si l'énergie qu'il nous a volée à moi et à mes amies, l'a empêché de vieillir. Moi, par contre, je me sens vieille, laide, apeurée, vaincue.

Pourtant je reste vigilante. Je sais, grâce aux gendarmes qui m'ont conduite vers le bureau, qu'il a fait des aveux partiels. J'essaie donc d'adapter mon attitude physique et de me montrer plus affirmative que je ne le suis en réalité. J'ai été entraînée pendant des années à cacher mes vrais sentiments. Il a été mon professeur et maintenant je veux lui prouver que je maîtrise encore les ficelles du métier.

Je le regarde droit dans les yeux. Les secondes s'égrènent. Il dit avec son accent typique "Bonjour Regina" et je continue à le regarder. *Non, mon vieux, il ne faut pas me dire bonjour.*

Il baisse les yeux.

Ils n'ont pas prévu de caméra. Juste à ce moment crucial, on estime qu'un enregistrement vidéo est superflu. C'est révélateur. Je sais que Tony n'aura jamais à subir ce que j'ai vécu pendant mes interminables auditions. Il n'est pas nécessaire de le filmer. Comme la vie d'un criminel est bien protégée !

Je ne ressens plus aucune sympathie pour lui. Durant les quelques minutes qui précèdent l'audition, je prends conscience, dans une vague d'euphorie, que je ne ressens plus rien pour lui. La peur seulement, comme une pierre vivante, battant dans mon ventre. L'impact de ses maltraitances et la subtilité de ses manipulations sont lourds de conséquences sur ma vie. Durant toutes ces années interminables, il n'y a pas eu un seul jour où je me sois levée sans ressentir la douleur qu'il m'a infligée, pas un jour sans que je revoie son visage, sans que je réentende sa voix, sans que je ressente ses attouchements.

Je refoule difficilement mes larmes et je sens au plus profond de moi monter la colère et la haine. Ces sentiments que j'ai si longtemps combattus et refoulés, parce que j'étais forcée de les opprimer.

Je lui demande : "Pourquoi ne meurs-tu pas ?" et intérieurement je tremble de colère. Il me regarde quelque peu étonné et hausse les épaules. Je remarque que moi-même je fais ce geste depuis des années et cela réveille toute ma colère.

"Fais-moi plaisir et crève tout simplement !" sifflai-je. Je ne sais pas si cela le touche mais il ne me regarde plus. Il fixe embarrassé le mur en face de lui, où il n'y a rien d'autre à voir que le papier peint beige.

L'audition est horrible. Les gens de la BSR de Bruxelles l'encadrent, ceux de Gand sont assis derrière le bureau. L'un pose les questions et l'autre dactylographie à deux doigts les questions, les réponses et les

nombreuses corrections sur l'écran d'ordinateur. Aucun soutien psychologique. Avec cinq hommes dans une pièce. Ma colère s'effrite et fait place à la panique, à un sentiment de claustrophobie et d'angoisse.

Je veux m'enfuir. Je crains qu'on n'ait prévu aucune interruption, aucun instant pour me remettre du choc de l'avoir revu.

Un gendarme gantois explique ce que je leur ai déclaré concernant les abus et les mauvais traitements que Tony m'a fait subir et je me recroqueville sur moi-même. Mon proxénète est là ! L'homme qui me battait comme plâtre, qui violait mes amies pour que je me taise. C'est à cet homme-là que la BSR raconte ce que je leur ai confié. Je me bats pour rester debout, pour ne pas crier que je retire tout ce que j'ai dit s'ils me laissent partir... Je ressens une peur dévorante, un instinct de fuite mais aussi, comme par le passé, le sentiment de dépendre d'hommes plus forts et plus grands qui me forcent à rester dans la pièce, même si physiquement, personne ne me retient...

Cette confrontation, c'est l'enfer. C'est la chose la plus humiliante que je puisse imaginer. Je meurs à petit feu dans cette salle d'audition, je voudrais aller me coucher, dormir et ne plus jamais me réveiller.

Il avoue froidement qu'il a commencé à abuser de moi de différentes manières à l'âge de douze ans. Il commence par dire que j'avais quatorze mais à la suite d'une de mes remarques il admet que j'avais douze ans. Cela arrivait plusieurs fois par semaine et mes parents étaient au courant. Il reconnaît, avec un petit sourire, qu'il avait une clé de la maison familiale.

En bredouillant et en baissant la tête, je raconte comment il me prêta la première fois lors des fêtes gantoises. Il acquiesce en haussant les épaules. Il donne aussi le nom de l'homme que je ne pouvais que décrire.

Il reconnaît qu'il forçait mes amies à des jeux sexuels. Il m'obligeait à être complice de sorte que leurs parents ne s'inquiètent pas. Seule une version très raccourcie est dactylographiée. Je les regarde pleine de détresse. Pourquoi ne filment-ils pas ? Pourquoi a-t-il la possibilité de revenir sur sa version, quand ils lui posent deux fois la même question sans dactylographier sa réponse ?

Est-ce cela le professionnalisme ? Ces gens de la BSR ne seront pas inquiétés, pensai-je amèrement. Je demande une pause, je veux sor-

tir de cette pièce étroite et cela m'est refusé. Alors j'utilise la même astuce que pendant ma jeunesse : je dois aller aux toilettes.

Danny, le gendarme de Bruxelles est sur mes talons. Ce jour-là, je suis mieux gardée que Dutroux, qui vient de s'enfuir dans une autre ville (bien que je ne le sache pas encore à ce moment). Au milieu du couloir je m'appuie contre le mur. Je commence à pleurer, m'enfouis le visage dans les mains. Comme cela me fait mal! Je ressens seulement la perte, de mes amies, de ma jeunesse, de mes petits enfants, de mon innocence. Je pleure, je pleure et Danny me regarde de façon embarrassée. Il essaie maladroitement de m'apaiser, pose un moment sa main sur mon épaule, mais je ne peux pas m'arrêter.

Après de longues minutes, je parviens, pas à pas, à atteindre le bout du couloir. Je me concentre sur les mouvements que mes pieds doivent effectuer pour marcher mais j'ai le sentiment que je ne pourrai pas parcourir les vingt mètres qui me séparent des toilettes.

C'est exactement ce que je ressentais après ce qui est arrivé à Clo et à Chrissie. A ce moment aussi, je pensais que je ne pourrais pas survivre. Pourtant la vie continue, comme si mon corps fonctionnait mécaniquement, jusqu'à ce que mon esprit ait absorbé le choc. Ce n'est pas voulu, c'est automatique comme les battements de mon cœur. Et voilà, je peux ouvrir et fermer la porte des toilettes et je peux mouiller mon visage avec de l'eau froide. Je parviens à me traîner derrière le flic. Retour vers l'enfer. Retour vers la pièce où se trouve mon proxénète. Sans résister, sur l'ordre de Danny qui chuchote :

– Allez, viens! C'est presque fini!

Je ne suis pas libérée! Je suis toujours obéissante.

Je vais m'asseoir, la tête baissée. Je sais que je devrais l'attaquer, raconter ce qu'il m'a fait, répéter ce que j'ai dit aux auditions. Je n'y arrive pas. J'y arriverais peut-être si mon thérapeute ou une personne de confiance était présente mais je ne peux pas, entourée par ces gens en qui je n'ai pas confiance et qui me regardent d'un air moqueur.

– Allons vas-y, c'est ta chance, dis-lui maintenant! plaisante le gendarme gantois.

Je lui souhaite de passer une seule nuit dans l'enfer dont je me suis échappée, sans l'aide de la gendarmerie ou de la justice.

Je me referme sur moi-même et je fixe la porte. Je continue à fixer la porte même quand ils commencent à me poser leurs questions. Leurs

voix semblent venir de très loin. Je ne suis plus vraiment présente dans cette pièce. Je veux partir loin, loin, loin. Des larmes roulent sur mon visage, bien que j'essaie de les retenir.

Des années auparavant, j'avais le courage et le culot de repousser mon proxénète. Je n'ai plus ce courage. Est-ce que personne ne voit cela ?

L'interrogatoire continue, mortellement long. La sonnerie impérative du téléphone me sort du cocon que je m'étais silencieusement tissé. Le flic répond brièvement, raccroche et me dit que je peux rappeler Erwin dans dix minutes. Il est inquiet.

J'acquiesce et mon cœur bat la chamade. Oh Dieu, Erwin. J'ai tant besoin de toi ! Je fixe à nouveau la porte jusqu'à ce que le gendarme gantois en ait marre et m'envoie dans un bureau attenant pour appeler Erwin. Je compose mon numéro en tremblant. Le téléphone sonne deux fois et j'entends la voix familière d'Erwin. Je pleure. Je lui dis “Allô”. Il est gentil et plein de compréhension. Il a déjà appelé Bie et elle aussi attend mon retour avec impatience. Je peux l'appeler dès que je serai rentrée à la maison. A la maison ? Je ne peux plus imaginer que ces cauchemars finiront un jour. Je pleure, sans honte. Danny m'attend discrètement dans le couloir et je raconte à Erwin que je n'ose pas attaquer Tony. Il me demande de ne pas renoncer. Il m'attend, peu importe l'heure.

– Ne te laisse pas faire, Ginie, Sache seulement que je suis avec toi, me console-t-il et j'acquiesce. Je ne peux plus contenir mes larmes. On dirait que toutes les tensions retenues ont rompu les digues.

– Eh, tu sais quoi ? Dutroux s'est échappé !

Erwin a ses façons bien à lui de me réconforter. Je renifle et ris, tristement entre mes larmes. Ce n'est pas vrai !

– Oh si, mais ne te fais pas de souci, je viens d'entendre qu'on l'avait déjà retrouvé.

Je secoue la tête, je ris et pleure en même temps. C'est une vraie blague belge ! J'essaie d'en voir le côté drôle, mais il y a des limites à ce qui est amusant. Aujourd'hui, les parents d'An et de Eefje, de Julie et Melissa, de Sabine et de Lætitia, vont à nouveau traverser l'enfer.

On relit l'interrogatoire. Je n'écoute même pas. En pensée, je suis à la maison. C'est une stratégie de survie, parce que sans cela, je m'enfuirais en hurlant. Le gendarme de Gand me donne une tape sur l'épau-

le et me dit que je peux être contente. Contente? Je les fusille du regard. Contente d'entendre qu'il a avoué sans l'ombre d'un regret, contente qu'il puisse repartir librement et faire de nouvelles victimes? Satisfaite de ce lot de consolation? Assez.

Le jour même où Tony reconnut, sans faire aucune difficulté - comme un homme qui sait qu'il ne sera jamais puni - qu'il avait été mon proxénète, ce jour-là les magistrats décidèrent de clôturer les dossiers annexes, y compris le dossier X1. Ter-mi-né! Découvrir et arrêter des réseaux? Pourquoi ai-je eu en 1996 l'illusion que quelque chose changerait?

Je savais déjà en septembre 1997 que le parquet clôturerait les dossiers, mais cela fait mal de voir que cela se passe le jour même des aveux de mon proxénète.

86

Au moment où je désespère de retrouver ma maison, Tony peut partir et les gens de la BSR de Bruxelles se préparent à me ramener chez moi.

Danny se tient tranquille dans la voiture. Sa nervosité habituelle a disparu. Je suis fatiguée de m'être battue et il le sait. Se sent-il également coupable, frustré? C'est lui qui a décidé de renier l'adjudant De Baets, pour se plier aux caprices du commandant Duterme. Je n'ai aucune compassion pour lui, car je sais qu'aussi touché qu'il puisse être maintenant, il m'oubliera vite. Par contre, je n'oublierai jamais comment moi j'ai été traitée.

Erwin se tient sur le pas de la porte, il m'embrasse et je ne me retourne pas pour voir les flics s'éclipser à la hâte.

Je ne suis pas heureuse des aveux de Tony, j'ai trop de chagrin pour cela. Je pense à ma mère et à mon père qui ont permis cette souffrance et qui n'ont jamais fait preuve du moindre regret. Ils mentaient dans la presse : "Mais non, Tony n'avait pas la clé, on ne savait rien!" et ils me déclaraient folle.

J'ai tellement dû me battre pour être crue et, juste au moment où ce con de proxénète confirme une partie importante de mes déclara-

tions, ils clôturent les dossiers ! Je n'ai plus aucune envie d'informer quelqu'un. Cela me paraît tellement inutile.

Mais Douglas m'appelle et après une courte hésitation, je lui raconte que Tony a avoué. Il réagit avec un enthousiasme que je ne lui connaissais pas. Il attire mon attention sur le fait que je détiens maintenant une certaine forme de reconnaissance. Je soupire. Mes parents ont déposé une plainte en diffamation et calomnie et ont introduit une demande de droit de visite pour leurs petits-enfants. J'ai d'autres soucis en tête.

Douglas appelle ma mère. Il lui annonce d'un ton flegmatique que Tony est passé aux aveux. Il y a un silence sur la ligne puis elle dit - sans difficulté respiratoire – "C'est impossible" et elle claque l'appareil. Quand Douglas me raconte cela, je souris. J'espère qu'elle passera une nuit d'insomnie.

Le *Morgen* est le seul journal qui met les aveux à la une. Le reste de la presse n'y consacre que peu d'attention. Que le diable les emporte. Je suis vaincue, j'abandonne, j'ai perdu, c'est bon ?

Mercredi 29 avril 1998

Aujourd'hui le substitut De Rouck a créé un précédent. Dorénavant un violeur peut reconnaître avoir abusé d'un enfant de toutes les façons possibles, entre ses douze et seize ans, avec l'assentiment de ses parents - ce dont certaines de ses amies témoignent - sans être puni. Au contraire, il s'agit simplement d'une "relation" avec une gosse de douze ans et tout est en ordre.

C'est plus qu'un coup bas. C'est ridiculiser toutes les victimes d'abus sexuels. Dans quel siècle vivent ces gens-là ? Le siècle du travail des enfants, le siècle du "*Ich habe es nicht gewust*", le siècle où les abus sexuels peuvent continuer pour autant que cela ne crée pas de désordre. Je secoue tristement la tête. Aujourd'hui le téléphone ne se taira pas : tous ceux qui me soutiennent appellent, tous ces gens qui savent par quel enfer je suis passée, tous ces gens qui ne le savent pas mais qui se l'imaginent sans peine.

A partir d'aujourd'hui, les victimes d'abus sexuels sont déclarées hors la loi. De plus en plus de gens m'écoutent, sont ahuris d'apprendre ce qui s'est passé. Je ne me bats plus seule mais avec des gens de l'équipe de De Baets, Connerotte, Bourlet et beaucoup de gendarmes et

de policiers intègres comme Suys de la police judiciaire, qui finit par abandonner le combat suite à la suite de tracasseries sans fin. Le nombre de personnes qui se sont rendu compte de la complicité arrogante des gens assis à des postes confortables dans la magistrature, la politique et l'administration, ne cesse de croître. Je ne crois pas à un grand complot. Mais je ne crois pas non plus à l'orchestre du Titanic jouant obstinément tandis que le bateau coule. Les gens sont contraints de prendre conscience de la manière dont le monde – leur monde moderne et civilisé – fonctionne. De plus en plus de personnes partagent mon opinion. Il est temps de s'apercevoir que l'abus sexuel, individuel ou en groupe, organisé ou pas, est une maladie de civilisation, un cancer que nous ne pouvons plus cacher. Les enfants sont devenus de la marchandise que nous pouvons utiliser dans des slogans ou exhiber sur des affiches. Les enfants sont vendus, au propre et au figuré, parce que les adultes y trouvent du profit, jamais inversément.

Les institutions et la masse ne veulent pas entendre, ne veulent rien changer et ne veulent pas en prendre conscience. Les individus oui.

Patrick De Baets et son équipe. Annemie Bulté, Douglas De Coninck, Karel Pyck, Tiny Mast, Patsy Sörensen, le commissaire Suys, Paul Bottelberghs, Marc Reisinger, Tania, Bie, Erwin mon amour, Connerotte, Bourlet, Chantal, Chantje, Nathalie, Bea, Miguel, Marika, Tony M., An, Sanne, Dirk et Paul, Annie, Anke, mes collègues, les témoins - X et Carine Hutsebaut, les gendarmes anonymes qui me soutiennent et qui veillent à ce que les informations ne soient pas perdues, Christine Mussche, les journalistes qui ont écouté de façon intègre mon histoire et qui essaient de la raconter d'une manière non sensationnelle, Liliane Moermann, Frans Lozie et Vincent Decroly d'Ecolo, Patrick Moriau, des parents et des chefs scouts, Marie-Jeanne Van Heeswijck, Ruf et tous ces anonymes que je ne peux pas dénombrer tant ils sont nombreux et que je me sens débordée.

En parlant, j'ai choisi une voie difficile. Je savais que je serais exclue, que je serais déclarée folle et traînée dans la boue. Pourtant j'ai fait ce que j'avais à faire parce que ce n'était pas tant un choix qu'une force qui me poussait. J'ai le sentiment très fort d'avoir, malgré tous les aspects négatifs, rapproché les uns des autres, ces gens qui exigent plus de la vie et qui ne veulent pas continuer à écouter l'orchestre tandis que le bateau sombre. Le respect et la dignité, la générosité, le com-

bat pour l'autre même si l'on sait que cela peut être lourd de conséquences pour sa vie ou nuire à sa carrière, le désintéressement… l'amour profond et le respect de la vie. La vie d'un enfant, d'un adulte, de chaque être vivant. J'ai rencontré ces gens et ils ont ajouté tant de valeur à ma vie. Ces personnes m'ont rendu ce que les autres – les gens hautains et la masse conservatrice – m'avaient enlevé. Elles m'ont redonné confiance en la vie, en l'âme des hommes et de l'humanité. Je suis devenue une femme riche d'elle-même, complète. Pour la première fois, je me sens protégée et je sais que j'ai choisi la bonne voie.

Vous aussi, qui voulez m'écouter, vous aussi, vous avez choisi la bonne voie. Avez-vous peur de vous rendre compte que certains de vos semblables sont capables de maltraiter odieusement des enfants, préférez-vous fermer les yeux et oublier? Je peux le comprendre. Vraiment. Cela semble impossible à croire, vous pouvez même franchement penser que je suis folle et que je suis une affabulatrice incroyable. Mais je ne serai pas le dernier témoin. Chaque jour des enfants naissent qui seront comme moi forcés de vivre ça, parce que des incrédules les laissent tomber. Chaque jour, des enfants, ici et là, subissent la même chose. Beaucoup ne survivent pas, mais certains, comme moi, deviennent adultes. Plus grand sera le nombre de personnes qui osent écouter, plus grande sera la possibilité qu'ils parlent.

Enfants, adultes qui avez souffert comme moi, ne vous taisez pas! Se taire c'est pour les bourreaux. Libérez-vous, aidez-nous à porter votre fardeau. Vivez!

Le plus fou c'est que personne ne réagit de façon indignée au jugement de Madame De Rouck si ce n'est mon avocat, les journalistes du *Morgen* et Marc Reisinger. Le citoyen vigilant est K.O., je suppose.

Quelques semaines plus tard, le parquet de Gand suit et ferme définitivement les dossiers, classe les aveux de Tony comme un fait divers et envoie une dernière ruade. Ils admettent que j'ai été abusée sexuellement mais que les faits se sont passés avec "d'autres gens" et dans "d'autres endroits". C'en est presque risible. Est-ce que ces messieurs-dames de Gand pourraient me dire qui m'a abusée? Prétendraient-ils qu'il existerait un autre réseau? Pourquoi suis-je obligée de rire de choses qui sont seulement tristes?

Cela doit suffire, déclare le procureur Soenen – et en disant cela, il répète presque mot pour mot une déclaration d'Anne Thily, Procureur

général de Liège. Et c'est la dernière chose que j'ai lue dans la presse à ce sujet.

87

MIEKE, UNE FILLE DU RÉSEAU, une ancienne petite collègue, avait disparu de ma vie depuis 1979. Je la revois pour la première fois en 1998. Je la vois, je la reconnais et je sens vibrer en moi une onde de joie et de victoire.

Elle aussi a tenu bon. Elle confirme mon passé, elle me confronte avec mes propres handicaps et difficultés, mais me fait en même temps à nouveau croire à la vie. Elle aussi m'a reconnue immédiatement et ressent la même culpabilité et la même honte vis-à-vis de moi que moi vis-à-vis d'elle. Toutes les deux nous avons le sentiment que nous nous sommes laissé tomber, toutes deux nous croyons que nous nous sommes fait de la peine, mais je la touche et je lui dis que ce n'est pas vrai.

Nos bourreaux nous ont fait du mal, nous ont forcées à faire des choses auxquelles nous ne pouvions pas nous opposer. Je sais que je devrai répéter cette phrase très souvent, mais je le fais volontiers. S'il est une chose que je trouve importante, c'est bien de libérer les victimes de leur sentiment de culpabilité. Nous avons suffisamment souffert. La culpabilité devrait être pour ceux qui nous ont violées, pour ceux qui regardaient sans rien faire pour l'empêcher, pour ceux qui ont fermé les yeux.

La culpabilité, c'est pour les adultes et pas pour les enfants qui doivent supporter la souffrance.

Mieke est timide, presque cassée, elle est entraînée dans un tourbillon de difficultés où elle a perdu presque tout ce qui lui reste de joie de vivre. Son histoire me fait dresser les cheveux sur la tête. Elle a exigé que l'émission *Telefacts* produise un contre-reportage après l'émission médisante réalisée à mon sujet [14]. Elle fut colloquée avant l'enregistrement. Elle perdit de cette façon sa maison, son cercle d'amis et sa fille. Celle-ci fut placée dans une famille d'accueil et quoiqu'elle fasse, il semble qu'elle ne reverra pas sa fille de sitôt.

---

(14) Voir Chapitre 79

Nous sommes un duo dangereux, Mieke et moi, parce qu'elle provient également de mon réseau et connaît les mêmes personnes, les mêmes endroits, les mêmes noms. Elle confirme mon histoire. Quelles sont les forces qui sont en jeu, personne de nous ne le sait. Mais il est très vite évident que l'on veut réduire Mieke au silence et nous séparer l'une de l'autre.

Têtue comme je suis, je prends Mieke sous mon aile et j'emmène ma "petite sœur" dans ma famille, à la ferme. Lentement, jour après jour, Mieke reprend goût au combat. Après trois mois, la pâle et craintive Mieke est devenue une jeune femme forte. Bien que cela soit un combat de titans pour récupérer sa petite fille, elle n'abandonne pas. Je suis fière d'elle, je me bats à ses côtés, parce que je ne me laisserai plus faire par personne. Un jour, cela fait presque vingt ans maintenant, je mordis et je griffai le bourreau qui lui faisait trop mal, maintenant je me bats à nouveau pour elle et pour sa petite fille.

Je ne supporte pas l'injustice. C'est un trait fondamental de mon caractère. Mais ce qui me sidère toujours, c'est l'amour que je ressens encore. C'est comme si mon cœur était élastique. J'aime Mieke, autant que j'aime Erwin, mes enfants et sa petite fille. J'aime tous les animaux qui souffrent, chaque individu à qui l'on inflige une injustice. Et plus j'aime les gens autour de moi, moins je ressens d'amertume et de colère. Moi qui croyais ne plus jamais pouvoir aimer quoi que ce soit, j'ose à nouveau ouvrir mon cœur. Je n'ai plus si peur d'être maltraitée, blessée ou critiquée. Cela aussi représente une grande victoire pour moi. Malgré tout, ils n'ont pas pu m'enlever ça non plus.

Le désir de rencontrer d'autres victimes et peut-être les autres X est très présent. Je me fais du souci pour elles. Le magazine *Knack*, par exemple, continue à publier des articles venimeux. De Moor ne connaît personnellement aucun témoin-X. Comme s'il avait la science infuse, il refuse même de me parler. Les autres victimes n'ont pas, comme moi, choisi d'apparaître dans la presse et je suis furieuse quand je vois comment il ridiculise leur témoignage. Que leurs déclarations soient ou non exactes à la virgule près est de peu d'importance par rapport au courage dont il a fallu qu'elles fassent preuve pour raconter leur passé, parler de ceux qui les ont maltraitées et des faits qui ont été commis. Je trouve que rien que cela devrait déjà obliger un journaliste à un peu d'humanité.

JE DOIS ÊTRE OPÉRÉE. J'ai des kystes aux ovaires et une endométriose et je suis morte de peur devant les médecins. Je recule l'opération d'une semaine parce que nous devons passer au tribunal de la jeunesse. Mon père vient seul tandis qu'Erwin et moi sommes entourés par des membres du Comité blanc de Gand, des gens de Bruxelles, du groupe Pour la Vérité et de l'asbl Kim et Ken. Il y a la presse que j'ignore. Il y a aussi mon avocate qui, vu les aveux de Tony, est très rassurée sur l'issue de l'affaire. Je suis loin de me sentir aussi assurée. J'en ai trop vu pour croire encore au bon déroulement des choses.

Mon père ne montre à nouveau aucun regret. Son avocat trépigne presque de colère, il m'injurie – bien sûr dans le langage juridique — et je dois de temps à autre mordre sérieusement sur ma chique.

L'avocat de mon père exige une enquête sociale pour "tirer au clair ce qui se passe maintenant". Une enquête et quoi encore? Tony a avoué, merde. Christine, mon avocate, fait une plaidoirie magnifique. Je dois même avaler quand je l'entends décrire avec précision et émotion ma souffrance et ma confiance blessée.

Je ne veux plus laisser mes enfants à des gens qui m'ont tant déstabilisée. Pendant des années, ils ont eu la possibilité de choisir d'être dans mon camp et celui de mes enfants. Je leur ai trop pardonné et je les ai crus trop longtemps. Ils avaient déclaré qu'ils n'avaient plus de contacts avec Tony et je les croyais. Jusqu'au moment où la gendarmerie me fit part d'une conversation récente de dix-huit minutes entre ma mère et lui. Je comprends finalement comment Tony pouvait savoir quand Erwin partait travailler et s'il s'absentait assez longtemps pour que Tony puisse venir m'intimider. Ma mère me téléphonait et elle me demandait si Erwin était absent. Elle vérifiait si la voie était libre. Je ne voulais pas m'en rendre compte.

Ici, dans la salle du tribunal, je mesure combien je me suis laissé endormir. Je refuse désormais que mes enfants entrent dans leurs jeux subtils et soient les otages de leur guerre psychologique. Je ne veux pas que mes petits soient impliqués dans le conflit entre mes parents et moi. Je sais que j'aurais dû couper les ponts il y a très longtemps, mais

le mal est fait. La seule chose que je puisse encore faire maintenant, c'est protéger les miens. Je veux mettre un point final à mon état filial. Je ne reconnais plus ces deux personnes comme père et mère et je n'autoriserai plus qu'ils touchent mes enfants.

S'ils reconnaissent qu'ils ont laissé Tony faire de leur fille une putain et que je me suis laissé faire pour les protéger et pour leur faire plaisir, alors je pourrai envisager de leur reparler. Toutefois, je sais qu'ils n'admettront jamais leur complicité.

Le soir de l'opération, je pleure doucement jusqu'à ce que je m'endorme. Ceci aussi vous me l'avez fait, murmurai-je aux murs. Je suis fort diminuée physiquement. Mes doigts deviennent raides, les articulations déformées par l'arthrite.

A Knokke j'avais souvent laissé tomber une brique sur mes doigts, derrière la maison de jardin pour ne pas devoir masturber les hommes avec qui je montais dans ma chambre. Quand je ne trouvais pas de brique, je frappais mes doigts contre le mur jusqu'à ce qu'ils deviennent rouges, gonflés et douloureux. Je trouvais dégoûtant de devoir toucher leur pénis.

Maintenant je subis les conséquences de mon automutilation. Mes mains ressemblent à deux rames maladroites. Je ne sais plus faire un nœud, je ne sais pas fermer une fermeture éclair, je ne sais pas faire passer un bouton dans une boutonnière. J'ai des difficultés pour toiletter les chiens. Les douleurs aux articulations sont tout le temps présentes et il y a des moments où je suis agressive parce que cette souffrances me confronte à mon passé à Knokke. J'essaie de ménager mes doigts mais je sais qu'ils ne peuvent pas guérir.

C'est comme mon dos, que mes tortionnaires ont si souvent frappé à coups de pied que la douleur y est continuellement présente. Et ma nuque est déformée par une bosse disgracieuse. Je porte les longs cheveux, pas par vanité, mais pour cacher cette déformation et une maladie de la peau qui se manifeste particulièrement sur mon cuir chevelu. J'ai attrapé du psoriasis quand j'avais quinze ans, une maladie que le stress rend plus aiguë. Je me sens honteuse de cette maladie de la peau, elle n'est pas facile à traiter mais j'ai appris à vivre avec elle.

Mon corps a été utilisé au moment où il s'épanouissait. Maintenant sa beauté a disparu et cela me blesse parfois. Je n'ai pas trente ans, mais

je suis grise et fatiguée de me battre. J'ai parfois le sentiment d'avoir vécu deux vies mais de ne jamais avoir pu profiter de ma jeunesse. Quand je conduis mes enfants à leur meute de scouts, une pointe de regrets me traverse. Je ne voulais pas faire partie des scouts, ou de toute autre association, je n'osais pas participer à un camp, parce que j'avais peur que les autres enfants ne découvrent que j'étais une petite putain. J'avais tellement honte que je me transformais en tortue enfoncée dans sa carapace, chaque fois que je devais aller dans le monde normal.

Après l'opération je me retrouve très affaiblie et condamnée au repos forcé, allongée dans un divan. Maintenant que je suis sortie du travail et de la routine quotidienne, je glisse dans l'une des plus profondes dépressions que j'aie jamais connue. Des semaines à me traîner. Toutes mes émotions, mes peurs et mes tensions semblent freiner ma guérison. Je subis des interrogatoires depuis 1996; en 1998 la presse s'y est ajoutée. J'ai atteint les limites de ce que je peux supporter. Heureusement j'ai ma belle-sœur Mieke et Erwin qui prennent mon travail en mains, qui s'occupent des enfants et qui me laissent le temps de sortir de ce trou. Le grand barbecue que je veux organiser pour nos dix ans de mariage, le 29 juin 1998, est mis sur pied par mes "sœurs". La dépression m'oblige à rester au calme que je le veuille ou non et, tout doucement, je retrouve la force de sortir de mon terrier.

Quand les coups de téléphone de tous les gens qui veulent participer à notre fête se mettent à affluer, j'ai suffisamment d'énergie pour pouvoir à nouveau sourire. Je dessine le motif qui doit être gravé sur nos vieilles alliances. Ce sont des alliances datant du temps de ma grand-mère et je ne porte plus volontiers cet anneau. Je veux une vraie alliance qui symbolise notre mariage. Je choisis des signes "cree" – une langue indienne qui ressemble aux rhunes et qui signifient "liberté pour tous les hommes". J'ai un caractère et une personnalité maintenant. Je n'ai plus de secret à porter et mon système d'autodéfense – mes personnalités multiples — n'est plus nécessaire. C'est un processus naturel qui touche à sa fin. Les frontières entre mes personnalités n'existent plus, tous mes sentiments, donc aussi la colère et la souffrance se mélangent l'un à l'autre et je deviens une seule personne. Ce qui est normal pour la plupart des gens est pour moi une découverte extraordinaire. Plus de discussions dans ma tête, plus de pertes de temps, plus de changements d'humeur exagérés. C'est la naissance d'une nou-

velle personne, une personne qui fut un jour très abîmée et qui, malgré tout, a réussi à construire une nouvelle vie. Je sais maintenant que la renaissance est possible. Tout comme il est possible, enfant, de se diviser en plusieurs personnalités pour survivre, je sais qu'il est possible de se réintégrer. Pas par de la haute voltige psychologique mais par la confiance. Simplement, la confiance que votre corps et votre esprit sauront trouver le bon chemin.

C'est étrange que je sombre dans une dépression juste au moment où je découvre ma propre personnalité et que les caractéristiques fondamentales de mes personnalités fusionnent pour ne plus en former qu'une seule. Mais il semble également que cette dépression soit une phase de transition. Ainsi, je peux finalement faire le deuil de mes amies, de mes enfants, de mes parents et de tout le reste. Je peux pour la première fois en vingt-neuf ans, sentir tous mes sentiments spontanément, sans limites et sans clivages. Je sais finalement qui je suis.

La fête est un grand succès. Pour la première fois, je me sens entourée par une vraie famille. Je profite de ce calme et de cette sérénité. A notre propre manière, entièrement en harmonie avec la nature qui m'entoure, je me remarie avec Erwin. Nous passons notre unique alliance, nous nous promettons de nous battre pour nos principes et de continuer à nous battre contre l'injustice infligée aux gens. Le feu de camp est allumé tard le soir, nous chantons et nous discutons, Ruf joue de son digeridoo et le soir résonne de sons magiques.

89

MARC REISINGER DÉCOUVRE DANS UN LIVRE au titre prédestiné "L'enquête manipulée" (écrit par un journaliste d'*Au nom de la loi*) que mes auditions ont été manipulées sur des points cruciaux. Nous comparons, phrase à phrase et cela me glace. C'est angoissant de constater que "quelqu'un" a modifié les phrases de telle sorte que l'on croie que De Baets m'a soufflé mes réponses. Reisinger révèle cela au cours de l'émission télévisée "Controverses". Il s'en suit une perquisition, non chez le journaliste qui a publié ces faux, mais chez Marc Reisinger, qui a eu le culot de les révéler. La gendarmerie continue à pourchasser ceux

qui se plaignent des dysfonctionnements dans mon enquête. De Baets, Bille (le gendarme qui dactylographiait les procès verbaux, avec qui je n'ai pas échangé deux mots) et quelques autres sont écartés de la BSR. Qu'ont-ils fait de mal? Les bruits concernant des méthodes suggestives pourraient être facilement dissipés en comparant les enregistrements vidéos avec le texte des auditions. Qu'est devenue la "relecture"? Pourquoi la commission Dutroux n'a-t-elle pas pu en recevoir les résultats? La gendarmerie a-t-elle quelque chose à cacher?

Cela me fait penser au système d'intimidation qui était appliqué dans le réseau. De nouveau on menace les gens avec qui je suis devenue amie. Mêmes mécanismes, mêmes techniques pour faire peur, pour intimider, pour décourager. Je me sens coupable d'avoir attiré des ennuis à des personnes qui ont accordé foi au récit des victimes. De plus en plus, je suis envahie par le doute et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je retire mes déclarations pour protéger des gens comme l'adjudant Patrick De Baets et son équipe, Marc Reisinger, Annemie Bulté et Douglas de Coninck du *Morgen*, Marie-Jeanne Van Heeswyk et bien d'autres. Mais, un à un, ils me démontrent que la faute n'est pas de mon côté, mais bien du côté de ceux qui ont intérêt à miner mon témoignage. "Nous sommes des adultes et nous avons fait nos propres choix moraux", me répond Douglas et je trouve cela courageux et réconfortant.

Je me sens épouvantablement impuissante. Quelle victime osera encore parler? Quel gendarme ou policier voudra encore l'écouter? Quel magistrat voudra encore entreprendre quelque chose? Qui fera le lien avec d'anciens dossiers dormant sous un tas de poussières? Les ministres s'agitent quand Dutroux s'évade, mais rien ne change. Au contraire. Je suis malade d'indignation quand j'apprends que l'on a élaboré un projet de libération de Dutroux. Le plan a été rejeté, mais on a eu le culot d'essayer!

Il y a quelque chose de commun aux tracasseries qui nous sont faites à moi et à mon entourage. Quand tout se calme autour moi, ils s'en prennent à Marc, ou à Mieke qui ne peut plus reprendre sa fille à sa famille d'accueil. Quand tout se calme pour eux et que je pense finalement trouver la paix, j'apprends que la BSR est en train d'interroger mon vétérinaire. Il vient vacciner et vermifuger mes moutons et il

me connaît depuis vingt ans. Il a témoigné spontanément à la BSR de Gand pour dire qu'il m'avait toujours connue comme une jeune fille calme, paisible et raisonnable et que lorsqu'il venait tard le soir chez mes parents pour soigner les chiens, je n'étais pas souvent à la maison. Un petit témoignage, qui un an plus tard, le poursuit. Les gendarmes de la BSR viennent le trouver aujourd'hui pour lui demander s'il soigne les moutons de "X1". Mon vétérinaire sent les embrouilles, leur ferme la porte et m'en informe. C'est également une technique très souvent utilisée à l'intérieur du réseau : l'isolement des victimes les unes des autres pour pouvoir les intimider.

Je découvre de surcroît que la BSR interroge uniquement les gens de mon entourage qui, soit ne se rappellent pas grand-chose, soit n'ont jamais vu que quelque chose n'allait pas. C'est ainsi qu'ils ont oublié d'interroger les parents d'une amie de classe, qui m'avaient invité à une fête d'anniversaire, parce qu'ils soupçonnaient que quelque chose clochait chez moi. Leur fille m'accompagnait souvent de la villa de ma grand-mère jusqu'à l'école et j'avais osé un jour lui raconter certaines des choses qui m'étaient arrivées. La fillette fut tellement impressionnée qu'elle raconta tout à ses parents. Ceux-ci voulaient savoir qui j'étais et ils m'invitèrent. Je me laissai aller, probablement parce que j'avais atteint les limites de ma capacité à encaisser et je leur racontai des histoires qui leur firent dresser les cheveux sur la tête. Ils comprirent qu'une enfant de dix ans ne pouvait pas raconter de telles histoires à moins de les avoir vécues. Très inquiets, ils l'avaient signalé à la directrice de l'école. Malheureusement, celle-ci informa ma grand-mère. Je fus punie de mon indiscrétion et je disparus un mois avant la fin de la quatrième année. Je n'en suis plus certaine, mais les parents de mon amie de classe se souviennent encore spécifiquement de cela parce qu'ils avaient cru que j'avais été confiée à la protection de la jeunesse et que j'étais alors en sûreté ailleurs. Ils comprirent, immédiatement, lorsque j'apparus dans la presse, que je n'avais reçu aucune aide. Je comprends maintenant pourquoi mes parents m'avaient repris à Gand : ce n'est pas parce que je les avais convaincus, mais parce que cela devenait trop dangereux à Knokke. Ma grand-mère fulminait et elle me jeta finalement dehors avec ma petite valise parce que j'avais contrecarré ses plans. Dès que j'eus quitté Knokke, les rumeurs s'arrêtèrent et la consommation des enfants put continuer sans problèmes.

La BSR n'a pas estimé que ces témoins valaient la peine d'être entendus.

Quelques jours plus tard j'apprends que Carine Dellaert avait des amies de classe qui la surnommaient également Clo. L'une d'elle confirme que peu de gens la connaissaient sous ce surnom et qu'elle m'a cru dès qu'elle m'a entendu parler d'une certaine Clo. La description que j'en faisais correspondait également. Le parquet de Gand a pourtant le culot d'affirmer que Clo n'a peut être jamais existé et qu'il ne s'agit certainement pas de Carine...

Des mois plus tard, une vieille femme vient me trouver et me confirme qu'une autre petite victime que j'ai citée, est décédée dans des circonstances très suspectes. Parfois j'espère encore qu'un matin je vais me réveiller et découvrir que tout cela n'était qu'un cauchemar.

Ces témoins n'ont jamais été auditionnés et après ce qui m'est arrivé, ils n'osent plus parler ouvertement. Je les comprends, bien que je me sente souvent révoltée de ne pas pouvoir convaincre les gens de témoigner et de se libérer de leur secret, mais je ne les y force pas. J'admets que les gens aient peur de reconnaître qu'ils me connaissent ou de me donner raison sur des points bien précis. Finalement les signaux dans la presse sont flagrants : quiconque m'approche a des ennuis.

Pour compenser, je me rallie au mouvement "Breek De Stilte" [15], constitué de citoyens vigilants et de victimes des dysfonctionnements de la justice et du système politique. Bien que les problèmes semblent très éloignés les uns des autres, les similitudes sont poignantes. La manière dont les enquêtes sont sabotées, dont les témoignages sont déformés ou étouffés, dont les commanditaires ne sont jamais inquiétés, dont les enquêteurs intègres sont déchargés dès que possible... Les victimes de la bande de Nivelles, le frère du docteur Van Noppen, le contrôleur du trafic d'hormones qui fut assassiné, les parents des enfants disparus et assassinés, tous se heurtent à un mur de silence, de désintérêt et de désinformation. Nous sommes plus forts en groupe et nous essayons de soutenir tous ceux qui ont été confrontés aux mêmes difficultés et de mobiliser la population. Il est enrichissant de constater qu'il existe encore des idéalistes. C'est un soulagement aussi de ne plus devoir se battre seul, mais de se sentir soutenu par un grou-

(15) « Brisons le silence »

pe de personnes qui se tiennent derrière vous. Les victimes ne se laisseront plus isoler et c'est très bien.

90

L'ÉTÉ HÉSITE À VENIR. Les jours de pluie succèdent aux jours où le soleil brille à peine, mais ici à la ferme le temps qu'il fait n'a pas d'importance.

Pour la première fois je suis libérée du joug de mes parents et je m'épanouis. Je pense que j'ai été une bonne mère pour mes enfants et nous passons beaucoup de temps ensemble. Un soir nous décidons de partir à la mer avec nos cerfs-volants. Nous chargeons en vitesse les enfants dans la camionnette pour pouvoir courir librement sur la plage et lâcher nos cerfs-volants à l'heure où tous les vacanciers sont dans leurs appartements, leurs caravanes ou sur les bancs. Janek tombe, tête baissée, dans une flaque d'eau de mer et il rit à gorge déployée. Finalement nous nous sauvons sous la pluie qui tombe avec force. Je ne me suis jamais sentie aussi heureuse.

Le dimanche matin, tandis qu'il pleut des cordes, nous allons nous promener avec les enfants dans une réserve naturelle. Ceci est aussi une expérience fantastique. Je n'ai jamais pu jouer avec mes parents, ou les amener à faire des choses folles, comme je le fais avec mes enfants avec qui je fais des roulés-boulés entre les ruisselets qui se sont formés sur les sentiers. C'est une vraie promenade d'aventures où nous traversons des "marais" et où nous nous glissons dans les roseaux à la recherche de pirates.

Nous sommes devenus plus solides parce que nous avons survécu à l'immense pression venue de l'extérieur.

Mieke et moi passons des soirées entières dans les champs. Nous parlons de notre passé, tout en regardant les cieux étoilés. Nous pouvons enfin nous parler, dos à dos et découvrir comme notre évolution a été comparable. Elle me raconte comme j'étais insolente, comme je me révoltais - des aspects que j'avais perdus de vue. Je pensais tout le temps que j'étais toujours perdante, que j'avais baissé la tête et subi les abus. Elle me rappelle que je ne me soumettais pas toujours aux

ordres. Par là je mettais souvent les autres victimes en difficulté mais j'étais aussi un exemple pour elles. Je n'abandonnais jamais. Cela, elle ne l'a jamais oublié.

Nous sommes des sœurs, un lien qui est rendu plus fort par le fait que nous avons subi et survécu aux mêmes choses. Et je suis heureuse de retrouver une sœur, au lieu d'en perdre encore. J'avais neuf ans quand elles commencèrent à disparaître, mais Mieke est restée une bonne amie. En 1988, quand je parlai pour la première fois de mon existence d'enfant-prostituée à l'association "Contre Son Gré", personne ne voulut m'écouter. Même les psychiatres et les psychologues ne voulaient pas reconnaître qu'il existait des réseaux utilisant des enfants. Pas en Belgique, quand même! Mon histoire était trop inouïe... Pourtant, à ce moment je n'osais même pas raconter qu'il y avait des enfants assassinés ou enlevés à leur famille, qui n'étaient jamais retrouvés. L'inceste était un mot à peine prononçable alors. J'étais seule et je pensais que j'étais la seule survivante. Je me sentais si étrange et si honteuse. Maintenant je sais qu'il y en a beaucoup comme moi et même si elles ne veulent pas parler ouvertement, quelles qu'en soient les raisons, elles supportent les mêmes traumatismes. Une certaine Cécile, par exemple, a aussi écrit un livre avant que l'affaire Dutroux n'éclate. Je le lis et je sens immédiatement une solidarité avec cette femme, bien que je ne l'ai jamais rencontrée. Les sentiments qu'elle décrit sont si reconnaissables que cela me fait de la peine. Comment peut-on douter de ce que nous avons fait? Notre souffrance est universelle. La peur d'un escalier qui craque, du crépuscule, de la culpabilité que nous ressentons. Je suis furieuse quand je vois comment on ridiculise les victimes actuellement. Quand nous étions des enfants, nous n'étions pas crues et nous devions nous taire. Devrons-nous supporter la même chose maintenant que nous sommes adultes?

Est-ce trop demander qu'un peu de respect?

Pour avoir une idée correcte du nombre d'enfants victimes d'abus sexuels, il faudrait d'abord leur montrer plus de respect, créer un climat où les victimes n'auraient plus peur de témoigner. C'est seulement lorsque les victimes seront entendues – à propos d'abus qui se sont parfois déroulés de nombreuses années auparavant – que leurs dépositions seront notées et que le signalement de leur abuseur sera diffusé que nous

aurons une vue plus claire du problème. Je pense que c'est seulement alors que la situation sera évidente et que l'on s'alarmera du grand nombre d'enfants abusés et du nombre de victimes qu'un seul abuseur peut faire. Il faut un changement de mentalité de toutes les couches de la population, des gendarmes, de la police et des politiciens. Il faut se rendre compte que les abuseurs ne s'arrêteront que si on les y oblige et qu'ils font plus de victimes qu'on ne le soupçonne.

Supposons qu'un abuseur fasse sa première victime à vingt ans et qu'il abuse de cet enfant pendant quatre ans environ, pour faire ensuite une deuxième victime, puis d'autres. Supposons qu'à trente-cinq ans il soit devenu un abuseur roué qui abuse de deux ou trois enfants et qui les domine de manière à ne pas se faire arrêter. A quarante ans, il aura fait entre six et dix victimes et il saura comment leur imposer le silence, comment choisir les enfants les plus faibles et les plus solitaires, qu'il pourra manipuler et rendre dépendants.

A quarante-cinq ans il saura précisément quand il y a un risque d'être découvert et il se débarrassera des enfants devenus récalcitrants. Entre-temps il se sera arrangé pour les remplacer par d'autres petites victimes. Rassuré par le fait qu'il ne s'est pas fait prendre, il fera des expériences avec de plus en plus d'enfants. Sa perversité deviendra de plus en plus grave, mais de plus en plus difficile à déceler, car il se sera perfectionné et il saura faire taire et faire obéir les enfants de façon plus subtile . Il a acquis de l'expérience, il lit des livres sur la psychologie enfantine, il connaît les lois et il se ménage une porte de sortie dans le cas où cela irait mal.

A cinquante ans il est toujours sexuellement actif. A soixante ans aussi et peu d'adultes soupçonneront cet adorable papy d'avoir une vie sexuelle et surtout de molester des enfants. A soixante-dix ans il ne semble plus sexuellement actif mais il a adapté sa technique. Même s'il ne peut plus pénétrer ses victimes, il peut encore les caresser, les violer avec des objets, les forcer à regarder du matériel pornographique... A quatre-vingts ans, si sa santé le lui permet, il peut encore violer des enfants.

Son parcours a fait beaucoup de victimes, des fillettes et des garçons qui, pendant des années se sont sentis coupables, parce qu'il leur a dit que c'était de leur faute, qu'ils le désiraient inconsciemment. Des adultes qui n'osent pas parler parce qu'ils ont honte et qu'ils ont peur

de ne pas être crus. Car le coupable est une personne aimée, une personne intelligente aux yeux de la société. L'ami de la maison, le père, le bourgmestre, le prêtre, l'oncle ... Les femmes sont encore plus perverses que les hommes et personne ne soupçonne que des femmes puissent faire des choses si horribles. Les victimes des femmes ne sont presque jamais crues.

Ces femmes peuvent donc continuer pendant des années, même si leurs propres enfants appellent à l'aide. La plupart du temps, ils ne sont pas pris au sérieux, leurs plaintes sont classées sans suite, les faits sont prescrits ou il n'y a pas de preuves... Lorsqu'il existe des preuves, comme des photos ou des films, elles ne sont pas entre les mains des victimes. Si la police ou la gendarmerie ne cherche pas les preuves, la victime reste un bien faible adversaire pour l'auteur des faits. La victime est d'ailleurs traumatisée, accablée de culpabilité et morte de peur. Le coupable est préparé, il sait quelle réponse il doit donner. La plainte est déposée, la victime n'ose plus parler, le coupable est confirmé dans son inviolabilité.

Supposons qu'il abuse de trente enfants au cours de sa vie. Ces enfants en supporteront les conséquences au cours de toute leur vie d'adulte. Supposons que seulement cinq de ces trente enfants deviennent abuseurs à leur tour et utilisent de cinq à quinze enfants...

Plus les sévices sont horribles et moins on croit les victimes. Les gens ne veulent pas savoir ce que l'on fait aux enfants, c'est pourquoi les criminels les plus sadiques sont protégés. Les victimes de ces bourreaux si cruels ne sont souvent plus en état de déposer un témoignage consistant, sauf si elles sont entendues dans des circonstances très favorables. Cela signifie qu'il faut des salles d'auditions spéciales, qu'il faut tout enregistrer avec des caméras, qu'il faut des enquêteurs spécialement formés et qui sachent comment agir avec des victimes de traumatismes chroniques. Il faut également des magistrats et des juges qui connaissent les conséquences des sévices sexuels, qui en comprennent les symptômes, qui connaissent ce problème spécifique. Il faut une bonne communication entre enquêteurs et magistrats, de manière à échanger les renseignements et à déceler les éléments encore utilisables d'un témoignage.

Il faut être conscient que les abuseurs sont des personnes intelligentes, rusées et sûres d'elles. Etant donné que les abuseurs n'arrêtent

pas d'eux-mêmes, il faut pouvoir observer les suspects, les suivre et se donner une chance de les prendre en flagrant délit.

Lorsqu'un coupable est arrêté, il faut aussi vérifier s'il a fait d'autres victimes. Il faut partir du principe qu'un coupable abuse *toujours* de plusieurs enfants.

Les réseaux sont constitués d'innombrables abuseurs, rusés, expérimentés, qui se protègent les uns les autres. Les réseaux sont généralement moins vulnérables que les individus qui travaillent pour leur propre compte. Les coupables se protègent entre eux et ils font souvent de même dans d'autres domaines. Ils utilisent les services les uns des autres, leurs entreprises etc... Ils se font chanter mutuellement et ils forment un cercle très fermé où chacun contrôle chacun. Ils se connaissent très bien et se préviennent si quelque chose menace de sortir du réseau. Ils s'échangent les victimes mais aussi les lieux des sévices. Les victimes ne peuvent rapidement plus dire où les abus se sont passés et qui était présent. Grâce à des rituels bien spécifiques, ils rendent l'abus encore plus menaçant, chaotique et anonyme. Les victimes ne sont pas crues parce que personne ne peut s'imaginer que de telles choses puissent se passer en groupe. C'est précisément cette incrédulité qui protège le mieux les réseaux. L'abus d'enfants n'est souvent qu'une partie du pacte que ces criminels passent entre eux. Ils siègent aux mêmes conseils d'administration, concluent des contrats, règlent des affaires de corruption. La prostitution enfantine n'est que le sceau de leur alliance, une perversion supplémentaire, un plus. Ces abuseurs ne sont souvent même pas pédophiles. Ils consomment des enfants parce que ceux-ci sont incapables de se défendre, dépendants et maniables.

Un réseau de quinze abuseurs peut faire d'innombrables victimes, profondément traumatisées. La plupart de ces enfants restent anonymes, invisibles. Certains disparaissent ou meurent. Parmi ceux qu'on considère comme "fugueurs", il y a des enfants tués dans le réseau. De temps en temps, un de ces enfants se "suicide" et on retrouve son cadavre. Mais la plupart du temps les dossiers restent non résolus. Cela n'intéresse personne. De plus il n'existe pas de réseaux dans notre pays, selon les faiseurs d'opinion. Ce qui n'est pas reconnu ne peut être investigué, ni faire de victimes...

C'est pourquoi un réseau n'a pas besoin de beaucoup de protections effectives, mais quand c'est nécessaire, il y a assez de personnages

importants pour brouiller les pistes. Et tant que la justice détruira le matériel vidéo, les coupables ne pourront pas être reconnus, ni les victimes identifiées et l'existence des réseaux de prostitution enfantine sera toujours mise en doute.

Les victimes qui ont encore le courage de parler de leur expérience sont attaquées par les négationnistes des réseaux. Ces derniers encensent par ailleurs ceux qui veulent empêcher la reconnaissance des réseaux et la population est endormie. La victime est déclarée folle et l'opération d'étouffement réussit. Les abuseurs peuvent recommencer, avec plus d'assurance encore.

Existe-t-il une alternative? Il faudrait, en premier lieu, créer une équipe de policiers spécialisée dans le dépistage et la lutte contre l'exploitation sexuelle organisée des mineurs. Ils faut que ceux-ci sachent, de même que leurs supérieurs, que les réseaux sont des organisations criminelles, qui font beaucoup de tort à la société.

Les témoins doivent pouvoir être entendus de façon anonyme, s'ils le souhaitent. Les enregistrements vidéos sont décisifs - plutôt que les auditions écrites – car les victimes ont un langage corporel, des hésitations, une manière de dire ou de décrire les choses, qui sont très importants. On ne peut pas lire la peur sur un papier, ni la manière de chuchoter d'un témoin qui n'ose presque pas mettre des mots sur ce qu'on lui a fait ... Tout cela constitue des informations cruciales qui disparaissent lorsqu'on travaille uniquement avec des auditions écrites.

Les auditions doivent être traduites par des professionnels, qui doivent pouvoir travailler en toute sécurité. Chaque erreur de traduction diminue la valeur de l'audition.

C'est ainsi que mes auditions ont été traduites par des agents de la BSR néerlandophones qui connaissent le français parce qu'ils travaillent à Bruxelles. Mais ils ne disposaient pas des aptitudes nécessaires pour traduire de façon adéquate. Ainsi ils ont traduit un serpent constricteur par "boa constrictor". Mais le gendarme qui a écrit cela, ne semble pas savoir ce qu'est un serpent constricteur (par opposition à un serpent vénéneux), c'est pourquoi il a utilisé le terme de "boa constrictor", sans se rendre compte que ce type de serpent fait facilement dix mètres de longueur et qu'il est impossible de le soulever. Cette partie de mon témoignage est de ce fait jugée invraisemblable, alors que je n'ai jamais parlé de boa.

Dans chaque audition il y a des erreurs de traduction de ce genre, sur des points cruciaux. Je parlais de torture à mort avec un objet métallique. Le traducteur en a fait d'abord un couteau, puis à la deuxième lecture (pour laquelle une traduction de la traduction a été faite) cela devenait une hache. Toutes ces erreurs m'étaient imputées sans que je puisse me défendre. Les seules reproductions correctes de ce que j'ai déclaré sont les vidéocassettes et le procès-verbal original en néerlandais, mais ce n'est pas à partir de ces pièces qu'on travaille.

Depuis peu les thérapeutes et les médecins peuvent dénoncer les abus sexuels, sans que cela ne soit considéré comme une trahison du secret professionnel. C'est une bonne chose, mais que faire de ces informations s'il n'existe pas d'équipe d'enquêteurs formés et si les parquets ne sont pas intéressés? Il doit exister une collaboration étroite entre la justice, les enquêteurs, les thérapeutes et les victimes. Il faut collaborer avec les services spécialisés à l'étranger, car les réseaux ne tiennent pas compte des frontières. Il existe une demande importante d'enfants, il faut donc assurer une offre considérable. Des enfants étrangers (les pays d'Europe de l'Est constituent actuellement un terrain prisé) sont amenés dans notre pays, placés et abusés jusqu'à ce qu'ils soient au bout du rouleau. Des hommes d'affaires et des gens qui ont les moyens voyagent et doivent également être approvisionnés dans leurs maisons de vacances, loin de la Belgique. Nombre d'entre eux désirent des enfants qui parlent leur langue, des enfants d'ici sont donc exportés vers leurs destinations de vacances. C'est un trafic immense dans tous les sens mais personne ne semble le prendre au sérieux.

Les réseaux sont dangereux, ils provoquent d'énormes dégâts même si ceux-ci ne se remarquent pas immédiatement. Certains enfants, comme les filles assassinées que Dutroux a sur la conscience, meurent assez rapidement, mais la plupart des conséquences sur les enfants sont seulement visibles à long terme. C'est un problème qui se transmet de génération en génération. En 1996, avec l'affaire Dutroux, nous n'avons vu qu'un morceau de l'iceberg. A force de vouloir démolir mon témoignage parmi d'autres et de ne pas tirer les leçons de ce que j'avance, la catastrophe suivante aura des conséquences encore plus désastreuses.

Les coupables doivent être signalés. Lorsqu'ils sont arrêtés il faut rechercher leurs victimes antérieures et ils doivent être poursuivis

pour chaque enfant maltraité. Il doit être mis fin à leur entreprise, même si l'affaire est prescrite depuis longtemps, sinon ils feront de nouvelles victimes. Un réseau ne cesse pas de fonctionner parce qu'un souteneur a été arrêté. Mon souteneur a avoué et il est ressorti libre. C'est moi, sa victime qui suis reconnue coupable parce que j'ai eu une "relation" avec lui et que j'étais d'accord ! Mes parents ne doivent même pas expliquer pourquoi ils ont autorisé cela. C'est moi qui dois expliquer au tribunal de la jeunesse pourquoi je veux protéger mes enfants contre ces gens. Nous vivons dans un pays où des responsables peuvent aller à l'encontre des droits de l'enfant sans être punis et où les victimes sont jugées peu crédibles parce qu'elles sont traumatisées.

Cela peut-il continuer ? Je ne peux pas laisser faire sans me battre et sans essayer de faire changer quelque chose. Je jure que si dans les prochaines années on découvre un réseau pédophile opérationnel, je tiendrai pour responsable de chaque nouvelle victime, chaque flic, chaque magistrat, chaque journaliste qui a délibérément fermé les yeux sur mon affaire. En me cassant, ils protègent les coupables d'aujourd'hui. Je ne les considère pas seulement comme responsables, mais aussi comme coupables, car savoir que ce que je rapporte est globalement vrai, sans utiliser les informations que j'ai données, est un crime.

On m'a traité injustement. J'ai appris à vivre avec cela, mais je refuse d'abandonner et de me laisser intimider. Je me console à l'idée que tous les réformateurs sont pris pour des fous. Je me console à l'idée que j'ai quelque peu aplani le chemin. Dernièrement j'ai lu que Child Focus avait ouvert vingt et un dossiers sur des enfants étrangers amenés ici pour être abusés. Marc Verwilghen a réagi en remarquant que cela n'empêchait pas de continuer à nier l'existence de réseaux !

Le groupe Morkhoven a retrouvé de la pornographie enfantine diffusée sur Internet. Il peut apporter les preuves matérielles qu'il existe une bande organisée entre la Belgique et les Pays-Bas. La première semaine, on leur rendait hommage dans la presse, la semaine suivante ils étaient démolis. Exactement comme moi. Heureusement que ce groupe a reçu de l'aide à l'étranger, car leur histoire prouve à nouveau dramatiquement que nos responsables ne parviennent pas à arrêter l'abus d'enfants organisé, tout au plus quelques individus.

Je ressens un respect profond pour les personnes qui m'ont écoutée et qui ont essayé de suivre leur cœur et d'arrêter les coupables. Il existe des magistrats, des politiciens, des gendarmes, des membres de la police judiciaire, des psychologues, des journalistes et de simples particuliers qui ont pris mon histoire au sérieux et qui sont encore prêts à protéger les victimes, comme il se doit.

Je ne crois plus aux institutions, mais bien aux individus. Il semble que les groupes de personnes qui n'acceptent plus que l'injustice règne dans un pays civilisé, grandissent lentement. La population ne se laissera pas si facilement endormir.

Dois-je continuer ? Oui. Je veux montrer à chaque enfant qui pleure avant de s'endormir parce qu'il a été abusé, qu'il existe une issue. L'espoir est permis. J'espère que je pourrai propager ce message. J'ai rencontré des gens qui ont pris de la place dans mon cœur et ils luttent pour qu'un beau jour quelque chose en plus soit fait pour les enfants maltraités et pour les ex-victimes.

Ils sont courageux. Et je suis fière d'être à leurs côtés.

Ginie
Alias X1

Épilogue

CE LIVRE A COMMENCÉ à prendre forme en juillet 1988, alors que j'écrivais au crayon mes souvenirs et mes cauchemars dans un petit carnet. Je découvris que j'avais plusieurs écritures et que chacune de mes écritures appartenait à une partie de mon "moi". C'était angoissant car, souvent, je ne me rappelais pas ce que j'avais écrit et en tournant les pages je tombais sur des souvenirs refoulés depuis longtemps. Je n'avais pas vraiment oublié les faits, ils étaient simplement dispersés parmi mes différentes personnalités, qui avaient supporté chacune leurs propres traumatismes et assimilé des faits précis. Je ne savais pas que cette division était un trouble dissociatif de l'identité, conséquence des abus répétés que j'avais subis durant l'enfance et l'adolescence. C'était étrange et terrifiant et, comme je ne voulais plus être confrontée à ces différentes écritures, je me suis mise à dactylographier mes souvenirs. Ceci eut pour avantage que je pus rédiger plus rapidement mes souvenirs et mes réflexions. En six semaines j'écrivis la plus grande partie du livre qui aboutit finalement à la gendarmerie et donna lieu à ma première audition.

Écrire devint un moyen d'exploration de moi-même (ou de nous-mêmes). Ce que je ne pouvais pas exprimer, je pouvais le confier au papier – car j'avais toujours appris à me taire. Quand je me sentais désespérée, c'est ma machine à écrire qui m'aidait à traverser les moments difficiles - puis plus tard mon ordinateur. Cet écran est devenu mon

confident le plus fidèle où des bribes sans suite se reliaient lentement. Ce livre naissait en même temps que ma propre intégration.

Il y a encore tant de choses à raconter, tant à transmettre et j'ai le sentiment d'avoir omis beaucoup de choses. L'énorme complexité de l'abus sexuel ne peut pas se décrire en un seul livre.

J'ai raconté mon histoire principalement à partir de mes sentiments et de mon expérience, mais aussi pour répondre aux nombreuses questions qui m'ont été posées au sujet de mon expérience. J'espère que mon livre contribuera à une meilleure compréhension des techniques de lavage de cerveau des réseaux d'abus sexuel des enfants. Pas pour apporter des idées aux pédophiles, mais pour montrer que la maltraitance des enfants provoque des dégâts énormes. Mon expérience pourra peut-être contribuer à une détection plus rapide, à la formation des personnes qui sont confrontées aux victimes. Ce livre est peut-être dur et à certains moments insoutenable. Mais c'est la réalité d'innombrables enfants, alors que vous avez seulement à lire ce que les petites victimes ont subi (si vous n'en pouvez plus, fermez un moment le livre ou passez quelques pages).

J'espère que ce livre est la voix de nombreuses victimes, qu'il pourra en aider beaucoup à comprendre ce qui leur est arrivé. J'espère que ce livre sera lu par des enseignants, des psychologues, des enquêteurs et quiconque pourrait un jour être confronté à une victime. La chronologie des événements n'a aucune importance. Ce sont les sentiments qui importent. Ce qui est écrit dans ce livre s'est réellement passé, avec des enfants qui rient et qui pleurent, avec des enfants qui ressemblent à tous les autres. Les bourreaux sont des croque-mitaines ou des monstres. Ils sont intelligents, bien éduqués, prévenants. Vous ne remarquerez rien chez eux.

Mais les réseaux d'enfants existent. Vous ne devez pas spécialement me croire pour le savoir. On a récemment trouvé une grande quantité de photos et de films pornographiques avec des enfants sur Internet. Ces photos ne sont pas truquées. Ces enfants existent. C'est un fait angoissant, qui se déroule également dans ce pays, presque sous notre nez. Le combat ne pourra commencer que lorsque nos responsables auront reconnu l'existence des réseaux d'enfants.

Comme le disait ma bonne amie Carine Hutsebaut : "En Thaïlande, ils sont plus loin que nous. La prostitution enfantine y est au moins

reconnue!" C'est à nous de montrer à nos politiciens leur devoir de prêter attention à ce phénomène.

Je ne sais pas comment ma vie va se poursuivre. Je suis soulagée que les caméras aient cessé de tourner depuis longtemps, mais je voudrais pouvoir dire que mon combat est terminé. Savez-vous quel est mon vœu le plus cher ? Voir Tiny Mast embrasser son fils, voir le petit Liam revenir à la maison, parce que notre justice et notre future police unique se seraient occupées de tous ceux qui kidnappent les enfants pour abuser d'eux, pour de l'argent ou à d'autres fins. J'espère de tout mon cœur que Sabine et Laetitia ne seront pas les seuls enfants libérés. J'espère que c'est également votre voeu.

L'enquête assassinée

POUR MAINTENIR UN ENFANT EN ÉTAT D'ESCLAVAGE sexuel, il faut le convaincre qu'il ne trouvera de secours nulle part : s'il parle, on ne le croira pas et il sera sévèrement puni. Le professeur Jean-Yves Hayez, de la Faculté de médecine de l'Université Catholique de Louvain (U.C.L.), parle de "conspiration du silence" et même de "camp de concentration" où sont enfermées les victimes [16]. Regina Louf en a fait l'expérience. Vers l'âge de dix ans, elle raconte à la directrice de l'école que sa grand-mère la menace avec un pistolet. La directrice la prend pour une affabulatrice et téléphone à la grand-mère, qui vient chercher Regina à la sortie de l'école et la punit atrocement dès leur retour à la maison. A treize ans, Regina croit pouvoir faire confiance à un professeur auquel elle parle des mauvais traitement subis chez ses parents. Le professeur va voir les parents, qui endorment ses soupçons en lui montrant des photos de famille idylliques. Encore une fois, Regina est traitée de menteuse par l'enseignant et dégoûtée de témoigner. Quinze ans plus tard, Regina décide de parler au grand jour de ce qu'elle a subi. Des journalistes dénués d'esprit critique se rendent chez ses parents, qui étalent à nouveau les photos de famille sous l'œil complaisant de la caméra d'*Au Nom de la Loi* [17].

---

(16) Voir : Chantale Anciaux, Michel Hellas, Georges Huercano-Hidalgo, Blessures d'enfance, Editions Luc Pire, 1995.

(17) Emission de la télévision nationale belge (R.T.B.F., 18 février 1998).

Sans être un spécialiste de la maltraitance infantile, je sais que les parents abusifs nient leurs forfaits pour échapper aux poursuites judiciaires. Je sais aussi que des familles peuvent se liguer contre un enfant abusé et protéger son bourreau – afin de préserver "l'honneur" de la famille. Je me souviens même d'un reportage réalisé il y a quelques années en France, où un village entier prenait parti pour un de ses habitants qui avait violé un enfant, plutôt que de défendre la victime. Je ne croyais pas, cependant, qu'un pays entier pourrait se tourner contre une victime. On a vu – dans un passé plus ou moins proche - des sociétés "délirer" et lyncher des femmes adultères, des noirs, des juifs... De telles choses sont-elles possibles dans une société démocratique contemporaine ?

Je regrette de devoir répondre affirmativement. J'ai moi-même ressenti le souffle de la haine aveugle qui enveloppe tous ceux qui ont voulu venir en aide à Regina Louf. A la fin de l'année 1997, deux journalistes du *Morgen* ont pu avoir accès à des documents judiciaires et rencontrer Regina Louf - qui était connue alors uniquement sous le pseudonyme de "X1". Ils publièrent une série d'articles détaillant le calvaire de Regina et d'un certain nombre de victimes qui ont été assassinées. Les informations qu'ils apportaient montraient également que l'enquête sur X1 était systématiquement freinée. Les réactions furent sidérantes. La presse entière se ligua contre Regina Louf - qui avait décidé entretemps de sortir de l'anonymat, pour soutenir publiquement son témoignage. Elle fut traitée de folle, de mythomane et quasiment d'agitatrice, par des journalistes qui ne l'avaient jamais rencontrée. Le contenu de son témoignage ne fut quasiment pas relayé par la presse francophone, qui se contentait de jugements à l'emporte-pièce [18].

Pour tenter de ramener un peu de raison dans le débat, l'association "Pour la vérité", dont je suis un des fondateurs, décida de traduire les articles du Morgen et de les publier sous forme de brochure [19]. Nous souhaitions faire connaître la gravité des faits décrits par Regina

---

(18) A la seule exception de l'hebdomadaire Télémoustique, à l'époque où les journalistes Marie Jeanne Van Heeswyk et Michel Bouffioux n'avaient pas encore été écartés.
(19) Pour la vérité,n°1, Le témoignage de Regina Louf-X1, Février 1998, 35 pages.

Louf et mettre en évidence les questions non résolues par la justice. Du jour au lendemain, nous fûment aspirés par la campagne de haine qui entourait déjà les journalistes du *Morgen*, Regina Louf et les enquêteurs qui avaient travaillé sur son témoignage. Un hebdomadaire nous suspecta de vouloir "déstabiliser la justice" et qualifia notre brochure "d'entièrement mensongère". Une telle chasse aux sorcières est très intimidante et il peut être tentant de s'écraser. Cependant le véritable enjeu me paraît être le suivant : si les réseaux sadiques dont parle Regina Louf existent, des enfants en subissent encore le joug. Il existe donc une obligation morale – et légale – de venir à leur secours. Dans ce cas, il me paraît préférable d'être peu nombreux à rechercher la vérité, plutôt que de se plier à l'avis de la majorité.

La gravité des faits rapportés par Regina Louf est telle que l'on doit à tout prix établir s'ils sont vrais ou faux. Le problème peut être scindé en deux parties : Regina est-elle folle, mythomane ou saine d'esprit ? L'enquête judiciaire confirme-t-elle son récit ?

Le professeur Igodt de l'Université de Leuven (K.U.L.) présidait le collège d'experts psychiatres chargés officiellement d'examiner Regina Louf. Le rapport du collège de septembre 1997 indique : "grâce à une thérapie qui a duré des années, elle a vraiment trouvé un équilibre... Le témoin peut donc être utilisé comme un élément de l'enquête... Son témoignage seul ne peut pas être considéré comme une preuve en soi, sauf à être confirmé par une source indépendante" [20]. L'avis est clair : ce témoignage peut être utilisé *et* il doit être vérifié – comme tout témoignage. Un des auteurs du rapport ajoutera, lors de la campagne de presse contre X1 : "Elle a été traumatisée par des abus sexuels massifs. Ses déclarations choquent naturellement les gens, ce qui amène automatiquement un réflexe de déni" [20].

Nous nous trouvons aujourd'hui dans cette situation paradoxale, où la presse décrète qu'une victime est folle, au mépris des experts psychiatres. Et la population - maintenue dans l'ignorance par la presse - va répétant que Regina Louf est folle. Or, le seul motif pour lequel on prétend qu'elle est folle, c'est que son récit est incroyable. Qui pour-

(20) De Morgen, 9 janvier 1998.

rait croire, en effet, que des membres de la haute société belge soient assez pervers pour prendre plaisir à tuer des enfants ? C'est incroyable, ... donc c'est faux! Le raisonnement est un peu trop rapide et calqué sur notre propre désir. Personne n'a envie de croire cela, donc ça n'existe pas. Rappelons-nous qu'au cours de la deuxième guerre, les Alliés disposaient des informations nécessaires sur Auschwitz, mais personne ne voulait y croire.

Il est vrai que la lecture du témoignage de Regina Louf est souvent insoutenable – je songe notamment à ses accouchements et à la mort de Clo. La lecture elle-même devient une torture. On a envie de lui dire d'arrêter, de se taire. Mais de quel droit lui imposerait-on le silence? En lisant son livre, je me suis même surpris à ressentir la haine que Regina inspire manifestement à certaines personnes. Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'une mythomane qui nous mène en bateau, si je n'étais pas ridicule de la croire et si je n'étais pas le jouet de mes bas instincts?

Face à un tel dilemme, la seule attitude valable me paraît être d'écouter et de vérifier. C'est pourquoi j'ai continué à m'informer. J'ai découvert un hiatus de plus en plus grand entre les faits et les idées reçues sur Regina. Il peut être raisonnable de se fier à l'opinion générale dans des matières que l'on connaît mal. Par contre, lorsqu'on approfondit un sujet, il ne faut pas se soumettre à l'opinion. Il faut revenir aux fondements de la pensée rationnelle, avec Platon qui distinguait l'opinion (*doxa)* du savoir (*scientia*), résultant d'un questionnement inlassable. Il faut aussi pouvoir défier l'opinion lorsque celle-ci s'avère non fondée [21].

Je pratique la psychiatrie depuis quinze ans, dans un domaine - l'abus des drogues - où la distinction entre le mensonge et la vérité est très importante. Je me suis entretenu pendant de nombreuses heures avec Regina Louf et mon jugement rejoint exactement celui du collège d'experts : elle n'est ni folle, ni mythomane. Cela n'implique pas que son témoignage soit entièrement vrai. Seule une enquête scrupuleuse peut déterminer la part d'exactitude qu'il contient. C'est pourquoi j'ai

(21) "La pensée ne doit jamais se soumettre, car pour elle se serait cesser d'exister" Poincaré.

été amené à m'intéresser à cette enquête, par souci rationnel et éthique. En tant que citoyen, je dois avouer ma grande inquiétude.

Regina Louf commence à témoigner le 20 septembre 1996. Le 23 décembre, une série de perquisitions sont prévues, sur base de ses auditions. Il s'agit notamment d'interroger des gens qui pourraient témoigner de l'existence d'un bébé que Regina a eu à quatorze ans et qui a été assassiné cinq mois plus tard. Ce plan est annulé par la gendarmerie et remplacé par une perquisition spectaculaire dans la secte diabolique Abrasax – une fausse piste dont on ne connaît pas encore exactement l'origine. En février les enquêteurs veulent à nouveau réaliser une cinquantaine de descentes. Le commandant Duterme - chef de l'équipe d'enquête - réduit ce plan à deux perquisitions, dont une seule est finalement réalisée : chez Regina Louf elle-même! Le but est de vérifier si ses déclarations n'étaient pas le produit d'une manigance [22].

Au cours de ses auditions, Regina décrit avec précision la manière dont Véronique D., fille de notables gantois, aurait été torturée et tuée en 1985. Officiellement, Véronique est décédée d'un cancer. Une enquête est lancée pour interroger les deux médecins qui ont signé l'acte de décès - car Regina désigne l'un d'eux comme ayant participé aux orgies. Les enquêteurs demandent aussi l'exhumation du corps et la saisie du dossier médical. Le parquet de Gand refuse aussi bien l'interrogatoire que les autres devoirs d'enquête. Curieusement, les parents de Véronique ne se manifestent pas pour exiger une enquête, ni pour protester contre les déclarations de la presse, qui évoque cette affaire en janvier 1998.

Regina décrit également la mort de "Clo" – surnom de Carine Dellaert - avec une précision qui correspond au rapport du médecin légiste. Elle déclare que Carine Dellaert est morte en accouchant, ce qui n'a jamais été écrit dans la presse. Le parquet de Gand prétend aujourd'hui - en contradiction avec son propre rapport d'autopsie - que Carine Dellaert n'était peut-être pas enceinte. Une contradiction encore plus énorme couronne le rapport du parquet, qui clôture le dossier en affirmant que Regina a dû connaître "une autre Clo", dont on igno-

(22) De Morgen, 8 janvier 1998. Pour la vérité, n° 1.

re tout. Or Regina a identifié Clo à partir d'une photo de Carine Dellaert (mélangée à une série d'autres photos).

Regina déclare également avoir assisté au meurtre de Christine Van Hees à la champignonnière d'Auderghem en 1984. Elle donne des précisions sur l'état des lieux, qui ont été confirmées par l'ancien propriétaire. Le parquet de Bruxelles clôture l'enquête sur son témoignage en signalant notamment qu'elle situe à gauche une cheminée qui se trouvait à droite. Le parquet ajoute un argument ubuesque et autodestructeur : la maison où les faits décrits par Regina se seraient déroulés était – selon le parquet - rendue inaccessible par des chaînes et des cadenas. Le parquet semble oublier que le corps de Christine a été découvert dans la champignonnière, parce que les pompiers ont été appelés pour un incendie survenu dans cette maison prétendument inaccessible... Les images d'actualités de l'époque montrent d'ailleurs des policiers sortant de la maison.

L'enquête sur le témoin X1 a été arrêtée par la mise à l'écart de l'équipe de l'adjudant Patrick De Baets, afin de procéder à une "relecture" de leur enquête. Cette relecture, qui est aujourd'hui terminée, a été soigneusement dissimulée à la presse et à la commission d'enquête parlementaire qui en réclamait les résultats. Ce rapport ne contient pas le moindre élément à charge de l'équipe de Patrick De Baets. Ces gendarmes, qui ont été déplacés, ne sont en fin de compte l'objet d'aucune inculpation, pas même d'une enquête disciplinaire.

Le dossier d'instruction sur l'enquête de De Baets contient par contre des éléments explosifs, comme le témoignage d'un gendarme racontant que Regina Louf lui a parlé du réseau dont elle était victime dès 1989 – sans qu'aucune suite ne soit donnée. A la même époque un autre témoin déposant au sujet d'une affaire de pédophilie à Gand s'était vu répondre par un gendarme : "C'est trop gros pour nous !"

Il est remarquable encore, qu'au cours de la longue période de relecture - qui s'étend de juin 1997 à février 1998 – des journalistes aient reçu des procès-verbaux d'auditions de X1 falsifiés, dans le but de faire croire que l'équipe de De Baets suggérait des réponses au témoin. Le

livre de René-Philippe Dawant, "L'enquête manipulée" (qui est devenu le credo des "non-croyants") défend la thèse selon laquelle Dutroux est un prédateur isolé, Nihoul un bouc émissaire et Regina Louf une affabulatrice. Pour disqualifier celle-ci, Dawant cite un passage de ces auditions falsifiées, où les enquêteurs disent eux-mêmes qu'on brûle le corps de Christine, alors que dans le véritable procès verbal de l'audition (basé sur l'enregistrement vidéo) c'est *X1 qui le déclare* (23).

Une enquête arrêtée sous des prétextes fallacieux. Des enquêteurs écartés sans raisons. Une presse manipulée. Tout ceci donne à penser que l'enquête sur X1 a été étouffée. Pour quelles raisons ? Les noms des personnalités citées dans le témoignage de Regina Louf permettent sans doute de répondre à la question : il s'agit d'hommes politiques, d'industriels et de financiers généralement considérés comme intouchables et qui sont capables de mettre en jeu d'énormes mécanismes de protection.

Que faire alors ? Tout d'abord laisser Regina raconter ce qu'elle a vécu. C'est le but de cet ouvrage, qui nous permet d'avoir accès à ce témoignage détourné par la justice. Ce livre est peut-être moins complet que le témoignage de Regina – puisqu'il ne donne pas l'identité des bourreaux (24). Par contre il contient plus qu'un simple témoignage. Il nous permet de comprendre de l'intérieur comment le réseau se constitue, comment il recrute ses victimes, comment il établit sa domination sur elle et comment il se protège. Nous comprenons par quels mécanismes psychiques Regina a pu résister à une souffrance inhumaine et comment elle a pu échapper à ses bourreaux. Grâce à l'introspection, ce récit acquiert un pouvoir de conviction supérieur à celui d'un simple témoignage objectif.

On peut espérer que ce livre augmente la sensibilité du public au problème des victimes des réseaux de pédophilie, à toutes les victimes, vivantes ou mortes et prolonge l'extraordinaire. mouvement de solidarité de la Marche blanche d'octobre 1996 à Bruxelles. A partir du

---

(23) Voir : Dawant, R.P., L'enquête manipulée, Editions Luc Pire, 1998, page 209. La version authentique de cette audition a été publiée par Le Soir du 5 juin 1998.
(24) Ce qui devrait être la tâche de la justice.

moment où il est établi – par ce livre et par les lambeaux d'une enquête assassinée - que lè témoignage de Regina ne peut être balayé d'un revers de main, il faut réfléchir à ses conséquences. L'arrêt de l'enquête signifie que des enfants restent aux mains de ce réseau. Il est clair également que les auteurs des faits décrits par Regina doivent éprouver un sentiment de toute puissance qui les mènera à poursuivre leurs crimes. Les conséquences politiques et sociales de ceci sont tragiques également, car un Etat qui renonce à tirer au clair une telle affaire n'est qu'un simulacre de démocratie. La sauvegarde de la vie – et particulièrement celle des enfants – constitue le premier devoir d'un Etat de droit.

La commission publique d'enquête parlementaire sur les disparitions d'enfants est le résultat de l'immense pression populaire de la Marche blanche. Les travaux de la commission ont montré l'incurie généralisée du système judiciaire pour arrêter les auteurs des enlèvements. Le volet des protections n'a pu être abordé que partiellement. Les membres de la Commission ont été largement récupérés par leurs partis respectifs et ils ne peuvent plus travailler, puisqu'ils n'ont même plus le droit d'accéder à leurs propres dossiers. On peut dire que la Commission est morte, comme Julie, Melissa, Ann, Eefje et tant d'autres.

Maintenant que le rapport de relecture de l'enquête sur X1 ne révèle pas de défaut majeur, il faut que l'enquête se poursuive, sans quoi il faudrait considérer que les victimes dont Regina parle ont été sacrifiées au nom d'une pseudo-raison d'État.

Dr. Marc Reisinger
Psychiatre
Septembre 1998

Extrait de notre catalogue

Chris de Stoop
ELLES SONT SI GENTILLES, MONSIEUR *

Hugo Gijsels
L'ENQUÊTE,
20 ANNÉES DE DÉSTABILISATION EN BELGIQUE *

Marie-France Botte — Pascal Lemaître
MIMI FLEUR DE CACTUS ET SON HÉRISSON *

Cécile
LETTRE À ISA *

Daniele Grobsheiser
QUAND LES ENFANTS DISPARAISSENT *

Jacques Wanty
QUI A PEUR DE L'AN 2000? *

Pierre Havaux - Pierre Marlet
SUR LA PISTE DU CROCODILE *

Huguette de Broqueville
URAHO? ES-TU TOUJOURS VIVANT

Luc Neuckermans - Pol van den Driessche
ALBERT II - SUR LES TRACES DE BAUDOUIN Ier *

Paul Vaute
VOIE ROYALE

---

* Fonds Longue Vue